

U d'of OTTAWA



39003002381092



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

10.

921.

№ 008403

ŒUVRES POÉTIQUES
DE
ANDRÉ CHÉNIER

TOME PREMIER

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

ANDRÉ CHÉNIER

NOUVELLE ÉDITION REVUE SUR LES MEILLEURES

AVEC UNE PRÉFACE

PAR

ANDRÉ BELLISSORT

TOME PREMIER

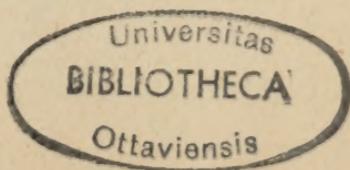


*AAula gner
Decembre 1937*

PARIS

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6



PQ:

1965

.A12

v.1

ANDRÉ CHÉNIER

En 1819, à Angoulême, deux jeunes gens, dont Balzac nous a conté les aventures, sont réunis :

« — Lucien, sais-tu ce que je viens de recevoir de Paris ? dit David en tirant de sa poche un petit volume in-18. Écoute.

« David lut, comme savent lire les poètes, l'idylle d'André de Chénier, intitulée : *Nèvre*, puis celle du *Jeune Malade*, puis l'élégie sur le suicide, celle dans le goût ancien et les deux derniers Iambes.

« — Voilà donc ce qu'est André de Chénier ! s'écria Lucien à plusieurs reprises. Il est désespérant, répétait-il pour la troisième fois quand David, trop ému pour continuer, lui laissa prendre le volume. — Un poète retrouvé par un poète ! dit-il en voyant la signature de la préface.

« — Après avoir produit ce volume, reprit David, Chénier croyait n'avoir rien fait qui fût digne d'être publié.

« Lucien lut à son tour l'épique morceau de *l'Aveugle* et plusieurs élégies. Quand il tomba sur le fragment :

S'ils n'ont point de bonheur en est-il sur la terre ?

il baisa le livre, et les deux amis pleurèrent, car tous deux aimaient avec idolâtrie. Les pampres s'étaient colorés ; les vieux murs de la maison, fendillés, bossués, inégalement traversés par d'ignobles lézardes, avaient été revêtus de cannelures, de bossages, de bas-reliefs et des innombrables chefs-d'œuvre de je ne sais quelle architecture par les doigts d'une fée. La Fantaisie avait secoué ses fleurs et ses rubis sur la petite cour obscure. La Camille d'André Chénier était devenue pour David son Ève adorable et pour Lucien une grande dame qu'il courtisait... »

Ce curieux passage des *Illusions Perdues* nous précise l'impression que produisit sur les jeunes gens pré-romantiques la première édition, très incomplète, des poésies d'André Chénier par Henri de Latouche, en 1819. Ils ne s'y trompèrent pas : un vrai poète, un ami, sortait du charnier révolutionnaire et leur était rendu. Ils y goûtaient déjà ce qui allait bientôt les enivrer dans les œuvres des Lamartine, des Vigny, des Musset. Pourtant nous voyons aujourd'hui combien Chénier se distinguait d'eux par ses conceptions, son inspiration, son esprit. Mais les questions d'école

n'ont d'importance que dans les Histoires de la Littérature. A une certaine hauteur, tous les poètes se ressemblent : du moins ils nous donnent tous le même genre d'émotion. Les vers ne nous émeuvent pas parce qu'ils sont romantiques ou classiques, antiques ou modernes ; ils nous émeuvent parce qu'ils sont de mystérieuses créations, des évocations magiques, d'indéfinissables alliances de mots et de sons qui nous prennent le cœur. Et il y avait très longtemps qu'on en avait entendu en France de pareils à ceux de ce jeune homme mort sur l'échafaud au temps où *les dieux avaient soif*.



Sa courte vie a été maintes fois racontée. Elle éclaire son œuvre.

Salut, Thrace, ma mère et la mère d'Orphée,
Galata, que mes yeux désiraient dès longtemps,
Car c'est là qu'une Grecque en son jeune printemps,
Belle, au lit d'un époux nourrisson de la France,
Me fit naître Français dans les murs de Byzance.

Un récent et curieux article de M. Bertrand Bareilles dément cette origine grecque dont André Chénier semblait si fier ¹. Il était né le 20 octobre 1762 à Constantinople dans le *han* de Saint-Pierre, qui attenait à l'église, espèce de forteresse où les

1. *Mercur de France*, 1^{er} avril 1924.

négociants français trouvaient un entrepôt pour leurs marchandises et un logement pour leur famille. Son père, Louis Chénier, de Montfort, près de Toulouse, était venu très jeune en Turquie comme employé dans une grosse maison de draps. Il s'y était bientôt créé une situation indépendante, et, très aimé de l'ambassadeur, le comte des Alleurs, à qui il rendait des services d'argent, il fut nommé député de sa nation, c'est-à-dire représentant de la colonie française près de l'ambassadeur. Le comte des Alleurs mourut en 1754 ; mais, avant de mourir, il le chargea de gérer l'ambassade, et Louis Chénier, enivré de son élévation, ne brigua rien moins que le titre officiel de chargé d'affaires. Il ne l'obtint pas. Cette même année, il épousa Élisabeth Santi-Llomaca, fille d'une Ragusaine et d'un joaillier, fournisseur du sérail, qui tenait boutique au bazar de Stamboul. Pour une fille d'Orient elle n'était pas tout à fait « en son jeune printemps », car elle avait vingt-six ans. Et il ne semble pas qu'elle ait reçu l'éducation mesquine et claustrale des jeunes filles grecques. Elle était bien plus instruite, connaissait l'Antiquité, la langue française, les danses françaises et les usages de France. Une de ses sœurs se maria à un autre commerçant français et eut une fille qui devint la femme d'un Marseillais, Louis-Charles Thiers : ainsi la famille des Santi-Llomaca nous donna la mère d'un poète et la grand-mère d'un homme d'État. Les Llomaca étant catho-

liques et très vraisemblablement d'origine latine, Chénier, pas plus que Thiers, n'avait une seule goutte de sang grec dans les veines, — ce qui n'empêcha pas l'un d'être artificieux comme Ulysse et l'autre de comprendre aussi bien Eschyle que Malherbe. Mais Madame Chénier, Levantine, se disait Grecque, soit qu'elle crût l'être ou qu'elle préférât passer pour telle. Et André, convaincu qu'il était « fils de l'Hellade », nourrit toute sa vie la nostalgie de la Grèce « aux yeux d'azur ». Les idées que nous nous formons de notre ascendance constituent souvent notre véritable atavisme.

En 1765, les Chénier quittèrent Constantinople avec leurs cinq enfants, une fille et quatre garçons, et vinrent s'installer à Paris. La recommandation de M. de Vergennes, qui avait succédé au comte des Alleurs, valut à M. Chénier le titre de consul général auprès de l'Empereur du Maroc ; et il resta séparé de sa famille pendant dix-sept ans (1767-1782). C'était un très honnête homme et un homme d'initiative, ambitieux mais consciencieux, d'un caractère assez raide, bon observateur des gens et des choses comme il le prouva dans les ouvrages qu'il écrivit : *Recherches historiques sur les Maures* (1787) et *Les Révolutions de l'Empire ottoman* (1789). Son fils André tint de lui une certaine âpreté d'humeur, du bon sens et de la fierté. Sa mère était aimable et gracieuse. Elle se fit une place dans la société parisienne,

« dans cette société éprise de l'Antiquité habillée à la mode du jour et qui, par un goût de simplicité raffinée, voulait se donner les mœurs de Lacédémone et les lois de Minos »¹. Elle fréquentait surtout les artistes et les savants. On rencontrait chez elle le peintre David, l'académicien Suard, le poète Lebrun, l'helléniste Brunck, le comte Alfieri. Elle collectionnait les estampes et les médailles antiques. Elle écrivait même, et ses *Lettres sur les Danses grecques et sur les Enterrements grecs* furent publiées dans le *Voyage Littéraire en Grèce* de Guys, agréables descriptions d'une sensibilité fleurie et superficielle. On nous dit qu'elle recherchait les correspondances illustres. Elle envoya à Voltaire des fragments de l'ouvrage que son mari écrivait sur les Maures, et elle eut le bonheur de recevoir du grand vieillard un de ses derniers mots, une des dernières fleurs exquises de l'arbre exténué². Très détachée de toute croyance, très épicurienne, d'une aristocratie qu'elle tirait de son prestige d'Orientale, et, comme nous dirions aujourd'hui, un peu snob, Madame Chénier, qui avait probablement appro-

1. R. de Bonnières, *Lettres grecques de Madame Chénier. Sa vie* (Charavay frères, éd.).

2. Voici le mot, daté du 1^{er} avril 1778 : « Un vieux malade, un mourant, Madame, reprend un peu de vie à la lecture d'une lettre qui vient du pays de Juba, de Massinisse et de saint Augustin. Je suis dans un état qui ne me permet pas de parler, mais qui me permet d'entendre, et c'est ce qui fait que je souhaite passionnément d'avoir l'honneur de vous faire ma cour. — VOLTAIRE. »

ché le sultan Mahmoud et qui avait été mêlée au monde des ambassades, eut beaucoup donné pour être reçue à la cour. Mais, lorsque vint la Révolution, son snobisme l'entraîna jusqu'à partager les opinions démagogiques de son plus jeune fils, Marie-Joseph. Son aristocratie d'étrangère coiffa le bonnet rouge. Elle avait un grand faible pour le médiocre auteur du mauvais *Charles IX* dont le succès avait pris des proportions invraisemblables et qui devait, selon le mot de Danton, tuer la royauté comme *Figaro* avait tué la noblesse. Grâce au jeu de Talma, Marie-Joseph remplissait tout Paris de sa gloire ; les districts lui votaient une couronne civique. Il faisait à sa mère beaucoup plus d'honneur que « le tranquille, lent et mystérieux André », dont il semble bien que, malgré son hellénisme et sa confiance dans son sang grec, elle n'ait jamais compris la supériorité. Le tribunal révolutionnaire et les périls courus par Marie-Joseph se chargèrent de la guérir de son enthousiasme pour les Jacobins. Elle eut une triste vieillesse près de son benjamin sur qui la haine s'acharnait et qui cherchait à oublier dans le jeu et dans les amours les atroces souvenirs de sa période trop glorieuse. Elle habitait avec lui et sa maîtresse, Madame La Bouchardie, qu'on appelait La Boucherie. Encore puissant sous le Directoire, il mena, détesté par Napoléon, une vie misérable sous l'Empire : elle le suivit de domicile en domicile, complète-

ment oubliée. Son biographe, R. de Bonnières, a trouvé, réimprimée dans un numéro du *Petit Magasin des Dames* de 1805, sa lettre sur les *Tombeaux*, avec cette signature : par *Feue Madame Chénier*. On la croyait morte. Elle ne mourut, âgée de soixante-dix-neuf ans, que le 6 novembre 1808.

En 1767, Madame Chénier, qui avait accompagné son mari dans sa première mission en Afrique, avait confié ses deux plus jeunes enfants, André et Marie-Joseph, à une tante qui habitait le Bas-Languedoc. Quinze ans plus tard André se rappelait ce séjour qu'il désirait revoir. Il en gardait un souvenir de sources et de fontaines et la vision d'une église bien fraîche où on l'avait mené en pèlerinage près d'une ville nommée Limoux. Il y avait un grand puits dans cette église, et, en y allant, il avait remarqué une voûte creusée au roc de la montagne où ruisselait une fontaine. « Si jamais, dit-il, j'ai, dans un pays qui me plaît, un asile à ma fantaisie, je veux y arranger, s'il est possible, une fontaine de la même manière avec une statue aux Nymphes et imiter ces inscriptions antiques : *De fontibus sacris*. » Il a vingt-trois ans quand il écrit ces lignes. Il ne voit déjà plus la nature que par les yeux des Anciens. Il la re-paganise comme les poètes de la Renaissance.

En 1773, il entra avec son frère au collège de Navarre où il fut un bon élève et où il manifesta son goût pour la poésie par des traductions en vers. Il en sortit à dix-huit ans. Les deux Tru-

daine et les de Pange, François et Abel, qu'il y avait connus et qui avaient les mêmes goûts que lui, demeurèrent toujours ses amis. Trois ans plus tard, en 1782, il fut attaché, en qualité de cadet-gentilhomme, au régiment d'infanterie d'Angoumois qui tenait garnison à Strasbourg. Il n'y resta que six mois. Le métier militaire ne lui convenait pas, et sa santé était mauvaise. Il revint à Paris, assez dangereusement malade de coliques néphrétiques. Les Trudaine, qui se proposaient de visiter l'Italie, l'Asie Mineure et la Grèce, le décidèrent à les accompagner. Ils traversèrent la Suisse, passèrent quelques mois à Rome ; mais André, retombé malade à Naples, dut reprendre le chemin de la France et renoncer à voir la Grèce et Byzance. Il avait escompté les émotions que ces beaux lieux lui donneraient et les avait même chantées par avance, ce qui fit croire à ses premiers biographes qu'il y était allé : « Plusieurs pièces, écrivait Becq de Fouquières dans son édition de 1862, semblent avoir été composées sous l'influence des impressions de son voyage. Le début de ces pièces a un caractère remarquable. Le souvenir de faits héroïques lui revenait sans doute à la mémoire à mesure qu'à ses yeux surgissaient la Crète, Naxos, l'Ëta. En vue de Constantinople, sa muse envoya un salut plein d'émotion à la Thrace, sa patrie :

Salut, dieux de l'Euxin, Hellé, Sestos, Abyde,
Et nymphes du Bosphore et nymphe Propontide...

Dans ces vers, l'émotion est visible, sincère, mais contenue. » L'émotion est surtout livresque, ni la Crète, ni Hellé, ni Sestos n'ayant surgi à ses yeux. Nous n'avons là que des amorces de développements, l'indication des thèmes sur lesquels il comptait broder.

Il était de retour à Paris en 1785. Contrairement à ce qui se produit d'ordinaire, ses parents, loin d'entraver sa vocation de poète, l'encouragèrent, et, bien que leurs ressources fussent assez limitées, ils ne le pressèrent point de choisir une profession. Il put étudier, écrire à son aise, et aussi prendre du bon temps. Il ne s'en priva pas. De complexion très amoureuse, très porté sur tous les plaisirs des sens, il se livrait souvent, — c'est lui qui nous le dit, — « aux distractions et aux égarements d'une jeunesse forte et fougueuse ». Il aimait la bonne chère (un peu plus que sa santé ne l'eût voulu) et les fameux soupers du jeune fou de La Reynière où il se retrouvait avec les Trudaine et où il rencontrait Restif de la Bretonne. Si épris qu'il fût de Madame de Bonneuil, il ne perdait aucune occasion de l'oublier près d'une Rose ou d'une Glycère. Il fut pleinement de cette société qui se hâtait de jouir et d'épuiser l'enivrement de la vie avant la grande débâcle. Et quand il célébrait dans ses vers les muses de l'orgie, ce n'était point comme lorsqu'il invoquait les nymphes du Bosphore : il revenait de chez elles et sortait de leurs bras.

Il n'était pas beau ; et sur ce point encore sa mère était plus fière de Marie-Joseph. Petit avec une tête énorme, les cheveux roux, le teint olivâtre, le visage carré, les narines sensuelles, il n'avait pour lui que le feu charmant de ses yeux, sa parole et l'attrait mystérieux du génie. Il en faut beaucoup moins pour être aimé : et il le fut.

Cependant, en 1787, son père réussit à le faire attacher comme secrétaire particulier à M. de la Luzerne nommé ambassadeur à Londres. Il y fréquenta les salons et les clubs, lut les poètes anglais qu'il goûta peu, sauf Milton et Shakespeare, mais il goûta encore moins la société anglaise, cette aristocratie hautaine, dure, exclusive, d'une intelligence bornée, d'un orgueil souvent ridicule, bien moins sociable, bien moins humaine que l'aristocratie française. Il resta trois ans en Angleterre, trois ans qui furent coupés de quelques voyages à Paris. Il n'en revint définitivement qu'en 1790 pour son malheur, pour le nôtre et pour celui de la Révolution qui commit un crime de plus.



Il mourra dans sa trente-deuxième année. Était-il entièrement formé ? Ce n'est pas sans raison que Louis Bertrand dit que, « s'il y a une énigme irritante dans l'histoire littéraire, c'est,

avec les *Pensées* de Pascal, celle de l'œuvre d'André Chénier ¹ ». Depuis une dizaine d'années qu'il a commencé à écrire, nous ne constatons chez lui aucun progrès marqué, aucune évolution. Il amasse des matériaux ; il s'essaie dans les genres les plus divers ; il ne laisse que des « études », des fragments ; rien d'achevé, pas même ses *Épîtres* et ses *Élégies* qu'il ne jugeait pas encore dignes d'être réunies en volume. Parmi les grands poètes, c'est un cas, je crois, unique. D'autres, comme La Fontaine, ont commencé plus tard ; mais ceux qui se sont mis en marche au même âge que lui ont tous fait à trente ans un ou plusieurs livres qui, s'ils étaient morts, nous auraient permis, sinon de deviner leur œuvre future, du moins d'en entrevoir l'orientation. A trente ans, Ronsard avait fait ses *Amours*, et ses *Odes* ; Racine son *Andromaque* ; Lamartine, les *Méditations* ; Hugo, *Les Orientales* ; Vigny, ses *Poèmes* ; Musset, presque tout Musset. A quoi peut-on attribuer ce perpétuel inachèvement d'André Chénier ? A sa méthode de travail ? A une sorte d'impuissance ? A la diversité de ses ambitions poétiques ? A la confusion des courants qui se dessinaient dans cette dernière partie du XVIII^e siècle ?

Il a été l'homme de son époque au point que, si nous l'imaginions survivant à la Révolution,

1. *La Fin du Classicisme et le Retour à l'Antique*. Louis Bertrand (Hachette, 1897).

nous serions amenés, sous peine de le vieillir terriblement et de le rejeter hors du siècle, à le concevoir tout autre qu'il n'a été. Sa gloire incontestable, son impérissable honneur, est dans son néo-hellénisme ; et le meilleur de lui-même, dans une des parties les plus fragmentaires de son œuvre : les *Bucoliques*. Supprimez-les : on ne le lirait presque plus ; et à combien de lecteurs n'aurait-il paru supérieur à son compagnon de charrette Roucher que par l'éclat de ses *Iambes* ? Ce sont ses *Bucoliques* qui l'ont fait entrer dans le cortège des poètes immortels. C'est par ses *Bucoliques* qu'il a influé sur les Romantiques et plus tard sur les Parnassiens. Il doit de les avoir faites à la religion pour la Grèce que sa mère lui avait inspirée et à l'éducation qu'elle lui avait donnée. Peut-être s'en souvenait-il, lorsqu'il traduisait ces vers d'Oppien :

Comme au bord d'Eurotas...

Lorsqu'une épouse est près du terme de Lucine,
 On suspend devant elle, en un riche tableau,
 Ce que l'art de Zeuxis anima de plus beau,
 Apollon et Bacchus, Hyacinthe, Nérée,
 Avec les deux Gémeaux leur sœur tant désirée.
 L'épouse les contemple : elle nourrit ses yeux
 De ces objets, honneur de la terre et des cieux,
 Et de son flanc, rempli de ces formes nouvelles,
 Sort un fruit noble et beau comme ces beaux modèles.

C'était ainsi que Madame Chénier s'était appliquée à former le goût et l'âme de ses enfants.

Elle leur parlait constamment de la Grèce et des poètes grecs et de la mythologie grecque. Elle avait chargé un peintre nommé Cazes, qui leur apprenait le dessin, de peindre en tableaux les sujets des vingt-quatre chants de l'*Iliade*. Jamais petits Français ne furent mieux façonnés à comprendre la poésie antique. Mais des quatre enfants qui reçurent cette éducation, un seul en profita : André, car, sans parler des autres qui n'écrivirent rien, on ne pouvait être moins grec que Marie-Joseph dans la poésie dramatique. (Et cependant c'est à Homère qu'il est redevable des seuls beaux vers qu'il ait faits et dont on conserve le souvenir : *Trois mille ans sont passés sur la cendre d'Homère...*)

L'éducation maternelle, l'illusion d'un sang grec, la connaissance de la langue grecque qu'il eut de très bonne heure, portaient donc Chénier à se mettre à l'école des poètes de la Grèce. Ajoutez-y l'influence du milieu qui fut très forte. La seconde partie du XVIII^e siècle fut marquée par un retour à l'Antique. Personne ne l'a mieux montré que Louis Bertrand dans son remarquable ouvrage sur *La Fin du Classicisme*. Comme le Retour à la Nature prêché par Jean-Jacques, ce Retour à l'Antique provenait du besoin nostalgique de remonter aux origines, que l'on constate dans toutes les sociétés arrivées à un très haut degré de civilisation. A vrai dire, on n'avait jamais oublié l'Antiquité. De la tragédie au madri-

gal en passant par l'épopée, les souvenirs des Grecs et surtout des Latins nous obsédaient. Mais c'était une Antiquité affaiblie, dénaturée, desséchée, privée de sève, sans nerf et sans vérité. D'environ 1750 à 1789 les travaux archéologiques et les études historiques se multiplient. En 1751 Caylus publie une *Lettre sur les Peintures d'Herculanum*, puis son *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines et gauloises*. En 1754, Leroy donne les *Ruines des plus beaux monuments de la Grèce*; Choiseul Gouffier, un *Mémoire sur l'Hippodrome d'Olympie* et son *Voyage pittoresque de la Grèce*. En 1766, on traduit l'*Histoire de l'Art chez les Anciens* de Winckelman. Les *Analecta Veterum Poetarum græcorum* de Brunck paraissent à Strasbourg de 1772 à 1776; l'*Iliade* de Villoison avec ses *Prolégomènes*, en 1788. Depuis 1757 l'abbé Barthélémy travaillait à son *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* qui ne fut achevé qu'en 1789, admirable ouvrage, un des plus propres à faire connaître les mœurs, les institutions, les arts des anciens Grecs. Aucun ouvrage de ce genre n'en a atteint l'intérêt. Aujourd'hui, il semble démodé; mais ceux qui le lisent encore regrettent qu'on ne se soucie plus d'utiliser ce chef-d'œuvre pédagogique.

De l'Académie des Inscriptions et du Cabinet des Savants cet engouement pour le grec avait passé dans les arts et dans les modes. Grimm écrivait en 1763 : « Depuis quelques années,

on a recherché les ornements et les formes antiques; le goût y a gagné considérablement, et la mode en est devenue si générale que tout se fait aujourd'hui à la grecque. La décoration intérieure et extérieure des bâtiments, les meubles, les étoffes, les bijoux de toute espèce, tout est à Paris à la grecque; nos petits maîtres se croiraient déshonorés de porter une boîte qui ne fût pas à la grecque. » On lit dans les salons, on rencontre sur la toilette des dames la traduction des *Idylles* de Théocrite et la nouvelle traduction d'Homère par Bitaubé, certainement inférieure à celle de Madame Dacier, mais qui paraît plus simple, plus naturelle. Et les médaillons de porcelaine peinte « enchâssés dans les panneaux avec une bordure d'oves et de perles », imitation du style pompéien, reproduisent les sujets de mythologie galante chers aux artistes de Pompéi¹.

André Chénier grandit au milieu de cette renaissance de l'Antiquité grecque et latine, une Renaissance moins exubérante, moins fougueuse que l'autre, plus polie, édulcorée, parfois même un peu mièvre. Il en trouvait quelques représentants dans l'entourage de sa mère et deux surtout qui exercèrent sur lui une réelle influence : le grand peintre David, passionné pour les Grecs et pour les Latins, qui avait réuni une collection de dessins d'après l'antique où

1. Louis Bertrand, *ouvrage cité*.

Il allait chercher ses inspirations et sur lesquels il méditait sans cesse ; et Ecouchard-Lebrun dit Lebrun-Pindare, « ce faux Monsieur de l'Émpyrée, comme l'appelle Chateaubriand, dont la verve était aussi froide que ses transports étaient glacés », mais que l'on prenait pour un grand poète lyrique et dont les odes suscitaient l'enthousiasme. Il faut lire dans les *Souvenirs* de Madame Vigée-Lebrun le récit qu'elle nous fait du fameux souper où elle imagina de costumer tous ses convives à la grecque. Dorat-Cubières, sous une toge de calicot blanc, tenait une guitare montée en lyre d'or, quand le haut, maigre et pâle Lebrun entra. « On lui ôte sa poudre ; on défait ses boucles de côté ; la maîtresse du lieu lui ajuste sur la tête une couronne de laurier avec laquelle elle venait de peindre le jeune prince Henry Lubomirski en Amour de la Gloire. Le comte de Parois avait justement un grand manteau de pourpre ; elle s'en sert pour draper son poète dont elle fait en un clin d'œil Pindare, Anacréon. » Madame et Mademoiselle de Bonneuil, en coiffure et en vêtements grecs, servaient le festin. On but du vin de Chypre et on mangea des raisins de Corinthe. D'ailleurs, malgré sa passion des vers qui fut grande et honorable, ce Lebrun-Pindare ou Anacréon était un vilain personnage, cœur sec, intelligence étroite et prétentieuse, d'une ignoble brutalité (il battait sa femme) et d'une égale servilité envers les puissants du jour, flat-

teur des nobles qui le pensionnaient avant de l'être de Robespierre et de Napoléon ; et jamais, après l'arrestation et le meurtre d'André Chénier, il ne prononça le nom de ce jeune homme qui l'avait considéré comme un maître et comme un ami. On l'aurait oublié depuis longtemps sans quelques-unes de ses épigrammes où il mettait plus de « lyrisme » que dans ses odes et qui sont restées attachées à leurs victimes, comme celle dont il a marqué La Harpe coupable d'irrévérence envers le grand Corneille. Né satirique, il était féru de l'Antiquité¹. Rivarol nous l'a peint entouré de ses chers Anciens « pêchant à la ligne un mot dans l'un et un mot dans l'autre pour en composer des vers qui ne sont que mosaïque ». C'est un peu et même beaucoup, mais avec un autre sens de l'art, ce que fera son disciple André Chénier. Les idées de Lebrun sur la rénovation de la poésie, dont il avait le mérite de comprendre qu'elle était nécessaire, ne diffèrent pas sensible-

1. Il l'était au point que ses indignations même en étaient nourries. Dans le procès de séparation que lui intenta sa femme excédée de mauvais traitements, sa mère et sa sœur prirent parti pour la malheureuse ; et il ne craignit pas de lancer contre ces trois femmes son ode à *Némésis* où on lit :

O Méléagre ! ainsi ton effroyable mère
Te dévouait aux feux qu'alluma sa colère ;
Ainsi l'horrible sœur d'Absyrthe massacré
Dispersait en lambeaux son père déchiré ;
Ainsi de Danaüs les filles exécrables
Au sang de leurs époux trempaient leurs mains coupables.
Mais aucun d'eux n'a vu, dans ses derniers abois,
Épouse, et mère, et sœur, le frapper à la fois !

ment de celles qu'exprimera le jeune poète dans son poème de l'*Invention*. Lebrun, qui se flattait d'avoir dérobé ses secrets à Pindare, a certainement encouragé son hellénisme, et, en tout cas, il ne lui a pas déconseillé d'entreprendre de vastes poèmes à l'imitation de Lucrèce.

Nous savons qu'en garnison à Strasbourg, Chénier se lia d'une très vive amitié avec le marquis de Brazais, un homme charmant, son aîné de dix-neuf ans, capitaine au régiment Dauphin-Cavalerie. Le marquis de Brazais adorait la poésie et, depuis plus de dix ans, travaillait à un poème intitulé : *L'Année* qu'il devait remanier et polir jusqu'en 1812 sans parvenir à l'achever et qu'il ne publia jamais. Becq de Fouquières, qui a eu le manuscrit entre les mains, en a détaché un certain nombre de vers qui ressemblent à de l'André Chénier alourdi. Mais ce sont des thèmes analogues, les mêmes souvenirs de Théocrite, le même sentiment de la nature vue à travers les modèles latins et grecs, le même pittoresque emprunté aux mœurs et aux coutumes de l'Antiquité.

Ainsi, de quelque côté qu'il se tournât, et même dans sa vie de garnison, tout engageait André Chénier à faire honneur aux ancêtres grecs qu'il croyait avoir. Les *Bucoliques* ne sont point une production isolée, le fruit d'une inspiration paradoxale et solitaire : elles sortent d'un courant qui entraînait les esprits vers un renouveau de la culture antique que la Révolution allait arrêter

net ; et ceux qui les entendirent et qui surent les apprécier ne furent étonnés que de leur perfection ou plutôt de la perfection qu'elles annonçaient. Jamais, depuis le Tasse et l'*Astrée*, l'imagination n'avait été plus idyllique. Mais il en est des œuvres littéraires comme des créations que prodigue la nature et dont peu subsistent. L'œuvre de Chénier, seule, a survécu ; et elle nous apparaît comme si rien des autres n'avait existé.

La meilleure de toutes les raisons en est qu'il avait du génie. Il ne le crut pas trop, et il fit ce que ses rivaux ne faisaient point : il travailla ; il étudia de très près les textes latins et grecs ; il fut un érudit. Homère, Hésiode, Pindare, Aristophane, les Tragiques, les Alexandrins, Théocrite, Lucrèce, Virgile, Horace, les *Poetae Minores* ; il les a tous lus, relus, dépouillés ; et l'on peut dire de lui ce qu'on a dit de Ronsard, qu'il n'a pas une pièce et souvent pas un vers où l'on ne relève un vestige de rare et antique érudition. Il suffit pour s'en convaincre de feuilleter l'admirable édition de Becq de Fouquières dont le commentaire, si riche, est encore incomplet. Sa méthode est à peu près la même que celle du chef de la Pléiade, avec plus de discernement peut-être, du moins avec un goût épuré et plus sûr. Il ne s'en cache pas : il le proclame aussi ingénuement et aussi fièrement que son prédécesseur :

Un juge sourcilleux, épiant mes ouvrages,
 Tout à coup à grands cris dénonce vingt passages
 Traduits de tel auteur qu'il nomme ; et, les trouvant,
 Il s'admire et se plaît de se voir si savant.
 Que ne vient-il vers moi ? Je lui ferai connaître
 Mille de mes larcins qu'il ignore peut-être...
 Je lui montrerai l'art, ignoré du vulgaire,
 De séparer aux yeux, en suivant leur lien,
 Tous ces métaux unis dont j'ai formé le mien...

Tantôt chez un auteur j'adopte une pensée
 Mais qui revêt, chez moi souvent entrelacée,
 Mes images, mes tours, jeune et frais ornement ;
 Tantôt je ne retiens que les mots seulement :
 J'en détourne le sens, et l'art sait les contraindre
 Vers des objets nouveaux qu'ils s'étonnent de peindre...

Dévôt adorateur de ces maîtres antiques,
 Je veux m'envelopper de leurs saintes reliques.
 Dans leur triomphe admis, je veux le partager,
 Ou bien de ma défense eux-mêmes les charger.
 Le critique imprudent, qui se croit bien habile,
 Donnera sur ma joue un soufflet à Virgile.
 Et ceci (tu peux voir si j'observe ma loi)
 Montaigne, il t'en souvient, l'avait dit avant moi.

C'est la théorie même de l'imitation classique,
 mais poussée si loin qu'elle risque de devenir une
 sorte de marqueterie. Elle vaut du reste ce que
 vaut l'imitateur. Elle exige de lui une personna-
 lité assez forte, assez ardente pour fondre tous les

divers métaux dont les flots couleront dans les nouveaux moules préparés ; et Chénier n'avait pas tort de se comparer à un fondeur. Ronsard l'avait été. Mais Ronsard avait plus de souffle, plus d'ampleur ; il était vraiment lyrique. Chénier ne l'est pas : il ne le sera que plus tard sous le coup de l'indignation. Il y a dans Ronsard la magnifique ébriété d'imagination des hommes de la Renaissance qui ont vu ressusciter les dieux. Chénier reste toujours maître de lui-même : il ne pille pas, en vainqueur enivré, les saints trésors delphiques ; il butine. L'Antiquité de Ronsard est tumultueuse comme le siècle où il a vécu : ses divinités incarnent copieusement les forces de la nature ; un sang gaulois circule dans leurs veines et son Bacchus a un rire rabelaisien. Avec Chénier on pénètre dans la molle et charmante société du XVIII^e siècle que parent toutes les grâces de l'esprit, qui s'entoure des plus jolies images et qui, sans le savoir, convie Daphnis et Chloé, les nymphes et les bergères, à son agonie.

A dire vrai, il ne me rappelle jamais Homère, alors même qu'il y puise à pleines mains : telle page de la *Légende des Siècles* me le rappellera bien davantage. Il ne me rappelle jamais Virgile, dont il n'a pas la puissance sereine. Il ne me rappelle aucun poète grec ; et, après avoir lu son *Oarystis*, je n'ai qu'à relire celle de Théocrite pour sentir combien il s'éloigne de ce sobre réa-

lisme poétique. Il semble avoir écrit en marge de l'*Anthologie* ; mais, quand je reprends l'*Anthologie* et ses épigrammes concises, un peu sèches, sans couleur, mais d'un dessin si net, ce n'est plus du tout la même impression. Et cependant, si vous voulez donner à ceux qui ignorent le grec le sentiment de ce que peut être parfois l'alexandrinisme, seules les *Bucoliques* d'André Chénier vous y aideront. Ne choisissez ni *le Mendiant*, ni *l'Aveugle*, ni *le Jeune Malade*, malgré quelques passages d'une plénitude qu'il a rarement atteinte : ce sont des poèmes dont l'invention est faible et qui ne me paraissent pas plus « antiques » que le *Télémaque*. Mais courez à de petites pièces comme *la Jeune Tarentine* et *Nèère* ou à de petits tableaux, à des « cuadros » comme le *Satyre* :

Je sais, quand le midi leur fait désirer l'ombre,
 Entrer à pas muets sous le roc frais et sombre,
 D'où parmi le cresson et l'humide gravier
 La naïade se fraie un oblique sentier.
 Là j'épie à loisir la nymphe blanche et nue
 Sur un banc de gazon mollement étendue,
 Qui dort, et sur sa main, au murmure des eaux,
 Laisse tomber son front couronné de roseaux.

Il importe peu que ce *Satyre* soit imité du Suisse-Allemand Gessner, dont la vogue fut si démesurée à la veille de la Révolution : les vers de Chénier le font renaître en Grèce. Le charme de tous ces fragments, de toutes ces brèves « études » tient

à un mystérieux accord d'une sensibilité moderne avec les images que nous a léguées l'Antiquité. Il vient aussi du sens de la plastique harmonieuse jointe à celui de la couleur, mais d'une couleur exquise. Firmin Roz dira qu'ils ont « la précision et la beauté des bas-reliefs antiques, leur pureté de lignes et leur eurythmie »¹. Et Louis Bertrand : « Chénier a particulièrement le sentiment de la ligne très pure : le profil d'un berger qui joue de la flûte ou de la syrinx, ou d'une danseuse rythmant ses poses au son des crotales comme sur les panneaux de Pompéi. » Mais il ajoutera : « Il y a presque autant de flûtes dans ses vers qu'au-dessus des cadres et des trumeaux de son temps »². » En effet c'est un délicieux mélange de quelque chose de très ancien et de quelque chose de très moderne. Chénier trouve le moyen de nous faire penser tout ensemble à la Sicile de Théocrite (quand il y a longtemps que nous n'y sommes allés) et aux boudoirs du temps de Louis XVI ; à un Virgile dont les larges peintures se sont estompées dans notre souvenir et à Clodion ou à Fragonard. Ce genre de beauté n'appartient qu'à lui. Son Antiquité est une des plus ravissantes créations du génie poétique. Tel vers de Hugo, celui-ci par exemple : *Un pâtre sur sa flûte abaissant sa paupière*, nous surprendra

1. Firmin Roz, *André Chénier, textes choisis et commentés* (Plon).

2. *Ouvrage cité.*

comme si tout à coup Chénier s'était interposé entre lui et nous. Mais on sait qu'il n'y a peut-être pas un seul grand poète dont la manière ne soit heureusement représentée dans l'œuvre de Hugo. Je n'irais pas jusqu'à dire comme J. M. de Heredia que je ne connais pas de plus beaux morceaux que les trois cents vers des *Bucoliques* : il suffit que ces trois cents vers assurent à celui qui les a faits un immortal honneur et une place au premier rang parmi les poètes dont l'écho ne meurt jamais en nous.

Néère, ne va point te confier aux flots
De peur d'être déesse, et que les matelots
N'évoquent, au milieu de la tourmente amère,
La blanche Galatée et la blanche Néère.

L'idée n'a rien de neuf : elle pourrait n'être qu'une idée de madrigal ; mais comme l'ingéniosité du tour et la grâce de l'expression la relèvent et la rajeunissent ! De quelle harmonie elle enchante l'oreille ! Sur quelle vision merveilleuse elle arrête nos regards ! Prévoir un temps où de pareils vers ne nous sembleraient plus un miracle de l'art et perdraient leur effet magique, ce serait prévoir la mort de la langue française.

L'originalité de Chénier n'est pas seulement dans ses *Bucoliques* : elle est aussi, à un degré

moindre, dans ses *Elégies* où la veine de sensibilité amoureuse et voluptueuse qui serpente à travers ses évocations antiques s'élargit en sensualité. Au milieu de toute cette poésie érotique du XVIII^e siècle qui s'adresse bien plus à l'esprit qu'aux sens, ses *Elégies* ont une beauté charnue et des emportements charnels qui éclatent. Elles tranchent sur la fadeur libertine par leurs accents profonds, leurs touches fougueuses. On sent que la fête ne s'est point passée dans l'imagination du poète, mais dans la réalité. Les orgies qu'il célèbre sont de vraies orgies. La jalousie sensuelle, les trahisons, l'amant qui se couche au seuil de l'infidèle, ses confidences, ses contradictions, tout respire la sincérité.

Ah, des pleurs ! des regrets ! Lisez, amis : c'est elle. On m'outrage, on me chasse et puis on me rappelle. Non, il fallait d'abord m'accueillir sans détours. Non, non, je n'irai point... La nuit tombe : j'accours.

L'art si savant et si délicat des *Bucoliques* paraît à peine ici : c'est l'impétuosité du sentiment qui rythme le vers. Mais nous n'éprouvons aucune curiosité de savoir quelles sont les femmes qu'il a aimées, quel visage parjure éclaira cette Lampe qui lui a fourni le sujet de son *Élégie* la plus ardente, la plus belle peut-être si la fin n'en était malheureusement gâtée par un froid jeu d'esprit, (comme, d'ailleurs, dans un tout autre genre,

la fin de sa pièce trop vantée : *La jeune Captive*)¹. On connaît quelques-unes de ses maîtresses qu'il nomme Camille, Julie, Rose, Glycère ou Amélie ; mais on ne les voit pas. Elles ne sont pour lui que le plaisir amoureux, un plaisir que l'on paie quelquefois de vives alarmes et de cauchemars, mais un plaisir. Sa poésie intéresse les sens ; elle n'atteint pas l'âme. Nous n'en recevons pas le choc douloureux que nous donnera plus tard Musset dans sa *Lettre à Lamartine* : *C'était dans une rue étroite et tortueuse...* Et pourtant, avec les vers de Musset, les *Élégies* de Chénier sont les expressions les plus brûlantes que nous ayons dans notre littérature et les plus spontanées, d'une jeunesse violemment passionnée. Mais Musset apporte dans l'amour un besoin d'infini, un sentiment de religion désespérée que n'a jamais éprouvé Chénier. Ce n'est pas de Musset qu'on aurait pu dire comme on l'a dit de lui, qu'il était « athée avec délices ». Chénier est un païen, bien plus que Ronsard qui ne l'a été que d'ima-

-
1. Je cessai de brûler (*dît la Lampe*) : suis mon exemple, cesse...
Souffle sur ton amour, ami, si tu me croi,
Ainsi que pour m'éteindre elle a soufflé sur moi (!)

Et dans *La jeune Captive* :

La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

Il n'y a aucune commune mesure entre la crainte d'être guillotiné et la peur de ne pas vivre éternellement près d'une jolie personne.

gination : c'est un païen déchristianisé par l'aride philosophie de son siècle. Sa sensualité ne se complique ni ne s'approfondit d'aucune nostalgie spirituelle. Sa passion court sur un fond de sécheresse.



Cette philosophie lui a fait commettre ses plus grandes erreurs de poète. Il était aussi fier (et avec plus de raisons) d'appartenir au siècle des lumières que d'être Grec. Il faisait, à vrai dire, des réserves sur Voltaire. Faguet s'en étonne et l'en admire. On peut l'en admirer, si l'on veut. Mais on ne saurait s'en étonner : la réaction contre certaines idées de Voltaire et contre l'enthousiasme délirant qu'il avait provoqué avait déjà commencé. Chénier lui reprochait son égoïsme intolérant, son amour-propre bilieux et colère, les personnalités fastidieuses auxquelles il s'abaisse dans les plus graves sujets, cette perpétuelle satire que deviennent avec lui tous les genres de poésie, la faiblesse de ses poèmes, comme celui de *La Loi naturelle*, ses courtisannies, et, — ce qui est un peu excessif d'un homme qui aimait la vie élégante et la bonne chère, — ses louanges à notre luxe, à nos vins, à nos cuisiniers, et surtout « l'ironie versée à pleines mains sur les hommes qui ont méprisé tous les biens, sur les peuples qui ne les ont point connus et où une sainte

égalité ne permettait pas à un petit nombre de citoyens de s'engraisser de la faim d'autrui. On croirait entendre Jean-Jacques Rousseau. Le secret de son attaque, c'est que ni *L'Esprit des Loix* ni le *Contrat Social* n'ont été goûtés de Voltaire ou, comme il se plaît à l'appeler avec une insistance fatigante, de M. de Voltaire. (Marat, lui, l'appelait le *Marquis de Ferney*.) Nous comprenons parfaitement que l'auteur de *La Loi naturelle* et de *La Henriade* et même de *Candide* ne satisfasse guère André Chénier ; mais il ne devait pas être aussi sévère pour l'auteur de *l'Essai sur les Mœurs*, car il était plus voltairien qu'il ne le pensait. Son admiration allait à Montesquieu, à Jean-Jacques et à Buffon en l'honneur duquel Lebrun-Pindare avait entonné une de ses odes les plus célèbres. Le poète ne pourrait-il pas, se reposant sur ces grands hommes,

Doux, rapide, abondant, magnifique, nerveux,
 Creusant dans les détours de ces âmes profondes,
 S'y teindre, s'y tremper de leurs couleurs fécondes ?

C'est dans son poème de *l'Invention* qu'il exprime ses ambitions littéraires. Il a très bien senti la pauvreté du sentiment poétique, la décadence de la poésie et que l'École descriptive des Delille la réduisait à n'être plus qu'une perruche mécanique dans une jolie cage dorée sur la fenêtre d'un salon. Au contraire la prose, avec Jean-Jacques et avec Buffon et même avec Montes-

quieu, avait usurpé la grandeur de conception et l'imagination puissante qui distinguent les poètes dignes de ce nom. Et elle le devait aux progrès de la Science. C'était la Science qui avait donné à Buffon ses ouvertures magnifiques sur la préhistoire et qui l'avait fait le contemporain des premiers hommes. C'était la Science qui avait éclairé aux yeux de Montesquieu les rapports des citoyens et des États entre eux. Chénier demande que les poètes ne se tiennent pas à l'écart des grandes idées qui ont remué le siècle, des découvertes et des inventions qui illustrent le monde moderne, et qu'ils ne continuent pas de vivre sous le ciel des Ptolémées. Les Képler et les Galilée ont transformé notre univers et modifié profondément notre vie intérieure. Toricelli et Newton « ouvrent des trésors aux nouveaux Virgile ». Les caravelles de Colomb, de Magellan, de Bougainville, de La Pérouse nous emportent plus loin qu'Ulysse et dans des pays plus féeriques. Pourquoi les poètes demeureraient-ils étrangers au renouvellement de la physiologie, de la psychologie (?), des théories cosmiques et sociales ?

Tous les arts sont unis : les sciences humaines
N'ont pu de leur empire étendre les domaines,
Sans agrandir aussi la carrière des vers.
Quel long travail pour eux a conquis l'univers !

Que les poètes soient donc les Lucrèce de ces modernes Épicure, les Virgile d'une nature dont

les mystères se dissipent ! *Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques*, c'est-à-dire, si ce précepte tant de fois cité a un sens, des vers aussi beaux que ceux des Anciens et qui répondraient aux progrès de la science aussi bien que les leurs à l'état de leurs connaissances. Malheureusement on peut craindre que ce ne soit pas tout à fait ou uniquement l'idée de Chénier et qu'il entende par *vers antiques* des vers où les symboles et les allégories de l'Antiquité recevraient de nouvelles significations, comme de vieilles outres un vin nouveau. C'est ainsi qu'il engage les poètes à « sonder les flancs du plus lointain *Nérée* », à parcourir sur les pas de Buffon les coteaux « *dépouillés de Thétys* »,

*Une Cybèle neuve et cent mondes divers
Aux yeux de nos Jasons sortis du sein des mers.*

La conception de cette poésie scientifique et philosophique n'était pas très originale ; et, comme on l'a justement remarqué, Chénier la trouvait déjà formulée dans le *Traité de la poésie* de Fontenelle. « Les productions de cette poésie, disait Fontenelle, seraient telles que peu d'auteurs en seraient capables, j'en conviens, peu de lecteurs capables de les goûter, j'en conviens encore... ; mais la poésie, par elle-même, a le droit de s'élever aux images intellectuelles, si elle peut... La poésie fera un effort pour ne parler des sujets les plus philosophiques qu'en

sa langue ordinaire. Les figures bien maniées peuvent aller loin... Il n'est pas douteux que la philosophie n'ait acquis aujourd'hui quelques nouveaux degrés de perfection ; de là se répand une lumière qui ne se renferme pas dans la région philosophique, mais qui gagne toujours comme de proche en proche et s'étend enfin sur tout l'empire des lettres... La poésie se piquera-t-elle du glorieux privilège d'en être exempte ? ¹ »

On louera Chénier d'avoir voulu que le poète fût un homme de son temps, au courant de tout ce qui enrichit l'intelligence et fortifie la pensée. Il a eu certainement l'instinct de la grande poésie. Son ami Lebrun l'avait aussi quand il écrivait en 1763 dans son *Discours sur Tibulle* : « Peut-être qu'au moment où j'écris, tel auteur vraiment animé du désir de la gloire et dédaignant de se prêter à des succès frivoles compose, dans le silence de son cabinet, un de ces ouvrages qui deviennent immortels, parce qu'ils ne sont pas assez ridiculement jolis pour faire le charme des toilettes et des alcôves et dont tout l'avenir parlera parce que les grands du jour n'en diront rien à leurs petits soupers ². » Mais les théories que son poème de *l'Invention* nous expose ne sont guère qu'une ébullition de jeunes rêveries. D'ail-

1. Paul Glachant, *André Chénier critique et critiqué* (Lemane);

2. Cité par Louis Bertrand.

leurs, en littérature, les théories ne signifient pas grand'chose, à moins qu'elles ne s'appuient, comme celles de Boileau, sur des exemples précis ; et encore elles sont à la merci du premier génie qui les démentira et les bouleversera. La poésie scientifique est une de ces questions qui prêtent aux développements les plus stériles. Chénier est hanté du souvenir de Lucrèce que son athéisme rendait particulièrement cher aux gens du xviii^e siècle. Son poème est le seul poème vraiment scientifique que nous possédions, le seul du moins qui s'impose. Mais si vous retranchez du *De Natura* les deux mille vers d'invocation à Vénus, d'indignation contre les superstitions sanguinaires, de compassion pour la misère des hommes, d'acharnement à dépouiller la mort de son horreur terrifiante et l'amour de ses illusions magiques, il ne vous reste entre les mains qu'un pesant exposé du système d'Épicure, qui nous est précieux parce que Lucrèce l'a mieux compris que Cicéron, mais qui n'a rien de poétique. Réduit à cela, le livre eût été, depuis beau temps ; abandonné aux philosophes et personne n'en eût comparé l'auteur à Virgile. Lucrèce n'est poète et grand poète que là où ses sentiments passionnés éclatent, où transparait le drame de sa vie intérieure, cent fois plus poignant que le roman des atomes. Était-ce ainsi qu'André Chénier concevait la poésie scientifique ? Y voyait-il le reflet sur une âme tourmentée, comme celle de

Lucrèce, des problèmes que nous posent les dernières investigations de la Science, ou l'apostolat d'un esprit qui, comme celui de Lucrèce, combat pour donner aux autres une bienfaisante certitude ? Il nous semble plutôt qu'il ne se proposait, à l'exemple des Alexandrins, que de consigner ou d'évoquer, dans des vers étincelants, les résultats industriels et les conquêtes ou les hypothèses des savants, les théories de Buffon, les lois de Cassini auxquelles obéissent les comètes,

Et l'œil perçant du verre en la vaste étendue
Allant chercher ces feux qui fuyaient notre vue,
Aux changements prédits, immuables, fixés,
Que d'une plume d'or Bailly nous a tracés.

Il se rapprochait par là de l'École descriptive, mais avec un sentiment du naturalisme antique qu'elle n'avait pas.

Nous ne savons pas ce qu'il eût fait dans son *Hermès*, dont pourtant il avait si naïvement à moitié composé l'épilogue ; et sans doute ne le savait-il pas bien lui-même. Exposer le système de la terre d'après Buffon, la formation et les bouleversements du globe, la naissance des espèces, l'apparition de l'homme — (à quoi bon puisque Buffon nous en a présenté les tableaux non seulement en savant, mais avec toute la magnificence de l'art, dans notre langue ? Lucrèce

du moins naturalisait Épicure dans la langue latine), — le mécanisme des sens, l'origine des religions d'après l'Encyclopédie, l'éclosion des sociétés d'après Rousseau, l'invention des sciences, les lois qui régissent les cités d'après Montesquieu, l'astronomie, la paix universelle : autant dire que son *Hermès* devait être la somme de nos connaissances. C'est très beau et c'est très jeune. Très jeunes aussi, les notes qu'il avait rassemblées : « Il faut *magnifiquement* représenter la terre sous l'emblème métaphorique d'un grand animal qui vit... — Il faut finir le chant 1^{er} par une *magnifique* description de toutes les espèces animales et végétales... — Après *une courte, mais brûlante* description des cruautés superstitieuses, s'écrier avec une *impitoyable* ironie... » Mais les morceaux de ce poème, bien qu'ils soient supérieurs à la poésie descriptive et philosophique de l'époque, et malgré les beaux vers isolés que le poète rencontre sur son chemin, n'en sont pas moins entachés des mêmes faiblesses : abus des périphrases et de la mythologie, développements faciles, imitations, traductions, prosaïsme. André Chénier nous donne l'impression de tourner le dos à la vraie poésie.

J'en dirai autant du poème de l'*Amérique*. Il n'en avait pas arrêté le plan : il voulait seulement en faire un poème de douze mille vers : rien que cela. On y eût trouvé de tout, de la géographie et de l'histoire, l'histoire moderne depuis

l'écroulement de l'Empire romain, les invasions des Barbares, la féodalité, la naissance du Mahométisme, l'occupation de l'Espagne par les Maures, l'Angleterre, les Croisades, Luther, l'Inquisition, la Saint-Barthélemy, les auto-da-fé ; bref, l'histoire du monde eût servi de préface à la conquête de l'Amérique, à la ruine du royaume des Incas, à la mort de Guatimozin. Les notes de Chénier nous le montrent perpétuellement préoccupé de savoir comment il pourra utiliser, dans cet immense poème, tous les beaux passages qu'il a retenus des Anciens. « Il faut tâcher d'inventer quelque chose dans le goût du bouclier d'Achille et d'Énée pour y représenter les points cardinaux de l'histoire du monde... Il faudra mettre dans la bouche de quelques personnages des récits de choses qui leur seraient arrivées dans leur jeune âge, comme les personnages d'Homère... Un rôle assez important du côté des Américains sera une prophétesse qui chantera et prédira l'assassinat de François Pizarre, comme Cassandre à Agamemnon dans Eschyle... » On imitera aussi la tragédie des *Perses* et la fin de l'*Œdipe* de Sophocle. On imitera Virgile, Ovide, Lucain, Plutarque, Tacite, Salluste. Mais on ne s'en tiendra pas à l'Antiquité : la Bible fournira des images, et Milton, et Sannazar dans son poème de *la Vierge*. Chateaubriand réalisera en plusieurs endroits des *Natchez* ce que se promettait Chénier : je ne dis pas que ce soient les plus beaux endroits.

Et, s'il avait connu le manuscrit de l'*Amérique*, on jurerait qu'il a fait son profit des notes suivantes : « Pourquoi ne pas exprimer la messe dite dans l'église et, après que tout le monde a entendu debout le premier évangile, un prêtre vertueux, Las-Cases par exemple, montant à la tribune sainte et faisant le sermon? Peindre une procession... Ne pas oublier les fêtes de l'Église dont plusieurs sont intéressantes, comme Noël, le dimanche des rameaux, le vendredi-saint et plusieurs histoires du Nouveau Testament, la femme adultère, la Samaritaine, le Samaritain charitable... Quoi qu'on en dise, toutes ces fables ont leur prix sans valoir peut-être celles d'Homère. Encore ce dernier point peut-il être contesté... Parmi les cérémonies catholiques qu'il faut peindre, ne pas oublier les Cendres... et les rogations... et les enterrements, baptêmes, viatique, extrême-onction... » D'ailleurs ce n'est point par sentiment religieux ni par imagination religieuse qu'il se fait ainsi le précurseur imprévu du *Génie du Christianisme* : c'est uniquement par imitation des Anciens. « Car enfin Homère est entré ou a dû entrer dans tous ces détails... et les couteaux victimaires, et l'or dont on dorait les cornes de la bête et le poil de la victime coupé et distribué... Virgile, de même. » Et s'il veut peindre un éloquent jésuite convertissant les anthropophages du Brésil, il aura bien soin que ce jésuite « imite Pythagore dans Ovide ». Mais parmi tous ces

projets, on en cherche vainement un qui aurait dû y trouver place : celui d'aller en Amérique. En ce temps-là le jeune Chateaubriand, plus jeune que Chénier, ne voyait pas d'autre moyen de triompher des *Incas* de Marmontel et se préparait à partir. Chénier ne sort pas de ses livres. Il ne se met en quête d'images et de couleurs que dans sa bibliothèque.

Rendons-lui cette justice qu'il y rencontre de remarquables intuitions. Il a soupçonné le charme des nuits d'Amérique avant que René nous en ait déroulé la splendeur. *Salut, ô belle nuit étincelante et sombre!* Il a deviné, tout incrédule qu'il fût, que la Bible pouvait être pour le poète une source d'inspiration aussi riche qu'Homère, et non pas d'inspiration lyrique, ce qu'on savait depuis longtemps, mais d'inspiration épique. Ainsi son poème *Suzanne*, qui devait avoir six chants, eût été une brillante « Orientale », où les filles de Babylone auraient défilé sous nos yeux revêtues de leurs ornements asiatiques et parfumées de leurs aromates. Il y aurait eu des « détails historiques et géographiques sur la Phénicie, la Judée, Damas, la Mésopotamie », des peintures de divinités et de fêtes babyloniennes, et de temples et d'intérieurs où, le long des murs, des tapisseries raconteraient de belles histoires juives, et des descriptions délicieuses de jardins, la nuit, avec le vol des anges. Hugo accomplira le rêve de Chénier quand il

évoquera ces nuits de Judée où l'on voyait passer par moment *quelque chose de bleu qui paraissait une aile*. Il est vrai que Chénier imite Milton « grand aveugle dont l'âme a su voir tant de choses ». Il l'a compris et admiré, malgré tout ce qui le séparait de lui.

Poème scientifique, poème géographique et historique, poème biblique : cela ne lui suffit pas encore : il ébauche un vaste poème satirique contre les écrivains de l'époque qu'il comparait à des Cyclopes noirs d'envie et de bile qui,

Prompts à souffler des feux par la haine allumés
Trempent aux eaux du Styx leurs traits envenimés
Et d'outrage, de fiel, de calomnie amère
Forgent sous le marteau l'iambe sanguinaire.

Là encore il se peut qu'il ait subi l'influence de l'atrabilaire Lebrun-Pindare ou Archiloque. Mais la destinée réservait à ses traits d'autres sujets que de mauvais poètes ou d'insolents écrivassiers ; et les iambes qu'il forgerait seraient éclaboussés de son sang.

Enfin, comme l'a dit Becq de Fouquières, son ambition n'allait pas moins qu'à adapter à la scène française toutes les conceptions dramatiques des Grecs. Il songeait à des comédies aristophanesques. Mais pourquoi voulait-il qu'elles fussent écrites en vers de dix syllabes, comme la *Nanine* de Voltaire ? Et il méditait des tragédies eschylennes. Il nous a même laissé le plan d'une pièce

à grand spectacle, *La Bataille d'Arminius*. Le théâtre eût représenté un champ de bataille au tomber de la nuit. Pendant que les Germains auraient enterré leurs morts, on eût entendu le chant lugubre des bardes, imité d'Ossian ; et, enivrés de leur victoire, les Romains, la tête couronnée de fleurs, auraient écouté un chœur de courtisanes chantant des vers traduits d'Horace et de Tibulle. Mais à la dernière scène c'eût été au tour des Germains d'entonner l'hymne triomphal et d'offrir à leur dieu Odin les armures, les boucliers, les aigles et le sang des victimes.

Il nous est impossible de partager l'enthousiasme qu'ont éprouvé certains critiques et de voir dans cette esquisse « une œuvre magistrale », pas plus que dans l'*Hermès* ou dans le poème de l'*Amérique*. Évidemment Chénier a conçu des fresques immenses, des dialogues sublimes, des descriptions délicieuses ou magnifiques. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres ; et plus d'un jeune poète a commencé par rêver d'épopées, qui a heureusement fini par de petites chansons. On a peut-être attaché trop d'importance à ces *juvenilia*, comme aux théories de l'*Invention* qui sont un peu fumeuses ; et cette importance maladroite irrite le contraste entre les visées ambitieuses du jeune homme et les fragments de ces œuvres imaginaires. Quand, pour excuser à ses propres yeux l'inconstance de son inspiration, il nous dit sans son *Épître à Lebrun* :

Rien n'est fait aujourd'hui, tout sera fait demain,

il s'abuse : demain, ni les douze mille vers de l'*Amérique*, ni *Hermès* ne seront faits, ni ses comédies ni sa *Bataille d'Arminius*. Il court d'un mirage à l'autre. Par impuissance ou par dilettantisme son esprit ne se fixe pas. Si Chénier avait traversé la Révolution, on se demande ce que seraient devenus tous ces poèmes commencés. On peut très facilement admettre qu'il les eût relégués au fond d'un tiroir. La Révolution l'avait trop désenchanté pour qu'ils ne lui parussent pas vieillis ou faux. Tout ce qui n'est pas chez lui bucolique, idylle ou élégie amoureuse, ne fait que reproduire les idées ou les sentiments de Buffon, de Rousseau et des Encyclopédistes. Son *Hermès*, son *Amérique* et les notes qui accompagnent ses ébauches forment comme une revue des opinions de son époque. On y retrouve presque à chaque ligne du Jean-Jacques et du Voltaire. Il voit l'histoire du genre humain du même angle que Voltaire ; sa politique est le plus souvent celle de Montesquieu ; il a sur l'origine des religions le même aveuglement que l'Encyclopédie et sur l'origine des sociétés la même rhétorique déclamatoire que Rousseau. Le *Contrat Social* et l'*Essai sur les Mœurs*, bizarrement associés, composent le plus lourd de son bagage. Il est nourri des chimères de son temps : il croit au progrès indéfini, à l'éclaircissement de tous les mystères, au bonheur

parfait que la Science doit faire régner ici-bas, à l'établissement de la paix perpétuelle. Il ne leur a pas donné une forme nouvelle : il les a mises en vers souvent faciles, quelquefois d'une fermeté brillante. Nous nous gardons bien de les lui reprocher : ce serait injuste et absurde. Il n'avait pas encore trente ans. Fût-il sorti de la Révolution avec un sens plus profond des réalités ? L'idéologue eût-il abdiqué, ou eût-il été de ceux qui auraient voulu la reprendre avant qu'elle eût mal tourné ? Eût-elle éveillé en lui un fond religieux ? N'a-t-on pas exagéré son incrédulité ? Je suis très frappé d'une réflexion de Maurras : « Athée avec délices, à ce qu'on a prétendu, il était néanmoins pieux. Tantôt ses dieux ne sont qu'images, et tantôt ils *signifient* vigoureusement les idées. Ce serait un sujet de fine et profonde analyse que de mesurer le degré d'incrédulité et le degré de foi que suppose pareillement et nécessairement la théologie des poètes. Je la crois nécessaire aussitôt que le poète sort de lui-même et des relations superficielles de notre vie. Au premier regard un peu large ou un peu profond sur les choses, la présence des dieux et leur invocation devient inévitable... La haute émotion tragique appelle le mystère et la fatalité qui ne sauraient surgir sans figure de religion ¹. » Mais il est inutile d'essayer d'imaginer un André Ché-

1) Charles Maurras, *L'Allée des Philosophes* (Crèze),

nier épargné par la Révolution. Elle a de son couperet anéanti les plus belles espérances qu'un jeune poète, déjà grand poète, ait jamais données : c'est la seule chose dont nous soyons certains.



Il en avait salué l'aurore avec allégresse. La prise de la Bastille, la réunion des États Généraux, la séance du Jeu de Paume, l'ouverture de l'Assemblée Nationale le transportèrent. Le séjour de l'Angleterre lui devenait odieux : au printemps 1790 il rentra en France. Il comprit très vite que cette Révolution à laquelle il assistait ne ressemblait à aucune autre ; mais ce fut tout ce qu'il comprit. Il était de l'honorable famille des modérés qui ouvrent toujours la porte aux violents, puis s'étonnent et s'indignent de ne pouvoir la refermer. En 1790 il déclarait que la Révolution était finie ou du moins qu'elle n'avait plus aucune raison de continuer. Rien n'est aussi caractéristique des erreurs sur lesquelles il avait vécu, et de l'ignorance des hommes où l'avait entretenu son optimisme à l'égard de la nature humaine, que sa furieuse attaque contre Edmund Burke, cet Irlandais, membre du Parlement d'Angleterre qui venait de publier ses *Réflexions sur la Révolution française*. Je pense qu'il lui fit injustement payer la juste animosité que lui avait inspirée la société anglaise. Mais ses violences

portent à faux. Il dénonce « le dédain de Burke pour toute espèce de principes constants et immuables », son scepticisme sur l'égalité des droits, « ses calomnies auprès du roi et de la reine d'une nation *mieux disposée à les respecter depuis qu'elle n'est plus contrainte à les aduler* ». Il n'est guère possible de se tromper davantage ; mais on sent ici la répulsion du jeune homme gonflé d'idées vagues pour l'homme d'État réaliste. Chénier ne discute pas : il s'emporte jusqu'à l'insulte. Burke est un auteur toujours ivre de mauvais sens et de colère, incertain et absurde dans ses principes, aveugle ou d'une honteuse mauvaise foi dans ses raisonnements ; son livre, un grotesque mélange de bizarreries bouffonnes et de sottises pédantesques, serait « assez divertissant par le ridicule si, à tout moment, la plate grossièreté des injures ou l'atrocité des calomnies ne soulevait la nausée ou n'allumait l'indignation ». Les événements allaient lui prouver que Burke ne méritait pas toutes ces imprécations. Déjà au mois d'août 1790, au lendemain de la fête de la Fédération, dans son *Avis aux Français sur leurs véritables Ennemis*, il exprimait ses inquiétudes ; il s'élevait contre les comités d'inquisition qui « fouillaient dans les maisons, dans les papiers, dans les pensées » et qu'on applaudissait ; il marquait son mépris pour ces brouillons faméliques qui « haïssaient l'ancien régime, non parce qu'il était mauvais,

mais parce que c'était un régime », et qui, disait-il, « nous mettent des poignards à la main, nous indiquent de quoi tuer, nous demandent en grâce de les baigner dans du sang ». Camille Desmoulins n'était pas nommé ; mais le Procureur de la Lanterne était aisément reconnaissable. Du reste, il faisait l'éloge de Condorcet, « l'homme qui, depuis vingt ans, n'a cessé de bien mériter de l'espèce humaine par nombre d'écrits profonds, destinés à l'éclairer et à défendre tous ses droits ». Il reviendra bientôt sur le compte de « cet honnête homme », et Condorcet ne sera plus que « l'ami Condorcet » qui va « distillant à gauche et à droite ses petits coups de stylet empoisonné », et qui « s'assied majestueusement entre Brissot et Marat », comme son cher David, à qui il avait dédié sa longue et médiocre pièce du *Jeu de Paume*, ne sera plus que « le stupide David ».

Ce qu'on ne saurait contester à André Chénier, c'est le courage. En un temps « où jamais la *Peur* n'avait eu plus d'autels qu'elle n'en avait à Paris », il osa parler ; son indignation fut plus forte que la prudence la plus élémentaire ; et il savait à quoi il s'exposait. Le régiment suisse de Châteauevieux, qui s'était déjà signalé en 89 par un acte d'indiscipline, s'insurgea à Nancy en 91. Les hommes s'emparèrent de la caisse du régiment, volèrent, pillèrent, massacrèrent un jeune officier, reçurent à coups de fusil les gardes nationales de Metz qui marchaient sur Nancy ; et ils s'écriaient :

« Nous ne sommes pas Français ; nous sommes Suisses ; il nous faut de l'argent ! » Les Jacobins ont un goût naturel et vicieux pour les révoltes militaires et pour les amnisties scandaleuses. Non seulement on comprit les mutins du régiment de Châteaueux dans l'amnistie générale du 15 septembre et on les mit en liberté ; mais on leur prépara une entrée triomphale à Paris dont le programme, signé de Tallien, fut affiché sur les murs. Une pétition, adressée au Conseil général de la Commune, en invitait les membres à cette fête touchante « qui serait partout l'effroi des tyrans, l'espoir et la consolation des patriotes » et « que le civisme et les beaux-arts allaient rendre imposante et mémorable ». Les trois premières signatures apposées au bas de cette pétition, aussi imbécile qu'odieuse, étaient celles de Marie-Joseph Chénier, de Mademoiselle Théroigne et de David. André ne put se contenir. Le 29 mars il protestait éloquemment dans le *Journal de Paris* et revenait à la charge le 2 avril ; et le 15 avril, le jour même où les Suisses de Châteaueux, précédés de jeunes filles en blanc qui portaient des chaînes de galériens suspendues à des trophées, défilèrent devant le char de la Liberté, dont Hubert et David avaient dessiné les emblèmes, le *Journal de Paris* publia ses premiers iambes, son *Hymne* sur cette entrée triomphale. Ce fut sa seconde et dernière pièce de vers imprimée de son vivant : *Le Jeu de Paume*,

à *Louis David, peintre*, avait paru l'année précédente. Elle révèle chez André Chénier un souffle satirique, une violence ailée qui sembleraient tout nouveaux dans notre littérature, si nous n'avions pas *Les Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné, et qui le sont même, car d'Aubigné est lourd, empêtré, surchargé de munitions : son vers a de la peine à se détacher de la terre et à prendre son vol. Malheureusement la fin de cet *Hymne* est affaiblie par des rappels mythologiques et par une singulière réminiscence de *La jeune Tarentine*. Après des vers vigoureux où le poète ne craignait pas de désigner au mépris public Collot d'Herbois, le défenseur des quarante meurtriers de Châteaueux « chéris de Robespierre », on ne s'attendait guère à rencontrer les noms d'astronomes aussi peu populaires qu'Eudoxe, Hipparque, Euclide, et des allusions aux Argonautes voleurs de la Toison d'or. On ne voit pas bien comment l'immortalité ferait de ces Suisses criminels, qui n'eurent jamais le pied marin, une constellation pareille à celle d'Argo, ni comment nos nochers aux abois les invoqueraient dans leur galère, « ornement des étoiles ». Cette poésie savante était ici un contre-sens. Cependant toute la pièce est assez claire et le mouvement assez entraînant pour qu'on puisse dire qu'en la composant Chénier avait signé son arrêt de mort.

Parmi les chagrins amers qu'il ressentit, la

conduite de son triste frère ne fut pas le moindre. Les deux Chénier entamèrent une polémique l'un contre l'autre dans les journaux et donnèrent un spectacle navrant. Des amis et leurs parents s'interposèrent et les amenèrent à une réconciliation dont on ne sait si elle fut très sincère. Le Dix Août acheva de dégôûter André, de l'écoeûrer. Il se retira des affaires publiques, « se bornant dans sa solitude, disait-il, à faire pour la liberté, la tranquillité et le bonheur de la république des vœux qui surpassaient de beaucoup ses espérances » et convaincu que « les hommes droits et invariables » ne peuvent jouer aucun rôle dans les révolutions. Mais au moment où Louis XVI allait être jugé, il reprit la plume et il publia, dans le *Mercure Français*, la veille du procès, le 25 décembre, une première lettre et une seconde quatre jours plus tard. On prétend qu'il collabora avec de Malesherbes à la défense du Roi. En tout cas, ces deux lettres n'étaient peut-être pas aussi habiles qu'il le pensait. Il me donne l'impression d'obéir plutôt à un sentiment généreux et à son horreur du sang versé qu'à une forte et chaude conviction. Il déclare que la fuite de Varennes a tué la royauté, ce qui me paraît être une erreur, car elle n'a fait que précipiter un dénouement fatal. La Révolution marchait d'elle-même au meurtre du Roi ; après Varennes, elle y courut. Il trace de Louis XVI « que, dit-il, j'appelle volontiers Louis le Der-

nier », un portrait défavorable, mesquin et qui sent la rancune. Son idée de soumettre le jugement du Roi au peuple réuni dans les comices prouve un reste de candeur qui nous étonne. A-t-il pu croire que la Convention se dessaisirait en faveur de la Nation qu'elle ne tenait que par les clubs et la terreur ? Mais il eut le sentiment d'une effroyable injustice dont les conséquences grèveraient l'avenir du pays. Il le dit fermement, froidement aussi, trop froidement peut-être, pendant que son frère motivait son vote par ces paroles d'une si remarquable hypocrisie : « J'aurais vivement désiré, je l'avoue, de ne prononcer jamais la mort de mon semblable ; et, si je pouvais m'isoler un moment du devoir pénible qui m'est imposé, je voterais pour la loi la moins sévère. Mais la justice, qui est la raison d'État, l'intérêt du peuple, me prescrivent de vaincre mon extrême répugnance ; je prononce la peine qu'a prononcée avant moi le Code pénal : je vote pour la mort. » André Chénier avait démontré que la Convention n'avait pas le droit de juger ; que ce droit n'entrait pas dans les fonctions qui lui avaient été déléguées ; que, d'ailleurs, on n'est pas à la fois juge et législateur ; enfin que le Code pénal n'a pas été fait pour le roi et que la seule peine possible était la déchéance ¹.

1. Voir : Oscar de Vallée, *André Chénier et les Jacobins* (Calmann-Lévy).

L'œuvre politique de Chénier était terminée. Il s'est rendu justice dans une page qu'il faut citer, la plus belle de ses œuvres en prose : « Il « est las, écrit-il, de partager la honte de cette « foule immense qui en secret abhorre autant que « lui, mais qui approuve et encourage, au moins « par son silence, des hommes atroces et des « actions abominables. La vie ne vaut pas tant « d'opprobre. Quand les tréteaux, les tavernes « et les lieux de débauches vomissent par milliers « des législateurs, des magistrats et des généraux « d'armée qui sortent de la boue pour le bien de « la patrie, il a, lui, une autre ambition, et il ne « croit pas démériter de la patrie en faisant dire « un jour : Ce pays, qui produisit alors tant de « prodiges d'imbécillité et de bassesse, produisit « aussi un petit nombre d'hommes qui ne renon- « cèrent ni à leur raison ni à leur conscience ; « témoins des triomphes du vice, ils restèrent amis « de la vertu et ne rougirent point d'être gens « de bien. Dans ces temps de violence, ils osèrent « parler de justice ; dans ces temps de démence, « ils osèrent examiner ; dans ces temps de la « plus abjecte hypocrisie, ils ne feignirent point « d'être des scélérats pour acheter leur repos « aux dépens de l'innocence opprimée ; ils ne « cachèrent point leur haine à des bourreaux qui, « pour payer leurs amis et punir leurs ennemis, « n'épargnaient rien, car il ne leur en coûtait que « des crimes ; et un nommé A. C. fut un des

« cinq ou six que ni la frénésie générale, ni l'avidité, ni la crainte ne purent engager à ployer le genou devant des assassins couronnés, à toucher des mains souillées de meurtres et à s'asseoir à la table où l'on boit le sang des hommes. » Il était dans l'ordre que l'homme qui avait écrit une pareille page mourût sur l'échafaud ; et sa mort ne fut un hasard que pour ceux qui ont la faiblesse de croire au hasard.

Il n'était plus en sûreté à Paris. Sur les conseils de sa famille, sur les prières de Marie-Joseph, qui commençait lui-même à être compromis, il loua à Versailles une petite maison rue de Satory et y vint chercher la consolation des vers et de l'amour. Ce fut là, dans « ses pénates secrets couronnés de rameaux », qu'il écrivit son ode à Versailles, à Versailles découronné de ses splendeurs royales, mais dont le silence et les routes fleuries n'auraient eu pour lui que joie et volupté si son imagination et son cœur n'avaient été hantés de spectacles funèbres. Cependant il se sentait vivre puisqu'il aimait. Sur le coteau de Lucienne, dans leur propriété de famille, deux jeunes femmes, deux sœurs, se tenaient éloignées des orages : la comtesse Hocquart et Madame Laurent Lecoulteux. Chénier avait déjà fréquenté chez elles et y avait même rencontré Madame de Beaumont et Népomucène Lemer cier. Il conçut pour la pure et tendre Madame Lecoulteux, qui est sa

Fanny, un amour mélancolique qui ne ressemblait pas à ses passions de naguère et dont il marque un peu lourdement la différence dans ces vers :

Fanny, pour moi ta vue est la clarté des cieux,
Vivre est te regarder, et t'aimer, te le dire ;
Et quand tu daignes me sourire,
Le lit de Vénus même est sans prix à mes yeux.

Mais lorsqu'en juillet 93 Marat fut frappé, il ne voulut pas « honorer en silence » la fille « grande et sublime » qui crut « par sa mort ressusciter la France ». Son Ode à Charlotte Corday est magnifique :

Belle, jeune, brillante, aux bourreaux amenée,
Tu semblais t'avancer sur le char d'hyménée ;
Ton front resta paisible et ton regard serein...

Pourquoi quitta-t-il Versailles et revint-il chez ses parents à Paris ? Nous l'ignorons. On nous dit seulement qu'il se croyait oublié. Mais ce n'était pas une raison pour se rappeler par sa présence au souvenir de ses ennemis. Le 7 mars 1794, comme il était en visite chez des amis, M. et Madame Piscatory, qui demeuraient à Passy, un agent du Comité de Sûreté générale, un certain Gennot, s'y présenta avec ordre d'arrêter leur gendre, M. Pastoret. Le beau-père et le gendre étant absents, il ne trouva dans la maison que Madame Piscatory, Madame Pastoret et André Chénier. Il était dix heures moins le

quart. Gennot demanda au citoyen Chénier ce qu'il faisait là, et, le considérant comme suspect, il le mit en arrestation. Le lendemain il procéda à son interrogatoire dont nous avons le procès-verbal, un monument d'ignominieuse imbécillité, et, selon le mot de Sainte-Beuve, « une honte de la civilisation ».

On le conduisit à la prison du Luxembourg où le concierge refusa de le recevoir, puis à Saint-Lazare. Sa famille essaya de le sauver bien plus discrètement — et la discrétion était indispensable — que dans la légende accréditée par Vigny qui a toujours le talent de fausser l'histoire. Mais quatre mois et treize jours après son incarcération, il fut englobé dans la fausse conspiration des prisons, et traduit, le septième thermidor de l'an second de la République Française, une et indivisible, devant le Tribunal révolutionnaire. Il était accusé, en qualité d'adjutant général chef de brigade de l'Armée du Nord, d'avoir pris part à la trahison de Dumouriez et jeté la perturbation dans la commune de Breteuil-sur-Noye. Devant sa protestation qu'il n'avait jamais été adjudant général, — car, faute d'un dossier le concernant, on lui avait attribué celui d'un de ses frères aînés, Louis-Sauveur, arrêté, lui aussi, — Fouquier-Tinville s'était contenté de rayer ce chef d'accusation : les autres suffisaient, et la justice de la Révolution ne s'attardait pas à distinguer entre des frères. Il fut

donc convaincu « de s'être déclaré l'ennemi du peuple en participant à tous les crimes commis par le tyran, sa femme et sa famille, en insultant les patriotes, en écrivant contre la fête de Châteaueux, contre la liberté et en faveur de la tyrannie — (j'en passe !) — enfin, en conspirant dans la maison d'arrêt de Lazare à l'effet de s'évader et de dissoudre, par le meurtre et l'assassinat des représentants du peuple, notamment des membres des comités de salut public et de sûreté générale, le gouvernement républicain et de rétablir la royauté en France ». L'honneur, l'affection, le souvenir de leur douloureux antagonisme exigeaient que le représentant du peuple Marie-Joseph vînt le défendre. Haï de Robespierre, il y aurait sans doute joué sa tête. Mais, comme l'avait écrit son frère, *la vie ne vaut pas tant d'opprobre*. Et c'eût été une scène digne d'un poète tragique. On ne le vit pas plus au Tribunal qu'on ne l'avait aperçu à Saint-Lazare. Quelques heures après sa condamnation, André Chénier était exécuté.

On connaît la fameuse *Prophétie de Cazotte*, ce petit chef-d'œuvre où La Harpe imagine qu'en 1788, à la table d'un académicien grand seigneur, Cazotte, le doux illuminé, interrompt les convives, qui boivent au règne de la raison, au triomphe de la philosophie, à la destruction du fanatisme, en leur annonçant la fin que réserve à chacun d'eux *cette grande et sublime révolution* qu'ils sont si pressés de voir. L'un, Condorcet,

expirera étendu sur le pavé d'un cachot ; l'autre, Chamfort, se coupera les veines de vingt-deux coups de rasoir ; l'autre, Bailly, mourra sur l'échafaud, et l'autre aussi, Roucher, et la duchesse de Grammont également. « Vous verrez, dit-elle d'un ton léger, qu'il ne me laissera pas seulement un confesseur ! — Non, Madame, vous n'en aurez pas, ni personne... » Je ne puis me défendre de penser à ce récit impressionnant, dont le caractère merveilleux l'est encore moins que les événements qui suivirent, lorsque je lis ces vers que Chénier écrivait jadis :

Je ne veux point, couvert d'un funèbre linceul,
 Que les pontifes saints autour de mon cercueil,
 Appelés aux accents de l'airain lent et sombre,
 De leur chant lamentable accompagnent mon ombre
 Et sous les murs sacrés aillent ensevelir
 Ma vie et ma dépouille et tout mon souvenir.

Je suppose que La Harpe les ait connus et ait introduit dans ce cercle de gens de cour, de gens de lettres, d'académiciens et de grandes dames, le futur compagnon de Roucher : il les lui aurait fait réciter aux applaudissements de toute la compagnie, et Cazotte lui eût dit simplement : « Vous, Monsieur Chénier, vous serez exaucé. »



Les pièces qu'il composa à Saint-Lazare, ces vers griffonnés, d'une écriture microscopique,

qui parvenaient à sa famille « roulés dans du linge sale », tous ces vers, sauf *La jeune Captive*, ne sont qu'un long cri d'indignation. Ils donnent raison au mot de Juvénal, bien mieux que ceux de Juvénal lui-même : *Facit indignatio versus*. Avec deux ou trois poèmes des *Iambes* de Barbier, les premières strophes de la *Réponse à Némésis* de Lamartine et une douzaine de pièces des *Châtiments*, ils me semblent être ce que la poésie française a de plus spontané et de plus immédiat. Ils s'identifient par leur rythme haletant et sans cesse rebondissant au furieux mouvement d'un cœur révolté. On y sent encore moins l'art que dans ses plus âpres emportements d'amour. Et pourtant l'admirable poète des *Bucoliques* s'y reconnaît. Parmi ces vers brandis vers la Justice comme des poings crispés, au milieu d'un jaillissement « de fiel, de bile et d'horreur », se détachent de belles et nobles images, d'une mélancolie désespérée, une surtout qui s'est à jamais imprimée dans l'imagination des hommes :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
 Animent la fin d'un beau jour,
 Au pied de l'échafaud j'essaie encor ma lyre.
 Peut-être est-ce bientôt mon tour.
 Peut-être avant que l'heure en cercle promenée
 Ait posé sur l'émail brillant
 Dans les soixante pas où sa route est bornée
 Son pied sonore et vigilant,
 Le sommeil du tombeau pressera ma paupière...

Je m'en voudrais de ne pas citer le commentaire que Maurras a fait de ces vers : « Il n'y a point trace de périphrase, dit-il, dans ces fameux iambes... Tout le morceau est composé pour nous manifester l'insécurité de l'instant telle qu'on la sentit dans les prisons de la Terreur. Eh bien, si on a laissé une montre au poète ou à quelque compagne de captivité, s'il y a seulement une horloge dans le préau, il est plus que naturel, il est nécessaire que le poète regarde l'heure. S'il n'était pas poète... il se contenterait d'écrire, même en vers : *avant qu'il soit une heure*, ou encore : *avant que l'heure commencée soit finie* ; mais dans la tête des poètes,... cette Heure et ce Moment gravent leur image... Il écrit donc le plus naturellement du monde, sans aucun circuit, croyez-moi, en peignant la marche et le bruit de ce qui mesure sa vie... Et bien lus, et bien vus, ce sont là des vers magnifiques. » Et c'est pourquoi, si nous entendons toujours siffler à nos oreilles les flèches vengeresses dont il a immortellement percé « les bourreaux barbouilleurs de lois », nous gardons toujours aussi dans l'âme la vision pathétique du jeune homme qui attend la mort en essayant encore sa lyre, les yeux fixés sur les aiguilles du cadran.

Ceux qui avaient vécu dans son intimité et à qui il lisait ses vers ne sentaient peut-être pas toute son originalité comme nous la sentons aujourd'hui ; mais ils comprirent que le Tribunal révo-

lutionnaire venait de causer aux Lettres françaises un dommage irréparable. Le public s'en rendit compte quand de Latouche exhuma ce premier recueil encore si incomplet ; et Balzac nous a traduit l'impression de la jeunesse.

On a longuement étudié son influence. Très visible, très sensible sur les Parnassiens et sur les poètes issus du Parnasse, elle l'est moins sur les grands Romantiques, dont il semble que Musset et Vigny en aient été seuls légèrement touchés. Il est vrai qu'ils n'eurent, pour commencer, ni les idées ni les sentiments de Chénier, ni les mêmes inspirations que lui. En réaction contre la philosophie du XVIII^e siècle, tournés vers les littératures du Nord, très éloignés des modèles grecs, ils lui doivent cependant beaucoup plus qu'on ne serait tenté de le croire, parce qu'en poésie le vers est tout et qu'André Chénier leur en apportait un qui était une création. Je ne sais trop ce que l'on veut dire quand on lui reproche, comme Hugo, « d'avoir taillé sa phrase à la grecque ». Je ne vois de grec dans son vers que l'abus de la conjonction et... et..., quelques fausses élégances de traducteur, quelques hardiesses faciles et malheureuses. Il a des vers chevillés, qui ne sont pas du tout grecs, des impropriétés, des prosaïsmes, du lâchage. Mais le vers des *Bucoliques*, qu'on retrouve çà et là dans les *Élégies* et les *Épîtres*, ce vers plastique, délicieusement nuancé, d'une grâce si fraîche,

d'une harmonie si neuve, d'une allure à la fois si libre et si décente, est une des perfections de la langue française. Par sa nouveauté, par sa souple démarche, par sa musique et sa couleur, Chénier annonce le renouvellement de la poésie. Il est bien plus près de Lamartine et de Hugo que de Racine, de La Fontaine, de Malherbe et même de Ronsard. Ses idées, ses projets appartiennent au XVIII^e siècle ; mais nous ne concevions plus l'aube du XIX^e sans les notes les plus pures de son chant.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Les quatre éditions « historiques » des œuvres d'André Chénier sont :

1^o L'édition d'H. de Latouche (1819) que les amis de Marie-Joseph, détenteur des autographes de son frère, l'avaient chargé de publier : édition volontairement incomplète, mais très habilement faite.

2^o L'édition de Becq de Fouquières (1862), la première édition critique qui, refondue en 1872, est un chef-d'œuvre de sagacité et d'érudition.

3^o L'édition de Gabriel Chénier (1874) la plus complète, — et qui l'eût été entièrement si des manuscrits en passant par les mains de Latouche ne s'étaient perdus, — mais désordonnée et semée de fautes regrettables.

4^o L'édition de Paul Dimoff (chez Delagrave) publiée récemment d'après tous les manuscrits que la veuve de Gabriel Chénier a légués à la Bibliothèque Nationale en 1892.

Il faut noter aussi une admirable édition des *Bucoliques* de J. M. de Heredia (1906).

BUCOLIQUES

I

INVOCATIONS A LA POÉSIE

I

Vierge au visage blanc, la jeune Poésie,
En silence attendue au banquet d'ambroisie,
Vint sur un siège d'or s'asseoir avec les Dieux,
Des fureurs des Titans enfin victorieux.
La bandelette auguste, au front de cette reine,
Pressait les flots errants de ses cheveux d'ébène ;
La ceinture de pourpre ornait son jeune sein.
L'amiante et la soie, en un tissu divin,
Répandaient autour d'elle une robe flottante,
Pure comme l'albâtre et d'or étincelante.
Creux en profonde coupe, un vaste diamant
Lui porta du nectar le breuvage écumant.
Ses belles mains volaient sur la lyre d'ivoire.
Elle leva ses yeux où les transports, la gloire,
Et l'âme et l'harmonie éclataient à la fois.
Et, de sa belle bouche, exhalant une voix
Plus douce que le miel ou les baisers des Grâces,
Elle dit des vaincus les coupables audaces,
Et les cieux raffermis et sûrs de notre encens,
Et sous l'ardent Etna les traîtres gémissants.

2

Nymphes tendre et vermeille, ô jeune Poésie !
Quel bois est aujourd'hui ta retraite choisie ?

Quelles fleurs, près d'une onde où s'égarer tes pas,
 Se courbent mollement sous tes pieds délicats ?
 Où te faut-il chercher ? Vois la saison nouvelle !
 Sur son visage blanc quelle pourpre étincelle !
 L'hirondelle a chanté. Zéphire est de retour.
 Il revient en dansant. Il ramène l'amour,
 L'ombre, les prés, les fleurs : c'est sa douce famille.
 Et Jupiter se plaît à contempler sa fille,
 Cette terre où partout, sous tes doigts gracieux,
 S'empressent de germer des vers mélodieux.
 Le fleuve qui s'étend dans les vallons humides
 Roule pour toi des vers doux, sonores, liquides.
 Des vers, s'ouvrant en foule aux regards du soleil,
 Sont ce peuple de fleurs au calice vermeil.
 Et les monts, en torrents qui blanchissent leurs cimes,
 Lancent des vers brillants dans le fond des abîmes.

II

MA MUSE

I

.
 Ma muse fuit les champs abreuvés de carnage,
 Et ses pieds innocents ne se poseront pas
 Où la cendre des morts gémirait sous ses pas.
 Elle pâlit d'entendre et le cri des batailles,
 Et les assauts tonnans qui frappent les murailles ;
 Et le sang qui jaillit sous les pointes d'airain
 Souillerait la blancheur de sa robe de lin.

2

Un berger poète dira :

Mes chants savent tout peindre. Accours, viens les entendre.
 Ma voix plaît, Astérie, elle est flexible et tendre.
 Philomèle, les bois, les eaux, les pampres verts,
 Les Muses, le printemps habitent dans mes vers.
 Le baiser dans mes vers étincelle et respire.
 La source aux pieds d'argent qui m'arrête et m'inspire
 Y roule en murmurant son flot léger et pur ;
 Souvent avec les cieux il se pare d'azur.
 Le souffle insinuant, qui frémit sous l'ombrage,
 Voltige dans mes vers comme dans le feuillage.
 Mes vers sont parfumés et de myrte et de fleurs :
 Soit les fleurs dont l'été ranime les couleurs,
 Soit celles que seize ans, été plus doux encore,
 Sur une belle joue ont l'art de faire éclore.

3

Un jeune berger dira :

Ma Muse échevelée, amante des Naïades,
 Suit leurs pas sous l'abri des obscures Dryades ;
 Et, sa flûte à la main, va, de ses doux concerts,
 De vallons en vallons, réjouissant les airs.
 Tout à coup les vallons, les airs, la grotte sombre,
 De joie, à ses concerts, poussent des cris sans nombre,
 Car de ses doux accents, de ses vives chansons,
 Faunes, Nymphes, pasteurs, ont reconnu les sons.
 Soudain, de toute part, volent à son passage
 Les Nymphes au front blanc couronné de feuillage,
 Le Satyre au pied double, et Faunes et Sylvains,

Et vierges et pasteurs, et tous frappant leurs mains :
« La voilà », disent-ils ; en tumulte ils accourent ;
Ils s'appellent l'un l'autre ; ils la fêtent, l'entourent ;
Se plaignent qu'elle ait pu si longtemps les quitter.
Elle rit ; on la suit pour l'entendre chanter.

4

En commencer une autre ainsi :

Allons, Muse rustique, enfant de la nature,
Détache ces cheveux, ceins ton front de verdure,
Va de mon cher de Pange égayer les loisirs.
Rassemble autour de toi tes champêtres plaisirs ;
Ton cortège dansant de légères Dryades,
De Nymphes au sein blanc, de folâtres Ménades.
Entrez dans son asile aux Muses consacré,
Où de sphères, d'écrits, de beaux-arts entouré,
Sur les doctes feuillets sa jeunesse prudente
Pâlit au sein des nuits près d'une lampe ardente.
Hélas ! de tous les Dieux il n'eut point les faveurs.
Souvent son corps débile est en proie aux douleurs.
Muse, implore pour lui la Santé secourable,
Cette reine des Dieux sans qui rien n'est aimable,
Qui partout fait briller le sourire, les jeux,
Les grâces, le printemps. Qu'indulgente à tes vœux
Le dictame à la main, près de lui descendue,
Elle vienne avec toi présenter à sa vue
Cette jeunesse en fleur, et ce teint pur et frais,
Et le baume et la vie épars dans tous ses traits.
Dis lui : « Belle Santé, Déesse des Déeses,
Toi sans qui rien ne plaît, ni grandeurs, ni richesses,
Ni chansons, ni festins, ni caresses d'amour.

Viens, d'un mortel aimé viens embellir les jours.
 Touche-le de ta main qui répand l'ambroisie.
 Ainsi tu nous verras, troupe agreste et choisie,
 Les hymnes à la bouche, entourer tes autels,
 Santé, reine des Dieux, nourrice des mortels.

(Ce morceau sur la Santé est légèrement imité de la belle hymne à la Santé, d'Ariphon le Sicyonien, que beaucoup d'anciens ont citée et qui reste dans Athénée. Tous les monuments qui me sont connus mettent dans les mains de cette Déesse un serpent qui était le symbole de la vie, mais cette image n'eût pas été agréable.)

5

Ma muse pastorale aux regards des Français
 Ose ne point rougir d'habiter les forêts ;
 Elle veut présenter aux belles de nos villes
 La champêtre innocence et les plaisirs tranquilles ;
 Et, ramenant Palès des climats étrangers,
 Faire entendre à la Seine enfin de vrais bergers.
 Elle a vu, me suivant dans mes courses rustiques,
 Tous les lieux illustrés par des chants bucoliques.
 Ses pas de l'Arcadie ont visité les bois,
 Et ceux du Mincius, que Virgile autrefois
 Vit à ses doux accents incliner leur feuillage,
 Et d'Hermus aux flots d'or l'harmonieux rivage,
 Où Bion, de Vénus répétant les douleurs,
 Du beau sang d'Adonis a fait naître des fleurs.
 Vous, Aréthuse aussi, que de toute fontaine
 Théocrite et Moschus firent la souveraine ;
 Et les bords montueux de ce lac enchanté,
 Des vallons de Zurich pure divinité,
 Qui du sage Gessner à ses Nymphes avides

Murmure les chansons sous leurs antres humides.
Elle s'est abreuvée à ces savantes eaux,
Et partout sur leurs bords a coupé des roseaux.
Puisse-t-elle en avoir pris sur les mêmes tiges
Que ces chanteurs divins, dont les doctes prestiges
Ont aux fleuves charmés fait oublier leur cours,
Aux troupeaux l'herbe tendre, au pasteur ses amours.
De ces roseaux liés par des nœuds de fougère
Elle osait composer sa flûte bocagère,
Qui, sous ses doigts légers, exhalant de doux sons,
Chantait Pomone et Pan, les ruisseaux, les moissons,
Les vierges aux doux yeux, et les grottes muettes,
Et de l'âge d'amour les chaleurs inquiètes.

III

LE POÈTE

Il va chanter ; courons, car les Dieux l'ont aimé.
De lait, d'ambre, de miel son génie est formé,
Et ses vers, par la main des Sœurs de Melpomène,
Sont trempés dans les fleurs et dans l'onde hippocrène.

IV

L'AVEUGLE

— « Dieu dont l'arc est d'argent, Dieu de Claros, écoute,
O Sminthée-Apollon, je périrai sans doute,
Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant. »

C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,
Et près des bois marchait, faible, et sur une pierre

S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,
 Le suivaient, accourus aux abois turbulents
 Des molosses, gardiens de leurs troupeaux bélants.
 Ils avaient, retenant leur fureur indiscrete,
 Protégé du vieillard la faiblesse inquiète ;
 Ils l'écoutaient de loin ; et s'approchant de lui :
 « Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui ?
 Serait-ce un habitant de l'empire céleste ?
 Ses traits sont grands et fiers ; de sa ceinture agreste
 Pend une lyre informe, et les sons de sa voix
 Émeuvent l'air et l'onde et le ciel et les bois. »

Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,
 Se trouble, et tend déjà les mains à la prière.
 « Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger ;
 (Si plutôt, sous un corps terrestre et passager,
 Tu n'es point quelque Dieu protecteur de la Grèce,
 Tant une grâce auguste ennoblit ta vieillesse !)
 Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,
 Les humains près de qui les flots t'ont amené,
 Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures.
 Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures.
 Ta voix noble et touchante est un bienfait des Dieux ;
 Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.

— Enfants, car votre voix est infantine et tendre,
 Vos discours sont prudents plus qu'on n'eût dû l'attendre !
 Mais toujours soupçonneux, l'indigent étranger
 Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager.
 Ne me comparez point à la troupe immortelle :
 Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,
 Voyez, est-ce le front d'un habitant des cieux ?
 Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux !

Si vous en savez un pauvre, errant, misérable,
C'est à celui-là seul que je suis comparable ;
Et pourtant je n'ai point, comme fit *Thamyris*,
Des chansons à *Phébus* voulu ravir le prix ;
Ni, livré comme *Œdipe* à la noire *Euménide*,
Je n'ai puni sur moi l'inceste parricide,
Mais les Dieux tout-puissants gardaient à mon déclin
Les ténèbres, l'exil, l'indigence et la faim.

— Prends, et puisse bientôt changer ta destinée !
Disent-ils. » Et tirant ce que, pour leur journée,
Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisants,
Ils versent à l'envi, sur ses genoux pesants,
Le pain de pur froment, les olives huileuses,
Le fromage et l'amande, et les figes mielleuses,
Et du pain à son chien entre ses pieds gisant,
Tout hors d'haleine encore, humide et languissant,
Qui, malgré les rameurs, se lançant à la nage,
L'avait loin du vaisseau rejoint sur le rivage.

« Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.
Je vous salue, enfants venus de *Jupiter* ;
Heureux sont les parents qui tels vous firent naître !
Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître ;
Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois.
Vos visages sont doux, car douce est votre voix.
Qu'aimable est la vertu que la grâce environne !
Croissez, comme j'ai vu ce palmier de *Latone*,
Alors qu'ayant des yeux je traversai les flots ;
Car jadis, abordant à la sainte *Délos*,
Je vis près d'*Apollon*, à son autel de pierre,
Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.
Vous croîtrez, comme lui, grands, féconds, révévés.

Puisque les malheureux sont par vous honorés.
 Le plus âgé de vous aura vu treize années :
 A peine, mes enfants, vos mères étaient nées,
 Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,
 Toi, le plus grand de tous ; je me confie à toi.
 Prends soin du vieil aveugle.

— O sage magnanime !

Comment, et d'où viens-tu ? car l'onde maritime
 Mugit de toutes parts sur nos bords orageux.

— Des marchands de Cymé m'avaient pris avec eux.
 J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie,
 Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie,
 Et des Dieux moins jaloux, et de moins tristes jours ;
 Car jusques à la mort nous espérons toujours.
 Mais pauvre, et n'ayant rien pour payer mon passage,
 Ils m'ont, je ne sais où, jeté sur le rivage.

— Harmonieux vieillard, tu n'as donc point chanté ?
 Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.

— Enfants, du rossignol la voix pure et légère
 N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire ;
 Et les riches grossiers, avarés, insolents,
 N'ont pas une âme ouverte à sentir les talents.
 Guidé par ce bâton, sur l'arène glissante,
 Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante,
 J'allais ; et j'écoutais le bêlement lointain
 De troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain.
 Puis j'ai pris cette lyre, et les cordes mobiles
 Ont encor résonné sous mes vieux doigts débiles.
 Je voulais des grands Dieux implorer la bonté,
 Et surtout Jupiter, Dieu d'hospitalité,

Lorsque d'énormes chiens, à la voix formidable,
Sont venus m'assaillir ; et j'étais misérable,
Si vous, (car c'était vous), avant qu'ils m'eussent pris,
N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris.

— Mon père, il est donc vrai : tout est devenu pire ?
Car jadis, aux accents d'une éloquente lyre,
Les tigres et les loups, vaincus, humiliés,
D'un chanteur comme toi vinrent baiser les pieds.

— Les barbares ! J'étais assis près de la poupe.
Aveugle vagabond, dit l'insolente troupe,
Chante : si ton esprit n'est point comme tes yeux,
Amuse notre ennui ; tu rendras grâce aux Dieux...
J'ai fait taire mon cœur qui voulait les confondre ;
Ma bouche ne s'est point ouverte à leur répondre.
Ils n'ont pas entendu ma voix, et sous ma main
J'ai retenu le Dieu courroucé dans mon sein.
Cymé, puisque tes fils dédaignent Mnémosyne,
Puisqu'ils ont fait outrage à la muse divine,
Que leur vie et leur mort s'éteignent dans l'oubli ;
Que ton nom dans la nuit demeure enseveli.

— Viens, suis-nous à la ville ; elle est toute voisine,
Et chérit les amis de la muse divine.
Un siège aux clous d'argent te place à nos festins ;
Et là, les mets choisis, le miel et les bons vins,
Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire,
Te feront de tes maux oublier la mémoire.
Et si, dans le chemin, rhapsode ingénieux,
Tu veux nous accorder tes chants dignes des cieux,
Nous dirons qu'Apollon, pour charmer les oreilles,
T'a lui-même dicté de si douces merveilles.

— Oui, je le veux, marchons. Mais où m'entraînez-vous ?
Enfants du vieil aveugle, en quel lieu sommes-nous ?

— Syros est l'île heureuse où nous vivons, mon père.

— Salut, belle Syros, deux fois hospitalière !
Car sur ses bords heureux je suis déjà venu ;
Amis, je la connais. Vos pères m'ont connu :
Ils croissaient comme vous ; mes yeux s'ouvraient encore
Au soleil, au printemps, aux roses de l'aurore ;
J'étais jeune et vaillant. Aux danses des guerriers,
A la course, aux combats, j'ai paru des premiers.
J'ai vu Corinthe, Argos, et Crète et les cent villes,
Et du fleuve Égyptus les rivages fertiles ;
Mais la terre et la mer, et l'âge et les malheurs,
Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs.
La voix me reste. Ainsi la cigale innocente,
Sur un arbuste assise, et se console et chante.
Commençons par les Dieux : Souverain Jupiter,
Soleil qui vois, entends, connais tout, et toi, mer,
Fleuves, terre, et noirs Dieux de vengeances trop lentes,
Salut ! Venez à moi de l'Olympe habitantes,
Muses ; vous savez tout, vous Déesses ; et nous,
Mortels, ne savons rien qui ne vienne de vous.

Il poursuit ; et déjà les antiques ombrages
Mollement en cadence inclinaient leurs feuillages ;
Et pâtres oubliant leur troupeau délaissé,
Et voyageurs quittant leur chemin commencé,
Couraient. Il les entend, près de son jeune guide,
L'un sur l'autre pressés, tendre une oreille avide ;
Et Nymphes et Sylvains sortaient pour l'admirer,

Et l'écoulaient en foule, et n'osaient respirer ;
Car, en de longs détours de chansons vagabondes,
Il enchaînait de tout les semences fécondes,
Les principes du feu, les eaux, la terre et l'air,
Les fleuves descendus du sein de Jupiter,
Les oracles, les arts, les cités fraternelles,
Et, depuis le Chaos, les amours immortelles ;
D'abord le Roi divin, et l'Olympe, et les cieux,
Et le monde, ébranlés d'un signe de ses yeux ;
Et les Dieux partagés en une immense guerre,
Et le sang plus qu'humain venant rougir la terre,
Et les rois assemblés, et sous les pieds guerriers,
Une nuit de poussière, et les chars meurtriers ;
Et les héros armés, brillant dans les campagnes,
Comme un vaste incendie aux cimes des montagnes ;
Les coursiers hérissant leur crinière à longs flots,
Et d'une voix humaine excitant les héros ;
De là, portant ses pas dans les paisibles villes,
Les lois, les orateurs, les récoltes fertiles ;
Mais bientôt de soldats les remparts entourés,
Les victimes tombant dans les parvis sacrés,
Et les assauts mortels aux épouses plaintives,
Et les mères en deuil, et les filles captives ;
Puis aussi les moissons joyeuses, les troupeaux
Bélants ou mugissants, les rustiques pipeaux,
Les chansons, les festins, les vendanges bruyantes
Et la flûte et la lyre, et les noces dansantes.
Puis, déchaînant les vents à soulever les mers,
Il perdait les nochers sur les gouffres amers.
De là, dans le sein frais d'une roche azurée,
En foule il appelait les filles de Nérée,
Qui bientôt, à ses cris, s'élevant sur les eaux,
Aux rivages troyens parcouraient les vaisseaux :

Puis il ouvrait du Styx la rive criminelle,
Et puis les demi-dieux et les champs d'asphodèle,
Et la foule des morts ; vieillards seuls et souffrants,
Jeunes gens emportés aux yeux de leurs parents,
Enfants dont au berceau la vie est terminée,
Vierges dont le trépas suspendit l'hyménée.
Mais, ô bois, ô ruisseaux, ô monts, ô durs cailloux,
Quels doux frémissements vous agitèrent tous,
Quand bientôt à Lemnos, sur l'enclume divine,
Il forgeait cette trame irrésistible et fine
Autant que d'Arachné les pièges inconnus,
Et dans ce fer mobile emprisonnait Vénus !
Et quand il revêtit d'une pierre soudaine
La fière Niobé, cette mère thébaine,
Et quand il répétait en accents de douleurs
De la triste Aédon l'imprudence et les pleurs,
Qui, d'un fils méconnu marâtre involontaire,
Vola, doux rossignol, sous le bois solitaire ;
Ensuite, avec le vin, il versait aux héros
Le puissant népenthès, oubli de tous les maux ;
Il cueillait le moly, fleur qui rend l'homme sage ;
Du paisible lotos il mêlait le breuvage.
Les mortels oublièrent, à ce philtre charmés,
Et la douce patrie et les parents aimés.
Enfin, l'Ossa, l'Olympe et les bois du Pénéé
Voyaient ensanglanter les banquets d'hyménée,
Quand Thésée, au milieu de la joie et du vin,
La nuit où son ami reçut à son festin
Le peuple monstrueux des enfants de la nue,
Fut contraint d'arracher l'épouse demi-nue
Au bras ivre et nerveux du sauvage Eurytus.
Soudain, le glaive en main, l'ardent Pirithoüs :
Attends ; il faut ici que mon affront s'expie,

Traître ! » Mais, avant lui, sur le Centaure impie
Dryas a fait tomber, avec tous ses rameaux,
Un long arbre de fer hérissé de flambeaux.
L'insolent quadrupède en vain s'écrie ; il tombe,
Et son pied bat le sol qui doit être sa tombe.
Sous l'effort de Nessus, la table du repas
Roule, écrase Cymèle, Évagre, Périphas.
Pirithoüs égorge Antimaque, et Pétrée,
Et Cyllare aux pieds blancs, et le noir Macarée,
Qui de trois fiers lions, dépouillés par sa main,
Couvrait ses quatre flancs, armait son double sein.
Courbé, levant un roc choisi pour leur vengeance,
Tout à coup, sous l'airain d'un vase antique, immense,
L'imprudent Bianor, par Hercule surpris,
Sent de sa tête énorme éclater les débris.
Hercule et sa massue entassent en trophée
Clanis, Démoléon, Lycothas, et Riphée
Qui portait sur ses crins, de taches colorés,
L'héritaire éclat des nuages dorés.
Mais d'un double combat Eurynome est avide,
Car ses pieds agités en un cercle rapide
Battent à coups pressés l'armure de Nestor ;
Le quadrupède Hélops fuit. L'agile Crantor,
Le bras levé, l'atteint ; Eurynome l'arrête.
D'un érable noueux il va fendre sa tête.
Lorsque le fils d'Égée, invincible, sanglant,
L'aperçoit, à l'autel prend un chêne brûlant,
Sur sa croupe indomptée, avec un cri terrible,
S'élançe, va saisir sa chevelure horrible,
L'entraîne, et quand sa bouche, ouverte avec effort,
Crie, il y plonge ensemble et la flamme et la mort.
L'autel est dépouillé. Tous vont s'armer de flamme,
Et le bois porte au loin les hurlements de femme,

L'ongle frappant la terre, et les guerriers meurtris,
Et les vases brisés, et l'injure, et les cris.

Ainsi le grand vieillard, en images hardies,
Déployait le tissu des saintes mélodies.
Les trois enfants, émus à son auguste aspect,
Admiraient, d'un regard de joie et de respect,
De sa bouche abonder les paroles divines,
Comme en hiver la neige aux sommets des collines.
Et, partout accourus, dansant sur son chemin,
Hommes, femmes, enfants, les rameaux à la main,
Et vierges et guerriers, jeunes fleurs de la ville,
Chantaient : « Viens dans nos murs, viens habiter notre île
Viens, prophète éloquent, aveugle harmonieux,
Convive du nectar, disciple aimé des Dieux ;
Des jeux, tous les cinq ans, rendront saint et prospère
Le jour où nous avons reçu le grand HOMÈRE. »

V

LA LIBERTÉ

LE CHEVRIER.

Berger, quel es-tu donc ? Qui t'agite ? Et quels Dieux
De noirs cheveux épars enveloppent tes yeux ?

LE BERGER.

Blond pasteur de chevreaux, oui, tu veux me l'apprendre ?
Oui, ton front est plus beau, ton regard est plus tendre.

LE CHEVRIER.

Quoi ! tu sors de ces monts, où tu n'as vu que toi,
Et qu'on n'approche point sans peine et sans effroi ?

LE BERGER.

Tu te plais mieux sans doute aux bois, à la prairie ;
Tu le peux. Assieds-toi parmi l'herbe fleurie.
Moi, sous un antre aride, en cet affreux séjour,
Je me plais, sur le roc, à voir passer le jour.

LE CHEVRIER.

Mais Cérès a maudit cette terre âpre et dure ;
Un noir torrent pierreux y roule une onde impure ;
Tous ces rocs, calcinés sous un soleil rongeur,
Brûlent et font hâter les pas du voyageur.
Point de fleurs, point de fruits. Nul ombrage fertile
N'y donne au rossignol un balsamique asile.
Quelque olivier au loin, maigre fécondité,
Y rampe, et fait mieux voir leur triste nudité.
Comment as-tu donc pu d'herbes accoutumées
Nourrir dans ce désert tes brebis affamées ?

LE BERGER.

Que m'importe ? est-ce à moi qu'appartient ce troupeau ?
Je suis esclave.

LE CHEVRIER.

Au moins un rustique pipeau
A-t-il chassé l'ennui de ton rocher sauvage ?
Tiens, veux-tu cette flûte ? Elle fut mon ouvrage.
Prends. Sur ce buis fertile en agréables sons
Tu pourras des oiseaux imiter les chansons.

LE BERGER.

Non. Garde tes présents. Les oiseaux de ténèbres,
La chouette et l'orfraie, et leurs accents funèbres,

Voilà les seuls chanteurs que je veuille écouter.
 Voilà quelles chansons je voudrais imiter.
 Ta flûte sous mes pieds serait bientôt brisée.
 Je hais tous vos plaisirs : les fleurs et la rosée,
 Et de vos rossignols les soupirs caressants,
 Rien ne plaît à mon cœur, rien ne flatte mes sens.
 Je suis esclave.

LE CHEVRIER.

Hélas ! que je te trouve à plaindre !

Oui, l'esclavage est dur. Oui, tout mortel doit craindre
 De servir, de plier sous une injuste loi,
 De vivre pour autrui, de n'avoir rien à soi.
 Protège-moi toujours, ô Liberté chérie,
 O mère des vertus, mère de la patrie !

LE BERGER.

Va, patrie et vertu ne sont que de vains noms.
 Toutefois tes discours sont pour moi des affronts.
 Ton prétendu bonheur et m'afflige et me brave.
 Comme moi, je voudrais que tu fusses esclave.

LE CHEVRIER.

Et moi, je te voudrais libre, heureux comme moi.
 Mais les Dieux n'ont-ils point de remède pour toi ?
 Il est des baumes doux, des lustrations pures
 Qui peuvent de notre âme assoupir les blessures,
 Et de magiques chants qui tarissent les pleurs.

LE BERGER.

Il n'en est point ; il n'est pour moi que des douleurs.
 Mon sort est de servir. Il faut qu'il s'accomplisse.
 Moi, j'ai ce chien aussi qui tremble à mon service :

C'est mon esclave aussi. Mon désespoir muet
Ne peut rendre qu'à lui tous les maux qu'on me fait.

LE CHEVRIER.

La terre, notre mère, et sa douce richesse
Ne peut-elle du moins égayer ta tristesse ?
Vois combien elle est belle ; et vois l'été vermeil,
Prodigue de trésors, brillants fils du soleil,
Qui vient, fertile amant d'une heureuse culture,
Varier du printemps l'uniforme verdure.
Vois le jeune abricot, sous les yeux d'un beau ciel,
Arrondir son fruit doux et blond comme le miel.
Vois la pourpre des fleurs dont le pêcher se pare
Nous annoncer l'éclat des fruits qu'il nous prépare.
Au bord de ces prés verts regarde ces guérets,
De qui les blés touffus, jaunissantes forêts,
Du joyeux moissonneur attendent la faucille.
D'agrestes déités quelle noble famille !
La Récolte et la Paix, aux yeux purs et sereins,
Les épis sur le front, les épis dans les mains,
Qui viennent, sur les pas de la belle Espérance,
Verser la corne d'or où fleurit l'Abondance.

LE BERGER.

Sans doute qu'à tes yeux elles montrent leurs pas ;
Moi, j'ai des yeux d'esclave, et je ne les vois pas.
Je n'y vois qu'un sol dur, laborieux, servile,
Que j'ai, non pas pour moi, contraint d'être fertile ;
Où, sous un ciel brûlant, je moissonne le grain
Qui va nourrir un autre, et me laisse ma faim.
Voilà quelle est la terre. Elle n'est point ma mère ;
Elle est pour moi marâtre : et la nature entière

Est plus nue à mes yeux, plus horrible à mon cœur
Que ce vallon de mort qui te fait tant d'horreur.

LE CHEVRIER.

Le soin de tes brebis, leur voix douce et paisible,
N'ont-ils donc rien qui plaise à ton âme insensible ?
N'aimes-tu point à voir les jeux de tes agneaux ?
Moi, je me plais auprès de mes jeunes chevreaux.
Je m'occupe à leurs jeux. J'aime leur voix bêlante ;
Et quand sur la rosée et sur l'herbe brillante
Vers leur mère en criant je les vois accourir,
Je bondis avec eux de joie et de plaisir.

LE BERGER.

Ils sont à toi. Mais moi j'eus une autre fortune.
Ceux-ci de mes tourments sont la cause importune.
Deux fois, avec ennui promenés chaque jour,
Un maître soupçonneux nous attend au retour.
Rien ne le satisfait : ils ont trop peu de laine ;
Ou bien ils sont mourants, ils se traînent à peine :
En un mot, tout est mal. Si le loup quelquefois
En saisit un, l'emporte et s'enfuit dans le bois,
C'est ma faute. Il fallait braver ses dents avides.
Je dois rendre les loups innocents et timides.
Et puis, menaces, cris, injure, emportements,
Et lâches cruautés qu'il nomme châtimens.

LE CHEVRIER.

Toujours à l'innocent les Dieux sont favorables.
Pourquoi fuir leur présence, appui des misérables ?
Autour de leurs autels, parés de nos festons,
Que ne viens-tu danser, offrir de simples dons.

Du chaume, quelques fleurs, et, par ces sacrifices,
Te rendre Jupiter et les Nymphes propices ?

LE BERGER.

Non. Les danses, les jeux, les plaisirs des bergers,
Sont à mon triste cœur des plaisirs étrangers.
Que parles-tu de Dieux, de Nymphes et d'offrandes ?
Moi, je n'ai pour les Dieux ni chaume ni guirlandes.
Je les crains, car j'ai vu leur foudre et leurs éclairs.
Je ne les aime pas : ils m'ont donné des fers.

LE CHEVRIER.

Eh bien ! que n'aimes-tu ? Quelle amertume extrême
Résiste aux doux souris d'une vierge qu'on aime ?
L'autre jour, à la mienne, en ce bois fortuné,
Je vins offrir le don d'un chevreau nouveau-né ;
Son œil tomba sur moi, si doux, si beau, si tendre !...
Sa voix prit un accent !... Je crois toujours l'entendre.

LE BERGER.

Et quel œil virginal voudrait tomber sur moi ?
Ai-je, moi, des chevreaux à donner comme toi ?
Chaque jour, par ce maître inflexible et barbare,
Mes agneaux sont comptés avec un soin avare.
Trop heureux quand il daigne à mes cris superflus
N'en pas redemander plus que je n'en reçus.
O juste Némésis ! si jamais je puis être
Le plus fort à mon tour, si je puis me voir maître,
Je serai dur, méchant, intraitable, sans foi,
Sanguinaire, cruel comme on l'est avec moi !

LE CHEVRIER.

Et moi, c'est vous qu'ici pour témoins i'en appelle,
Dieux ! de mes serviteurs la cohorte fidèle

Me trouvera toujours humain, compatissant,
 A leurs justes désirs facile, et complaisant,
 Afin qu'ils soient heureux et qu'ils aiment leur maître,
 Et bénissent en paix l'instant qui les vit naître.

LE BERGER.

Et moi, je le maudis, cet instant douloureux
 Qui me donna le jour pour être malheureux,
 Pour agir quand un autre exige, veut, ordonne,
 Pour n'avoir rien à moi, pour ne plaire à personne,
 Pour endurer la faim, quand ma peine et mon deuil
 Engraissent d'un tyran l'indolence et l'orgueil.

LE CHEVRIER.

Berger infortuné, ta plaintive détresse
 De ton cœur dans le mien fait passer la tristesse.
 Vois cette chèvre mère et ces chevreaux, tous deux
 Aussi blancs que le lait qu'elle garde pour eux.
 Qu'ils aillent avec toi, je te les abandonne.
 Adieu. Puisse du moins ce peu que je te donne
 De ta triste mémoire effacer tes malheurs
 Et, soigné par tes mains, distraire tes douleurs !

LE BERGER.

Oui, donne. Et sois maudit. Car si j'étais plus sage,
 Ces dons sont pour mon cœur d'un sinistre présage ;
 De mon despote avare ils choqueront les yeux.
 Il ne croit pas qu'on donne : il est fourbe, envieux ;
 Il dira que chez lui j'ai volé le salaire
 Dont j'aurai pu payer les chevreaux et la mère ;
 Et, d'un si bon prétexte ardent à se servir,
 C'est à moi que lui-même il viendra les ravir.

Commencé le vendredi (*samedi*) au soir 10 mars, et
 fini le dimanche (*lundi*) au soir 12 mars 1787.

VI

LE MALADE

« Apollon, Dieu sauveur, Dieu des savants mystères,
Dieu de la vie, et Dieu des plantes solitaires,
Dieu vainqueur de Python, Dieu jeune et triomphant,
Prends pitié de mon fils, de mon unique enfant ;
Prends pitié de sa mère aux larmes condamnée,
Qui ne vit que pour lui, qui meurt abandonnée,
Qui n'a pas dû rester pour voir mourir son fils ;
Dieu jeune, viens aider sa jeunesse. Assoupis,
Assoupis dans son sein cette fièvre brûlante
Qui dévore la fleur de sa vie innocente.
Apollon, si jamais, échappé du tombeau,
Il retourne au Ménale avoir soin du troupeau,
Ces mains, ces vieilles mains orneront ta statue
De ma coupe d'onyx à tes pieds suspendue ;
Et, chaque été nouveau, d'un jeune taureau blanc
La hache à ton autel fera couler le sang.
Eh bien ! mon fils, es-tu toujours impitoyable ?
Ton funeste silence est-il inexorable ?
Enfant, tu veux mourir ? Tu veux, dans ses vieux ans,
Laisser ta mère seule avec ses cheveux blancs ?
Tu veux que ce soit moi qui ferme ta paupière ?
Que j'unisse ta cendre à celle de ton père ?
C'est toi qui me devais ces soins religieux ;
Et ma tombe attendait tes pleurs et tes adieux.
Parle, parle, mon fils, quel chagrin te consume ?
Les maux qu'on dissimule en ont plus d'amertume.

Ne lèveras-tu point ces yeux appesantis ?

— Ma mère, adieu. Je meurs, et tu n'as plus de fils.
 Non tu n'as plus de fils. Ma mère bien-aimée,
 Je te perds. Une plaie ardente, envenimée,
 Me ronge. Avec effort je respire ; et je crois
 Chaque fois respirer pour la dernière fois.
 Je ne parlerai pas. Adieu. Ce lit me blesse.
 Ce tapis qui me couvre accable ma faiblesse.
 Tout me pèse, et me lasse. Aide-moi. Je me meurs.
 Tourne-moi sur le flanc. Ah ! j'expire ! ô douleurs !

— Tiens, mon unique enfant, mon fils, prends ce breuvage
 Sa chaleur te rendra ta force et ton courage.
 La mauve, le dictame ont, avec les pavots,
 Mêlé leurs sucS puissants qui donnent le repos :
 Sur le vase bouillant, attendrie à mes larmes,
 Une Thessalienne a composé des charmes.
 Ton corps débile a vu trois retours du soleil
 Sans connaître Cérès, ni tes yeux le sommeil.
 Prends, mon fils, laisse-toi fléchir à ma prière.
 C'est ta mère ; ta vieille inconsolable mère
 Qui pleure ; qui jadis te guidait pas à pas ;
 T'asseyait sur son sein, te portait dans ses bras ;
 Que tu disais aimer, qui t'apprit à le dire ;
 Qui chantait, et souvent te forçait à sourire,
 Lorsque tes jeunes dents, par de vives douleurs,
 De tes yeux enfantins faisaient couler des pleurs.
 Tiens, presse de ta lèvre, hélas ! pâle et glacée,
 Par qui cette mamelle était jadis pressée ;
 Que ce suc te nourrisse et vienne à ton secours,
 Comme autrefois mon lait nourrit tes premiers jours.

— O coteaux d'Érymanthe ! ô vallons ! ô bocage !
O vent sonore et frais qui troublais le feuillage,
Et faisais frémir l'onde, et sur leur jeune sein
Agitais les replis de leur robe de lin !
De légères beautés troupe agile et dansante !
Tu sais, tu sais, ma mère ? Aux bords de l'Érymanthe !
Là, ni loups ravisseurs, ni serpents, ni poisons.
O visage divin ! ô fêtes ! ô chansons !
Des pas entrelacés, des fleurs, une onde pure !
Aucun lieu n'est si beau dans toute la nature.
Dieux ! ces bras et ces flancs, ces cheveux, ces pieds nus
Si blancs, si délicats ! Je ne te verrai plus !
Oh ! portez, portez-moi sur les bords d'Érymanthe,
Que je la voie encor, cette vierge dansante !
Oh ! que je voie au loin la fumée à longs flots
S'élever de ce toit au bord de cet enclos...
Assise à tes côtés, ses discours, sa tendresse,
Sa voix, trop heureux père, enchante ta vieillesse.
Dieux ! par-dessus la haie élevée en remparts
Je la vois, à pas lents, en longs cheveux épars,
Seule, sur un tombeau, pensive, inanimée,
S'arrêter et pleurer sa mère bien-aimée.
Oh ! que tes yeux sont doux ! que ton visage est beau !
Viendras-tu point aussi pleurer sur mon tombeau ?
Viendras-tu point aussi, la plus belle des belles,
Dire sur mon tombeau : « Les Parques sont cruelles ? »

— Ah ! mon fils, c'est l'amour ! c'est l'amour insensé
Qui t'a jusqu'à ce point cruellement blessé ?
Ah ! mon malheureux fils ! Oui. Faibles que nous sommes
C'est toujours cet amour qui tourmente les hommes.
S'ils pleurent en secret, qui lira dans leur cœur
Verra que c'est toujours cet amour en fureur.

Mais, mon fils, mais dis-moi, quelle belle dansante,
 Quelle vierge as-tu vue au bord de l'Érymanthe ?
 N'es-tu pas riche et beau ? du moins quand la douleur
 N'avait point de ta joue éteint la jeune fleur ?
 Parle. Est-ce cette Églé, fille du roi des ondes ?
 Ou cette jeune Irène aux longues tresses blondes ?
 Ou ne sera-ce point cette fière beauté
 Dont j'entends le beau nom chaque jour répété,
 Dont j'apprends que partout les belles sont jalouses,
 Qu'aux temples, aux festins, les mères, les épouses,
 Ne sauraient voir, dit-on, sans peine et sans effroi ?
 Cette belle Daphné ?...

— Dieux ! ma mère, tais-toi.

Tais-toi. Dieux ! Qu'as-tu dit ! Elle est fière, inflexible.
 Comme les immortels, elle est belle et terrible.
 Mille amants l'ont aimée ; ils l'ont aimée en vain.
 Comme eux j'aurais trouvé quelque refus hautain.
 Non, garde que jamais elle soit informée...
 Mais, ô mort ! ô tourment ! ô mère bien-aimée !
 Tu vois dans quels ennuis dépérissent mes jours.
 Ma mère bien-aimée, ah ! viens à mon secours.
 Je meurs ; va la trouver. Que tes traits, que ton âge,
 De sa mère à ses yeux offrent la sainte image.
 Tiens, prends cette corbeille et nos fruits les plus beaux,
 Prends notre Amour d'ivoire, honneur de ces hameaux ;
 Prends la coupe d'onyx à Corinthe ravie :
 Prends mes jeunes chevreaux, prends mon cœur, prends ma vie ;
 Jette tout à ses pieds. Apprends-lui qui je suis ;
 Dis-lui que je me meurs, que tu n'as plus de fils ;
 Tombe aux pieds du vieillard, gémis, implore, presse ;
 Adjure cieux et mers, dieu, temple, autel, déesse ;
 Pars ; et si tu reviens sans les avoir fléchis,
 Adieu, ma mère, adieu, tu n'auras plus de fils.

— J'aurai toujours un fils. Va, la belle espérance
Me dit...

Elle s'incline, et, dans un doux silence,
Elle couvre ce front, terni par les douleurs,
De baisers maternels entremêlés de pleurs.
Puis elle sort et hâte, inquiète et tremblante,
Sa démarche de crainte et d'âge chancelante.
Elle arrive ; et bientôt revenant sur ses pas,
Haletante, de loin : — « Mon cher fils, tu vivras.
Tu vivras. » Elle vient s'asseoir près de la couche.
Le vieillard la suivait, le sourire à la bouche.
La jeune belle aussi, rouge et le front baissé,
Vient, jette sur le lit un coup d'œil. L'insensé
Tremble ; sous ses tapis il veut cacher sa tête.

— Ami, depuis trois jours tu n'es d'aucune fête,
Dit-elle ; que fais-tu ? Pourquoi veux-tu mourir ?
Tu souffres. L'on me dit que je peux te guérir.
Vis, et formons ensemble une seule famille :
Que mon père ait un fils et ta mère une fille. »

VII

LE MENDIANT

C'était quand le printemps a reverdi les prés.
La fille de Lycus, vierge aux cheveux dorés,
Sous les monts Achéens, non loin de Cérynée,

.
.

Errait à l'ombre, aux bords du faible et pur Crathis ;

Car les eaux du Crathis, sous des berceaux de frêne,
 Entouraient de Lycus le fertile domaine.
 Soudain, à l'autre bord,
 Du fond d'un bois épais, un noir fantôme sort,
 Tout pâle, demi-nu, la barbe hérissée :
 Il remuait à peine une lèvre glacée ;
 Des hommes et des dieux implorait le secours,
 Et dans la forêt sombre errait depuis deux jours.
 Il se traîne, il n'attend qu'une mort douloureuse ;
 Il succombe. L'enfant, interdite et peureuse,
 A ce hideux aspect sorti du fond du bois,
 Veut fuir ; mais elle entend sa lamentable voix.
 Il tend les bras, il tombe à genoux, il lui crie
 Qu'au nom de tous les dieux il la conjure, il prie,
 Et qu'il n'est point à craindre, et qu'une ardente faim
 L'aiguillonne et le tue, et qu'il expire enfin.

« Si, comme je le crois, belle dès ton enfance,
 C'est le dieu de ces eaux qui t'a donné naissance,
 Nymphes, souvent les vœux des malheureux humains
 Ouvrent des immortels les bienfaisantes mains.
 Ou si c'est quelque front porteur d'une couronne
 Qui te nomme sa fille et te destine au trône,
 Souviens-toi, jeune enfant, que le ciel quelquefois
 Venge les opprimés sur la tête des rois.
 Belle vierge, sans doute enfant d'une déesse,
 Crains de laisser périr l'étranger en détresse ;
 L'étranger qui supplie est envoyé des dieux. »
 Elle reste. A le voir elle enhardit ses yeux ;
 et d'une voix encore
 Tremblante : « Ami, le ciel écoute qui l'implore ;
 Mais ce soir, quand la nuit descend sur l'horizon,
 Passe le pont mobile, entre dans la maison ;

J'aurai soin qu'on te laisse entrer sans méfiance.
Pour la dixième fois célébrant ma naissance,
Mon père doit donner une fête aujourd'hui.
Il m'aime. Il n'a que moi ; viens t'adresser à lui,
C'est le riche Lycus. Viens ce soir ; il est tendre,
Il est humain : Il pleure aux pleurs qu'il voit répandre.
Elle dit, et s'arrête, et, le cœur palpitant,
S'enfuit ; car l'étranger, sur elle, en l'écoutant,
Fixait de ses yeux creux l'attention avide.
Elle rentre, cherchant dans le palais splendide
L'esclave près de qui toujours ses jeunes ans
Trouvent un doux accueil et des soins complaisants.
Cette sage affranchie avait nourri sa mère ;
Maintenant, sous des lois de vigilance austère,
Elle et son vieil époux, au devoir rigoureux,
Rangent des serviteurs le cortège nombreux.
Elle la voit de loin dans le fond du portique,
Court, et posant ses mains sur ce visage antique :

— Indulgente nourrice, écoute ; il faut de toi
Que j'obtienne un grand bien. Ma mère, écoute-moi :
Un pauvre, un étranger, dans la misère extrême,
Gémit sur l'autre bord, mourant, affamé, blême...
Ne me décèle point. De mon père aujourd'hui
J'ai promis qu'il pourrait solliciter l'appui.
Fais qu'il entre ; et surtout, ô mère de ma mère !
Garde que nul mortel n'insulte à sa misère.

— Oui, ma fille ; chacun fera ce que tu veux,
Dit l'esclave en baisant son front et ses cheveux ;
Oui, qu'à ton protégé ta fête soit ouverte.
Ta mère, mon élève (inestimable perte !)
Aimait à soulager les faibles abattus.
Tu lui ressembleras autant par tes vertus

Que par tes yeux si doux et tes grâces naïves. »

Mais cependant la nuit assemble les convives :
 En habits somptueux, d'essences parfumés,
 Ils entrent. Aux lambris d'ivoire et d'or semés,
 Pend le lin d'Ionie en brillantes courtines ;
 Le toit s'égayé et rit de mille odeurs divines.
 La table au loin circule, et d'apprêts savoureux
 Se charge. L'encens vole en longs flots vaporeux ;
 Sur leurs bases d'argent, des formes animées
 Élèvent dans leurs mains des torches enflammées ;
 Les figures, l'onyx, le cristal, les métaux
 En vases hérissés d'hommes et d'animaux,
 Partout sur les buffets, sur la table étincellent ;
 Plus d'une lyre est prête ; et partout s'amoncellent
 Et les rameaux de myrte et les bouquets de fleurs.
 On s'étend sur les lits teints de mille couleurs ;
 Près de Lycus, sa fille, idole de la fête,
 Est admise. La rose a couronné sa tête.
 Mais pour que la décence impose un juste frein,
 Lui-même est par eux tous élu roi du festin.
 Et déjà vins, chansons, joie, entretiens sans nombre,
 Lorsque, la double porte ouverte, un spectre sombre
 Entre, cherchant des yeux l'autel hospitalier.
 La jeune enfant rougit. Il court vers le foyer ;
 Il embrasse l'autel, s'assied parmi la cendre ;
 Et tous, l'œil étonné, se taisent pour l'entendre.

— Lycus, fils d'Évémon, que les dieux et le temps
 N'osent jamais troubler tes destins éclatants.
 Ta pourpre, tes trésors, ton front noble et tranquille
 Semblent d'un roi puissant, l'idole de sa ville.
 A ton riche banquet un peuple convié

T'honore comme un dieu de l'Olympe envoyé.
Regarde un étranger qui meurt dans la poussière
Si tu ne tends vers lui ta main hospitalière.
Inconnu, j'ai franchi le seuil de ton palais :
Trop de pudeur peut nuire à qui vit de bienfaits.
Lycus, par Jupiter, par ta fille innocente
Qui m'a seule indiqué ta porte bienfaisante !...
Je fus riche autrefois : mon banquet opulent
N'a jamais repoussé l'étranger suppliant.
Et pourtant aujourd'hui la faim est mon partage,
La faim qui flétrit l'âme autant que le visage,
Par qui l'homme souvent, importun, odieux,
Est contraint de rougir et de baisser les yeux !

— Étranger, tu dis vrai, le hasard téméraire
Des bons ou des méchants fait le destin prospère.
Mais sois mon hôte. Ici l'on hait plus que l'enfer
Le public ennemi, le riche au cœur de fer,
Enfant de Némésis, dont le dédain barbare
Aux besoins des mortels ferme son cœur avare.
Je rends grâce à l'enfant qui t'a conduit ici.
Ma fille, c'est bien fait ; poursuis toujours ainsi.
Respecter l'indigence est un devoir suprême.
Souvent les immortels (et Jupiter lui-même)
Sous des haillons poudreux, de seuil en seuil traînés,
Viennent tenter le cœur des humains fortunés.

D'accueil et de faveur un murmure s'élève.
Lycus descend, accourt, tend la main, le relève :
— Salut, père étranger ; et que puissent tes vœux
Trouver le ciel propice à tout ce que tu veux !
Mon hôte, lève-toi. Tu parais noble et sage ;
Mais cesse avec ta main de cacher ton visage.

Souvent marchent ensemble Indigence et Vertu ;
 Souvent d'un vil manteau le sage revêtu,
 Seul, vit avec les dieux et brave un sort inique.
 Couvert de chauds tissus, à l'ombre du portique,
 Sur de molles toisons, en un calme sommeil,
 Tu peux, ici dans l'ombre, attendre le soleil.
 Je te ferai revoir tes foyers, ta patrie,
 Tes parents, si les dieux ont épargné leur vie.
 Car tout mortel errant nourrit un long amour
 D'aller revoir le sol qui lui donna le jour.
 Mon hôte, tu franchis le seuil de ma famille
 A l'heure qui jadis a vu naître ma fille.
 Salut ! Vois, l'on t'apporte et la table et le pain :
 Sieds-toi. Tu vas d'abord rassasier ta faim.
 Puis, si nulle raison ne te force au mystère,
 Tu nous diras ton nom, ta patrie et ton père.

Il retourne à sa place après que l'indigent
 S'est assis. Sur ses mains, de l'aiguière d'argent,
 Par une jeune esclave une eau pure est versée.
 Une table de cèdre, où l'éponge est passée,
 S'approche, et vient offrir à son avide main
 Et les fumantes chairs sur le disque d'airain,
 Et l'amphore vineuse, et la coupe aux deux anses.
 — Mange et bois, dit Lycus ; oublions les souffrances.
 Ami, leur lendemain est, dit-on, un beau jour.

.

Bientôt Lycus se lève et fait emplir sa coupe,
 Et veut que l'échanson verse à toute la troupe :
 — Pour boire à Jupiter qui nous daigne envoyer
 L'étranger, devenu l'hôte de mon foyer.
 Le vin de main en main va coulant à la ronde ;

Lycus lui-même emplit une coupe profonde,
L'envoie à l'étranger. — Salut, mon hôte, bois.
De ta ville bientôt tu reverras les toits,
Fussent-ils par delà les glaces du Caucase.
Des mains de l'échanson l'étranger prend le vase,
Se lève ; sur eux tous il invoque les dieux.
On boit ; il se rassied. Et jusque sur les yeux
Ses noirs cheveux toujours ombrageant son visage,
De sourire et de plainte il mêle son langage.

— Mon hôte, maintenant que sous tes nobles toits,
De l'importun besoin j'ai calmé les abois,
Oserai-je à ma langue abandonner les rênes ?
Je n'ai plus ni pays, ni parents, ni domaines.
Mais écoute : le vin, par toi-même versé,
M'ouvre la bouche. Ainsi, puisque j'ai commencé,
Entends ce que peut-être il eût mieux valu taire.
Excuse enfin ma langue, excuse ma prière ;
Car du vin, tu le sais, la téméraire ardeur
Souvent à l'excès même enhardit la pudeur.
Meurtri de durs cailloux ou de sables arides,
Déchiré de buissons ou d'insectes avides,
D'un long jeûne flétri, d'un long chemin lassé
Et de plus d'un grand fleuve en nageant traversé,
Je parais énervé, sans vigueur, sans courage ;
Mais je suis né robuste et n'ai point passé l'âge.
La force et le travail, que je n'ai point perdus,
Par un peu de repos me vont être rendus.
Emploie alors mes bras à quelques soins rustiques,
Je puis dresser au char tes coursiers olympiques,
Ou sous les feux du jour, courbé vers le sillon,
Presser deux forts taureaux du piquant aiguillon.
Je puis même, tournant la meule nourricière,

Broyer le pur froment en farine légère.
 Je puis, la serpe en main, planter et diriger
 Et le cep et la treille, espoir de ton verger.
 Je tiendrai la faucille ou la faux recourbée ;
 Et devant mes pas l'herbe ou la moisson tombée
 Viendra remplir ta grange en la belle saison ;
 Afin que nul mortel ne dise en ta maison,
 Me regardant d'un œil insultant et colère :
 O vorace étranger, qu'on nourrit à rien faire !

— Vénérable indigent, va, nul mortel chez moi
 N'oserait élever sa langue contre toi.

Tu peux rester ici, même oisif et tranquille,
 Sans craindre qu'un affront ne trouble ton asile.

— L'indigent se méfie. — Il n'est plus de danger.

— L'homme est né pour souffrir. — Il est né pour changer.

— Il change d'infortune. — Ami, reprends courage :

Toujours un vent glacé ne souffle point l'orage.

Le ciel d'un jour à l'autre est humide ou serein,

Et tel pleure aujourd'hui qui sourira demain.

— Mon hôte, en tes discours préside la sagesse.

Mais quoi ! la confiante et paisible richesse

Parle ainsi. L'indigent espère en vain du sort ;

En espérant toujours il arrive à la mort.

Dévoré de besoins, de projets, d'insomnie,

Il vieillit dans l'opprobre et dans l'ignominie.

Rebuté des humains durs, envieux, ingrats,

Il a recours aux dieux qui ne l'entendent pas.

Toutefois ta richesse accueille mes misères ;

Et puisque ton cœur s'ouvre à la voix des prières,

Puisqu'il sait, ménageant le faible humilié,

D'indulgence et d'égards tempérer la pitié,

S'il est des Dieux du pauvre, ô Lycus, que ta vie

Soit un objet pour tous et d'amour et d'envie.

— Je te le dis encore, espérons, étranger.
Que mon exemple au moins serve à t'encourager.
Des changements du sort j'ai fait l'expérience.
Toujours un même éclat n'a point à l'indigence
Fait du riche Lycus envier le destin :
J'ai moi-même été pauvre et j'ai tendu la main.
Cléotas de Larisse, en ses jardins immenses,
Offrit à mon travail de justes récompenses.
— Jeune ami, j'ai trouvé quelques vertus en toi ;
Va, sois heureux, dit-il, et te souviens de moi.
Oui, oui, je m'en souviens : Cléotas fut mon père ;
Tu vois le fruit des dons de sa bonté prospère.
A tous les malheureux je rendrai désormais
Ce que dans mes malheurs je dus à ses bienfaits.
Dieux, l'homme bienfaisant est votre cher ouvrage,
Vous n'avez point ici d'autre visible image ;
Il porte votre empreinte, il sortit de vos mains
Pour vous représenter aux regards des humains.
Veillez sur Cléotas ! Qu'une fleur éternelle,
Fille d'une âme pure, en ses traits étincelle ;
Que nombre de bienfaits, ce sont là ses amours,
Fassent une couronne à chacun de ses jours ;
Et quand une mort douce et d'amis entourée
Recevra sans douleur sa vieillesse sacrée,
Qu'il laisse avec ses biens ses vertus pour appui
A des fils, s'il se peut, encor meilleurs que lui.

— Hôte des malheureux, le sort inexorable
Ne prend point les avis de l'homme secourable.
Tous, par sa main de fer en aveugles poussés,
Nous vivons ; et tes vœux ne sont point exaucés.

Cléotas est perdu ; son injuste patrie
L'a privé de ses biens ; elle a proscrit sa vie.
De ses concitoyens dès longtemps envié,
De ses nombreux amis en un jour oublié,
Au lieu de ces tapis qu'avait tissus l'Euphrate,
Au lieu de ces festins brillants d'or et d'agate
Où ses hôtes, parmi les chants harmonieux,
Savouraient jusqu'au jour les vins délicieux,
Seul maintenant, sa faim, visitant les feuillages,
Dépouille les buissons de quelques truits sauvages ;
Ou, chez le riche altier apportant ses douleurs,
Il mange un pain amer tout trempé de ses pleurs.
Errant et fugitif, de ses beaux jours de gloire
Gardant, pour son malheur, la pénible mémoire,
Sous les feux du midi, sous le froid des hivers,
Seul, d'exil en exil, de déserts en déserts,
Pauvre et semblable à moi, languissant et débile,
Sans appui qu'un bâton, sans foyer, sans asile,
Revêtu de ramée ou de quelques lambeaux,
Et sans que nul mortel attendri sur ses maux
D'un souhait de bonheur le flatte et l'encourage ;
Les torrents et la mer, l'aquilon et l'orage,
Les corbeaux et des loups les tristes hurlements
Répondant seuls la nuit à ses gémissements ;
N'ayant d'autres amis que les bois solitaires,
D'autres consolateurs que ses larmes amères,
Il se traîne ; et souvent sur la pierre il s'endort
A la porte d'un temple, en invoquant la mort.

— Que m'as-tu dit ? La foudre a tombé sur ma tête.
Dieux ! ah ! grands Dieux ! partons. Plus de jeux, plus de fête
Partons. Il faut vers lui trouver des chemins sûrs.
Partons. Jamais sans lui je ne revois ces murs.

Ah ! Dieux ! quand dans le vin, les festins, l'abondance,
 Enivré des vapeurs d'une folle opulence,
 Celui qui lui doit tout chante et s'oublie et rit,
 Lui peut-être il expire, affamé, nu, proscrit,
 Maudissant, comme ingrat, son vieil ami qui l'aime.
 Parle : était-ce bien lui ? le connais-tu toi-même ?
 En quels lieux était-il ? où portait-il ses pas ?
 Il sait où vit Lycus, pourquoi ne vient-il pas ?
 Parle : était-ce bien lui ? Parle, parle, te dis-je ;
 Où l'as-tu vu ?

— Mon hôte, à regret je t'afflige.

C'était lui, je l'ai vu.

 Les douleurs de son âme
 Avaient changé ses traits. Ses deux fils et sa femme,
 A Delphes, confiés au ministre du Dieu,
 Vivaient de quelques dons offerts dans le saint lieu.
 Par des sentiers secrets fuyant l'aspect des villes,
 On les avait suivis jusques aux Thermopyles.
 Il en gardait encore un douloureux effroi.
 Je le connais ; je fus son ami comme toi.
 D'un même sort jaloux une même injustice
 Nous a tous deux plongés au même précipice.
 Il me donna jadis (ce bien seul m'est resté)
 Sa marque d'alliance et d'hospitalité.
 Vois si tu la connais. »

De surprise immobile,
 Lycus a reconnu son propre sceau d'argile ;
 Ce sceau, don mutuel d'immortelle amitié,
 Jadis à Cléotas par lui-même envoyé.

Il ouvre un œil avide, et longtemps envisage
 L'étranger. Puis enfin sa voix trouve un passage.

« Est-ce toi, Cléotas ? toi qu'ainsi je revoï ?
 Tout ici t'appartient. O mon père ! est-ce toi ?
 Je rougis que mes yeux aient pu te méconnaître.
 O Cléotas, mon père, ô toi qui fus mon maître,
 Viens ; je n'ai fait ici que garder ton trésor ;
 Et ton ancien Lycus veut te servir encor.
 J'ai honte à ma fortune en regardant la tienne. »
 Et dépouillant soudain la pourpre tyrienne
 Que tient sur son épaule une agrafe d'argent,
 Il l'attache lui-même à l'auguste indigent.
 Les convives levés l'entourent ; l'allégresse
 Rayonne en tous les yeux. La famille s'empresse ;
 On cherche des habits, on réchauffe le bain.
 La jeune enfant approche ; il rit, lui tend la main :
 « Car c'est toi, lui dit-il, c'est toi qui la première,
 Ma fille, m'as ouvert la porte hospitalière. »

VIII

L'ESCLAVE

— Triste vieillard, depuis que pour tes cheveux blancs
 Il n'est plus de soutien de tes jours chancelants,
 Que ton fils orphelin n'est plus à son vieux père,
 Renfermé sous ton toit et fuyant la lumière,
 Un sombre ennui t'opprime et dévore ton sein.
 Sur ton siège de hêtre, ouvrage de ma main,
 Sourd à tes serviteurs, à tes amis eux-mêmes,
 Le front baissé, l'œil sec, et le visage blême,
 Tout le jour, en silence, à ton foyer assis,
 Tu restes pour attendre ou la mort ou ton fils.

Et toi, toi, que fais-tu, seule et désespérée,
De ton faon dans les fers lionne séparée ?
J'entends ton abandon lugubre et gémissant,
Sous tes mains en fureur ton sein retentissant ;
Ton deuil pâle, éploré, promené par la ville,
Tes cris, tes longs sanglots remplissent toute l'île.
Les citoyens de loin reconnaissent tes pleurs.
« La voici, disent-ils, la femme de douleurs ! »
L'étranger, te voyant mourante, échevelée,
Demande : « Qu'as-tu donc, ô femme désolée ? »
Ce qu'elle a ? Tous les Dieux contre elle sont unis.
La femme désolée, elle a perdu son fils.
Son fils esclave meurt loin de sa main chérie.

.
Ah ! vierge infortunée ! était-ce la douleur
Qui devait de ton front cueillir la jeune fleur !
Mais, oh oui ! que ton cœur soit nourri d'amertume,
Que des pâles regrets la langueur te consume,
Plutôt que si, crédule à de nouveaux amants,
Ils égareraient ta bouche en de nouveaux serments,
Et de vœux et d'amour enivrant ton oreille,
Ranimaient de ton front l'allégresse vermeille.
Ah Dieux ! quand je péris, quand l'absence et l'amour
Me versent du poison sur chaque instant du jour,
Quand les rides d'ennui flétrissent ma jeunesse,
Si quelque audacieux et t'assiège et te presse,
Si sa main se promet de posséder ta main,
Si, sans voir dans tes yeux ni courroux ni dédain,
Il dit : « C'est donc aux morts que tu vis enchaînée ?
Vierge, un deuil solitaire est donc ton hyménée ?
Est-ce à toi de vieillir en des pleurs superflus ?
Il ne reviendra pas ; sans doute il ne vit plus. »

Il vit, il vit encore. Il revient. Tremble. Arrête.
 Crains que mon désespoir n'invoque sur ta tête
 Les dieux persécuteurs de qui manque à sa foi !
 Cette main, ces serments, ces baisers sont à moi.
 Gardez-la-moi, Gémeaux, fils et rois de notre île !
 Notre amour, sous vos yeux, croissait dans votre asile,
 Et Junon Illythie, et vous tous, Dieux témoins,
 Qui du lit nuptial prenez d'augustes soins,
 N'oubliez point l'absent que les humains oublient.
 Je le confie à vous. Que les nœuds qui nous lient,
 Les ordres maternels, ma voix, nos premiers ans,
 Vos foudres, le remords toujours, toujours présents,
 M'environnant son cœur d'une garde éternelle...

.
 Si de quelque entretien l'insidieux détour
 Voulait lui déguiser quelque amorce d'amour,
 Tonnez, et qu'elle fuie ! Au sein des nuits peureuses,
 Faites entrer la foule aux ailes ténébreuses
 Des songes messagers de terreur et d'effroi,
 Pour me garder ce lit qui n'est permis qu'à moi.
 Agitez son sommeil de lugubres images,
 Montrez-lui, montrez-lui, sur de lointains rivages,
 Seul, son nom à la bouche, et pâle et furieux,
 Ce malheureux qui meurt en attestant les Dieux !
 etc.

Après son discours il se lève... mais la jeune... qui
 l'avait suivi, et, cachée, l'avait écouté, avant qu'il eût
 fini, tout en larmes, courut à son père... O mon père, tu
 m'as promis de m'unir bientôt à... Celui-ci pleure son
 amante, son amante à qui ses parents ont promis sans
 doute, dès longtemps, de l'unir à lui... ô mon père ! mon
 père !... viens le voir au rivage, il est pâle, la mort est
 sur tout son visage, il invoque la mort, il pleure. Ah !
 sans pitié tu ne pourras l'entendre... mon père, rends-lui

sa liberté, rends-lui sa vertu ; car je le sais de toi, que le poète a dit :

Que le premier instant qui fait un homme esclave...

Une larme vient humecter la paupière du vieillard... Il prend, sans dire un mot, les choses nécessaires pour affranchir un esclave, et il marche avec sa fille...

Eh bien, dit-il, enfant, puisqu'ainsi tu le veux,
Marchons. Ce jeune esclave est donc bien malheureux ?
Quel mortel est heureux ? Nous souffrons tous. Il pleure ?
J'ai pleuré. Jupiter dans sa haute demeure,
Dit encor le poète, a deux grands vases pleins
Des destins de la terre et du sort des humains.
L'un contient les plaisirs, les succès, l'allégresse ;
L'autre les durs revers, les larmes, la tristesse.
Jupiter, à l'instant que nous venons au jour,
Dans ces vases, pour nous, va puisant tour à tour,
Et nous mêle une vie, hélas ! souvent amère.
Plus d'un mortel n'eut part qu'au vase de misère,
Mais le Dieu ne veut pas que nul mortel jamais
S'abreuve sans mélange au vase des bienfaits.
Et ceux-là sont heureux et sont dignes d'envie
Qui pleurent seulement la moitié de leur vie.

Ils trouvent le malheureux qui errait à grands pas,
défait, s'arrachant les cheveux, se meurtrissant le visage
et remplissant le rivage de ses gémissements. Sois libre,
Hermias, lui crie de loin la jeune fille. Oui, dit le père...
et s'approchant et lui mettant les deux mains sur la
tête :

Oui. Sois libre, Hermias... Phœbus Conservateur,
Jupiter Protecteur, Sauveur, Libérateur,
Et vous, Dieux Infernaux, et vous, Sœurs Vengeresses,
Et qui que vous soyez, hommes, Dieux et Déesses,
Je vous prends à témoin qu'Hermias de Délos

Est libre.

— Va, mon fils, et repasse les flots.

Revois de ta Délos la rive fortunée ;

Dis à ta belle amante, aux autels d'Hyménée,

Qu'Arison de Thénos est un vieillard pieux,

Qui porte un cœur humain et respecte les Dieux. »

IX

L'OARYSTIS

(IMITÉE DE THÉOCRITE. XXVII^e IDYLLE)

DAPHNIS, NAÏS

DAPHNIS.

Hélène daigna suivre un berger ravisseur ;

Berger comme Pâris, j'embrasse mon Hélène.

NAÏS.

C'est trop t'enorgueillir d'une faveur si vaine.

DAPHNIS.

Ah ! ces baisers si vains ne sont pas sans douceur.

NAÏS.

Tiens, ma bouche essuyée en a perdu la trace.

DAPHNIS.

Eh bien ! d'autres baisers en vont prendre la place.

NAÏS.

Adresse ailleurs ces vœux dont l'ardeur me poursuit ;

Va, respecte une vierge.

DAPHNIS.

Imprudente bergère,
Ta jeunesse te flatte ; ah ! n'en sois point si fière :
Comme un songe insensible elle s'évanouit.

NAÏS.

Chaque âge a ses honneurs, et la saison dernière
Aux fleurs de l'oranger fait succéder son fruit.

DAPHNIS.

Viens sous ces oliviers ; j'ai beaucoup à te dire.

NAÏS.

Non ; déjà tes discours ont voulu me tenter.

DAPHNIS.

Suis-moi sous ces ormeaux ; viens, de grâce, écouter
Les sons harmonieux que ma flûte respire :
J'ai fait pour toi des airs, je te les veux chanter ;
Déjà tout le vallon aime à les répéter.

NAÏS.

Va, tes airs langoureux ne sauraient me séduire.

DAPHNIS.

Eh quoi ! seule à Vénus penses-tu résister ?

NAÏS.

Je suis chère à Diane ; elle me favorise.

DAPHNIS.

Vénus a des liens qu'aucun pouvoir ne brise.

NAÏS.

Diane saura bien me les faire éviter.
Berger, retiens ta main... berger, crains ma colère.

DAPHNIS.

Quoi ! tu veux fuir l'Amour ! l'Amour, à qui jamais
Le cœur d'une beauté ne pourra se soustraire ?

NAÏS.

Oui, je veux le braver... Ah !... si je te suis chère...
Berger... retiens ta main... laisse mon voile en paix.

DAPHNIS.

Toi-même, hélas ! bientôt livreras ces attrait
A quelque autre berger bien moins digne de plaire.

NAÏS.

Beaucoup m'ont demandée, et leurs désirs confus
N'obtinrent, avant toi, qu'un refus pour salaire.

DAPHNIS.

Et je ne dois comme eux attendre qu'un refus ?

NAÏS.

Hélas ! l'hymen aussi n'est qu'une loi de peine ;
Il n'apporte, dit-on, qu'ennuis et que douleurs.

DAPHNIS.

On ne te l'a dépeint que de fausses couleurs :
Les danses et les jeux, voilà ce qu'il amène.

NAÏS.

Une femme est esclave.

DAPHNIS.

Ah ! plutôt elle est reine.

NAÏS.

Tremble près d'un époux et n'ose lui parler.

DAPHNIS.

Eh ! devant qui ton sexe est-il fait pour trembler ?

NAÏS.

A des travaux affreux Lucine nous condamne.

DAPHNIS.

Il est bien doux alors d'être chère à Diane.

NAÏS.

Quelle beauté survit à ces rudes combats ?

DAPHNIS.

Une mère y recueille une beauté nouvelle ;
Des enfants adorés feront tous tes appas ;
Tu brilleras en eux d'une splendeur plus belle.

NAÏS.

Mais, tes vœux écoutés, quel en serait le prix ?

DAPHNIS.

Tout : mes troupeaux, mes bois et ma belle prairie ;
Un jardin grand et riche, une maison jolie,
Un bercail spacieux pour tes chères brebis ;
Enfin, tu me diras ce qui pourra te plaire ;
Je jure de quitter tout pour te satisfaire :
Tout pour toi sera fait aussitôt qu'entrepris.

NAÏS.

Mon père...

DAPHNIS.

Oh ! s'il n'est plus que lui qui te retienne,
Il approuvera tout dès qu'il saura mon nom.

NAÏS.

Quelquefois il suffit que le nom seul prévienne :
Quel est ton nom ?

DAPHNIS.

Daphnis, mon père est Palémon.

NAÏS.

Il est vrai, ta famille est égale à la mienne.

DAPHNIS.

Rien n'éloigne donc plus cette douce union.

NAÏS.

Montre-les-moi, ces bois qui seront mon partage.

DAPHNIS.

Viens ; c'est à ces cyprès de leurs fleurs couronnés.

NAÏS.

Restez, chères brebis, restez sous cet ombrage.

DAPHNIS.

Taureaux, paisez en paix ; à celle qui m'engage
Je vais montrer les biens qui lui sont destinés.

NAÏS.

Satyre, que fais-tu ? Quoi ! ta main ose encore...

DAPHNIS.

Eh ! laisse-moi toucher ces fruits délicieux...
Et ce jeune duvet...

NAÏS.

Berger... au nom des dieux...
Ah !... je tremble...

DAPHNIS.

Et pourquoi ? que crains-tu ? Je t'adore.
Viens.

NAÏS.

Non ; arrête... Vois, cet humide gazon
Va souiller ma tunique, et je serais perdue ;
Mon père le verrait.

DAPHNIS.

Sur la terre étendue
Saura te garantir cette épaisse toison.

NAÏS.

Dieux ! quel est ton dessein ? Tu m'ôtes ma ceinture.

DAPHNIS.

C'est un don pour Vénus ; vois, son astre nous luit.

NAÏS.

Attends... si quelqu'un vient. Ah ! Dieux ! j'entends du bruit.

DAPHNIS.

C'est ce bois qui de joie et s'agite et murmure.

NAÏS.

Tu déchires mon voile !... Où me cacher ? Hélas !
Me voilà nue ! où fuir ?

DAPHNIS.

A ton amant unie,
De plus riches habits couvriront tes appas.

NAÏS.

Tu promets maintenant, tu préviens mon envie,
Bientôt à mes regrets tu m'abandonneras.

DAPHNIS.

Oh ! non ! jamais. Pourquoi, grands dieux ! ne puis-je pas
Te donner et mon sang, et mon âme, et ma vie ?

NAÏS.

Ah !... Daphnis ! je me meurs... Apaise ton courroux,
Diane.

DAPHNIS.

Que crains-tu ? L'Amour sera pour nous.

NAÏS.

Ah ! méchant, qu'as-tu fait ?

DAPHNIS.

J'ai signé ma promesse.

NAÏS.

J'entrai fille en ce bois et chère à ma Déesse.

DAPHNIS.

Tu vas en sortir femme et chère à ton époux.

X

NÉÈRE

.
... Tel qu'à sa mort, pour la dernière fois,
Un beau cygne soupire, et de sa douce voix,
De sa voix qui bientôt lui doit être ravie,
Chante, avant de partir, ses adieux à la vie :
Ainsi, les yeux remplis de langueur et de mort,
Pâle, elle ouvrit sa bouche en un dernier effort.

— O vous, du Sébethus Naïades vagabondes,
Coupez sur mon tombeau vos chevelures blondes.
Adieu, mon Clinias ! moi, celle qui te plus,
Moi, celle qui t'aimai, que tu ne verras plus.
O cieux, ô terre, ô mer, prés, montagnes, rivages,
Fleurs, bois mélodieux, vallons, grottes sauvages,
Rappelez-lui souvent, rappelez-lui toujours
Néère tout son bien, Néère ses amours ;
Cette Néère, hélas ! qu'il nommait sa Néère,
Qui pour lui criminelle abandonna sa mère ;
Qui pour lui fugitive, errant de lieux en lieux,
Aux regards des humains n'osa lever les yeux.
O ! soit que l'astre pur des deux frères d'Hélène
Calme sous ton vaisseau la vague ionienne ;
Soit qu'aux bords de Pœstum, sous ta soigneuse main,
Les roses deux fois l'an couronnent ton jardin,
Au coucher du soleil, si ton âme attendrie
Tombe en une muette et molle rêverie,
Alors, mon Clinias, appelle, appelle-moi.
Je viendrai, Clinias, je volerai vers toi.

Mon âme vagabonde à travers le feuillage
Frémira. Sur les vents ou sur quelque nuage
Tu la verras descendre, ou du sein de la mer,
S'élevant comme un songe, étinceler dans l'air ;
Et ma voix, toujours tendre et doucement plaintive,
Caresser en fuyant ton oreille attentive.

.
Néère, ne va plus te confier aux flots
De peur d'être Déesse, et que les matelots
N'invoquent, au milieu de la tourmente amère,
La blanche Galatée et la blanche Néère.

XI

LA JEUNE LOCRIENNE

— Fuis, ne me livre point. Pars avant son retour ;
Lève-toi, pars, adieu ; qu'il n'entre, et que ta vue
Ne cause un grand malheur, et je serais perdue !
Tiens, regarde, adieu, pars ; ne vois-tu pas le jour !

Nous aimions sa naïve et riante folie.
Quand soudain, se levant, un sage d'Italie,
Maigre, pâle, pensif, qui n'avait point parlé,
Pieds nus, la barbe noire, un sectateur zélé
Du muet de Samos qu'admire Métaponte,
Dit : — Locriens perdus, n'avez-vous pas de honte ?
Des mœurs saintes jadis furent votre trésor.
Vos vierges, aujourd'hui riches de pourpre et d'or,
Ouvrent leur jeune bouche à des chants adultères.
Hélas ! qu'avez-vous fait des maximes austères
De ce berger sacré que Minerve autrefois

Daignait former en songe à vous donner des lois ?
Disant ces mots, il sort... Elle était interdite,
Son œil noir s'est mouillé d'une larme subite ;
Nous l'avons consolée, et ses ris ingénus,
Ses chansons, sa gaîté, sont bientôt revenus.
Un jeune Thuriën, aussi beau qu'elle est belle
(Son nom m'est inconnu), sortit presque avec elle.
Je crois qu'il la suivit et lui fit oublier
Le grave Pythagore et son grave écolier.

XII

MNAZILE ET CHLOÉ

CHLOÉ.

Fleurs, bocage sonore, et mobiles roseaux
Où murmure Zéphyre au murmure des eaux,
Parlez, le beau Mnazile est-il sous vos ombrages ?
Il visite souvent vos paisibles rivages.
Souvent j'écoute ; et l'air qui gémit dans vos bois
A mon oreille au loin vient apporter sa voix.

MNAZILE.

Onde, mère des fleurs, Naxade transparente,
Qui pressez mollement cette enceinte odorante,
Amenez-y Chloé, l'amour de mes regards.
Vos bords m'offrent souvent ses vestiges épars.
Souvent ma bouche vient, sous vos sombres allées,
Baiser l'herbe et les fleurs que ses pas ont foulées.

CHLOÉ.

Oh ! s'il pouvait savoir quel amoureux ennui
Me rend cher ce bocage où je rêve de lui !

Peut-être je devais d'un souris favorable
L'inviter, l'engager à me trouver aimable.

MNAZILE.

Si, pour m'encourager, quelque Dieu bienfaiteur
Lui disait que son nom fait palpiter mon cœur !
J'aurais dû l'inviter, d'une voix douce et tendre,
A se laisser aimer, à m'aimer, à m'entendre.

CHLOÉ.

Ah ! je l'ai vu. C'est lui. Dieux ! je vais lui parler !
O ma bouche ! ô mes yeux ! gardez de vous troubler.

MNAZILE.

Le feuillage a frémi. Quelque robe légère...
C'est elle ! O mes regards, ayez soin de vous taire.

CHLOÉ.

Quoi ! Mnazile est ici ? Seule, errante, mes pas
Cherchaient ici le frais et ne t'y croyaient pas.

MNAZILE.

Seul, au bord de ces flots que le tilleul couronne,
J'avais fui le soleil et n'attendais personne....

XIII

CLYTIE

Un voyageur, en passant sur un chemin, entend des
pleurs et des gémissements. Il s'avance ; il voit au bord
d'un ruisseau une jeune femme échevelée, tout en pleurs,
assise sur un tombeau, une main appuyée sur la pierre,
l'autre sur ses yeux.

— Ah, tu ne m'entends point. Vois. Reconnais ce sein.
Vois, j'embrasse ton urne et je te parle en vain.
Mes soupirs et les pleurs d'une paupière aimée
Ne peuvent réchauffer ta cendre inanimée.
Portes d'enfer, assez de me le retenir.
Une heure, un seul instant, laissez-le revenir
La nuit, voir cette couche, hélas ! qui fut la sienne ;
Que je n'embrasse plus l'ombre invisible et vaine,
Qu'un instant je le voie. Ah, tu n'es plus à moi.
Et l'éternelle nuit me sépare de toi,
Et je suis seule au monde. O déités jalouses,
O Dieux, Dieux de la mort ennemis des épouses,
Que vous avais-je fait ? A peine étais-je à lui,
Trois mois coulaient à peine... O solitaire ennui !
O tombe, ouvre tes bras à la veuve expirante.
Ah ! puisqu'il ne vit plus, comment suis-je vivante ?

Elle pleurait ainsi, haletante, et ses mots
Expiraient sur sa bouche étouffés de sanglots ;
Les yeux gros d'amertume inondaient son visage.

J'aurai peut-être alors agité le feuillage.
Elle lève la tête, elle voit un témoin,
Elle crie, elle fuit, elle était déjà loin.

Elle s'enfuit à l'approche du voyageur qui lit sur la
tombe cette épitaphe :

MES MANES A CLYTIE. Adieu, Clytie, adieu.
Est-ce toi dont les pas ont visité ce lieu ?
Parle, est-ce toi, Clytie, ou dois-je attendre encore ?
Ah ! si tu ne viens pas seule, ici, chaque aurore,
Rêver au peu de jours où je vivais pour toi.

Voir cette ombre qui t'aime et parler avec moi,
 D'Élysée à mon cœur la paix devient amère,
 Et la terre à mes os ne sera plus légère.
 Chaque fois qu'en ces lieux un air frais du matin
 Vient caresser ta bouche et voler sur ton sein,
 Pleure, pleure, c'est moi. Pleure, fille adorée ;
 C'est mon âme qui fuit sa demeure sacrée,
 Et sur ta bouche encore aime à se reposer.
 Pleure, ouvre-lui tes bras et rends-lui son baiser.

Alors il prend des fleurs et de jeunes rameaux, et les
 répand sur cette tombe en disant : « O jeune infortuné... »

Dans les champs bienheureux dors et repose en paix.
 Ta Clytie était là, pleurante, échevelée ;
 Dans ses pleurs, malgré moi, c'est moi qui l'ai troublée.

.
 Je n'ose te verser et le miel et le lait ;
 Car votre amour jaloux verrait avec colère
 une main étrangère.

.
 Écrit ces mots : O jeune et belle infortunée,
 L'étranger dont l'aspect t'a fait fuir aujourd'hui
 A pleuré sur ton sort. Adieu. Pardonne-lui.
 Il remonte à pas lents et, la tête baissée,
 Il s'éloigne
 Pensant à son épouse et craignant de mourir.

XIV

L'AMOUREUSE

Mon visage est flétri des regards du soleil.
 Mon pied blanc sous la ronce est devenu vermeil.

J'ai suivi tout le jour le fond de la vallée.
Des bêlements lointains partout m'ont appelée.
J'ai couru : tu fuyais sans doute loin de moi :
C'étaient d'autres pasteurs. Où te chercher ? O toi
Le plus beau des humains. Dis-moi, fais-moi connaître
Où sont donc tes troupeaux, où tu les mènes paître
Pour que je cesse enfin de courir sur les pas
Des troupeaux étrangers que tu ne conduis pas.

Une femme, une poétesse chante ainsi :

O jeune adolescent, tu rougis devant moi.
Vois mes traits sans couleur ; ils pâlisent pour toi.
C'est ton front virginal, ta grâce, ta décence.
Viens. Il est d'autres jeux que les jeux de l'enfance.
O jeune adolescent, viens savoir que mon cœur
N'a pu de ton visage oublier la douceur.
Bel enfant, sur ton front la volupté réside.
Ton regard est celui d'une vierge timide.
Ton sein blanc, que ta robe ose cacher au jour,
Semble encore ignorer qu'on soupire d'amour.
Viens le savoir de moi. Viens. Je veux te l'apprendre.
Viens remettre en mes mains ton âme vierge et tendre,
Afin que mes leçons, moins timides que toi,
Te fassent soupirer et languir comme moi ;
Et qu'enfin rassuré, cette joue enfantine
Doive à mes seuls baisers cette rougeur divine.

Oh ! je voudrais qu'ici tu vinsses un matin
Reposer mollement ta tête sur mon sein !
Je te verrais dormir, retenant mon haleine,
De peur de t'éveiller, ne respirant qu'à peine.
Mon écharpe de lin que je ferais flotter,
Loin de ton beau visage aurait soin d'écarter

Les insectes volants dont les ailes bruyantes
 Aiment à se poser sur les lèvres dormantes.

.

La Nymphé l'aperçoit, et l'arrête et soupire.
 Vers un banc de gazon, tremblante, elle l'attire ;
 Elle s'assied. Il vient, timide avec candeur,
 Ému d'un peu d'orgueil, de joie et de pudeur.
 Les deux mains de la Nymphé errent à l'aventure.
 L'une sur son front blanc va de sa chevelure
 Former les blonds anneaux. L'autre de son menton
 Caresse lentement le mol et doux coton.
 « Approche, bel enfant, approche, lui dit-elle,
 Toi si jeune et si beau, près de moi jeune et belle.
 Viens, ô mon bel ami, viens, assieds-toi sur moi.
 Dis, quel âge, mon fils, s'est écoulé pour toi ?
 Aux combats du gymnase as-tu quelque victoire ?
 Aujourd'hui, m'a-t-on dit, tes compagnons de gloire,
 Trop heureux ! te pressaient entre leurs bras glissants,
 Et l'olive a coulé sur tes membres luisants.
 Tu baisses tes yeux noirs ? Bienheureuse la mère
 Qui t'a formé si beau, qui t'a nourri pour plaire !
 Sans doute elle est Déesse. Eh quoi ! ton jeune sein
 Tremble et s'élève ? Enfant, tiens. Porte ici ta main.
 Le mien plus arrondi s'élève davantage.
 Ce n'est pas (le sais-tu ? déjà dans le bocage
 Quelque voile de Nymphé est-il tombé pour toi ?)
 Ce n'est pas cela seul qui diffère chez moi.
 Tu souris ? tu rougis ? Que ta joue est brillante !
 Que ta bouche est vermeille et ta peau transparente !
 N'es-tu pas Hyacinthe au blond Phébus si cher ?
 Ou ce jeune Troyen ami de Jupiter ?
 Ou celui qui, naissant pour plus d'une immortelle,

Entr'ouvrit de Myrrha l'écorce maternelle ?
Ami, qui que tu sois, oh ! tes yeux sont charmants,
Bel enfant, aime-moi. Mon cœur de mille amants
Rejeta mille fois la poursuite enflammée ;
Mais toi seul, aime-moi, j'ai besoin d'être aimée.

Vois-tu sur la colline, vois-tu ceci, vois-tu cela ?... Si
tu veux m'aimer, tout cela sera à toi.

Mon amour, aime-moi... Sur l'herbe chaque soir,
Au coucher du soleil, nous viendrons nous asseoir.

Je ferai ceci et cela pour te plaire.

« Laisse, ô blanche Lydé, toi par qui je soupire,
Sur ce pâle berger tomber un doux sourire
Et, de ton grand œil noir daignant chercher ses pas,
Dis-lui : Pâle berger, viens ; je ne te hais pas.

— Pâle berger aux yeux mourants, à la voix tendre,
Cesse, à mes doux baisers cesse enfin de prétendre.
Non, berger, je ne puis. Je n'en ai point pour toi.
Ils sont tous à Moëris, ils ne sont plus à moi. »

XV

DAMALIS

A.

Tu poursuis Damalis : mais cette blonde tête
Pour le joug de Vénus n'est point encore prête.
C'est une enfant encore. Elle fuit les liens,
Et ses yeux innocents n'entendent pas les tiens.

Ta génisse naissante au sein du pâturage
 Ne cherche au bord des eaux que le saule et l'ombrage :
 Sans répondre à la voix des époux mugissants,
 Elle se mêle aux jeux de ses frères naissants.
 Le fruit encore vert, la vigne encore acide
 Tentent de ton palais l'inquiétude avide.
 Va, l'automne, bientôt succédant à des fleurs,
 Saura mûrir pour toi leurs mielleuses liqueurs.
 Tu la verras bientôt, lascive et caressante,
 Tourner vers les baisers sa tête languissante.
 Attends. Le jeune épi n'est point couronné d'or ;
 Le sang du doux mûrier ne jaillit point encor ;
 La fleur n'a point percé sa tunique sauvage ;
 Le jeune oiseau n'a point encore de plumage.
 Qui prévient le moment l'empêche d'arriver.

B.

Qui le laisse échapper ne peut le retrouver.
 Les fleurs ne sont plus tout ; le verger vient d'éclorre,
 Et l'automne a tenu les promesses de Flore.
 Le fruit est mûr, et garde en sa douce âpreté
 D'un fruit à peine mûr l'aimable crudité.
 L'oiseau d'un doux plumage enveloppe son aile.
 Du milieu des bourgeons le feuillage étincelle.
 La rose et Damalis de leur jeune prison
 Ont ensemble percé la jalouse cloison.
 Effrayée et confuse, et versant quelques larmes,
 Sa mère en souriant a calmé ses alarmes.
 L'Hyménée a souri quand il a vu son sein
 Pouvoir bientôt remplir une amoureuse main.
 Sur le coing parfumé le doux printemps colore
 Une molle toison intacte et vierge encore.

La grenade entr'ouverte au fond de ses réseaux
Nous laisse voir l'éclat de ses rubis nouveaux.
La châtaigne, longtemps cachée et dangereuse,
Veut se montrer et fend son écorce épineuse.

XVI

MNAÏS

(Traduction de la 98^e épigramme de Léonidas de Tarente.)

Bergers, vous dont ici la chèvre vagabonde,
La brebis se traînant sous sa laine féconde,
Au dos de la colline accompagnent les pas,
A la jeune Mnaïs rendez, rendez, hélas !
Par Cérès, par sa fille et la terre sacrée,
Une grâce légère autant que désirée.
Ah ! près de vous jadis elle avait son berceau,
Et sa vingtième année a trouvé le tombeau.
Que vos agneaux du moins viennent près de ma cendre
Me bêler les accents de leur voix douce et tendre,
Et paître au pied d'un roc où, d'un son enchanteur,
La flûte parlera sous les doigts du pasteur.
Qu'au retour du printemps, dépouillant la prairie,
Des dons du villageois ma tombe soit fleurie ;
Puis, d'une brebis mère et docile à sa main,
En un vase d'argile il pressera le sein ;
Et sera chaque jour d'un lait pur arrosée
La pierre en ce tombeau sur mes mânes posée.
Morts et vivants, il est encor pour nous unir
Un commerce d'amour et de doux souvenir.

XVII

LES COLOMBES

Deux belles s'étaient baisées... le poète-berger, témoin jaloux de leurs caresses, chante ainsi :

« Que les deux beaux oiseaux, les colombes fidèles,
Se baisent. Pour s'aimer les Dieux les firent belles.
Sous leur tête mobile, un cou blanc, délicat,
Se plie, et de la neige effacerait l'éclat.
Leur voix est pure et tendre, et leur âme innocente.
Leurs yeux doux et sereins, leur bouche caressante.
L'une a dit à sa sœur : « Ma sœur, »

En un tel lieu croissent l'orge et le millet...

L'autour et l'oïseleur, ennemis de nos jours,
De ce réduit, peut-être, ignorent les détours ;
Viens...

Je te choisirai moi-même les grains que tu aimes, et
mon bec s'entrelacera dans le tien. »

.
L'autre a dit à sa sœur : « Ma sœur, une fontaine
Coule dans ce bosquet. »

L'oie ni le canard n'en ont jamais souillé les eaux, ni
leurs cris... Viens, nous y trouverons une boisson pure, et
nous y baignerons notre tête et nos ailes... et mon bec
ira polir ton plumage. — Elles vont, elles se promènent
en roucoulant au bord de l'eau ; elles boivent, se bai-
gnent, mangent ; puis, sur un rameau, leurs becs s'entre-
lacent ; elles se polissent leur plumage l'une à l'autre.

Le voyageur, passant en ces fraîches campagnes,
 Dit : « Oh ! les beaux ramiers ! ô ! les belles compagnes ! »
 Il s'arrêta longtemps à contempler leurs jeux.
 Puis, reprenant sa route et les suivant des yeux,
 Dit : « Baisez, baisez-vous, colombes innocentes,
 Vos cœurs sont doux et purs, et vos voix caressantes ;
 Sous votre aimable tête un cou blanc, délicat,
 Se plie, et de la neige effacerait l'éclat. »

XVIII

UN BOUVIER PARLE

Reste ici, Pardalis ; vagabonde,
 Qu'il ne me faille encor, dans la forêt profonde,
 Suivre pour te chercher... la cloche d'argent
 Dont j'ai su te parer
 Reste, ma Pardalis. Viens, ma belle génisse.
 Ici croît. le narcisse.
 Reste ; si tu me fuis, tu n'auras plus ma main
 Pour y venir trouver ou du sel ou du pain.
 Tu ne bondiras plus aux chants de ma musette.
 Un ivoire élégant se courbe sur ta tête.

 Ton regard est serein, tu mugis doucement.
 Ton lait est le plus doux qu'un sein pur et fertile
 Ait jamais fait couler dans mon vase d'argile.
 La fille d'Inachus, quand le maître des Dieux
 La fit mugir aussi près du pâtre aux cent yeux,
 Était moins que toi belle et de grâces ornée ;
 Et pourtant, près du Nil, de lotos couronnée,
 Elle voit aujourd'hui, dans son temple divin,
 Ses prêtres revêtir des tuniques de lin.

XIX

LES DEUX ENFANTS

Chante-nous les deux enfants... ils chantent ἀμοιβ.
(ἀμοιβῆ/δην, alternativement).

Deux enfants... leur père et leur mère sont morts, ils n'en savent rien... ils sont égarés dans la forêt... ils disent : j'ai faim... où irons-nous ?... les bêtes nous mangeront... suivons le cours du ruisseau, il nous mènera dans des pays où il y aura ceci et cela, et nous y trouverons ma mère qui nous donnera à manger *et du pain dans du lait.*

.
Mais j'ai faim, je suis las, je ne puis plus marcher ;
Dormons ici, demain nous marcherons encore.
Maintenant sous cet arbre il vaut mieux nous coucher.
Tous deux, sous un ormeau, les mains entrelacées,
Ils tombent, et bientôt ils fermèrent les yeux.
L'Olympe vit monter leurs âmes embrassées,
. et les plaça parmi les enfants des Dieux.
Le feuillage poussa des plaintes.
La lune se couvrit d'un voile de douleurs.
L'aurore pleura leur enfance.
D'une rosée amère elle inonda les fleurs.

La hache sur le dos,
Le bûcheron s'arrêta pour les contempler.
Il crut voir sommeiller deux enfants de Déesse.
Il n'osait faire un pas de peur de les troubler.

Hélas ! ils étaient morts ! Le chien, triste et fidèle,
Léchant leurs pieds glacés et gémissait sans bruit.

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine !
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine ;
Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil de son amant.
Une clef vigilante a, pour cette journée,
Dans le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,
Et l'or dont au festin ses bras seraient parés,
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans les voiles
L'enveloppe. Étonnée et loin des matelots,
Elle crie, elle tombe, elle est au sein des flots.

Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine.
Son beau corps a roulé sous la vague marine.
Thétis, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
Par ses ordres bientôt les belles Néréides
L'élèvent au-dessus des demeures humides,
Le portent au rivage, et dans ce monument
L'ont, au cap du Zéphyr, déposé mollement.
Puis de loin, à grands cris appelant leurs compagnes,
Et les Nymphes des bois, des sources, des montagnes,
Toutes, frappant leur sein et traînant un long deuil,
Répétèrent : « Hélas ! » autour de son cercueil.

Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée,
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée,
L'or autour de tes bras n'a point serré de nœuds.
Les doux parfums n'ont point coulé sur tes cheveux

2. CHRYSÉ

(IMITÉ DE PROPERCE)

Pourquoi, belle Chrysé, t'abandonnant aux voiles,
T'éloigner de nos bords sur la foi des étoiles ?
Dieux ! je t'ai vue en songe. Et, de terreur glacé,
J'ai vu sur des écueils ton vaisseau fracassé,
Ton corps flottant sur l'onde, et tes bras avec peine
Cherchant à repousser la vague ionienne.
Les filles de Nérée ont volé près de toi.
Leur sein fut moins troublé de douleur et d'effroi
Quand, du bélier doré qui traversait leurs ondes,
La jeune Hellé tomba dans leurs grottes profondes.
O ! que j'ai craint de voir à cette mer, un jour,
Tiphys donner ton nom et plaindre mon amour !
Que j'adressai de vœux aux Dieux de l'onde amère !
Que de vœux à Neptune, à Castor, à son frère !
Glaucus ne te vit point : car sans doute avec lui
Déesse, au sein des mers tu vivrais aujourd'hui.
Déjà tu n'élevais que des mains défaillantes ;
Tu me nommais déjà de tes lèvres mourantes,
Quand, pour te secourir, j'ai vu fendre les flots
Au dauphin qui sauva le chanteur de Lesbos.

3. AMYMONÉ

Salut, belle Amymoné ; et salut, onde amère,
A qui je dois la belle à mes regards si chère.
Assise dans sa barque, elle franchit les mers.
Son écharpe à longs plis serpente dans les airs.
Ainsi l'on vit Thétis flottant vers le Pénéé,
Conduite à son époux par le blond Hyménée,

Fendre la plaine humide, et, se tenant au frein,
 Presser le dos glissant d'un agile dauphin.
 Si tu fusses tombée en ces gouffres liquides,
 La troupe aux cheveux noirs des fraîches Néréides
 A ton aspect sans doute aurait eu de l'effroi,
 Mais pour te secourir n'eût point volé vers toi.
 Près d'elles descendue, à leurs yeux exposée,
 Opis et Cymodoce et la blanche Nésée
 Eussent rougi d'envie, et sur tes doux attraits
 Cherché, non sans dépit, quelques défauts secrets ;
 Et loin de toi chacune, avec un soin extrême
 Sous un roc de corail menant le Dieu qu'elle aime,
 L'eût tourmenté de cris amers, injurieux,
 S'il avait en partant jeté sur toi les yeux.

4. DRYAS

Tout est-il prêt ? Partons. Oui, le mât est dressé ;
 Adieu donc. Sur les bancs le rameur est placé ;
 La voile, ouverte aux vents, s'enfle et s'agite et flotte ;
 Déjà le gouvernail tourne aux mains du pilote.
 Insensé ! vainement le serrant dans leurs bras,
 Femme, enfants, tout se jette au-devant de ses pas ;
 Il monte, on lève l'ancre. Élevé sur la poupe,
 Il remplit et couronne une écumante coupe,
 Prie, et la verse aux dieux qui commandent aux flots.
 Tout retentit de cris, adieux des matelots.
 Sur sa famille en pleurs il tourne encor la vue,
 Et des yeux et des mains longtemps il les salue.
 Insensé ! Vainement une fois averti !
 On détache le câble ; il part ; il est parti.
 Car il ne voyait pas que bientôt sur sa tête
 L'automne impétueux amassant la tempête

L'attendait au passage, et là, loin de tout bord,
Lui préparait bientôt le naufrage et la mort.

Dieux de la mer Égée ! ô vents ! ô Dieux humides,
Glaucus et Palémon, et blanches Néréides,
Sauvez, sauvez Dryas. Déjà voisin du port,
Entre la terre et moi je rencontre la mort.
Mon navire est brisé. Sous les ondes avars
Tous les miens ont péri. Dieux ! rendez-moi mes lares !
Dieux ! entendez les cris d'un père et d'un époux !
Sauvez, sauvez Dryas, il s'abandonne à vous.

Il dit ; plonge ; et, perdant au sein de la tourmente
La planche, sous ses pieds fugitive et flottante,
Nage, et lutte, et ses bras et ses efforts nombreux...
Et la vague en roulant sur les sables pierreux,
Blême, expirant, couvert d'une écume salée,
Le vomit. Sa famille errante, échevelée,
Qui perçait l'air de cris et se frappait le sein,
Court, le saisit, l'entraîne, et, le fer à la main,
Rendant grâces aux flots d'avoir sauvé sa tête,
Offre une brebis noire à la noire tempête.

XXII

LES DÉESSES

I. DIANE

O vierge de la chasse, ô quel que soit ton nom,
Salut, reine des nuits. blanche sœur d'Apollon.

Salut, Trivie, Hécate, ou Cynthie, ou Lucine,
 Lune, Phœbé, Diane, Artémis ou Dyclynne,
 Qui gouvernes les bois, les îles, les étangs,
 Et les ports, et les monts et leurs noirs habitants.

Callimaque (Spanheim).

Viens. Soit que, retenant ton écharpe mobile,
 Tu presses d'un taureau le flanc large et docile,
 Soit qu'en longue tunique, une torche à la main,
 D'un cerf aux cornes d'or tu diriges le frein.

Je verrai, descendus dans les bruyants vallons,
 Diane et son cortège errer au pied des monts.
 La dépouille des lynx est leur riche parure.
 Leur sein jeune et brillant fuit hors de leur ceinture,
 Les plis de leurs habits ne gênent point leurs pas
 Et laissent découverts leurs genoux délicats.
 Là, s'arrêtent en foule, auprès d'une fontaine,
 Anticlée et Procris, Aréthuse et Cyrène,
 Vierges comme Diane et qui vont dans les bois
 Sur les loups dévorants épuiser leurs carquois.
 Je les verrai, Déesse, avec leurs doigts faciles,
 Dételer de ton char tes cerfs aux flancs agiles,
 Détacher le frein d'or trempé de leurs sueurs,
 Caresser leur poitrine et les nourrir de fleurs.
 Mais si le doux ruisseau roulant des ondes claires
 Vous invite à quitter vos tuniques légères,
 Déesse, je fuirai ; car ton chaste courroux
 Est terrible et mortel. Je fuirai loin de vous,
 De peur qu'à te venger ta meute toute prête
 Ne voie un bois rameux s'élever sur ma tête.

(*Callim. in Dian.*, εἰς Ἄρτεμιν, hymne III.
Analecta de Brunck, t. I, p. 431.)

Quand d'Alphée avec elle ou du frais Érymanthe,
Des Nymphes de sa suite une troupe brillante,
D'un jeune chœur dansant vient égayer les bois,
Son épaule divine agite son carquois.
La plus belle du chœur, quoique toutes soient belles,
Elle marche, et son front s'élève au-dessus d'elles.
Latone la contemple. A cet aspect divin,
Un orgueil maternel vient chatouiller son sein.

De Callimaque in D.

Tel, lorsque, n'ayant plus de traits dans son carquois,
Diane se repose et dort au sein d'un bois,
Haletant sous ses pas, son jeune chien fidèle,
L'œil sur elle attaché, vient s'asseoir auprès d'elle.
Muet, l'oreille droite, il attend son réveil ;
Et si la chaste reine, au milieu du sommeil,
Laisse vers lui tomber une main nonchalante,
Il y va promener sa langue caressante.

2. PROSERPINE

Après avoir conté en peu de mots l'enlèvement de Proserpine (dans les fêtes de Proserpine) :

Sois donc propice aux tiens, vierge, épouse sacrée,
O Junon des enfers, qu'une mère éplorée,
Sur un axe rapide attelé de serpents,
Les flambeaux à la main, rechercha si longtemps.
Déesse, tu n'es pas étrangère à cette île.
N'es-tu pas, comme nous, enfant de la Sicile ?

Que de fois, retournant de leurs bruyants travaux,
 Les Cyclopes d'Etna, chargés de leurs marteaux,
 Te trouvaient, les pieds nus, assise dans la plaine,
 Ramassant des cailloux au sein d'une fontaine.
 Ils aimaient tour à tour, et tu ne fuyais pas,
 A porter ton enfance en leurs robustes bras.
 Si jamais dans les cieux l'enfant d'une immortelle
 Est aux vœux maternels indocile et rebelle,
 On appelle un Cyclope, et Mercure à l'instant
 Vient, imite leur voix ; il fait peur à l'enfant
 Qui, ses mains sur les yeux, plus doux et moins colère,
 Se rejette en criant vers le sein de sa mère.
 Mais toi, sur les genoux de ces frères nerveux,
 Tranquille, tu jouais avec leurs noirs cheveux.
 Ils riaient de te voir, de ta main enfantine,
 Arracher la toison de leur vaste poitrine.

Callim. in Di. (Callimaque, *hymne à Diane*).

Après avoir mis dans la bouche d'une poétesse un chant pour Proserpine, le lui faire terminer ainsi :

Salut, reine des morts, femme du Dieu d'enfer,
 Souterraine Junon, fille de Jupiter.
 Et lorsque le tombeau m'ouvrira ton empire,
 De silence et d'oubli n'accuse point ma lyre,
 Comme au sage Thébain, divin chantre des Dieux.
 Mon ombre, pour venir en songe harmonieux
 Dictier des vers tardifs consacrés à ta gloire,
 N'aura point à sortir de la porte d'ivoire.

(V. Pausanias.)

3. VÉNUS

TRADUCTION DE LA PREMIÈRE ÉPIGRAMME DE NOSSIS

Rien n'est doux que l'amour. Aucun bien n'est si cher.
 Près de lui le miel même à la bouche est amer.
 Celle qui n'aime point Vénus sur toutes choses,
 Elle ne connaît pas quelles fleurs sont les roses.

Vénus, quelle Déesse a le cœur plus docile !
 Aux vœux de son guerrier ne fut point difficile.
 Leur bonheur, cependant, que soupçonnaient les Dieux
 et fuyait tous les yeux.
 Le Soleil, qui voit tout, a vu ce doux mystère ;
 Il vole ; et de l'époux enflammant la colère,
 Bientôt un dur réseau sait, par l'art de Vulcain,
 Ceindre ce lit trompeur d'un invisible airain,
 Et, dans les bras de Mars enchaînant la parjure,
 Tout le ciel appelé vient et voit son injure.
 Chacun rit ; on voudrait comme eux être surpris.
 L'insensé ! qu'ont produit et ses fers et ses cris ?
 Jusqu'alors son épouse à feindre disposée,
 Sans honte désormais le livre à la risée.
 Et tandis qu'à Lemnos ses noirs Cyclopes nus,
 Faisant taire la nuit leurs travaux suspendus,
 Partagent des bons vins sa table abandonnée,
 Elle, à des Dieux polis dans l'Olympe amenée,
 Les voit, en un banquet et moins triste et meilleur
 Qu'anime du nectar le breuvage railleur,
 Faisant honte à l'Hymen d'un lien ridicule,
 Sur l'époux forgeron s'égayant sans scrupule.

 Leur imite son port et sa marche inégale.

Et, comme lui, d'un pas oblique et chancelant
Court et s'agite et traîne un pied boiteux et lent.

4. MINERVE

Parmi les fables à employer, Tirésias aveugle pour avoir vu Minerve toute nue. Properce en parle. Il reste là-dessus une belle élégie de Callimaque. (Hymne V, v. 70).

Tirésias voudrait que jamais l'Hippocrène
N'eût reçu dans ses eaux la Déesse d'Athène,
Et, négligé des rois, ignorer le destin,
Et le vol des oiseaux, de l'avenir certain.
Il paya cher de voir cette vierge invincible
Dépouiller et le casque et la gorgone horrible ;
Ce sein, ces flancs sacrés, inconnus même aux Dieux,
Sont les derniers objets que purent voir ses yeux.
Quoique chère à Pallas, les plaintes de sa mère
Essayèrent en vain de rouvrir sa paupière.

5. CÉRÈS

(Tiré d'Ovide, liv. VIII, à la fin.)

Allons chanter, assis dans les saintes forêts,
Sous ce chêne orgueilleux, favori de Cérès,
Qui loin autour de lui porte un immense ombrage.
Tu vois : de tous côtés pendent à son feuillage
Couronnes et bandeaux et bouquets entassés,
Doux monuments des vœux par Cérès exaucés.
A son ombre souvent les Nymphes bocagères
Viennent former les pas de leurs danses légères ;
Pour mesurer ses flancs et leur vaste contour,
Leurs mains s'entrelacant serpentent à l'entour :

Et, les bras étendus, vingt Dryades à peine
 Present ce tronc noueux et dont Cérès est vaine.

.
 La faim,
 L'aride faim par qui ne fut point impunie
 L'insolente fureur du tyran d'Hémonie,
 L'impie Érysichton qui, sans craindre Cérès,
 Osa porter la hache à ces saintes forêts.

XXIII

BACCHUS

IMITÉ D'OVIDE (*Métamorphoses*).

Viens, ô divin Bacchus, ô jeune Thyonée,
 O Dyonise, Évan, Iacchus et Lénéé,
 Viens, tel que tu parus aux déserts de Naxos,
 Quand tu vins rassurer la fille de Minos.
 Le superbe éléphant, en proie à ta victoire,
 Avait de ses débris formé ton char d'ivoire.
 De pampres, de raisins, mollement enchaînés,
 Le tigre aux larges flancs de taches sillonnés
 Et le lynx étoilé, la panthère sauvage
 Promenaient avec toi ta cour sur ce rivage.
 L'or reluisait partout aux axes de tes chars.
 Les Ménades couraient en longs cheveux épars
 Et chantaient Évoë, Bacchus et Thyonée,
 Et Dyonise, Évan, Iacchus et Lénéé,
 Et tout ce que pour toi la Grèce eut de beaux noms.
 Et la voix des rochers répétait leurs chansons,
 Et le rauque tambour, les sonores cymbales,
 Les hautbois tortueux, et les doubles crotales

Qu'agitaient en dansant sur ton bruyant chemin
 Le Faune, le Satyre et le jeune Sylvain,
 Au hasard attroupés autour du vieux Silène,
 Qui, sa coupe à la main, de la rive indienne,
 Toujours ivre, toujours débile, chancelant,
 Pas à pas cheminait sur son âne indolent.

C'est le Dieu de Nyza, c'est le vainqueur du Gange,
 Au visage de vierge, au front ceint de vendange,
 Qui dompte et sait courber sous son char gémissant
 Du lynx aux cent couleurs le front obéissant.

Apollon et Bacchus, un crin noir et sauvage
 N'a hérissé jamais votre jeune visage.
 Apollon et Bacchus, vous seuls entre les Dieux
 D'un éternel printemps vous êtes radieux.
 Sous le tranchant du fer vos chevelures blondes
 N'ont jamais vu tomber leurs tresses vagabondes.



Bacchus se déguisait sous un moins beau visage,
 Quand de Tyrrhéniens une troupe sauvage
 Vint le ravir plongé dans un profond sommeil.
 Leur vaisseau le reçoit ; on part. A son réveil,
 Il s'étonne. On lui jure, au moment qu'il les prie,
 De voguer vers Naxos, qu'il nomme sa patrie.
 Il dissimule, et puis, l'œil errant sur les flots :
 — O ciel ! ah ! malheureux ! ce n'est point là Naxos.
 Dieux ! grands Dieux !... Et ses mains, dans ses feintes alarmes,
 Déchirent ses cheveux, et ses yeux sont en larmes.
 — Jeune homme, lui dit l'un, que nous font tes malheurs ?
 Tu viendras nous servir ; et laisse là tes pleurs.

Il dit. Le vaisseau tremble. Et des formes terribles
 De tigres, de lions, de panthères horribles
 Fondent sur eux. En foule et n'ayant plus de voix,
 Les traîtres du vaisseau s'élancent à la fois,
 O prodige ! et couverts d'une écaille étrangère
 Se vont, légers dauphins, cacher sous l'onde amère.

Il en faut faire une (une églogue) sur les Triétériques, en Béotie, et imiter d'une manière bien antique tout ce qu'il y a de beau dans le *Penthée* d'Euripide, vers 13 : λιπὼν ὅε λυδῶν... etc., ce qu'il chante, au chœur de femmes, au *thiasus* pour l'exciter, vers 55. Tout le chœur. Toute la scène du bouvier, vers 659. Voir la traduction des vers 693 et suivants, mêlés avec les vers 142 et suivants, édition de Brunck. Horace en a tiré une strophe de l'ode : *Bacchum in remotis*.

L'une, agitant le thyrses environné de lierre,
 Vole, frappe le roc ; soudain le roc frappé
 Lance un torrent liquide à grand bruit échappé.
 Son pied presse le sol ; et, sous sa plante humide,
 Le vin bouillonne, fuit, gronde en fleuve rapide.
 Ses doigts vont creuser l'herbe, un lait pur sous ses doigts
 Les blanchit, blanchit l'herbe et la tige des bois.
 L'autre fait de son thyrses, entre ses mains vermeilles,
 Couler à flots dorés le nectar des abeilles.

XXIV

JUPITER ET EUROPE

Des nymphes et des satyres chantent dans une grotte
 qu'il faut peindre bien romantique, pittoresque, divine,
 en soupant avec des coupes ciselées. Chacun chante le

sujet représenté sur la coupe ; l'un : « Étranger, ce taureau... » l'autre, Pasiphaé ; d'autres, d'autres...

Étranger, ce taureau que tu vois fendre les flots et nager vers Crète, avec une jeune fille qui tient sa corne, qui tremble, qui cherche à voir sa patrie, qui appelle ses compagnes, *tactumque vereri Assilientis aquæ timidisque reducere plantas* (Ovid., VI, v. 106),

Ce nageur mugissant, ce taureau, c'est un dieu.

Dans ses traits de taureau, tu reconnais les traits de Jupiter amoureux d'Europe, de la fille d'Agénor, il est descendu au rivage de Phénicie, beau, délicat, l'objet des vœux de toutes les génisses. La fille d'Agénor a osé s'asseoir sur lui ; il s'est lancé dans les flots, il nage, il a déjà passé Chypre et Rhodes...

D'un pied léger et sûr tu vois fendre les ondes,
Est le seul que jamais Amphitrite ait porté.
Il nage aux bords Crétois. Une jeune beauté
Dont le vent fait voler l'écharpe obéissante
Sur ses flancs est assise, et d'une main tremblante
Tient sa corne d'ivoire, et, les pleurs dans les yeux,
Appelle ses parents, ses compagnes, ses jeux ;
Et, redoutant la vague et ses assauts humides,
Retire et veut sous soi cacher ses pieds timides.

L'art a rendu l'airain fluide et frémissant.
On croit le voir flotter. Ce nageur mugissant,
Ce taureau, c'est un Dieu ; c'est Jupiter lui-même.
Dans ses traits déguisés, du monarque suprême
Tu reconnais encore et la foudre et les traits.
Sidon l'a vu descendre au bord de ses guérets,
Sous ce front emprunté couvrant ses artifices,
Brillant objet des vœux de toutes les génisses.

La vierge tyrienne, Europe, son amour,
Imprudente, le flatte ; il la flatte à son tour ;
Et, se fiant à lui, la belle désirée
Ose asseoir sur son flanc cette charge adorée.
Il s'est lancé dans l'onde ; et le divin nageur,
Le taureau roi des Dieux, l'humide ravisseur,
A déjà passé Chypre et ses rives fertiles ;
Il s'approche de Crète, et va voir les cent villes.

XXV

L'ENLÈVEMENT D'EUROPE

Telle éclate Vénus au milieu des trois sœurs.
Mais son sort n'était pas de n'aimer que les fleurs
Et de garder toujours sa pudique ceinture.
Le roi des Dieux l'a vue. Une active blessure
Le dévore, dompté sous l'arc insidieux
Du Dieu qui peut dompter même le roi des Dieux.
Mais, voulant la séduire, et de sa fière épouse
Éviter, cependant, la colère jalouse,
Il sut cacher le Dieu sous le front d'un taureau
Non ressemblant à ceux qui, sous un lourd fardeau,
Rampent, traînant d'un char les axes difficiles,
Ou préparent la terre à des moissons fertiles :
Sur tout son corps s'étend un blond et pur éclat ;
Une toile d'argent sur son front délicat
Luit. D'amour dans ses yeux brille la flamme ardente ;
Un double ivoire enfin sur sa tête élégante
Se recourbe ; la nuit tel est le beau croissant
Que Phœbé, dans les cieus, allume en renaissant.
Il va sur la prairie, et de frayeur atteinte

Nulle vierge ne fuit. Elles courent, sans crainte,
 Vers l'animal paisible, et qui, plus que les fleurs,
 De l'ambrosie au loin exhale les odeurs.
 Il s'avance à pas lents trouver la jeune reine.
 Sur ses pieds délicats sa langue se promène.
 Europe, de sa bouche, en le voyant si beau,
 Vient essayer l'écume, et baise le taureau.
 Il mugit doucement : la flûte de Lydie
 Chante une moins suave et tendre mélodie.
 Il s'incline à ses pieds ; tient sur elle les yeux,
 Lui montre la beauté de son flanc spacieux.
 Soudain : « Venez, venez, ô mes chères compagnes,
 Dit-elle ; de nos jeux égayons ces campagnes.
 Sur ce taureau si doux nous allons nous asseoir ;
 Son large dos pourra toutes nous recevoir,
 Toutes nous emporter, comme un vaste navire.
 C'est un esprit humain qui sans doute l'inspire.
 Nul autre ne s'est vu qui pût lui ressembler.
 Il lui manque une voix. Il voudrait nous parler. »
 Elle dit et s'assied. La troupe à l'instant même
 Vient ; mais, se relevant sous le fardeau qu'il aime,
 Le Dieu fuit vers la mer. L'imprudente soudain
 Les appelle à grands cris, pleure, leur tend la main :
 Elles courent ; mais lui, qui de loin les devance,
 Comme un léger dauphin dans les ondes s'élançe.
 En foule, sur les flancs de leurs monstres nageurs,
 Les filles de Nérée autour des voyageurs
 Sortent. Le roi des eaux, calmant la vague amère,
 Fraye, agile pilote, une voie à son frère ;
 D'hyménée, auprès d'eux, les humides Tritons
 Sur leurs conques d'azur répètent les chansons.
 Sur le front du taureau la belle palpitante
 S'appuie, et l'autre main tient sa robe flottante

Qu'à bonds impétueux souillerait l'eau des mers.
Autour d'elle son voile épandu dans les airs,
Comme le lin qui pousse une nef passagère,
S'enfle, et sur son amant la soutient plus légère.
Mais, dès que nul rivage, à son timide effroi,
Nul mont ne s'offrit plus, qu'elle n'eut devant soi
Rien qu'une mer immense et le ciel sur sa tête,
Promenant autour d'elle une vue inquiète :
— Dieu taureau, quel es-tu? Parle, taureau trompeur,
Où me vas-tu porter ? N'en as-tu point de peur,
De ces flots ? Car ces flots aux poupes vagabondes
Cèdent ; mais les troupeaux craignent les mers profondes.
Où sera la pâture et l'eau douce pour toi ?
Es-tu Dieu ? mais des Dieux que ne suis-tu la loi ?
La terre aux dauphins, l'onde aux taureaux est fermée ;
Mais toi seul sur la terre et sur l'onde animée
Cours. Tes pieds sont la rame ouvrant le sein des mers
Et bientôt des oiseaux peut-être dans les airs
Iras-tu joindre aussi la volante famille.
O palais de mon père ! ô malheureuse fille,
Qui, pour tenter sur l'onde un voyage nouveau,
Seule, errante, ai suivi ce perfide taureau !
Et toi, maître des flots, favorise ma route.
Mon invisible appui se montrera sans doute ;
Sans doute ce n'est pas sans un pouvoir divin,
Que s'aplanit sous moi cet humide chemin.

Elle dit. A ces mots, pour la tirer de peine,
Du quadrupède amant sort une voix humaine :
— O vierge, ne crains point les fureurs de la mer ;
Dans ce taureau nageur tu presses Jupiter.
Je me choisis en maître une forme, un visage.
Mon amour, ta beauté m'ont, sous ce corps sauvage.

Fait mesurer des flots cet empire inconstant.
 La Crète, île fameuse, est le bord qui t'attend.
 Il m'a nourri moi-même. Et là, ta destinée
 Te promet de grands rois, fils de notre hyménée.

Il dit ; le bord paraît, les heures, en ce lieu,
 Ont préparé son lit... Il se relève dieu,
 Détache la ceinture à la belle étrangère,
 Et la vierge en ses bras devient épouse et mère.

XXVI

PASIPHAË

Tu gémis sur l'Ida, mourante, échevelée,
 O reine, ô de Minos épouse désolée !
 Heureuse si jamais, dans ses riches travaux,
 Cérès n'eût pour le joug élevé des troupeaux !
 Certes, aux antres d'Amnise, assez votre Lucine
 Donnait de beaux neveux aux mères de Gortyne ,
 Certes, vous élevez, aux gymnases crétois,
 D'autres jeunes troupeaux plus dignes de ton choix.
 Tu voles épier sous quelle yeuse obscure,
 Tranquille, il ruminait son antique pâture ;
 Quel lit de fleurs reçut ses membres nonchalants ;
 Quelle onde a ranimé l'albâtre de ses flancs.
 — O Nymphes, entourez, fermez, Nymphes de Crète,
 De ces vallons, fermez, entourez la retraite,
 Si peut-être vers lui des vestiges épars
 Ne viendront point guider ses pas et ses regards.
 Insensée, à travers ronces, forêts, montagnes,

Elle court. O fureur ! dans les vertes campagnes,
 Une belle génisse à son superbe amant
 Adressait devant elle un doux mugissement.
 La perfide mourra. Jupiter la demande.
 Elle-même à son front attache la guirlande,
 L'entraîne, et sur l'autel prenant le fer vengeur :
 — Sois belle maintenant ! et plais à mon vainqueur.
 Elle frappe, et sa haine à la flamme lustrale,
 Rit de voir palpiter le cœur de sa rivale.

PASIPHAE AD AMOREM.

Εἰ ποθέειν μ' ἐδιδάξας ἐν οὔρεσι ταῦρον ἀλίτην,
 μυκηθμόν με δίδαξον, ὅπως φίλον ἄνδρα καλέσω.

Analect., tome III, p. 141, ep. 3.

Cette reine de Crète, incestueuse amante,
 Qui demande un prodige au Dieu de la tourmente,
 Veut apprendre à mugir, sûre qu'à cette voix
 Son amant vagabond la suivrait dans les bois.
 Sa main royale, osant l'arrêter au passage,
 Souvent jette des fleurs sur sa tête sauvage,
 Descend sur sa poitrine aux longs replis tremblants,
 Le flatte, l'applaudit, fait résonner ses flancs.

D'après une autre version, deux interlocuteurs auraient été en scène racontant diverses histoires et entre autres celle de Pasiphaé.

Le premier interlocuteur aurait dit :

Cette île chère aux Dieux, mère de Jupiter,
 Aux cent belles cités maîtresses de la mer,
 Où, pour punir Athène, un épais labyrinthe
 Recèle un double monstre en son obscure enceinte,

Fruit coupable et cruel de perverses amours.
 Lorsque (si les Crétois ne mentent point toujours)
 Leur reine dans un temple, incestueuse amante,
 Demandant un prodige au Dieu qui la tourmente,
 Veut apprendre à mugir, sûre qu'à cette voix,
 Son amant mugissant la suivrait dans les bois,
 Sa main royale, osant l'arrêter au passage,
 Souvent jette des fleurs sur sa tête sauvage,
 Descend sur sa poitrine aux longs replis tremblants,
 Le flatte, l'applaudit, fait résonner ses flancs.
 Bientôt pour le tromper un savant artifice
 Creuse un bois imposteur, d'une feinte génisse ;
 Elle entre, elle revêt, aussi bien que les vœux,
 Les membres, et la force, et le front tortueux.

L'autre interlocuteur répond :

Les Crétois sont menteurs... puis il raconte plusieurs fables intéressantes et finit ainsi : Voilà quelles histoires m'apprennent les Muses.

Non, si Gnosse jamais vit sa reine inquiète
 Se soumettre à l'orgueil du taureau de la Crète,
 Et son fils monstrueux, son opprobre éternel,
 Garder la voix farouche et le front paternel.

Les dieux pour se venger envoient quelquefois la folie.

C'est ainsi qu'autrefois, dans leurs délires vains,
 Courant au pâturage et fuyant les humains,
 Les filles de Proetus, vagabondes compagnes,
 De faux mugissements remplirent les campagnes.
 L'aspect du soc leur fit chercher les bois profonds,
 Tremblantes que le joug ne menaçât leurs fronts ;

Et leur main crut sentir, peureuse et mensongère,
Se dresser sur leur tête une armure étrangère.

Amnise, fleuve de Crète où est l'ancre de Lucine. Voy. Homère, *Odyssée*, livre XIII, 188. — C'est liv. XIX, v. 188 collection Didot, — et Meursius, *Crit.* liv. I, ch. vi.

Les troupes de jeunes gens, en Crète, s'appelaient ἀγέλη, et le chef ἀγελάτης. Comme à Lacédémone βοῦοαι et le chef βοῦαγορ. — Voy. Meursius, *Crit.*, liv. II, ch. xi, et *Miscellan. Lacon.*, liv. II, ch. iii, et Valken, *In Adon.*, p. 274.

XXVII

ARIANE

Là, du sage Minos cette fille si belle,
Le fil en main, formait une danse nouvelle,
Quand du grand Labyrinthe un jeune séducteur
Eut vaincu, par ses soins, l'inextricable erreur.
Le blond Thésée admire à sa brillante fête
Et les vierges d'Athène et les vierges de Crète.
Toutes, près d'Ariane, en des détours légers,
Errent, du noir palais retraçant les dangers ;
Et leurs pas tortueux d'un confus labyrinthe
Feignent de parcourir la ténébreuse enceinte.

XXVIII

MÉDÉE

Il faut joindre à la traduction que je fis autrefois, étant encore au collège, je m'en souviens, des vers de Virgile.

sur Médée, la traduction du magnifique début de la *Médée* d'Euripide, qui nous reste traduit en latin par Ennius et par Phèdre.

Au sang de ses enfants, de vengeance égarée,
 Une mère plonge sa main dénaturée ;
 Et l'Amour, l'Amour seul avait conduit sa main.
 Mère, tu fus impie, et l'Amour inhumain.
 Mère ! Amour ! qui des deux eut plus de barbarie ?
 L'Amour fut inhumain ; mère, tu fus impie.
 Plût aux Dieux que la Thrace aux rameurs de Jason
 Eût fermé son Bosphore, orageuse prison ;
 Que, Minerve abjurant leur fatale entreprise,
 Pélion n'eût jamais, au bord du bel Amphryse,
 Vu le chêne, le pin, ses plus antiques fils,
 Former, lancer aux flots, sous la main de Tiphys,
 Ce navire éloquent, fier conquérant du Phaxe,
 Qui vint ravir aux bois du nébuleux Caucase
 L'or du bélier divin, présent de Néphélé,
 Téméraire nageur qui fit périr Hellé.

XXIX

HERCULE

Cæta, mont ennobli par cette nuit ardente,
 Quand l'infidèle époux d'une épouse imprudente
 Reçut de son amour un présent trop jaloux,
 Victime du Centaure immolé par ses coups.
 Il brise tes forêts. Ta cime épaisse et sombre
 En un bûcher immense amoncelle sans nombre
 Les sapins résineux que son bras a ployés.

Il y porte la flamme. Il monte. Sous ses pieds
Étend du vieux lion la dépouille héroïque,
Et l'œil au ciel, la main sur la massue antique,
Attend sa récompense et l'heure d'être un Dieu.
Le vent souffle et mugit. Le bûcher tout en feu
Brille autour du héros ; et la flamme rapide
Porte aux palais divins l'âme du grand Alcide !

XXX

HYLAS

... Vous savez, ou bien venez apprendre
Quels doux larcins, d'Hercule insidieux rivaux,
Du jeune et bel Hylas firent un Dieu des eaux.
Le navire éloquent, fils des bois du Pénée,
Qui portait à Colchos la Grèce fortunée,
 Craignant près de l'Euxin les menaces du Nord,
S'arrête, et se confie au doux calme d'un port.
Aux regards des héros le rivage est tranquille.
Ils descendent. Hylas prend un vase d'argile,
Et va, pour leurs banquets sur l'herbe préparés,
Chercher une onde pure en ces bords ignorés.

Reines, au sein d'un bois, d'une source prochaine,
Trois Naiades l'ont vu s'avancer dans la plaine.
Elles ont vu ce front de jeunesse éclatant,
Cette bouche, ces yeux. Et leur onde à l'instant
Plus limpide, plus belle, un plus léger zéphyre,
Un murmure plus doux l'avertit et soupire :
Il accourt. Devant lui l'herbe jette des fleurs.
Sa main errante suit l'éclat de leurs couleurs ;

Elle oublie, à les voir, l'emploi qui la demande,
Et s'é gare à cueillir une belle guirlande.
Mais l'onde encor soupire et sait le rappeler.
Sur l'immobile arène il l'admire couler,
Se courbe, et, s'appuyant à la rive penchante,
Dans le cristal sonnante plonge l'urne pesante.

De leurs roseaux touffus les trois Nymphes soudain
Volent, fendent leurs eaux, l'entraînent par la main
En un lit de joncs frais et de mousses nouvelles.
Sur leur sein, dans leurs bras, assis au milieu d'elles,
Leur bouche, en mots mielleux où l'amour est vanté,
Le rassure, et le loue, et flatte sa beauté.
Leurs mains vont caressant sur sa joue enfantine
De la jeunesse en fleur la première étamine,
Ou sèchent en riant quelques pleurs gracieux
Dont la frayeur subite avait rempli ses yeux.

— Quand ces trois corps d'albâtre atteignaient le rivage,
D'abord j'ai cru, dit-il, que c'était mon image
Qui, de cent flots brisés prompte à suivre la loi,
Ondoyante volait et s'élançait vers moi.

Mais Alcide inquiet, que presse un noir augure,
Va, vient, le cherche, crie ; auprès de l'onde pure,
« Hylas ! Hylas ! » il crie et mille et mille fois.
Le jeune enfant de loin croit entendre sa voix,
Et du fond des roseaux, pour le tirer de peine,
Lui répond une voix non entendue et vaine.

XXXI

ORPHÉE

Ainsi quand de l'Euxin la Déesse étonnée
Vit du premier vaisseau son onde sillonnée,
Aux héros de la Grèce, à Colchos appelés,
Orphée expédiait les mystères sacrés
Dont sa mère immortelle avait daigné l'instruire.
Près de la poupe assis, appuyé sur sa lyre,
Il chantait quelles lois à ce vaste univers
Impriment à la fois des mouvements divers,
Quelle puissance entraîne ou fixe les étoiles,
D'où le souffle des vents vient animer les voiles,
Dans l'ombre de la nuit quels célestes flambeaux
Sur l'aveugle Amphitrite éclairent les vaisseaux.
Ardents à recueillir ces merveilles utiles,
Autour du demi-dieu les princes immobiles
Aux accents de sa voix demeuraient suspendus,
Et l'écoutaient encor quand il ne chantait plus.

XXXII

LE RETOUR D'ULYSSE

.....
Se tait, baisse les yeux et sous un front paisible
Lui garde dans son cœur sa réponse terrible.

.....
Sourit, mais d'un sourire amer et meurtrier.

.....
 Et portent à mon lit une envie adultère.

.....
 Il se dépouille alors, prêt à parler en maître,
 De ces lambeaux trompeurs qui l'ont fait méconnaître,
 S'élance sur le seuil, l'arc en main ; à ses pieds
 Verse au carquois fatal tous les traits confiés ;
 Et là : — « Nous achevons un jeu lent et pénible,
 Princes ; tentons un but plus neuf, plus accessible,
 Et si les Dieux encor me gardent leur faveur... »

Et la flèche aussitôt, docile à l'arc vengeur,
 Va sur Antinoüs se fixer d'elle-même.
 Le fier Antinoüs dans cet instant suprême
 Tenait en main sa coupe, ouvrage précieux
 Où pétillait dans l'or un vin délicieux.
 La crainte, le trépas sont loin de sa pensée,
 Et qu'un seul homme, aux yeux d'une troupe empressée
 Plus que vingt bras armés quand son bras serait fort,
 Pût oser l'attaquer et lui porter la mort.
 Sur ses lèvres déjà la coupe reposée
 Du nectar écumant lui versait la rosée,
 Quand le fer, qu'à grand bruit fait voler l'arc nerveux,
 Vient lui percer la gorge et sort dans ses cheveux.
 Sa tête se renverse et l'entraîne et succombe.
 La coupe de sa main fuit. Il expire. Il tombe.
 Sa bouche, tous ses traits en longs et noirs torrents
 Jaillissent. Sous ses pieds agités et mourants,
 Table, vases, banquet, tout tombe, tout s'écroule,
 Tout est souillé de sang.

De leurs sièges en foule

Ils s'élancent soudain. Confus, tumultueux,
 Ils errent. Leurs regards sur les murs somptueux

Cherchent, fouillent partout ; et rien à leur vengeance
 Ne présente une épée ou le fer d'une lance.
 Ils entourent Ulysse, et d'un œil de courroux :
 « Malheureux étranger, si peu sûr de tes coups,
 Tremble, tu paieras cher ton erreur homicide ;
 Ta main ne sera plus imprudente et perfide ;
 Du premier de nos Grecs elle tranche les jours ;
 Mais, malheureux, ton corps va nourrir les vautours. »
 Insensés ! d'une erreur ils le croyaient coupable ;
 Ils ne présumaient pas que ce coup formidable
 Pour eux d'un même sort était l'avant-coureur.

Ulysse, sur eux tous roulant avec fureur
 Un regard enflammé d'une sanglante joie :
 « Vous ne m'attendiez plus des campagnes de Troie,
 Lâches, qui, loin de moi, dévorant ma maison,
 De tous mes serviteurs payant la trahison,
 Osiez porter vos vœux au lit de mon épouse,
 Sans redouter des Dieux la vengeance jalouse,
 Ou qu'aucun bras mortel osât me secourir ?
 Tremblez, lâches, tremblez : vous allez tous mourir. »

• • • • •

XXXIII

PANNYCHIS

Plusieurs jeunes filles entourent un petit enfant, le caressent... « On dit que tu as fait une chanson pour Pannychis, ta cousine ?... — Oui, je l'aime, Pannychis... elle est belle ; elle a cinq ans comme moi... Nous avons arrondi en berceau ces buissons de roses... Nous nous

promenons sous cet ombrage... On ne peut nous y troubler, car il est trop bas pour qu'on y puisse entrer. Je lui ai donné une statue de Vénus que mon père m'a faite avec du buis : elle l'appelle sa fille, elle la couche sur des feuilles de rose dans une écorce de grenade... Tous les amants font toujours des chansons pour leur bergère... et moi aussi, j'en ai fait une pour elle... — Eh bien ! chante-nous ta chanson, et nous te donnerons des..., des figues mielleuses... — Donnez-les-moi d'abord, et puis je vais chanter... »

Il tend ses deux mains... on lui donne... et puis,

D'une voix claire et douce il se met à chanter :

Ma belle Pannychis, il faut bien que tu m'aimes ;
 Nous avons même toit, nos âges sont les mêmes.
 Vois comme je suis grand, vois comme je suis beau.
 Hier je me suis mis auprès de mon chevreau ;
 Par Pollux et Minerve ! il ne pouvait qu'à peine
 Faire arriver sa tête au niveau de la mienne.
 D'une coque de noix j'ai fait un abri sûr
 Pour un beau scarabée étincelant d'azur ;
 Il couche sur la laine, et je te le destine.
 Ce matin j'ai trouvé parmi l'algue marine
 Une vaste coquille aux brillantes couleurs ;
 Nous l'emplirons de terre, il y viendra des fleurs.
 Je veux, pour te montrer une flotte nombreuse,
 Lancer sur notre étang des écorces d'yeuse.
 Le chien de la maison est si doux ! Chaque soir
 Mollement sur son dos je veux te faire asseoir ;
 Et, marchant devant toi jusques à notre asile,
 Je guiderai les pas de ce coursier docile.

... Il s'en va bien baisé, bien caressé... Les jeunes beautés le suivent de loin. Arrivées aux rosiers, elles regardent par-dessus le berceau, sous lequel elles les voient

occupés à former avec des buissons de myrte et de roses un temple de verdure autour d'un petit autel, pour leur statue de Vénus. Elles rient. Ils lèvent la tête, les voient et leur disent de s'en aller. On les embrasse... et, en s'en allant, la jeune Myro dit : « O heureux âge !... Mes compagnes, venez voir aussi chez moi les monuments de notre enfance... J'ai entouré d'une haie, pour le conserver, le jardin que j'avais alors... Une chèvre l'aurait brouté tout entier en une heure... C'est là que je vivais avec..... ; il m'appelait déjà sa femme, et je l'appelais mon époux... Nous n'étions pas plus hauts que telle plante... Nous nous serions perdus dans une forêt de thym... Vous y verrez encore le romarin et... s'élever en berceau comme des cyprès autour du tombeau de marbre où sont écrits les vers d'Anyté... Mon bien-aimé m'avait donné une cigale et une sauterelle. Elles moururent, je leur élevai ce tombeau parmi le romarin. J'étais en pleurs... La belle Anyté passa, sa lyre à la main : « Qu'as-tu ? me demanda-t-elle. — Ma cigale et ma sauterelle sont mortes... — Ah ! me dit-elle, nous devons tous mourir... » (Cinq ou six vers de morale.) Puis elle écrivit sur la pierre :

O sauterelle, à toi, rossignol des fougères,
A toi, verte cigale, amante des bruyères,
Myro de cette tombe élève les honneurs,
Et sa joue enfantine est humide de pleurs ;
Car l'avare Achéron, les Sœurs impitoyables
Ont ravi de ses jeux ces compagnes aimables.

XXXIV

Les esclaves d'Amour ont tant versé de pleurs !
S'il a quelques plaisirs, il a tant de douleurs.
Qu'il garde ses plaisirs. Dans un vallon tranquille,
Les Muses contre lui nous offrent un asile :

Les Muses, seul objet de mes jeunes désirs,
 Mes uniques amours, mes uniques plaisirs.
 L'Amour n'ose troubler la paix de ce rivage.
 Leurs modestes regards ont, loin de leur bocage,
 Fait fuir ce Dieu cruel, leur légitime effroi.
 Chastes Muses, veillez, veillez toujours sur moi.

XXXV

Non, non, le Dieu d'Amour n'est point l'effroi des Muses.
 Elles cherchent ses pas, elles aiment ses ruses.
 Le cœur qui n'aime rien a beau les implorer,
 Leur troupe qui s'enfuit ne veut pas l'inspirer.
 Qu'un amant les invoque, et sa voix les attire.
 C'est ainsi que toujours elles montent ma lyre.
 Si je chante les Dieux, ou les héros, soudain
 Ma langue balbutie et se travaille en vain.
 Si je chante l'amour, ma chanson d'elle-même
 S'écoule de ma bouche et vole à ce que j'aime.

O crédules amants, écoutez donc au moins
 De vos baisers secrets ces mobiles témoins,
 Ces flots d'azur errants sous vos belles Dryades,
 Byblis, Cœnone, Alphée et tant d'autres Naiades,
 Qui murmurent encor de doux gémissements.
 Tous furent autrefois de crédules amants
 Qui, se fondant en pleurs, et changés en fontaines,
 Par la pitié des Dieux serpentent dans vos plaines.

XXXVI

CHANSON DES YEUX

(Le commencement est imité de Shak. f. p. of Henry IV.)

Viens : là, sur des joncs frais ta place est toute prête.
Viens, viens. Sur mes genoux viens reposer ta tête.
Les yeux levés vers moi, tu resteras muet,
Et je te chanterai la chanson qui te plaît.
Comme on voit, au moment où Phœbus va renaître,
La nuit prête à s'enfuir, le jour prêt à paraître,
Je verrai tes beaux yeux, les yeux de mon ami,
En un demi-sommeil se fermer à demi.
Tu me diras : « Adieu, je dors, adieu, ma belle.
— Adieu, dirai-je, adieu, dors, mon ami fidèle,
Car le... aussi dort le front vers les cieux, »
Et j'irai te baiser et le front et les yeux.

Ne me regarde point, cache, cache tes yeux ;
Mon sang en est brûlé ; tes regards sont des feux.
Viens, viens. Quoique vivant et dans ta fleur première,
Je veux avec mes mains te fermer la paupière,
Ou, malgré tes efforts, je prendrai tes cheveux
Pour en faire un bandeau qui te cache les yeux.

Cette fin est également imitée de Shakespeare, *Mesure pour mesure*, acte IV, sc. 1. C'est à ce dernier morceau que le titre *Chanson des yeux* est appliqué par l'auteur.

XXXVII

UN JEUNE HOMME FOU PAR AMOUR

Pour lui, ce Praxitèle a de sa main savante
 Des antres de Paros fait sortir une amante ;
 Car, malheureux rival d'Anchise et de Pâris,
 Il aime ce beau marbre, image de Cypris.
 Il a su, se cachant au fond du sanctuaire,
 Passer toute une nuit près de l'idole chère
 Dont les contours divins ont laissé voir au jour
 La trace des fureurs d'un fol et vain amour.
 Il est toujours au temple avec son immortelle,
 Et là, seul, il la flatte, il lui dit qu'elle est belle,
 L'appelle par des noms mielleux, tendres, brûlants,
 Et parcourt à plaisir et son sein et ses flancs.
 D'autres fois il arrive inquiet, irascible,
 La gronde, la nommant dure, froide, insensible ;
 Lui dit qu'elle est de pierre et qu'elle est sans appas
 Puis lui pardonne, pleure, et la tient dans ses bras.
 « Baise-moi, » lui dit-il. Et sa bouche insensée
 Baise et presse longtemps cette bouche glacée,
 D'un doux reproche encor la caresse ; et sa main
 La punit mollement d'un injuste dédain.

Lucian. *Amor.*

ÉPIGRAMMES

I. ERICHTON

J'apprends, pour disputer un prix si glorieux,
 Le bel art d'Érichton, mortel prodigieux

Qui sur l'herbe glissante, en longs anneaux mobiles,
Jadis homme et serpent, traînait ses pieds agiles.
Élevé sur un axe, Érichton le premier
Aux liens du timon attacha le coursier,
Et vainqueur, près des mers, sur les sables arides,
Fit voler à grand bruit les quadriges rapides.
Le Lapithe hardi, dans ses jeux turbulents,
Le premier, des coursiers osa presser les flancs.
Sous lui, dans un long cercle achevant leur carrière,
Ils surent aux liens livrer leur tête altière,
Blanchir un frein d'écume, et, légers, bondissants,
Agiter, mesurer leurs pas retentissants.

2. LA NYMPHE ENDORMIE

Je sais, quand le midi leur fait désirer l'ombre,
Entrer à pas muets sous le roc frais et sombre
D'où, parmi le cresson et l'humide gravier,
La Naiade se fraye un oblique sentier.
Là j'épie à loisir la Nymphé blanche et nue
Sur un banc de gazon mollement étendue,
Qui dort, et sur sa main, au murmure des eaux,
Laisse tomber son front couronné de roseaux.

3. UN JEUNE HOMME DIRA

J'étais un faible enfant qu'elle était grande et belle.
Elle me souriait et m'appelait près d'elle.
Debout sur ses genoux, mon innocente main
Parcourait ses cheveux, son visage, son sein,
Et sa main quelquefois, aimable et caressante,
Feignait de châtier une enfance imprudente.

C'est devant ses amants, auprès d'elle confus,
 Que la fière beauté me caressait le plus.
 Que de fois (mais, hélas ! que sent-on à cet âge ?)
 Les baisers de sa bouche ont pressé mon visage !
 Et les bergers disaient, me voyant triomphant :
 « O ! que de biens perdus ! O trop heureux enfant ! »

4. LA LEÇON DE FLUTE

Toujours ce souvenir m'attendrit et me touche,
 Quand lui-même, appliquant la flûte sur ma bouche,
 Riant et m'asseyant sur lui, près de son cœur,
 M'appelait son rival et déjà son vainqueur.
 Il façonnait ma lèvre inhabile et peu sûre
 A souffler une haleine harmonieuse et pure.
 Et ses savantes mains prenaient mes jeunes doigts,
 Les levaient, les baissaient, recommençaient vingt fois
 Leur enseignant ainsi, quoique faibles encore,
 A fermer tour à tour les trous du buis sonore.

5. TRADUCTION DE PLATON

Là reposait l'Amour, et sur sa joue en fleur
 D'une pomme brillante éclatait la couleur.
 Je vis, dès que j'entrai sous cet épais bocage,
 Son arc et son carquois suspendus au feuillage.
 Sur des monceaux de rose au calice embaumé
 Il dormait ; un souris sur sa bouche formé
 L'entr'ouvrait mollement, et de jeunes abeilles
 Venaient cueillir le miel de ses lèvres vermeilles.

6. A CHROMIS

Accours, jeune Chromis, je t'aime et je suis belle,
Blanche comme Diane et légère comme elle,
Comme elle grande et fière. Et les bergers, le soir,
Quand, le regard baissé, je passe sans les voir,
Doutent si je ne suis qu'une simple mortelle,
Et, me suivant des yeux, disent : Comme elle est belle !

7. NYMPHES ET SATYRES

Les nymphes dansent au clair de la lune.

Le Satyre joyeux, au regard enflammé,
Crie, en des bonds légers les lance, les entraîne,
Et de son pied fendu fait retentir l'arène.

De nuit, la Nymphé errante à travers le bois sombre
Aperçoit le Satyre ; et, le fuyant dans l'ombre,
De loin, d'un cri perfide elle va l'appelant.
Le pied de chèvre accourt sur sa trace volant ;
Et dans une eau stagnante à ses pas opposée,
Tombe ; et sa plainte amère excite leur risée.

8. LE BOUC ET LE SATYRE

L'impur et fier époux que la chèvre désire
Baisse le front, se dresse et cherche le Satyre.
Le Satyre averti de cette inimitié
Affermit sur le sol la corne de son pié ;
Et leurs obliques fronts lancés tous deux ensemble
Se choquent ; l'air frémit ; le bois s'agite et tremble.

9. LE SATYRE

Toi, de Mopsus ! Ami, non loin de Bérécynthe,
 Certain Satyre un jour trouva la flûte sainte
 Dont Hyagnis calmait ou rendait furieux
 Le cortège énervé de la mère des Dieux.
 Il appelle aussitôt, du Sangar au Méandre,
 Les Nymphes de l'Asie, et leur dit de l'entendre ;
 Que tout l'art d'Hyagnis n'était que dans ce bui ;
 Qu'il a, grâce au destin, des doigts tout comme lui.
 On s'assied. Le voilà qui se travaille et sue,
 Souffle, agite ses doigts, tord sa lèvre touffue,
 Enfle sa joue épaisse, et fait tant qu'à la fin
 Le buis résonne et pousse un cri rauque et chagrin.
 L'auditoire étonné se lève, non sans rire.
 Les éloges railleurs fondent sur le Satyre
 Qui pleure, et des chiens même, en fuyant vers le bois,
 Évite, comme il peut, les dents et les abois.

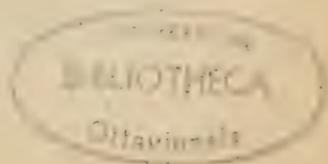
10. DIALOGUE

A

Tu sais, tu te souviens dans quels nobles combats
 Quel animal bourbeux vient défier Pallas.

B

Tu sais, tu te souviens dans quel plaisant délire
 Quel animal bruyant chanta contre la lyre ?



II

Fille du vieux pasteur, qui d'une main agile
 Le soir emplis de lait trente vases d'argile,
 Crains la génisse pourpre, au farouche regard,
 Qui marche toujours seule et qui paît à l'écart.
 Libre, elle lutte et fuit, intraitable et rebelle.
 Tu ne presseras point sa féconde mamelle,
 A moins qu'avec adresse un de ses pieds lié
 Sous un cuir souple et lent ne demeure plié.

(Vu et fait à Catillon, près Forges, le 4 août 1792, et écrit à Gournay le lendemain.)

12. TIRÉ DE MOSCHUS

Nouveau cultivateur, armé d'un aiguillon,
 L'Amour guide le soc et trace le sillon ;
 Il courbe sous le joug les taureaux qu'il enchaîne.
 Son bras porte le grain qu'il sème dans la plaine ;
 Levant le front, il crie au monarque des Dieux :
 « Toi, mûris mes moissons, de peur que loin des cieux
 Au joug d'Europe encor ma vengeance puissante
 Ne te fasse plier ta tête mugissante. »

13

.
 Ne te souvient-il plus que les bois de Célène
 Virent punir jadis une audace aussi vaine ?
 Si Marsyas aussi n'eût bravé ses vainqueurs
 Ni son père Hyagnis, ni les nymphes ses sœurs,

Olympe son ami, les Satyres ses frères,
 N'auraient pleuré des Dieux les victoires sévères,
 Et ne l'auraient point vu, ceint d'humides roseaux,
 Errer dans la Phrygie en transparentes eaux.

14

• • • • •
 Soit que son souffle anime un simple chalumeau
 Ou qu'il fasse courir sa lèvre harmonieuse
 Sur neuf roseaux que joint la cire industrielle ;
 Soit quand la flûte droite où voltigent ses doigts
 Vient puiser dans sa bouche une facile voix ;
 Ou quand il fait parler, sur ses lèvres pressée,
 La flûte oblique chère aux grottes du Lycée.

Célène, ville de Phrygie. *Insignes satyro pendente
 Celœna. Stat. lib. 4.*

La flûte, invention phrygienne, fut attribuée à Minerve, Hyagnis, Marsias, Olympe, etc. Voyez Spanheim *sur Callimaque*, et Casaubon *sur Athénée*, lib. XIV, c. 2. Les autres vers sont imités d'Ovide, lib. VI (*Métamorphoses*), et d'Antipater, épigr. XXIX, *Analecta*, vol. II, page 116. (*Note d'André Chénier.*)

Σύριγξ, fistula, la flûte à neuf roseaux. Αύλος, flûte droite, hautbois, clarinette, etc. Invention de Minerve selon quelques-uns ; δόναξ, roseau, simple chalumeau. Πλαγίαυλος, flûte oblique, invention de Pan. (*Note d'André Chénier.*)

15. IMITÉ DE SAPHO

Virginité chérie, ô compagne innocente,
 Où vas-tu ? Je te perds ; ah ! tu fuis loin de moi !
 — Oui, je pars loin de toi ; pour jamais je m'absente,
 Adieu. C'est pour jamais. Je ne suis plus à toi.

16. IMITONS LES ANCIENS

Comme aux bord d'Eurotas
Lorsqu'une épouse est près du terme de Lucine,
On suspend devant elle, en un riche tableau,
Ce que l'art de Zeuxis anima de plus beau ;
Apollon et Bacchus, Hyacinthe, Nirée,
Avec les deux Gémeaux leur sœur tant désirée.
L'épouse les contemple. Elle nourrit ses yeux
De ces objets, honneur de la terre et des cieux ;
Et de son flanc, rempli de ces formes nouvelles,
Sort un fruit noble et beau comme ces beaux modèles.

17

A compter nos brebis je remplace ma mère.
Dans nos riches enclos j'accompagne mon père.
J'y travaille avec lui. C'est moi de qui la main,
Au retour de l'été, fait résonner l'airain
Pour arrêter bientôt d'une ruche troublée
Avec ses jeunes rois la jeunesse envolée.
Une ruche nouvelle à ces peuples nouveaux
Est ouverte. Et l'essaim, conduit dans les rameaux
Qu'un olivier voisin présente à son passage,
Pend en grappe bruyante à son amer feuillage.

18. TRADUCTION

DE LA JOLIE ÉPIGRAMME D'ÉVÉNUS DE PAROS

Ἀτθὶ κόρα, μελίθρεπτε...

Fille de Pandion, ô jeune Athénienne,
 La cigale est ta proie, hirondelle inhumaine,
 Et nourrit tes petits qui, débiles encor,
 Nus, tremblants, dans les airs n'osent prendre l'essor.
 Tu voles, comme toi la cigale a des ailes.
 Tu chantes, elle chante. A vos chansons fidèles
 Le moissonneur s'égaie, et l'automne orageux
 En des climats lointains vous chasse toutes deux.
 Oses-tu donc porter dans ta cruelle joie
 A ton nid sans pitié cette innocente proie ?
 Et faut-il voir périr un chanteur sans appui
 Sous la morsure, hélas ! d'un chanteur comme lui ?

19. L'AUBE

.
 Salut, aube au teint frais, jeune sœur de Zéphyre,
 Descends, Muse, chantons, apporte-moi ma lyre.
 L'oiseau, sur son rameau, mélodieux réveil !
 De l'abri de son aile, asile du sommeil,
 A retiré sa tête, et de sa voix légère
 Va chanter tout le jour. Qu'aurait-il mieux à faire ?

20. L'ÉTOILE

O quel que soit ton nom, soit Vesper, soit Phosphore,
 Messager de la nuit, messager de l'aurore,
 Cruel astre au matin, le soir astre si doux !
 Phosphore, le matin, loin de nos bras jaloux,
 Tu fais fuir nos amours tremblantes, incertaines ;
 Mais le soir, en secret, Vesper, tu les ramènes.
 La vierge que la nuit à l'hymen doit livrer
 Doute et craint que Vesper se hâte d'arriver.
 Puis, aux bras d'un époux, elle accuse Phosphore
 De rallumer trop tôt les flambeaux de l'aurore.
 Brillante étoile, adieu. Le jour s'avance. Cours,
 Ramène-moi bientôt la nuit et mes amours.

21

Sous le roc sombre et frais d'une grotte ignorée
 D'où coule une onde pure aux nymphes consacrée,
 Je suivis l'autre jour un doux et triste son
 Et d'un faune plaintif j'ouïs cette chanson :

— Amour, aveugle enfant, quelle est ton injustice !
 Hélas ! j'aime Naïs ; je l'aime sans espoir.
 Comme elle me tourmente, Hylas fait son supplice.
 Écho plaît au berger, il vole pour la voir ;
 Écho loin de ses pas suit les pas de Narcisse,
 Qui la fuit pour baiser un liquide miroir.

.

 Tu l'aimes ; on le sait : crois-tu qu'elle l'ignore ?

Tout l'univers le sait ; tu l'as dit si souvent.
Les roseaux de Midas le répètent au vent.

22. LE NAUFRAGÉ

J'étais père, et je meurs victime du naufrage !
Adieu ma femme, adieu mes chers enfants. O toi,
Nautonier, de retour, si tu tiens le rivage,
Reste avec tes enfants, sois plus sage que moi !

23. (TIRÉ DE THOMSON)

Ah ! prends un cœur humain, laboureur trop avide,
Lorsque d'un pas tremblant l'indigence timide
De tes larges moissons vient, le regard confus,
Recueillir après toi les restes superflus.
Souviens-toi que Cybèle est la mère commune.
Laisse la probité, que trahit la fortune,
Comme l'oiseau du ciel, se nourrir à tes pieds
De quelques grains épars sur la terre oubliés.

24

Ah ! ce n'est point à moi qu'on s'occupe de plaire.
Ma sœur plus tôt que moi dut le jour à ma mère.
Si quelques beaux bergers apportent une fleur,
Je vois qu'en me l'offrant ils regardent ma sœur.
S'ils vantent les attrait dont brille mon visage,
Ils disent à ma sœur : « C'est ta vivante image. »
Ah ! pourquoi n'ai-je encor vu que douze moissons ?
Nul amant ne me flatte en ses douces chansons ;

Nul ne dit qu'il mourra si je suis infidèle.
Mais j'attends. L'âge vient. Je sais que je suis belle.
Je sais qu'on ne voit point d'attraits plus désirés
Qu'un visage arrondi, de longs cheveux dorés,
Dans une bouche étroite un double rang d'ivoire,
Et sur de beaux yeux bleus une paupière noire.

25. A LA SEINE

Des vallons de Bourgogne, ô toi, fille limpide,
Qui pares de raisins ton front pur et liquide,
Belle Seine, à pas lents, de ton berceau sacré
Descends, tandis qu'assise en cet antre azuré,
D'un vers syracusain la Muse de Mantoue
Fait résonner ton onde où le cygne se joue.

26. A UNE ANGLAISE

Si ton âme a goûté la voix pure et facile
Dont Pope répétait les accents de Virgile ;
Si quelques doux tableaux et quelques sons touchants
De l'antique Spenser te font aimer les chants ;
Viens voir aussi comment, aux bords de notre Seine,
La Muse de Sicile et chante et se promène ;
Les tableaux qu'elle invente, et les accents nouveaux
Que répètent nos bois, nos Nymphes, nos coteaux.

27. CONTRE L'HIRONDELLE

Que te ferai-je ? dis ! babillarde hirondelle ?
Veux-tu qu'avec le fer je te coupe ton aile ?

Térée impatient, veux-tu qu'avec mes doigts
 Je t'ôte cette langue et l'importune voix
 Qui vient, dès le matin, du sommeil ennemie,
 A mes songes heureux enlever mon amie ?

28. IMITÉ DE LA XVI^e IDYLLE DE BION

Bel astre de Vénus, de son front délicat
 Puisque Diane encor voile le doux éclat,
 Jusques à ce tilleul, au pied de la colline,
 Prête à mes pas secrets ta lumière divine.
 Je ne vais point tenter de nocturnes larcins,
 Ni tendre aux voyageurs des pièges assassins.
 J'aime : je vais trouver des ardeurs mutuelles,
 Une nymphe adorée, et belle entre les belles,
 Comme parmi les feux que Diane conduit
 Brillent tes feux si purs ornement de la nuit.

29. LE PARJURE

Le vers 38 et les trois suivants¹ sont d'une beauté inexprimable. Je ne crois pas qu'aucun poète puisse en offrir quatre autres plus touchants, plus pathétiques, plus remplis de mélancolie et de larmes. Il n'y a rien de pareil dans l'imitation de Virgile. On trouve dans l'*Énéide* : *Silent late loca*, qui a quelque rapport avec l'expression de Théocrite. La répétition qu'il en fait est au-dessus de l'éloge. Voici comment je viens d'essayer de rendre ces vers divins :

La mer en ce moment se tait ; les vents se taisent.
 Mais l'amour, mais, ô Dieux ! la honte, la douleur,

1. De la deuxième idylle de Théocrite.

Ne se taisent jamais dans le fond de mon cœur !
 Je brûle, je l'adore, hélas ! quand sa promesse
 (Le parjure !) a séduit, a trompé ma faiblesse !

Voici les quatre vers traduits :

ἤνιδε σιγῇ μὲν πόντος, σιγῶντι δ' ἀῖται·
 ἃ δ' ἐμὰ οὐ σιγῇ στέρωνων ἐντοσθεν ἀνία.
 ἀλλ' ἐπὶ τήνιν πάσα καταίθομαι, ὅς με τάλαιναν
 ἀντὶ γυναικὸς ἔθηκε κακὰν καὶ ἀπάρθενον ἦμεν.

30. A F. DE PANGE

De Pange, c'est vers toi qu'à l'heure du réveil
 Court cette jeune idylle au teint frais et vermeil.
 Va trouver mon ami, va, ma fille nouvelle,
 Lui disais-je. Aussitôt, pour te paraître belle,
 L'eau pure a ranimé son front ses yeux brillants.
 D'une étroite ceinture elle a pressé ses flancs,
 Et des fleurs sur son sein, et des fleurs sur sa tête,
 Et sa flûte à la main, sa flûte qui s'apprête
 A défier un jour les pipeaux de Segrais,
 Seuls connus parmi nous aux Nymphes des forêts.

31

Voilà ce que chantait aux Naiades prochaines
 Ma Muse jeune et fraîche, amante des fontaines,
 Assise au fond d'un antre aux Nymphes consacré,
 D'acanthé et d'aubépine et de lierre entouré.
 L'Amour, qui l'écoutait caché dans le feuillage,
 Sortit, la salua Sirène du bocage.
 Ses blonds cheveux flottants par lui furent pressés
 D'hyacinthe et de myrte en couronne tressés :

« Car ta voix, lui dit-il, est douce à mon oreille
Comme le doux cytise à la mielleuse abeille. »

POÉSIES DIVERSES

I. DÉBUT D'IDYLLE

(Légère imitation d'un sonnet de Zappi.)

Près des bords où Venise est reine de la mer,
Le gondolier nocturne, au retour de Vesper,
D'un aviron léger bat la vague aplanie,
Chantant Renaud, Tancrède et la belle Erminie.
Il aime les chansons, il chante. Sans désir,
Sans gloire, sans projets, sans craindre l'avenir,
Il chante, et, cheminant sur le liquide abîme,
Sait égayer ainsi sa route maritime.
. Comme lui je me plais à chanter.
Les rustiques chansons que j'aime à répéter
Adoucissent pour moi la route de la vie,
Route amère et souvent de naufrages suivie.

Viens donc, tu vas ouïr, ami, ce qu'Alexis
Écoute et puis répond à son tour à Daphnis.
Alexis et Daphnis, de campagnes voisines,
Se trouvèrent ensemble au penchant des collines,
Tous deux jeunes, tous deux ornés de blonds cheveux,
Tous deux nés aux chansons, à la flûte tous deux.

2. DÉDICACE DE « L'ESCLAVE » A MILADY COSWAI

Un frais zéphir d'été promené sur les eaux
Émeut moins doucement l'ombrage et les roseaux.

Sur une mer brillante, un ciel semé d'étoiles
 A s'approcher de terre enhardit moins les voiles,
 Vers l'ardente Clytie un regard du soleil
 Le fait moins se pencher sur son disque vermeil,
 Que l'éloquent regard d'une belle attentive
 N'émeut et n'encourage une Muse craintive.

.

Brillante comme vous, comme vous calme et belle,
 Les yeux, avec amour, se porteraient sur elle.

Voici la note qu'écrivait Louis-Sauveur de Chénier
 sur M^{me} Coswai en 1819 :

« Milady Coswai était alors une jeune dame anglaise,
 pleine de grâce et de candeur, qui joignait à la beauté
 l'amour des beaux-arts et un talent assez distingué pour
 la peinture qu'elle pratiquait assidûment. Elle a gravé
 à l'eau-forte, avec esprit et légèreté, divers sujets de sa
 composition ou tirés des tableaux de Raphaël, Rubens
 et autres artistes célèbres. Bartolozzi a gravé à la manière
 du crayon son portrait peint par elle-même. L'enthousiasme
 des beaux-arts et la beauté du climat déterminèrent cette
 femme intéressante à se fixer à Rome où l'on croit qu'elle
 existe encore (1819), et qu'elle continue à cultiver la
 peinture. »

.

Dirait : Que cette Muse est belle et séduisante !
 Que son éclat est doux ! que sa grâce est décente !
 Dans sa simplicité que de charmes secrets !
 Qu'une fierté modeste ennoblit tous ses traits !
 Qu'on la quitte avec peine ! et que sa voix aimable
 Vous laisse au loin dans l'âme une trace durable !

Tel serait leur langage ; et mes vers répétés
Encore après mille ans seraient lus et vantés.

.
Au moins daignez souffrir que cette main suspende
A votre belle image une rustique offrande ;
Accueillez mon Esclave

.
Il pleure loin de lui sa famille éplorée.
Vos parents loin de vous, vous, leur bien, leur orgueil,
Feraient couler vos pleurs et vivraient dans le deuil.
Il aime, et de regrets son âme est consumée.
Amour profond, brûlant, comme vous eût aimée
Tout mortel dont l'aspect serait doux à vos yeux,
Dont vos regrets suivraient l'absence et les adieux,
Dont le nom remplirait vos pensers solitaires.

. Ah ! si le sort jaloux !...
Mais quels désirs ont droit de monter jusqu'à vous ?
Toutefois

.
Et de l'humble mortel un vœu religieux
S'élance impunément jusqu'au trône des dieux.

3. A MARIE COSWAI

Docte et jeune Coswai, des neuf sœurs honorée,
Au Pinde, à tous les arts par elles consacrée,
Mes bergers en dansant t'appellent à leurs jeux,
Donne-leur un regard. Tu trouveras chez eux
Ce qu'en toi chaque jour tu trouves dès l'enfance,
Le calme et les plaisirs qui suivent l'innocence.

Accueille mes hameaux. Leurs chansons, leur bonheur
Sont doux comme tes yeux et purs comme ton cœur.
Mes chants, aimés de Flore et de ses sœurs divines,
N'ont point l'ambre et le fard des Muses citadines.
Je ne viens point t'offrir, dans mes vers ingénus,
De ces bergers français à Palès inconnus.
Ma Muse grecque et simple et de fleurs embellie,
Visitant son Alphée et ta noble Italie,
A retenu les airs qu'en ces lieux séducteurs
Souvent à son oreille ont chantés les pasteurs.
Souvent près d'une grotte, au bord d'une fontaine,
Elle va se cacher dans l'écorce d'un chêne,
Et sans bruit elle écoute, elle apprend à chanter
Ce qu'aux Dieux des forêts elle entend répéter.

4. A D'. Z...

Enfant ailé, seul Dieu de mes jeunes travaux,
A qui fais-tu ce don de mes bouquets nouveaux ?
A toi, belle D'. Z... Pour toi mes mains rustiques
Ont formé le tissu de ces fleurs bucoliques.
Viens voir dans nos hameaux quel encens t'est plus
Quelle Déesse enfin tu veux être pour nous. [doux,
Soit que ta main, tenant la faucille et l'eau pure,
Veuille aux roses tes sœurs prodiguer leur culture,
Ou bien de fruits dorés couronner les rameaux ;
Ou soit que ton beau corps, caché dans les roseaux,
Aime mieux habiter sous les ondes limpides ;
Soudain Flore et Pomone et Naiades humides
Souscrivent à ton choix, et laissent en tes mains
L'empire des vergers, des eaux ou des jardins.
Moi, pontife, à tes pieds, en des fêtes chéries,
J'apporte des pasteurs les offrandes fleuries ;

Je les vois sur ton front étaler leur éclat ;
 Plus d'éclat luit encor sur ton front délicat ;
 De plus fraîches couleurs ta joue est animée ;
 Leurs parfums sont moins purs que ta bouche embau-
 Mourantes sur ton sein, je les vois se flétrir ; [mée ;
 Il est bien doux d'y vivre et bien doux d'y mourir.



O Nymphé du ruisseau, sors de ton onde, sors ;
 Prends ces chants de berger médités sur tes bords,
 Porte-les à D'. Z. N., cette belle insulaire.
 A leurs sons amoureux puisse-t-elle se plaire !
 Et, le ris sur la bouche, au-devant de tes pas,
 Venir les recevoir de ses doigts délicats !
 Le matin d'un beau jour frais, calme, sans nuage,
 Est moins fleuri, moins pur, moins doux que son visage.
 Dis-lui, car tu le sais, oh ! dis-lui quel amour,
 Dis-lui quel souvenir me poursuit chaque jour.
 Dis-lui pour qui ma voix, en soupirs égaré,
 Fait gémir les détours de ta grotte azurée ;
 Dis-lui quel nom ma bouche, au sein de tes roseaux,
 Enseigne à répéter à ton peuple d'oiseaux.

5. LES SAISONS

L'hiver sous ses frimas tient la terre enchaînée.
 Le printemps les dissipe, et lui-même il s'enfuit.
 L'été vient ; il s'écoule et Pomone le suit ;
 Et bientôt aux frimas ils ramènent l'année.

L'hiver vole et s'étend sur la contrée, et, à son passage,
 ses ailes humides, froides, glacées, sèchent et flétrissent
 l'herbe, les fleurs, etc...

Déjà l'hiver expire, et Phœbus dans son cours
 Partage également et les nuits et les jours.
 Nos champs verront bientôt revenir l'hirondelle.
 Que j'aime à contempler
 Ces arbres, nus encor, de nouveaux feux dorés,
 Et des toits d'alentour les faîtes colorés,
 Et là, cet humble toit, que des chaumes composent,
 Deux pigeons, au soleil, ensemble s'y reposent ;
 Leurs yeux et leurs baisers s'unissent mollement.
 Leur plumage s'agite et frémit doucement.
 Hélas ! je sens couler dans mon âme inquiète
 Une mélancolie et profonde et muette ;
 Quelque chose me manque, et je ne sais quels vœux...
 Ah ! faut-il être seul et témoin de leurs jeux !

On dit que l'on a vu, de roses couronné,
 Le jeune et beau Printemps sur nos bords ramené.
 C'est aux autres amants dont l'amante est fidèle
 De chanter les douceurs de la saison nouvelle.
 Thestilis m'abandonne ; elle a trahi sa foi ;
 Il n'est plus de printemps ni de roses pour moi.

Primavera per me piu non è mai.
 Petrarq., sonnet 9.

Tout aime pendant l'été... sur la terre... dans l'air... dans la mer... les poissons... c'est alors que les jeunes Néréides soupirent et que la fraîcheur des eaux n'empêche pas leurs joues d'être enflammées... c'est alors que les Tritons et les dieux marins les poursuivent dans les vallons maritimes à travers les rocs, les bancs de perles, les grottes de stalactites, les arrêtent par leurs beaux cheveux, les couvrent de baisers, et de leurs bras nerveux les renversent sur les bancs de corail...

Viens, Galathée, fille de Nérée, sors de la mer... viens sur le rivage... viens poser tes mains fraîches et humides sur mon visage brûlant, tandis que mes mains feront découler l'eau de tes beaux cheveux.

Je veux peindre un groupe maritime comme celui de Virgile... des grottes de roc... des bancs de perles... et *cæsariam effusæ nitidam per candida colla.*

Les grottes sous-marines.

6

Vous, habitants ailés de l'ombre et des bocages,

Jeunes oiseaux... venez... A cette muraille tournée vers l'orient, et le long de laquelle coule une source... j'ai attaché pour vous le grillage d'une volière... Venez... Voulez-vous passer l'année à chercher un peu de grain pour vous nourrir?... ici vous aurez de la nourriture à foison... J'ai couvert le mur de coquillages... La fontaine descendra en cascades dans les bassins faits avec de plus grandes coquilles, où, le matin, vous baignerez votre tête et vous tremperez vos ailes...

Le loriot joyeux, et l'aigre sauterelle,
Et des bords de Téthys la criarde hirondelle.

.

L'Alcyon sur les mers, près des toits l'hirondelle,
Le cygne au bord du lac, sous le bois Philomèle.

. Auprès de ces rameaux
Où l'habile Arachné, fileuse vigilante,
A suspendu les nœuds de sa trame flottante.

.
.

Le frais zéphyre, époux de la fraîche rosée,

Sur le bord des ruisseaux fait éclore ses fleurs,
 Famille aux doux parfums, peuple aux mille couleurs.

L'air trempé des parfums que respirent les fleurs.

Le lys est le plus beau des enfants du zéphyre,
 Il lève un front superbe et demande l'empire.
 Des suaves esprits dans sa coupe formés,
 L'air, les eaux, le bocage, au loin sont embaumés.
 Sous l'herbe, loin des yeux, plus aimable et moins belle,
 La violette fuit. Son parfum la révèle,
 Avertit qu'elle est là ; que, voulant se cacher,
 Là, pour le sein qu'on aime, il faut l'aller chercher.

Quittant sa forme, hélas ! non son âme première,
 Le beau Narcisse en fleur, aux rives des ruisseaux,
 Aime encore à se voir dans le cristal des eaux.

Et la foudre des dieux respecte les lauriers.

L'ombre pâle du saule, amant de la Naïade

Je suis la fleur des champs et le lys des vallées.

Le myrte craint les froids de l'hiver, nul arbre ne les
 craint davantage, *metuentem frigora myrtum*, Ovid.,
 lib. I, él. xv. Le berger poète et amoureux peut faire
 allusion à cela en disant qu'il aime l'été...

Le myrte armé d'un fer est la lance guerrière ;
 Les carquois sont remplis du cormier belliqueux ;
 La Crète en arc pliant courbe l'if tortueux.

Il faut y parler d'un grand nombre d'arbres et de végétaux, avec des circonstances, des peintures, des épithètes caractéristiques et brillantes.

Herba lapathi prata amantis. L'oseille amante des prairies. L'amandier fleuri qui ouvre le printemps ainsi que l'abricotier... tous deux ont des fleurs belles et blanches... Le pêcher aux fleurs qui ont la couleur et presque la forme de petites roses... herbes, plantes... Les menthes embaumées.

Je chéris la solitude, je cherche en traversant les sommets les plus escarpés à descendre, au milieu d'eux, dans une vallée bien solitaire, bien belle, arrosée de brillantes cascades, qui n'ait d'autres habitants que des oiseaux si peu faits à voir des hommes, qu'ils n'en redoutent pas l'approche ; où je puisse croire qu'aucun homme n'a pénétré avant moi ; où je ne reconnaisse, sur le sable, d'autres pas que ceux d'un chamois, qui est venu là se dérober à la poursuite du chasseur ; ou d'un chevreau qui est venu jusque-là en s'égarant loin de sa mère dont les pas l'ont cherché, et les gémissements l'ont appelé longtemps.

O cette vallée ! avec ses eaux, ses bois, ses cascades, où je viens l'attendre et la voir chaque jour, je voudrais qu'à moi seul connue, du reste des humains elle fût ignorée. Dès qu'un autre berger, attiré par la fraîcheur et les beautés du lieu, y arrive avec son troupeau, je souffre, je suis jaloux... j'ai peur qu'il ne vienne l'attendre et la voir comme moi.

De jeunes vierges rassemblées dans le *Parthénon*, travaillant à des ouvrages d'aiguille, et racontant des histoires. L'une, la dernière, chante *Alceste* en traduisant le beau morceau d'Euripide. Le jeune homme, qui l'a écoutée, entre précipitamment avec le père. Elles se lèvent et rougissent, et il lui dit : — Viens, et sois mon *Alceste*... car ta voix a chanté...

Et la douce vertu respire dans tes yeux.

Il faut peindre des jeunes filles marchant vers la statue d'un Dieu, tenant d'une main, sur leur tête, une corbeille de fleurs, et de l'autre les pans de leur robe... et d'autres attitudes qu'il faut tirer des marbres, des pierres et des peintures antiques.

Représenter une jeune fille qui soulève sa robe jusqu'aux genoux pour entrer dans l'eau.

Rendre cette peinture de Gessner, d'une fille qui, au bord de l'eau, mollement inclinée, retient d'une main les plis de sa robe, et de l'autre, se lave le visage, et attend que l'eau soit calme, se regarde, et rit de se voir si jolie.

Une jeune fille de dix-huit ans fait confidence à son amie de son amour pour le frère de son amie, qui n'a que quatorze ans... « Il ne voudra peut-être pas m'aimer... il me trouvera trop vieille... il est beau... il est blond... il a les yeux si tendres !... L'autre jour, il me regarda en venant te parler :

Je crus sentir mon cœur se fondre et s'écouler
Comme la neige coule au penchant des montagnes
Quand le soleil revient animer nos campagnes.

Un berger tout jeune encore, vantant sa beauté et la décrivant.

Une jeune fille, travaillant près de sa mère, devient distraite et rêveuse ; laisse tomber sa navette... Sa mère la gronde de ce qu'elle ne travaille pas... elle répond (le fragment de Sapho).

(Voici la traduction de ce fragment de Sapho donnée par M. Becq de Fouquières : « Douce mère, non, je n'ai pas la force de pousser la navette ; le désir de revoir ce jeune homme m'opresse : je suis au pouvoir d'Aphrodite. »)

Quand une femme n'avait été mariée qu'une fois, on avait soin de mettre *univira* sur son tombeau. Cornélie le demande à Paullus, dans Properce. (Livre IX, élégie XI, vers 35.)

La pierre de ma tombe à la race future
Dira qu'un seul hymen délia ma ceinture.

Quelques pensées attendrissantes qui commencent entre deux jeunes vierges et peut-être un jeune garçon, ou plus, ou autrement. Ils trouvent parmi la terre et la mousse une pierre où ils voient écrit quelque chose. Ils lisent un mot, puis une demi-phrase... Oh ! voyons, voyons, arrachons toutes les herbes. Découvrons la pierre tout entière... Oh ! ces maudites épines qui me déchirent les doigts... Enfin la pierre entière est déterrée. Une épitaphe intéressante...

Viens, ma (épithète caressante), ma... muse, descendons dans la vallée. Le ciel est ainsi... La terre... Les ruisseaux... Nous écrirons sur la pierre telle et telle chose...

Sous le souffle des vents les forêts ondoyantes.
Un silence confus qui demandait pardon.

Au premier article, il faut que ce soit une troupe de garçons et de filles qui dansent et qui trouvent, comme ci-dessus, une épitaphe intéressante, celle d'une jeune fille qui avait dansé dans ce lieu-ci... (et, là, répéter mot pour mot le vers qui, dans le commencement, désigne le lieu où danse cette jeune troupe.) On peut imiter une épitaphe touchante d'une jeune fille, qui se trouve dans Spon. Finir en représentant tous les jeunes gens frappés et attendris et songeant à l'avertissement que cela leur donne et s'en retournant chez eux un à un, la tête baissée et sans mot dire.

La jeune fille qu'on appelait : la belle de Scio... Son amant mourut... Elle devint folle... Elle courait les montagnes... (La peindre d'une manière antique.) (J'en pourrai faire un jour un tableau, un quadro.) Et longtemps après elle, on chantait cette chanson faite par elle dans sa folie :

« Ne reviendra-t-il pas ? Il reviendra sans doute.
 Non ; il est sous la tombe. Il attend. Il écoute.
 Va, belle de Scio, meurs. Il te tend les bras.
 Va trouver ton amant. Il ne reviendra pas !... »

From a Song of Shakspear, *Hamlet*, acte IV, scène v.

C'est grand dommage qu'un missionnaire habile n'ait pas traduit en entier le *Chi-King* ou recueil des anciennes poésies chinoises. On y doit trouver de fort belles choses. Dans la description générale de la Chine qui vient de paraître, et qui forme le 13^e volume de la grande Histoire de la Chine, on peut lire la traduction de quelques poésies extraites de ce livre et qui ne sont pas sans beauté. Il y a, dans une belle ode sur l'amitié fraternelle (page 709), les paroles suivantes : « *Un frère pleure son frère avec des larmes véritables. Son cadavre fût-il suspendu sur un abîme, à la pointe d'un rocher ou enfoncé dans l'eau infecte d'un gouffre, il lui procurera un tombeau.* »

Voici, page 693, une chanson écrite sous le règne d'Yao, deux mille trois cents ans avant Jésus-Christ. C'est une de ces petites chansons que les Grecs appellent *σὸλιον*. *Quand le soleil commence sa course, je me mets au travail ; et quand il descend sous l'horizon, je me laisse tomber dans les bras du sommeil. Je bois l'eau de mon puits, je me nourris des fruits de mon champ. Qu'ai-je à gagner ou à perdre à la puissance de l'Empereur ? Je la traduirai in *ῥοι*.*

Extrait du *Chi-King*, par le ch. de P. (chev. de Pange.)
 (Cheou-Kong, comme saint Louis, s'asseyait sous un arbre et y rendait la justice.)

Pyrus hæc arbor (Tangly dicta) quam opaca et umbrosa ! ramos hujus parcite amputare. Hujus folia nolite abscindere. Ibi pridem sub hac arbore degebat princeps Chao-Pe (Cheou-Kong).

Pyrus hæc arbor quam umbrosa ! quam late ramos diffundens ! ah ! parcite hujus folia abscindere ! Nolite hanc frangere. Ibi sub arbore pridem quiescebat princeps Chao-Pe.

Late diffundit ramos suos Pyrus hæc arbor, hujus folia nolite rescindere. Hujus ramos parcite flectere. Sub hac arbore pridem habitabat princeps Chao-Pe.

Ode antique du *Chi-King*.

De Pindare, dans Plutarque, au traité *de Solertiâ animalium*.

Comme aux jours de l'été, quand d'un ciel calme et pur
 Sur la vague aplanie étincelle l'azur,
 Le dauphin sur les flots sort et bondit et nage,
 S'empressant d'accourir vers l'aimable rivage
 Où, sous des doigts légers, une flûte aux doux sons
 Vient égayer les mers de ses vives chansons ;
 Ainsi

On peut faire un petit *quadro* d'un jeune enfant assis sur le bord de la mer, sous un joli paysage. Il jouera sur deux flûtes, et les dauphins accourent vers lui...

Deux flûtes sur sa bouche, aux antres, aux Naiades,
 Aux Faunes, aux Sylvains, aux belles Oréades,
 Répètent ses amours

Un pêcheur dit à sa bien-aimée qu'elle vienne, qu'il lui envoie sa barque ; qu'il a ses filets ; que la mer est calme ; qu'ils iront pêcher tel et tel poisson...

Moins pâle et moins tremblante, Alcyone éplorée
 Gémit, frappa son sein, quand la mer en courroux,
 Sur le sable, à ses pieds, vint jeter son époux
 Mort...

Couvert d'algue salée et d'une écume amère.

... Déjà il ne peut plus *humore graves tollere comas*... il arrive... il reste sans force étendu sur le rivage... il res-

pirait encore... les nymphes du rivage accoururent... elles mirent leurs mains sur son cœur... elles prirent ses mains, et le souffle de leur bouche s'efforça de les réchauffer... et leurs beaux cheveux essayèrent sur tout son corps les flots de l'onde amère.

Trop heureux sur ce bord, pendant la nuit obscure,
Qui, sous un humble toit, de son lit amoureux,
Entend gronder l'orage et le ciel ténébreux,
Et le Rhin, et ses flots, et sa rive écumante,
Et presse sur son sein le sein de son amante !

.

Le Rhin

Tantôt s'écoule et fuit par un détroit facile ;
Là tournoie et s'abîme en un gouffre sans fond ;
Là se courbe et s'enfonce en un golfe profond.

Peindre l'Hyménée, *croceo velatus amictu*, conduisant une jeune fille... ses vêtements... ses beaux yeux baissés vers la terre sous leur paupière noire et longue (ce peut être un jeune amant qui la menacera de la mettre dans cet état, et sans lui répondre elle s'en alla en riant et en rougissant).

.

Et sur ses blonds cheveux, en couronne brillante
Mêler la rose blanche et la rose sanglante
Que les Dieux du Liban virent naître jadis
Des larmes de Vénus et du sang d'Adonis.

En les voyant, un homme dira :

« Qui sont ces belles, si ce sont des mortelles ? ou bien ne sont-ce point des Déesses, tant elles ont de grâce à porter tels et tels riches habits ? »

« Eh quoi donc, étranger, tu ne les connais pas ?
Ce sont elles, ce sont les filles de Dryas. »

— Tu le sais ? et quel Dieu, par tes présents séduit,
Pour toi de l'avenir a dissipé la nuit ?
Est-ce Delphe ou Claros ? Tes yeux l'ont-ils su lire
Dans le vol des oiseaux qu'Apollon même inspire ?
Ou le vaisseau parleur qui chercha la toison
A-t-il été pour toi ce qu'il fut pour Jason ?

7. MYSIS

Mysis (enfant)... « Lycas, donne-moi des fruits... — Je n'en ai point... laisse-moi aller, je suis pressé... — Oh ! oui, je sais bien où tu vas. Tu vas trouver Chloé... — Chloé ? — Oui, je te vois tous les jours avec elle... Je sais bien que tu l'aimes... moi, je l'aime aussi... — Toi aussi ?... — Oui, elle me donne des fruits... Hier, elle était à se promener à tel endroit (site), elle me vit passer et me demanda si je voulais des amandes. Je tendis mes deux mains et je lui dis : Chloé, je t'aime. Elle sourit, m'en donna davantage, et, promenant sa main autour de mon visage, me dit : ... Enfant, sais-tu déjà ce que c'est que d'aimer ? puis elle me leva dans ses bras et me donna plusieurs baisers... — Dieux ! elle t'a baisé !... — Sans doute. — Oh ! je voudrais être à ton âge, je serais toujours avec elle comme toi... — Elle m'offrirait des amandes et des caresses... au lieu qu'elle ne m'offre rien et ne me baise pas !... — Puis m'en allant, je me cachai et la regardai... elle se croyait seule et je vis qu'elle soupirait et baisait une écharpe qui lui couvrait le sein. Pourquoi la baisait-elle ? à quoi bon caresser une écharpe insensible ? — Adieu, Mysis, adieu, je ne puis m'arrêter... demain, je te donnerai des fruits et tout ce que tu me demanderas... »
Le jeune Lycas s'éloigne à ces mots... Il traverse à grands

pas la prairie et va trouver Chloé palpitant de joie ; car l'écharpe qu'elle avait baisée était un don qu'elle tenait de lui.

8. LES NAVIGATEURS

A. — Enfin nous avons passé dans la nuit le cap de Malea. Les Dieux soient loués... J'ai fait un bien long voyage. Avant que nous nous embarquions tous ensemble à Syracuse, j'avais parcouru la côte de Marseille et Tyrhénie, etc... Certes le monde est grand. Mais voici notre Grèce chérie... Et vous, compagnons, d'où veniez-vous quand nous nous sommes embarqués ensemble sur ce vaisseau ?

B. — Moi, j'ai été ici...

Γ. — Moi, là...

Δ. — Moi, j'ai été jusqu'à Tartessus, au delà des colonnes d'Alcide, aux embouchures du Betis... là... là... Ah ! vous n'avez rien vu, vous tous... je brûle de me revoir à Lesbos, ma patrie.

E. — Pour moi, je n'ai été qu'à... et je brûle de me revoir à Lesbos... O belle mer Égée !... les îles éparses sur tes flots azurés sont comme les étoiles dans la nuit... et toi, Lesbos, la plus belle de toutes...

Z. — Et les sommets de Naxos bruyants de bacchanales.

H. — Et Samos, et Junon ?... etc... et quoi ! ma Délos sera-t-elle la dernière ?... où il y a ceci... cela,

Et cet autel divin, tissu prodigieux
 Que fit former Cynthus des rameaux tortueux
 Qui s'élevaient au front de ses chevreuils sauvages
 Par Diane frappés à travers ses ombrages.

Mais je ne sais quel vent froid nous vient de l'est et semble annoncer une tempête... Voilà un grain qui se forme.

A. — Oh ! non... non...

K. — Pour moi, je ne peux point vanter ma patrie. Les Dieux ont peu fait pour elle... Mycone n'a que des figues et des raisins... C'est un rocher aride... Mais c'est ma patrie... C'est là que j'ai ouvert les yeux pour la première fois... Là sont mes parents, ma famille... mes premiers amis... Je m'y retrouverai avec joie, je n'en sortirai plus, et je la préférerai à toutes les autres que j'ai vues, quoique plus belles. Mais voyez, la mer devient houleuse... je crains bien un orage...

A, B, Γ, Δ (*ensemble*). — Ma patrie est la plus belle, etc.

Le pilote. — Paix ! quel bruit ! on ne s'entend pas. Est-ce le temps de disputer ? Voici une tempête terrible...

— Baisse la voile... prends ce câble... Je crois que tous les démons sont à cheval sur cette vague... Quel vent !... Voilà la voile en pièces...

Les voyageurs pleurent et gémissent. — Ah ! pourquoi ai-je quitté ma famille, etc... Ah ! qu'avais-je à faire en tel lieu... Ah ! ne pouvais-je me passer des richesses de telle ou telle contrée, etc... O Jupiter de tel lieu ! Neptune Ténien, Apollon Délien, Junon Samienne (chacun le dieu de son pays).

Le pilote. — Paix donc !...

Les voyageurs. — Cent moutons... Mille brebis... Cent taureaux...

O Dieux ! sauvez-nous !...

Le pilote. — O quels cris ! vous nous rendez sourds et les Dieux aussi... Simon, tire ce câble... Au lieu de crier, travaillez et aidez-nous... Voyez-les un peu qui disputent et crient entre eux ; et, dans le danger, ils ne savent que pleurer et se mettre à genoux et nommer tous les Dieux par leurs noms et surnoms. Travaillez... cela vaudra mieux. Matelot, tiens ferme, etc... Oh ! cette vague me cassera le gouvernail... Dieux ! nous sommes engloutis... Non, ce n'est rien... Eh bien, que fais-tu là ? toi, Siphniote imbécile ?... que ne vas-tu aider ?...

— Je suis un homme libre.

— Homme libre, travaille, de peur que dans peu... ta liberté ne soit esclave de Pluton... Ah ! c'est fini...

Voilà tout le peuple accouru sur la côte... ils sont bons gens. Ils venaient nous voir noyer, et ils nous auraient fait de beaux cénotaphes de marbre du Ténare, avec des épitaphes où ils auraient cité notre exemple à ceux qui s'embarquent. Ils sont, par Jupiter, humains et secourables. Il vaut mieux toutefois leur épargner ces soins.

— Allons, nous allons relâcher sur la côte... Eh bien ! vous qui faisiez des vœux ?... Vos cent brebis, cent bœufs, cent moutons ? Voyons, donnez-nous-en un ou deux à compte sur le rivage, ça nous fera un peu.

A. — Moi, je n'ai rien promis... je ne suis pas riche.

Le pilote. — Comment, tu n'es pas riche ? et ces belles étoffes, et ces belles marchandises que tu as apportées de Tartessus, de Bétis, etc. (*Il lui répète ses mêmes paroles.*)

Le Myconien. — Moi, je suis pauvre comme ma patrie, mais pas assez pour ne pas pouvoir tous nous régaler d'un mouton, etc...

B. — Moi, j'ai promis, mais je tiendrai mon vœu quand je serai sur le rivage même de mon île.

Γ. — Mais, patron, tu as interrompu nos vœux... les Dieux n'ont pas pu les entendre :

Ta forte voix tonnant plus haut que la tempête...

Ils nous exauçaient d'avance ; nous ne sommes tenus à rien. Pour une autre fois nous gardons nos offrandes.

Le pilote :

Oui, le danger fini, les Dieux sont oubliés.

Mais tout se paye enfin ; patience ; riez.

Quelque jour, agités de nouvelles tempêtes,

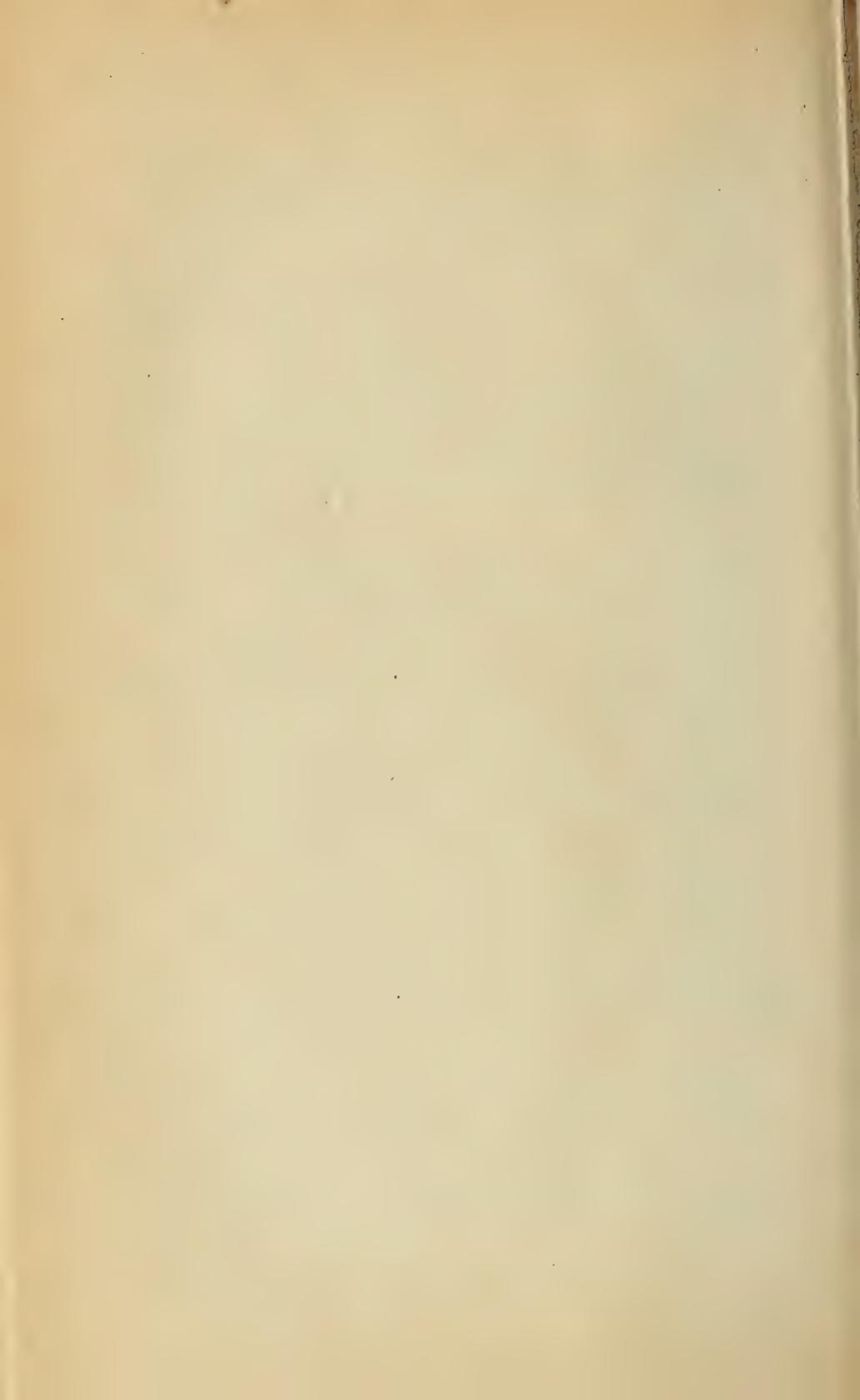
Les Dieux se souviendront quels débiteurs vous êtes.

Vous leur promettrez tout, mais ils feront les sourds.
 Un habile pilote, on ne l'a pas toujours.
 Et vous irez là-bas dire aux noires peuplades
 Si les îles du Styx égalent les Cyclades.

(Une autre tempête) mais vue du rivage et décrite par ceux qui la voient... à l'imitation de la belle idylle de Gessner...

Çà, mettons-nous à chanter... que nos voix s'accordent avec nos mouvements et que nos chansons tombent ensemble avec la rame (chants amœbés)... (tout ce que les choses maritimes ont de plus naïf, de plus simple et de plus riant) il faut beaucoup imiter Lucien... ἐνάλ, διάλ. (ἐνάλτιοι διάλογοι).

FIN DES BUCOLIQUES



ÉLÉGIES

I

A ABEL (DE MALARTIC DE FONDAT)

Abel, doux confident de mes jeunes mystères,
Vois ; Mai nous a rendu nos courses solitaires.
Viens à l'ombre écouter mes nouvelles amours ;
Viens. Tout aime au printemps, et moi j'aime toujours.
Tant que du sombre hiver dura le froid empire,
Tu sais si l'aquilon s'unit avec ma lyre.
Ma Muse aux durs glaçons ne livre point ses pas ;
Délicate, elle tremble à l'aspect des frimas,
Et près d'un pur foyer, cachée en sa retraite,
Entend les vents mugir, et sa voix est muette.
Mais sitôt que Procné ramène les oiseaux,
Dès qu'au riant murmure et des bois et des eaux,
Les champs ont revêtu leur robe d'hyménée,
A ses caprices vains sans crainte abandonnée,
Elle renaît ; sa voix a retrouvé des sons ;
Et comme la cigale, amante des buissons,
De rameaux en rameaux tour à tour reposée,
D'un peu de fleur nourrie et d'un peu de rosée,
S'égayé ; et des beaux jours prophète harmonieux,
Aux chants du laboureur mêle son chant joyeux ;
Ainsi, courant partout sous les nouveaux ombrages,
Je vais chantant Zéphyr, les Nymphes, les bocages,
Et les fleurs du printemps et leurs riches couleurs,
Et mes belles amours, plus belles que les fleurs.

II

ÉLÉGIE TIRÉE D'UNE IDYLLE DE BION

(IDYLLE III)

Loin des bords trop fleuris de Gnide et de Paphos,
Effrayé d'un bonheur ennemi du repos,
J'allais, nouveau pasteur, aux champs de Syracuse
Invoquer dans mes vers la nymphe d'Aréthuse ;
Lorsque Vénus, du haut des célestes lambris,
Sans armes, sans carquois, vint m'amener son fils.
Tous deux ils souriaient : « Tiens, berger, me dit-elle,
Je te laisse mon fils, sois son guide fidèle ;
Des champêtres douceurs instruis ses jeunes ans ;
Montre-lui la sagesse ; elle habite les champs. »
Elle fuit. Moi, crédule à cette voix perfide,
J'appelle près de moi l'enfant doux et timide.
Je lui dis nos plaisirs, et la paix des hameaux ;
Un Dieu même au Pénée abreuvant des troupeaux ;
Bacchus et les moissons ; quel Dieu, sur le Ménale,
Forma de neuf roseaux une flûte inégale.
Mais lui, sans écouter mes rustiques leçons,
M'apprenait, à son tour, d'amoureuses chansons :
La douceur d'un baiser, et l'empire des belles ;
Tout l'Olympe soumis à des beautés mortelles ;
Des flammes de Vénus Pluton même animé ;
Et le plaisir divin d'aimer et d'être aimé.
Que ses chants étaient doux ! je m'y laissai surprendre,
Mon âme ne pouvait se lasser de l'entendre.
Tous mes préceptes vains, bannis de mon esprit,
Pour jamais firent place à tout ce qu'il m'apprit.

Il connaît sa victoire, et sa bouche embaumée
 Verse un miel amoureux sur ma bouche pâmée.
 Il coula dans mon cœur ; et, de cet heureux jour,
 Et ma bouche et mon cœur n'ont respiré qu'amour.

III

O lignes que sa main, que son cœur a tracées !
 O nom baisé cent fois ! craintes bientôt chassées !
 Oui : cette longue route et ces nouveaux séjours,
 Je craignais... Mais enfin mes lettres, nos amours,
 Ma mémoire, partout sont tes chères compagnes.
 Dis vrai ! Suis-je avec toi dans ces riches campagnes
 Où du Rhône indompté l'Arve trouble et fangeux
 Vient grossir et souiller le cristal orangeux ?

Ta lettre se promet qu'en ces nobles rivages
 Où Sénart épaissit ses immenses feuillages,
 Des vers pleins de ton nom attendent ton retour,
 Tout trempés de douceurs, de caresses, d'amour.
 Heureux qui, tourmenté de flammes inquiètes,
 Peut du Permesse encor visiter les retraites ;
 Et, loin de son amante égayant sa langueur,
 Calmer par des chansons les troubles de son cœur !
 Camille, où tu n'es point, moi je n'ai pas de Muse.
 Sans toi, dans ses bosquets Hélicon me refuse ;
 Les cordes de la lyre ont oublié mes doigts,
 Et les chœurs d'Apollon méconnaissent ma voix.
 Ces regards purs et doux, que sur ce coin du monde
 Verse d'un ciel ami l'indulgence féconde,
 N'éveillent plus mes sens ni mon âme. Ces bords
 Ont beau de leur Cybèle étaler les trésors ;

Ces ombrages n'ont plus d'aimables rêveries,
Et l'ennui taciturne habite ces prairies.
Tu fis tous leurs attraits : ils fuyaient avec toi
Sur le rapide char qui t'éloignait de moi.
Errant et fugitif, je demande Camille
A ces antres, souvent notre commun asile ;
Ou je vais te cherchant dans ces murs attristés,
Sous tes lambris, jamais par moi seul habités,
Où ta harpe se tait, où la voûte sonore
Fut pleine de ta voix et la répète encore ;
Où tous ces souvenirs cruels et précieux
D'un humide nuage obscurcissent mes yeux.
Mais pleurer est amer pour une belle absente ;
Il n'est doux de pleurer qu'aux pieds de son amante,
Pour la voir s'attendrir, caresser vos douleurs
Et de sa belle main vous essuyer vos pleurs ;
Vous baiser, vous gronder, jurer qu'elle vous aime,
Vous défendre une larme et pleurer elle-même.

Eh bien ! sont-ils bien tous empressés à te voir ?
As-tu sur bien des cœurs promené ton pouvoir ?
Vois-tu tes jours suivis de plaisirs et de gloire,
Et chacun de tes pas compter une victoire ?
Oh ! quel est mon bonheur si, dans un bal bruyant,
Quelque belle tout bas te reproche en riant
D'un silence distrait ton âme enveloppée,
Et que sans doute ailleurs elle est mieux occupée !
Mais, Dieux ! puisses-tu voir, sous un ennui rongeur,
De ta chère beauté flétrir toute la fleur.
Plutôt que d'être heureuse à grossir tes conquêtes ;
D'aller chercher toi-même et désirer des fêtes,
Ou sourire le soir, assise au coin d'un bois,
Aux éloges rusés d'une flatteuse voix,

Comme font trop souvent de jeunes infidèles,
 Sans songer que le ciel n'épargne point les belles.
 Invisible, inconnu, Dieux ! pourquoi n'ai-je pas
 Sous un voile étranger accompagné tes pas ?
 J'ai pu de ton esclave, ardent, épris de zèle,
 Porter, comme le cœur, le vêtement fidèle.
 Quoi ! d'autres loin de moi te prodiguent leurs soins,
 Devinent tes pensers, tes ordres, tes besoins !
 Et quand d'âpres cailloux la pénible rudesse
 De tes pieds délicats offense la faiblesse,
 Mes bras ne sont point là pour presser lentement
 Ce fardeau cher et doux et fait pour un amant !
 Ah ! ce n'est pas aimer que prendre sur soi-même
 De pouvoir vivre ainsi loin de l'objet qu'on aime.
 Il fut un temps, Camille, où plutôt qu'à me fuir
 Tout le pouvoir des Dieux t'eût contrainte à mourir !

Et puis d'un ton charmant ta lettre me demande
 Ce que je veux de toi, ce que je te commande !
 Ce que je veux ? dis-tu. Je veux que ton retour
 Te paraisse bien lent ; je veux que nuit et jour
 Tu m'aimes. (Nuit et jour, hélas ! je me tourmente.)
 Présente au milieu d'eux, sois seule, sois absente ;
 Dors en pensant à moi ; rêve-moi près de toi ;
 Ne vois que moi sans cesse, et sois toute avec moi.

IV

Ah ! je les reconnais et mon cœur se réveille.
 O sons ! ô douces voix chères à mon oreille !
 O mes Muses, c'est vous ; vous mon premier amour,
 Vous qui m'avez aimé dès que j'ai vu le jour.

Leurs bras, à mon berceau déroband mon enfance,
Me portaient sous la grotte où Virgile eut naissance,
Où j'entendais le bois murmurer et frémir,
Où leurs yeux dans les fleurs me regardaient dormir.
Ingrat ! ô de l'amour trop coupable folie !
Souvent je les outrage et fuis et les oublie ;
Et sitôt que mon cœur est en proie au chagrin,
Je les vois revenir le front doux et serein.
J'étais seul, je mourais. Seul, Lycoris absente
De soupçons inquiets m'agite et me tourmente.
Je vois tous ses appas et je vois mes dangers ;
Ah ! je la vois livrée à des bras étrangers.
Elles viennent ! leurs voix, leur aspect me rassure :
Leur chant mélodieux assoupit ma blessure ;
Je me fuis, je m'oublie, et mes esprits distraits
Se plaisent à les suivre et retrouvent la paix.
Par vous, Muses, par vous, franchissant les collines,
Soit que j'aime l'aspect des campagnes sabines,
Soit Catile ou Falerne et leurs riches coteaux,
Ou l'air de Blandusie et l'azur de ses eaux :
Par vous de l'Anio j'admire le rivage,
Par vous de Tivoli le poétique ombrage,
Et de Bacchus, assis sous des antres profonds,
La nymphe et le satyre écoutant les chansons.
Par vous la rêverie errante, vagabonde,
Livre à vos favoris la nature et le monde ;
Par vous, mon âme au gré de ses illusions
Vole et franchit les temps, les mers, les nations ;
Va vivre en d'autres corps, s'égare, se promène,
Est tout ce qu'il lui plaît, car tout est son domaine.

Ainsi, bruyante abeille, au retour du matin,
Je vais changer en miel les délices du thym.

Rose, un sein palpitant est ma tombe divine.
Frêle atome d'oiseau, de leur molle étamine
Je vais sous d'autres cieux dépouiller d'autres fleurs.
Le papillon plus grand offre moins de couleurs ;
Et l'Orénoque impur, la Floride fertile
Admirent qu'un oiseau si tendre, si débile,
Mêle tant d'or, de pourpre, en ses riches habits,
Et pensent dans les airs voir nager des rubis.
Sur un fleuve souvent l'éclat de mon plumage
Fait à quelque Léda souhaiter mon hommage.
Souvent, fleuve moi-même, en mes humides bras
Je presse mollement des membres délicats,
Mille fraîches beautés que partout j'environne ;
Je les tiens, les soulève, et murmure et bouillonne.
Mais surtout, Lycoris, Protée insidieux,
Partout autour de toi je veille, j'ai des yeux.
Partout, Sylphe ou Zéphyr, invisible et rapide,
Je te vois. Si ton cœur complaisant et perfide
Livre à d'autres baisers une infidèle main,
Je suis là. C'est moi seul dont le transport soudain,
Agitant tes rideaux ou ta porte secrète,
Par un bruit imprévu t'épouvante et t'arrête.
C'est moi, remords jaloux, qui rappelle en ton cœur
Mon nom et tes serments et ma juste fureur.

Mais périsse l'amant que satisfait la crainte !
Périsse la beauté qui m'aime par contrainte,
Qui voit dans ses serments une pénible loi,
Et n'a point de plaisir à me garder sa foi !

V

Jeune fille, ton cœur avec nous veut se taire.
Tu fuis, tu ne ris plus ; rien ne saurait te plaire.
La soie à tes travaux offre en vain des couleurs ;
L'aiguille sous tes doigts n'anime plus des fleurs.
Tu n'aimes qu'à rêver, muette, seule, errante,
Et la rose pâlit sur ta bouche expirante.
Ah ! mon œil est savant et depuis plus d'un jour,
Et ce n'est pas à moi qu'on peut cacher l'amour.

Les belles font aimer ; elles aiment. Les belles
Nous charment tous. Heureux qui peut être aimé d'elles !
Sois tendre, même faible ; on doit l'être un moment ;
Fidèle, si tu peux. Mais conte-moi comment,
Quel jeune homme aux yeux bleus, empressé sans audace,
Aux cheveux noirs, au front plein de charme et de
Tu rougis ? On dirait que je t'ai dit son nom. [grâce...
Je le connais pourtant. Autour de ta maison
C'est lui qui va, qui vient ; et, laissant ton ouvrage,
Tu vas, sans te montrer, épier son passage.
Il fuit vite ; et ton œil, sur sa trace accouru,
Le suit encor longtemps quand il a disparu.
Certe en ce bois voisin où trois fêtes brillantes
Font courir au printemps nos belles triomphantes,
Nul n'a sa noble aisance et son habile main
A soumettre un coursier aux volontés du frein.

VI

AUX FRÈRES DE PANGE

(EN PARTANT POUR L'ITALIE)

Vous restez, mes amis, dans ces murs où la Seine
 Voit sans cesse embellir les bords dont elle est reine,
 Et près d'elle partout voit changer tous les jours
 Les fêtes, les travaux, les belles, les amours.
 Moi, l'espoir du repos et du bonheur peut-être,
 Cette fureur d'errer, de voir'et de connaître,
 La santé que j'appelle et qui fuit mes douleurs
 (Bien sans qui tous les biens n'ont aucunes douceurs),
 A mes pas inquiets tout me livre et m'engage.
 C'est au milieu des soins, compagnons du voyage,
 Que m'attend une sainte et studieuse paix
 Que les flèches d'amour ne troubleront jamais.
 Je suivrai des amis ; mais mon âme d'avance,
 Vous, mes autres amis, pleure de votre absence,
 Et voudrait, partagée en des penchants si doux,
 Et partir avec eux et rester près de vous.

Ce couple fraternel, ces âmes que j'embrasse
 D'un lien qui, du temps craignant peu la menace,
 Se perd dans notre enfance, unit nos premiers jours,
 Sont mes guides encore ; ils le furent toujours.
 Toujours leur amitié, généreuse, empressée,
 A porté mes ennuis et ne s'est point lassée.
 Quand Phébus, que l'hiver chasse de vos remparts,
 Va de loin vous jeter quelques faibles regards,

Nous allons, sur ses pas, visiter d'autres rives,
Et poursuivre au midi ses chaleurs fugitives.
Nous verrons tous ces lieux dont les brillants destins
Occupent la mémoire ou les yeux des humains :
Marseille où l'Orient amène la fortune ;
Et Venise élevée à l'hymen de Neptune ;
Le Tibre, fleuve-roi, Rome, fille de Mars,
Qui régna par le glaive et règne par les arts ;
Athènes qui n'est plus, et Byzance, ma mère ;
Smyrne qu'habite encor le souvenir d'Homère.
Croyez, car en tous lieux mon cœur m'aura suivi,
Que partout où je suis vous avez un ami.

Mais le sort est secret ! Quel mortel peut connaître
Ce que lui porte l'heure et l'instant qui va naître ?
Souvent ce souffle pur dont l'homme est animé,
Esclave d'un climat, d'un ciel accoutumé,
Redoute un autre ciel, et ne veut plus nous suivre
Loin des lieux où le temps l'habitua de vivre.
Peut-être errant au loin, sous de nouveaux climats,
Je vais chercher la mort qui ne me cherchait pas.
Alors, ayant sur moi versé des pleurs fidèles,
Mes amis reviendront, non sans larmes nouvelles,
Vous conter mon destin, nos projets, nos plaisirs,
Et mes derniers discours et mes derniers soupirs.

Vivez heureux ! gardez ma mémoire aussi chère,
Soit que je vive encor, soit qu'en vain je l'espère.
Si je vis, le soleil aura passé deux fois
Dans les douze palais où résident les mois,
D'une double moisson la grange sera pleine,
Avant que dans vos bras la voile nous ramène.

Si longtemps autrefois nous n'étions point perdus !
 Aux plaisirs citadins tout l'hiver assidus,
 Quand les jours repoussaient leurs bornes circonscrites,
 Et des nuits à leur tour usurpaient les limites,
 Comme oiseaux du printemps, loin du nid paresseux,
 Nous visitions les bois et les coteaux vigneux,
 Les peuples, les cités, les brillantes Naiades ;
 Et l'humide départ des sinistres Pléiades
 Nous renvoyait chercher la ville et ses plaisirs,
 Ou souvent rassemblés, livrés à nos loisirs,
 Honteux d'avoir trouvé nos amours infidèles,
 Disputer des beaux-arts, de la gloire et des belles.
 Ah ! nous ressemblions, arrêtés ou flottants,
 Aux fleuves comme nous voyageurs inconstants.
 Ils courent à grand bruit ; ils volent, ils bondissent ;
 Dans les vallons rians leurs flots se ralentissent.
 Quand l'hiver, accourant du blanc sommet des monts,
 Vient mettre un frein de glace à leurs pas vagabonds,
 Ils luttent vainement, leurs ondes sont esclaves :
 Mais le printemps revient amollir leurs entraves,
 Leur frein s'use et se brise au souffle du zéphyr,
 Et l'onde en liberté recommence à courir.

VII

AUX FRÈRES DE PANGE

Aujourd'hui qu'au tombeau je suis prêt à descendre,
 Mes amis, dans vos mains je dépose ma cendre.
 Je ne veux point, couvert d'un funèbre linceul,
 Que les pontifes saints autour de mon cercueil,
 Appelés aux accents de l'airain lent et sombre,

De leur chant lamentable accompagnent mon ombre,
Et sous des murs sacrés aillent ensevelir
Ma vie et ma dépouille, et tout mon souvenir.
Eh ! qui peut sans horreur, à ses heures dernières,
Se voir au loin périr dans des mémoires chères ?
L'espoir que des amis pleureront notre sort
Charme l'instant suprême et console la mort.
Vous-mêmes choisirez à mes jeunes reliques
Quelque bord fréquenté des pénates rustiques,
Des regards d'un beau ciel doucement animé,
Des fleurs et de l'ombrage, et tout ce que j'aimai.
C'est là, près d'une eau pure, au coin d'un bois tranquille,
Qu'à mes mânes éteints je demande un asile :
Afin que votre ami soit présent à vos yeux,
Afin qu'au voyageur amené dans ces lieux,
La pierre, par vos mains de ma fortune instruite,
Raconte en ce tombeau quel malheureux habite ;
Quels maux ont abrégé ses rapides instants ,
Qu'il fut bon, qu'il aima, qu'il dut vivre longtemps.
Ah ! le meurtre jamais n'a souillé mon courage.
Ma bouche du mensonge ignora le langage,
Et jamais, prodiguant un serment faux et vain,
Ne trahit le secret recélé dans mon sein.
Nul forfait odieux, nul remords implacable
Ne déchire mon âme inquiète et coupable.
Vos regrets la verront pure et digne de pleurs ,
Oui, vous plaindrez sans doute, en mes longues douleurs,
Et ce brillant midi qu'annonçait mon aurore,
Et ces fruits dans leur germe éteints avant d'éclorre,
Que mes naissantes fleurs auront en vain promis.
Oui, je vais vivre encore au sein de mes amis.
Souvent à vos festins qu'égaya ma jeunesse,
Au milieu des éclats d'une vive allégresse,

Frappés d'un souvenir, hélas ! amer et doux,
 Sans doute vous direz : « Que n'est-il avec nous ! »

Je meurs. Avant le soir j'ai fini ma journée.
 A peine ouverte au jour, ma rose s'est fanée.
 La vie eut bien pour moi de volages douceurs ;
 Je les goûtais à peine, et voilà que je meurs.
 Mais, oh ! que mollement reposera ma cendre,
 Si parfois un penchant impérieux et tendre
 Vous guidant vers la tombe où je suis endormi,
 Vos yeux en approchant pensent voir leur ami !
 Si vos chants de mes feux vont redisant l'histoire ;
 Si vos discours flatteurs, tout pleins de ma mémoire,
 Inspirent à vos fils, qui ne m'ont point connu,
 L'ennui de naître à peine et de m'avoir perdu.
 Qu'à votre belle vie ainsi ma mort obtienne
 Tout l'âge, tous les biens dérobés à la mienne ;
 Que jamais les douleurs, par de cruels combats,
 N'allument dans vos flancs un pénible trépas ;
 Que la joie en vos cœurs ignore les alarmes ;
 Que les peines d'autrui causent seules vos larmes,
 Que vos heureux destins, les délices du ciel,
 Coulent toujours trempés d'ambrosie et de miel,
 Et non sans quelque amour paisible et mutuelle.
 Et quand la mort viendra, qu'une amante fidèle,
 Près de vous désolée, en accusant les Dieux,
 Pleure, et veuille vous suivre, et vous ferme les yeux.

VIII

Pourquoi de mes loisirs accuser la langueur ?
 Pourquoi vers des lauriers aiguillonner mon cœur ?

Abel, que me veux-tu ? Je suis heureux, tranquille.
Tu veux m'ôter mon bien, mon amour, ma Camille,
Mes rêves nonchalants, l'oisiveté, la paix,
A l'ombre, au bord des eaux, le sommeil pur et frais.
Ai-je connu jamais ces noms brillants de gloire
Sur qui tu viens sans cesse arrêter ma mémoire ?
Pourquoi me rappeler, dans tes cris assidus,
Je ne sais quels projets que je ne connais plus ?
Que d'Achille outragé l'inexorable absence
Livre à des feux troyens les vaisseaux sans défense ;
Qu'à Colomb pour le nord révélant son amour,
L'aimant nous ait conduits où va finir le jour.
Jadis, il m'en souvient, quand les bois du Permesse
Recevaient ma première et bouillante jeunesse,
Plein de ces grands objets, ivre de chants guerriers,
Respirant la mêlée et les cruels lauriers,
Je me couvrais de fer, et d'une main sanglante
J'animais aux combats ma lyre turbulente ;
Des arrêts du destin prophète audacieux,
J'abandonnais la terre et volais chez les Dieux.
Au flambeau de l'Amour j'ai vu fondre mes ailes.
Les forêts d'Idalie ont des routes si belles !
Là, Vénus, me dictant de faciles chansons,
M'a nommé son poète entre ses nourrissons :
Si quelquefois encore, à tes conseils docile,
Ou jouet d'un esprit vagabond et mobile,
Je veux, de nos héros admirant les exploits,
A des sons généreux solliciter ma voix ;
Aux sons voluptueux ma voix accoutumée
Fuit, se refuse et lutte, incertaine, alarmée ;
Et ma main, dans mes vers de travail tourmentés,
Poursuit avec effort de pénibles beautés ;
Mais si, bientôt lassé de ces poursuites folles,

Je retourne à mes riens que tu nommes frivoles,
 Si je chante Camille, alors écoute, voi :
 Les vers pour la chanter naissent autour de moi.
 Tout pour elle a des vers ! Ils renaissent en foule ;
 Ils brillent dans les flots du ruisseau qui s'écoule ;
 Ils prennent des oiseaux la voix et les couleurs ;
 Je les trouve cachés dans les replis des fleurs.
 Son sein a le duvet de ce fruit que je touche ;
 Cette rose au matin sourit comme sa bouche ;
 Le miel qu'ici l'abeille eut soin de déposer
 Ne vaut pas à mon cœur le miel de son baiser.
 Tout pour elle a des vers ! Ils me viennent sans peine
 Doux comme son parler, doux comme son haleine.
 Quoi qu'elle fasse ou dise, un mot, un geste heureux
 Demande un gros volume à mes vers amoureux.
 D'un souris caressant si son regard m'attire,
 Mon vers plus caressant va bientôt lui sourire.
 Si la gaze la couvre, et le lin pur et fin,
 Mollement, sans apprêt, et la gaze et le lin
 D'une molle chanson attend une couronne.
 D'un luxe étudié si l'éclat l'environne,
 Dans mes vers éclatants sa superbe beauté
 Vient ravir à Junon toute sa majesté.
 Tantôt c'est sa blancheur, sa chevelure noire ;
 De ses bras, de ses mains, le transparent ivoire.
 Mais si jamais, sans voile et les cheveux épars,
 Elle a rassasié ma flamme et mes regards,
 Elle me fait chanter, amoureuse Ménade,
 Des combats de Paphos une longue Iliade ;
 Et si de mes projets le vol s'est abaissé,
 A la lyre d'Homère ils n'ont point renoncé.
 Mais, en la dépouillant de ses cordes guerrières,
 Ma main n'a su garder que les cordes moins fières

Qui chantèrent Hélène et les joyeux larcins,
Et l'heureuse Corcyre, amante des festins.
Mes chansons à Camille ont été séduisantes.
Heureux qui peut trouver des Muses complaisantes,
Dont la voix sollicite et mène à ses désirs
Une jeune beauté qu'appelaient ses soupirs.
Hier, entre ses bras, sur sa lèvre fidèle,
J'ai surpris quelques vers que j'avais faits pour elle.
Et sa bouche, au moment que je l'allais quitter,
M'a dit : « Tes vers sont doux, j'aime à les répéter. »
Si cette voix eût dit même chose à Virgile,
Abel, dans ses hameaux il eût chanté Camille ;
N'eût point cherché la palme au sommet d'Hélicon,
Et le glaive d'Énée eût épargné Didon.

IX

LE RETOUR

Ainsi, vainqueur de Troie et des vents et des flots,
D'un navire emprunté pressant les matelots,
Le fils du vieux Laërte arrive en sa patrie,
Baise en pleurant le sol de son île chérie ;
Il reconnaît le port couronné de rochers
Où le vieillard des mers accueille les nochers,
Et que l'olive épaisse entoure de son ombre ;
Il retrouve la source et l'ancre humide et sombre
Où l'abeille murmure ; où, pour charmer les yeux
Teints de pourpre et d'azur, des tissus précieux
Se forment sous les mains des naïades sacrées ;
Et dans ses premiers vœux ces nymphes adorées
(Que ses yeux n'osaient plus espérer de revoir)

De vivre, de régner lui permettent l'espoir.
 O des fleuves français brillante souveraine,
 Salut ! ma longue course à tes bords me ramène,
 Moi que ta nymphe pure en son lit de roseaux
 Fit errer tant de fois au doux bruit de ses eaux ;
 Moi qui la vis couler plus lente et plus facile,
 Quand ma bouche animait la flûte de Sicile ;
 Moi, quand l'amour trahi me fit verser des pleurs,
 Qui l'entendis gémir et pleurer mes douleurs.
 Tout mon cortège antique, aux chansons langoureuses,
 Revole comme moi vers tes rives heureuses.
 Promptes dans tous mes pas à me suivre en tous lieux,
 Le rire sur la bouche et les pleurs dans les yeux,
 Partout autour de moi mes jeunes élégies
 Promenaient les éclats de leurs folles orgies ;
 Et, les cheveux épars, se tenant par la main,
 De leur danse élégante égayaient mon chemin.
 Il est bien doux d'avoir dans sa vie innocente
 Une Muse naïve et de haines exempte,
 Dont l'honnête candeur ne garde aucun secret ;
 Où l'on puisse, au hasard, sans crainte, sans apprêt,
 Sûr de ne point rougir en voyant la lumière,
 Répandre, dévoiler son âme tout entière.

C'est ainsi, promené sur tout cet univers,
 Que mon cœur vagabond laisse tomber des vers.
 De ses pensers errants vive et rapide image,
 Chaque chanson nouvelle a son nouveau langage,
 Et des rêves nouveaux un nouveau sentiment :
 Tous sont divers, et tous furent vrais un moment.

Mais que les premiers pas ont d'alarmes craintives !
 Nymphe de Seine, on dit que Paris sur tes rives

Fait asseoir vingt conseils de critiques nombreux,
Du Pinde partagé despotes soupçonneux :
Affaiblis de leurs yeux la vigilance amère ;
Dis-leur que, sans s'armer d'un front dur et sévère,
Ils peuvent négliger les pas et les douceurs
D'une Muse timide, et qui, parmi ses sœurs,
Rivale de personne et sans demander grâce,
Vient, le regard baissé, solliciter sa place ;
Dont la main est sans tache, et n'a connu jamais
Le fiel dont la satire envenime ses traits.

X

AU CHEVALIER DE PANGE

Quand la feuille en festons a couronné les bois,
L'amoureux rossignol n'étouffe point sa voix.
Il serait criminel aux yeux de la nature,
Si, de ses dons heureux négligeant la culture,
Sur son triste rameau, muet dans ses amours,
Il laissait sans chanter expirer les beaux jours.
Et toi, rebelle aux dons d'une si tendre mère,
Dégouté de poursuivre une muse étrangère
Dont tu choisis la cour trop bruyante pour toi,
Tu t'es fait du silence une coupable loi !
Tu naquis rossignol. Pourquoi, loin du bocage
Où des jeunes rosiers le balsamique ombrage
Eût redit tes doux sons sans murmure écoutés
T'en allais-tu chercher la muse des cités ;
Cette muse, d'éclat, de pourpre environnée
Qui, le glaive à la main, du diadème ornée.

Vient au peuple assemblé, d'une dolente voix,
 Pleurer les grands malheurs, les empires, les rois :
 Que n'étais-tu fidèle à ces muses tranquilles
 Qui cherchent la fraîcheur des rustiques asiles,
 Le front ceint de lilas et de jasmins nouveaux,
 Et vont sur leurs attraits consulter les ruisseaux ?
 Viens dire à leurs concerts la beauté qui te brûle.
 Amoureux, avec l'âme et la voix de Tibulle,
 Fuirais-tu les hameaux, ce séjour enchanté
 Qui rend plus séduisant l'éclat de la beauté ?
 L'amour aime les champs, et les champs l'ont vu naître.
 La fille d'un pasteur, une vierge champêtre,
 Dans le fond d'une rose, un matin de printemps,
 Le trouva nouveau-né.
 Le sommeil entr'ouvrait ses lèvres colorées.
 Elle saisit le bout de ses ailes dorées,
 L'ôta de son berceau d'une timide main,
 Tout trempé de rosée, et le mit dans son sein.
 Tout, mais surtout les champs sont restés son empire.
 Là tout aime, tout plaît, tout jouit, tout soupire ;
 Là de plus beaux soleils dorent l'azur des cieus ;
 Là les prés, les gazons, les bois harmonieux,
 De mobiles ruisseaux la colline animée,
 L'âme de mille fleurs dans les zéphyrsemée ;
 Là parmi les oiseaux l'amour vient se poser ;
 Là sous les antres frais habite le baiser.
 Les Muses et l'Amour ont les mêmes retraites.
 L'astre qui fait aimer est l'astre des poètes.
 Bois, écho, frais zéphyr, dieux champêtres et doux,
 Le génie et les vers se plaisent parmi vous.
 J'ai choisi parmi vous ma Muse jeune et chère ;
 Et, bien qu'entre ses sœurs elle soit la dernière,
 Elle plaît. Mes amis, vos yeux en sont témoins.

Et puis une plus belle eût voulu plus de soins ;
Délicate et craintive, un rien la décourage,
Un rien sait l'animer. Curieuse et volage,
Elle va parcourant tous les objets flatteurs
Sans se fixer jamais, non plus que sur les fleurs
Les zéphyr^s vagabonds, doux rivaux des abeilles,
Ou le baiser ravi sur des lèvres vermeilles.
Une source brillante, un buisson qui fleurit,
Tout amuse ses yeux ; elle pleure, elle rit.
Tantôt à pas rêveurs, mélancolique et lente,
Elle erre avec une onde et pure et languissante ;
Tantôt elle va, vient, d'un pas léger et sûr,
Poursuit le papillon brillant d'or et d'azur,
Ou l'agile écureuil, ou dans un nid timide
Sur un oiseau surpris pose une main rapide.
Quelquefois, gravissant la mousse du rocher,
Dans une touffe épaisse elle va se cacher ;
Et sans bruit épier sur la grotte pendante
Ce que dira le Faune à la Nymphe imprudente,
Qui, dans cet antre sourd et des Faunes ami,
Refusait de le suivre, et pourtant l'a suivi.
Souvent même, écoutant de plus hardis caprices,
Elle ose regarder au fond des précipices
Où sur le roc mugit le torrent effréné,
Du droit sommet d'un mont tout à coup déchaîné.
Elle aime aussi chanter à la moisson nouvelle,
Suivre les moissonneurs et lier la javelle.
L'Automne au front vermeil, ceint de pampres nouveaux
Parmi les vendangeurs l'égare en des coteaux ;
Elle cueille la grappe, ou blanche, ou purpurine ;
Le doux jus des raisins teint sa bouche enfantine ;
Ou, s'ils pressent leurs vins, elle accourt pour les voir,
Et son bras avec eux fait crier le pressoir.

Viens, viens, mon jeune ami ; viens, nos muses t'attendent ;
 Nos fêtes, nos banquets, nos courses te demandent ;
 Viens voir ensemble et l'ancre et l'onde et les forêts.
 Chaque soir une table, aux suaves apprêts,
 Assoira près de nous nos belles adorées ;
 Ou, cherchant dans les bois des Nymphes égarées,
 Nous entendrons les ris, les chansons, les festins ;
 Et les verres emplis sous les bosquets lointains
 Viendront animer l'air, et, du sein d'une treille,
 De leur voix argentine égayer notre oreille.
 Mais si, toujours ingrat à ces charmantes sœurs,
 Ton front rejette encor leurs couronnes de fleurs,
 Si de leurs soins pressants la douce impatience
 N'obtient que d'un refus la dédaigneuse offense,
 Qu'à ton tour la beauté dont les yeux t'ont soumis
 Refuse à tes soupirs ce qu'elle t'a promis ;
 Qu'un rival loin de toi de ses charmes dispose ;
 Et, quand tu lui viendras présenter une rose,
 Que l'ingrate étonnée, en recevant ce don,
 Ne t'ait vu de sa vie et demande ton nom.

XI

Ah ! portons dans les bois ma triste inquiétude.
 O Camille ! l'amour aime la solitude.
 Ce qui n'est point Camille est un ennui pour moi.
 Là, seul, celui qui t'aime est encore avec toi.
 Que dis-je ? Ah ! seul et loin d'une ingrate chérie,
 Mon cœur sait se tromper. L'espoir, la rêverie,
 La belle illusion la rendent à mes feux,
 Mais sensible, mais tendre, et comme je la veux :
 De ses refus d'apprêt oubliant l'artifice,

Indulgente à l'amour, sans fierté, sans caprice,
De son sexe cruel n'ayant que les appas.
Je la feins quelquefois attachée à mes pas ;
Je l'égare et l'entraîne en des routes secrètes.
Absente, je la tiens en des grottes muettes...
Mais présente, à ses pieds m'attendent les rigueurs,
Et, pour des songes vains, de réelles douleurs.
Camille est un besoin dont rien ne me soulage ;
Rien à mes yeux n'est beau que de sa seule image.
Près d'elle, tout, comme elle, est touchant, gracieux ;
Tout est aimable et doux, et moins doux que ses yeux.
Sur l'herbe, sur la soie, au village, à la ville,
Partout, reine ou bergère, elle est toujours Camille,
Et moi toujours l'amant trop prompt à s'enflammer,
Qu'elle outrage, qui l'aime, et veut toujours l'aimer.

XII

J'ai suivi les conseils d'une triste sagesse.
Je suis donc sage enfin ; je n'ai plus de maîtresse.
Sois satisfait, mon cœur. Sur un si noble appui
Tu vas dormir en paix dans ton sublime ennui.
Quel dégoût vient saisir mon âme consternée,
Seule dans elle-même, hélas ! emprisonnée ?
Viens, ô ma lyre ! ô toi mes dernières amours
(Innocentes du moins) ; viens, ô ma lyre ; accours.
Chante-moi de ces airs qu'à ta voix jeune et tendre
Les lyres de la Grèce ont su jadis apprendre.
Quoi ! je suis seul ? O Dieux ! où sont donc mes amis ?
Ah ! ce cœur qui, toujours à l'amitié soumis,
D'étendre ses liens fit son besoin suprême,
Faut-il l'abandonner, le laisser à lui-même ?

Où sont donc mes amis ? Objets chéris et doux !
 Je souffre, ô mes amis ! Ciel ! où donc êtes-vous ?
 A tout ce qu'elle entend, de vous seuls occupée,
 De chaque bruit lointain mon oreille frappée
 Écoute, et croit souvent reconnaître vos pas ;
 Je m'élançai, je cours, et vous ne venez pas !

Ah ! vous accuserez votre absence infidèle,
 Quand vous saurez qu'ainsi je souffre et vous appelle.
 Que je plains un méchant ! Sans doute avec effroi
 Il porte à tout moment les yeux autour de soi ;
 Il n'y voit qu'un désert ; tout fuit, tout se retire.
 Son œil ne vit jamais de bouche lui sourire ;
 Jamais, dans les revers qu'il ose déclarer,
 De doux regards sur lui s'attendrir et pleurer.
 Oh ! de se confier noble et douce habitude !
 Non, mon cœur n'est point né pour vivre en solitude :
 Il me faut qui m'estime, il me faut des amis
 A qui dans mes secrets tout accès soit permis ;
 Dont les yeux, dont la main dans la mienne pressée
 Réponde à mon silence, et sente ma pensée.
 Ah ! si pour moi jamais tout cœur était fermé,
 Si nul ne songe à moi, si je ne suis aimé...
 Vivre importun, proscrit, flatte peu mon envie.
 Et quels sont ses plaisirs, que fait-il de la vie,
 Le malheureux qui, seul, exclu de tout lien,
 Ne connaît pas un cœur où reposer le sien ;
 Une âme où dans ses maux, comme en un saint asile,
 Il puisse fuir la sienne et se rasseoir tranquille ;
 Pour qui nul n'a de vœux, qui jamais dans ses pleurs
 Ne peut se dire : « Allons, je sais que mes douleurs
 Tourmentent mes amis, et quoiqu'en mon absence,
 Ils accusent mon sort et prennent ma défense ? »

XIII

O Muses, accourez ; solitaires divines,
Amantes des ruisseaux, des grottes, des collines !
Soit qu'en ses beaux vallons Nîme égare vos pas,
Soit que de doux pensers, en de riants climats,
Vous retiennent aux bords de Loire ou de Garonne ;
Soit que parmi les chœurs de ces nymphes du Rhône
La lune sur les prés, où son flambeau vous luit,
Dansantes vous admire au retour de la nuit ;
Venez. J'ai fui la ville aux Muses si contraire,
Et l'écho fatigué des clameurs du vulgaire.
Sur les pavés poudreux d'un bruyant carrefour
Les poétiques fleurs n'ont jamais vu le jour.
Le tumulte et les cris font fuir avec la lyre
L'oisive rêverie au suave délire ;
Et les rapides chars et leurs cercles d'airain
Effarouchent les vers qui se taisent soudain.
Venez. Que vos bontés ne me soient point avares.
Mais, oh ! faisant de vous mes pénates, mes lares,
Quand pourrai-je habiter un champ qui soit à moi ?
Et, villageois tranquille, ayant pour tout emploi
Dormir et ne rien faire, inutile poète,
Goûter le doux oubli d'une vie inquiète ?
Vous savez si toujours, dès mes plus jeunes ans,
Mes rustiques souhaits m'ont porté vers les champs ;
Si mon cœur dévorait vos champêtres histoires,
Cet âge d'or si cher à vos doctes mémoires,
Ces fleuves, ces vergers, Éden aimé des cieux,
Et du premier humain berceau délicieux ;
L'épouse de Booz, chaste et belle indigente,
Qui suit d'un pas tremblant la moisson opulente ;

Joseph, qui dans Sichem cherche et retrouve, hélas !
Ses dix frères pasteurs qui ne l'attendaient pas ;
Rachel, objet sans prix qu'un amoureux courage
N'a pas trop acheté de quinze ans d'esclavage.
Oh ! oui, je veux un jour, en des bords retirés,
Sur un riche coteau ceint de bois et de prés,
Avoir un humble toit, une source d'eau vive
Qui parle, et dans sa fuite et féconde et plaintive,
Nourrisse mon verger, abreuve mes troupeaux.
Là, je veux, ignorant le monde et ses travaux,
Loin du superbe ennui que l'éclat environne,
Vivre comme jadis, aux champs de Babylone,
Ont vécu, nous dit-on, ces pères des humains
Dont le nom aux autels remplit nos fastes saints ;
Avoir amis, enfants, épouse belle et sage ;
Errer, un livre en main, de bocage en bocage ;
Savourer sans remords, sans crainte, sans désirs,
Une paix dont nul bien n'égale les plaisirs.
Douce mélancolie, aimable mensongère,
Des antres, des forêts déesse tutélaire,
Qui vient d'une insensible et charmante langueur
Saisir l'ami des champs et pénétrer son cœur,
Quand, sorti vers le soir des grottes reculées,
Il s'é gare à pas lents au penchant des vallées,
Et voit des derniers feux le ciel se colorer,
Et sur les monts lointains un beau jour expirer.
Dans sa volupté sage, et pensive, et muette,
Il s'assied, sur son sein laisse tomber sa tête.
Il regarde à ses pieds, dans le liquide azur
Du fleuve qui s'étend comme lui calme et pur,
Se peindre les coteaux, les toits et les feuillages,
Et la pourpre en festons couronnant les nuages.
Il revoit près de lui, tout à coup animés,

Ces fantômes si beaux à nos pleurs tant aimés,
Dont la troupe immortelle habite sa mémoire :
Julie, amante faible et tombée avec gloire ;
Clarisse, beauté sainte où respire le ciel,
Dont la douleur ignore et la haine et le fiel,
Qui souffre sans gémir, qui périt sans murmure ;
Clémentine adorée, âme céleste et pure,
Qui, parmi les rigueurs d'une injuste maison,
Ne perd point l'innocence en perdant la raison.
Mânes aux yeux charmants, vos images chéries
Accourent occuper ses belles rêveries ;
Ses yeux laissent tomber une larme. Avec vous
Il est dans vos foyers, il voit vos traits si doux.
A vos persécuteurs il reproche leur crime.
Il aime qui vous aime, il hait qui vous opprime.
Mais tout à coup il pense, ô mortels déplaisirs !
Que ces touchants objets de pleurs et de soupirs
Ne sont peut-être, hélas ! que d'aimables chimères,
De l'âme et du génie enfants imaginaires.
Il se lève, il s'agite à pas tumultueux ;
En projets enchanteurs il égare ses vœux.
Il ira, le cœur plein d'une image divine,
Chercher si quelques lieux ont une Clémentine,
Et dans quelque désert, loin des regards jaloux,
La servir, l'adorer et vivre à ses genoux.

XIV

Souvent le malheureux songe à quitter la vie,
L'espérance crédule à vivre le convie.
Le soldat sous la tente espère, avec la paix,
Le repos, les chansons, les danses, les banquets.

Gémissant sur le soc, le laboureur d'avance
 Voit ses guérets chargés d'une heureuse abondance.
 Moi, l'espérance amie est bien loin de mon cœur.
 Tout se couvre à mes yeux d'un voile de langueur ;
 Des jours amers, des nuits plus amères encore,
 Chaque instant est trempé du fiel qui me dévore ;
 Et je trouve partout mon âme et mes douleurs,
 Le nom de Lycoris, et la honte et les pleurs.
 Ingrate Lycoris, à feindre accoutumée,
 Avez-vous pu trahir qui vous a tant aimée ?
 Avez-vous pu trouver un passe-temps si doux
 A déchirer un cœur qui n'adorait que vous ?
 Amis, pardonnez-lui ; que jamais vos injures
 N'osent lui reprocher ma mort et ses parjures ;
 Je ne veux point pour moi que son cœur soit blessé,
 Ni que pour l'outrager mon nom soit prononcé.
 Ces amis m'étaient chers ; ils aimaient ma présence.
 Je ne veux qu'être seul, je les fuis, les offense,
 Ou bien, en me voyant, chacun avec effroi
 Balance à me connaître et doute si c'est moi.

Est-ce là cet ami, compagnon de leur joie,
 A de jeunes désirs comme eux toujours en proie,
 Jeune amant des festins, des vers, de la beauté ?
 Ce front pâle et mourant, d'ennuis inquieté,
 Est celui d'un vieillard appesanti par l'âge,
 Et qui déjà d'un pied touche au fatal rivage.
 Sans doute, Lycoris, oui, j'ai fini mon sort
 Quand tu ne m'aimes plus et souhaites ma mort.
 Amis, oui, j'ai vécu ; ma course est terminée.
 Chaque heure m'est un jour, chaque jour une année ;
 Les amants malheureux vieillissent en un jour.
 Ah ! n'éprouvez jamais les douleurs de l'amour :

Elles hâtent encor nos fuseaux si rapides,
Et, non moins que le Temps, la Tristesse a des rides.
Quoi, Gallus ! quoi ! le sort, si près de ton berceau,
Ouvre à tes jeunes pas ce rapide tombeau ?
Hélas ! mais quand j'aurai subi ma destinée,
Du Léthé bienfaisant la rive fortunée
Me prépare un asile et des ombrages verts :
Là, les danses, les jeux, les suaves concerts,
Et la fraîche naïade, en ses grottes de mousse,
S'écoulant sur des fleurs, mélancolique et douce.
Là, jamais la beauté ne pleure ses attraits :
Elle aime, elle est constante, elle ne ment jamais ;
Là tout choix est heureux, toute ardeur mutuelle,
Et tout plaisir durable, et tout serment fidèle.
Que dis-je ? on aime alors sans trouble ; et les amants,
Ignorant le parjure, ignorent les serments.

Venez me consoler, aimables héroïnes.
O Léthé ! fais-moi voir leurs retraites divines ;
Viens me verser la paix et l'oubli de mes maux.
Ensevelis au fond de tes dormantes eaux
Le nom de Lycoris, ma douleur, mes outrages.
Un jour peut-être aussi, sous tes rians bocages,
Lycoris, quand ses yeux ne verront plus le jour,
Reviendra tout en pleurs demander mon amour ;
Me dire que le Styx me la rend plus sincère,
Qu'à moi seul désormais elle aura soin de plaire ;
Que cent fois, rappelant notre antique lien,
Elle a vu que son cœur avait besoin du mien.
Lycoris à mes yeux ne sera plus charmante :
Pourtant... O Lycoris ! ô trop funeste amante !
Si tu l'avais voulu, Gallus, plein de sa foi,
Avec toi voulait vivre et mourir avec toi.

XV

O jours de mon printemps, jours couronnés de rose,
A votre fuite en vain un long regret s'oppose.
Beaux jours, quoique souvent obscurcis de mes pleurs,
Vous dont j'ai su jouir même au sein des douleurs
Sur ma tête bientôt vos fleurs seront fanées.
Hélas ! bientôt le flux des rapides années
Vous aura loin de moi fait voler sans retour.
Oh ! si du moins alors je pouvais à mon tour,
Champêtre possesseur, dans mon humble chaumière
Offrir à mes amis une ombre hospitalière ;
Voir mes lares charmés, pour les bien recevoir,
A de joyeux banquets la nuit les fait asseoir ;
Et là nous souvenir, au milieu de nos fêtes,
Combien chez eux longtemps, dans leurs belles retraites,
Soit sur ces bords heureux, opulents avec choix,
Où Montigny s'enfonce en ses antiques bois,
Soit où la Marne lente, en un long cercle d'îles,
Ombrage de bosquets l'herbe et les prés fertiles,
J'ai su, pauvre et content, savourer à longs traits
Les Muses, les plaisirs, et l'étude et la paix.
Qui ne sait être pauvre est né pour l'esclavage.
Qu'il serve donc les grands, les flatte, les ménage ;
Qu'il plie, en approchant de ces superbes fronts,
Sa tête à la prière, et son âme aux affronts,
Pour qu'il puisse, enrichi de ces affronts utiles,
Enrichir à son tour quelques têtes serviles.
De ses honteux trésors je ne suis point jaloux.
Une pauvreté libre est un trésor si doux !
Il est si doux, si beau, de s'être fait soi-même,
De devoir tout à soi, tout aux beaux-arts qu'on aime ;

Vraie abeille en ses dons, en ses soins, en ses mœurs,
D'avoir su se bâtir, des dépouilles des fleurs,
Sa cellule de cire, industrieux asile
Où l'on coule une vie innocente et facile ;
De ne point vendre aux grands ses hymnes avilis ;
De n'offrir qu'aux talents de vertus ennoblis,
Et qu'à l'amitié douce et qu'aux douces faiblesses,
D'un encens libre et pur les honnêtes caresses !
Ainsi l'on dort tranquille ; et, dans son saint loisir,
Devant son propre cœur on n'a point à rougir.
Si le sort ennemi m'assiège et me désole,
On pleure ; mais bientôt la tristesse s'envole ;
Et les arts, dans un cœur de leur amour rempli,
Versent de tous les maux l'indifférent oublié.
Les délices des arts ont nourri mon enfance.
Tantôt, quand d'un ruisseau, suivi dès sa naissance,
La Nymphe aux pieds d'argent a sous de longs berceaux
Fait serpenter ensemble et mes pas et ses eaux,
Ma main donne au papier, sans travail, sans étude,
Des vers fils de l'amour et de la solitude.
Tantôt de mon pinceau les timides essais
Avec d'autres couleurs cherchent d'autres succès.
Ma toile avec Sapho s'attendrit et soupire ;
Elle rit et s'égayé aux danses du Satyre ;
Ou l'aveugle Ossian y vient pleurer ses yeux,
Et pense voir et voit ses antiques aïeux
Qui, dans l'air appelés à ses hymnes sauvages,
Arrêtent près de lui leurs palais de nuages.
Beaux-arts, ô de la vie aimables enchanteurs,
Des plus sombres ennuis rians consolateurs,
Amis sûrs dans la peine et constantes maîtresses,
Dont l'or n'achète point l'amour ni les caresses ;
Beaux-arts, Dieux bienfaisants, vous que vos favoris

Par un indigne usage ont tant de fois flétris,
 Je n'ai point partagé leur honte trop commune.
 Sur le front des époux de l'aveugle Fortune
 Je n'ai point fait ramper vos lauriers trop jaloux.
 J'ai respecté les dons que j'ai reçus de vous.
 Je ne vais point, à prix de mensonges serviles,
 Vous marchander au loin des récompenses viles ;
 Et partout, de mes vers ambitieux lecteur,
 Faire trouver charmant mon luth adulateur.
 Abel, mon jeune Abel, et Trudaine et son frère,
 Ces vieilles amitiés de l'enfance première,
 Quand tous quatre, muets, sous un maître inhumain,
 Jadis au châtement nous présentions la main ;
 Et mon frère et Lebrun, les Muses elles-mêmes ;
 De Pange, fugitif de ces neuf Sœurs qu'il aime ;
 Voilà le cercle entier qui, le soir quelquefois,
 A des vers, non sans peine obtenus de ma voix,
 Prête une oreille amie et cependant sévère.
 Puissé-je ainsi toujours dans cette troupe chère
 Me revoir, chaque fois que mes avides yeux
 Auront porté longtemps mes pas de lieux en lieux,
 Amant des nouveautés compagnes de voyage ;
 Courant partout, partout cherchant à mon passage
 Quelque ange aux yeux divins qui veuille me charmer,
 Qui m'écoute ou qui m'aime, ou qui se laisse aimer.

XVI

Ah ! des pleurs ! des regrets ! lisez, amis. C'est elle.
 On m'outrage, on me chasse, et puis on me rappelle.
 Non . il fallait d'abord m'accueillir sans détours.
 Non, non : je n'irai point. La nuit tombe ; j'accours.

On s'excuse, on gémit ; enfin on me renvoie,
Je sors. Chez mes amis je viens trouver la joie,
Et parmi nos festins un billet repentant
Bientôt me suit et vient me dire qu'on m'attend.

« Écoute, jeune ami de ma première enfance,
Je te connais. Malgré ton aimable silence,
Je connais la beauté qui t'a contraint d'aimer,
Qui t'agite tout bas, que tu n'oses nommer.
Certe un beau jour n'est pas plus beau que son visage.
Mais, si tu ne veux point gémir dans l'esclavage,
Sache que trop d'amour excite leur dédain.
Laisse-la quelquefois te désirer en vain.
Il est bon, quelque orgueil dont s'enivrent ces belles,
De leur montrer pourtant qu'on peut se passer d'elles.
Viens, et loin d'être faible, allons, si tu m'en crois,
Respirer la fraîcheur de la nuit et des bois ;
Car, dans cette saison de chaleurs étouffée,
Tu sais, le jour n'est bon qu'à donner à Morphée.
Allons. Et pour Camille, elle n'a qu'à dormir. »

Passons devant ses murs. Je veux, pour la punir,
Je veux qu'à son réveil demain on lui rapporte
Qu'on m'a vu. Je passais sans regarder sa porte.
Qu'elle s'écrie alors, les larmes dans les yeux,
Que tout homme est parjure, et qu'il n'est point de
Tiens. C'est ici. Voilà ses jardins solitaires [Dieux !
Tant de fois attentifs à nos tendres mystères ;
Et là, tiens, sur ma tête est son lit amoureux,
Lit chéri, tant de fois fatigué de nos jeux.
Ah ! le verre et le lin, délicate barrière,
Laissent voir à nos yeux la tremblante lumière
Qui, jusqu'à l'aube au teint moins que le sien vermeil

Veille près de sa couche et garde son sommeil.
 C'est là qu'elle m'attend. Oh ! si tu l'avais vue,
 Quand, fermant ses beaux yeux, mollement étendue,
 Laisant tomber sa tête, un calme pur et frais
 Comme aux anges du ciel fait reluire ses traits !
 Ah ! je me venge aussi plus qu'elle ne mérite.
 Un vain caprice, un rien... Ami, fuyons bien vite ;
 Fuyons vite, courons. Mes projets seront sûrs
 Quand je ne verrai plus sa porte ni ses murs.

XVII

AU MARQUIS DE BRAZAIS

Qui ? moi ? moi de Phébus te dicter les leçons ?
 Moi, dans l'ombre ignoré, moi que ses nourrissons
 Pour émule aujourd'hui désavoûraient peut-être,
 Dans ce bel art des vers je n'ai point eu de maître ;
 Il n'en est point, ami. Les poètes vantés,
 Sans cesse avec transport lus, relus, médités ;
 Les dieux, l'homme, le ciel, la nature sacrée
 Sans cesse étudiée, admirée, adorée,
 Voilà nos maîtres saints, nos guides éclatants.
 A peine avais-je vu luire seize printemps,
 Aimant déjà la paix d'un studieux asile,
 Ne connaissant personne, inconnu, seul, tranquille,
 Ma voix humble à l'écart essayait des concerts ;
 Ma jeune lyre osait balbutier des vers.
 Déjà même Sapho des chants de Mitylène
 Avait daigné me suivre aux rives de la Seine.
 Déjà dans les hameaux, silencieux, rêveur,
 Une source inquiète, un ombrage, une fleur.

Des filets d'Arachné l'ingénieuse trame,
De doux ravissements venaient saisir mon âme.
Des voyageurs lointains auditeur empressé,
Sur nos tableaux savants où le monde est tracé,
Je courais avec eux du couchant à l'aurore.
Fertile en songes vains que je chéris encore,
J'allais partout, partout bientôt accoutumé ;
Aimant tous les humains, de tout le monde aimé.
Les pilotes bretons me portaient à Surate,
Les marchands de Damas me guidaient vers l'Euphrate.
Que dis-je ? dès ce temps mon cœur, mon jeune cœur
Commençait dans l'amour à sentir un vainqueur ;
Il se troublait dès lors au souris d'une belle.
Qu'à sa pente première il est resté fidèle !
C'est là, c'est en aimant, que pour louer ton choix
Les Muses d'elles-même adouciron ta voix.
Du sein de notre amie, oh ! combien notre lyre
Abonde à publier sa beauté, son empire,
Ses grâces, son amour de tant d'amour payé !
Mais quoi ! pour être heureux faut-il être envié
Quand même auprès de toi les yeux de ta maîtresse
N'attireraient jamais les ondes du Permesse,
Qu'importe ? Penses-tu qu'il ait perdu ses jours
Celui qui, se livrant à ses chères amours,
Recueilli dans sa joie, eut pour toute science
De jouir en secret, fut heureux en silence ?

Qu'il est doux, au retour de la froide saison,
Jusqu'au printemps nouveau regagnant la maison,
De la voir devant vous accourir au passage,
Ses cheveux en désordre épars sur son visage ;
Son oreille de loin a reconnu vos pas ;
Elle vole et s'écrie et tombe dans vos bras ;

Et sur vous appuyée et respirant à peine,
 A son foyer secret loin des yeux vous entraîne.
 Là, mille questions qui vous coupent la voix,
 Doux reproches, baisers, se pressent à la fois.
 La table entre vous deux à la hâte est servie.
 L'œil humide de joie, au banquet elle oublie
 Et les mets et la table, et se nourrit en paix
 Du plaisir de vous voir, de contempler vos traits.
 Sa bouche ne dit rien, mais ses yeux, mais son âme,
 Vous parlent, et bientôt des caresses de flamme
 Vous mènent à ce lit qui se plaignait de vous.
 C'est là qu'elle s'informe avec un soin jaloux
 Si beaucoup de plaisirs, surtout si quelque belle
 Habitait la contrée où vous étiez loin d'elle.

XVIII

Mais ne m'a-t-elle pas juré d'être infidèle ?
 Mais n'est-ce donc pas moi qu'elle a banni loin d'elle ?
 Mais sa voix intrépide, et ses yeux, et son front
 Ne se vantaient-ils pas de m'avoir fait affront ?
 C'est donc pour essuyer quelque nouvel outrage,
 Pour l'accabler moi-même et d'insulte et de rage,
 La prier, la maudire, invoquer le cercueil,
 Que je retourne encor vers son funeste seuil,
 Errant dans cette nuit turbulente, orageuse,
 Moins que ce triste cœur noire et tumultueuse ?

Ce n'était pas ainsi que, sans crainte et sans bruit,
 Jadis à la faveur d'une plus belle nuit,
 Invisible, attendu par des baisers de flamme...
 O toi, jeune imprudent que séduit une femme,

Si ton cœur veut en croire un cœur trop agité,
Ne courbe point la tête au joug de la beauté.
Ris plutôt de ses feux et méprise ses charmes.
Vois d'un œil sec et froid ses soupirs et ses larmes.
Règne en tyran cruel ; aime à la voir souffrir ;
Laisse-la toute seule et transir et mourir.
Tous ses soupirs sont faux, ses larmes infidèles,
Son souris venimeux, ses caresses mortelles.
Ah ! si tu connaissais de quel art inouï
La perfide enivra ce cœur qu'elle a trahi !
De quel art ses discours (faut-il qu'il m'en souvienne !) **!**
Me faisaient voir sa vie attachée à la mienne !
Avait-elle bien pu vivre et ne m'aimer pas ?
Combien de fois, de joie expirante en mes bras,
Faible, exhalant à peine une voix amoureuse :
« Ah ! Dieux ! s'écriait-elle, ah ! que je suis heureuse ! »
Combien de fois encor, d'une brûlante main
Pressant avec fureur ma tête sur son sein,
Ses cris me reprochaient des caresses paisibles ;
Mes baisers, à l'entendre, étaient froids, insensibles ;
Le feu qui la brûlait ne pouvait m'enflammer,
Et mon sexe cruel ne savait point aimer.
Et moi, fier et confus de son inquiétude,
Je faisais le procès à mon ingratitude ;
Je plaignais son amour, et j'accusais le mien.
Je haïssais mon cœur si peu digne du sien.

Je frissonne. Ah ! je sens que je m'approche d'elle.
Oui, je la vois, grands Dieux ! cette maison cruelle
Que sans trouble jamais n'abordèrent mes pas.
Mais ce trouble était doux, et je ne mourais pas.
Mais elle n'avait point, sans pitié même feinte,
Rassasié mon cœur et de fiel et d'absinthe.

Ah ! d'affronts aujourd'hui je la veux accabler.
 De véritables pleurs de ses yeux vont couler.
 Tout ce qu'ont de plus dur l'insulte, la colère,
 Je veux... Mais essayons plutôt ce que peut faire
 Ce silence indulgent qui semble caresser,
 Qui pardonne et rassure, et plaint sans offenser.
 Oui ; laissons le dépit et l'injure farouche :
 Allons, je veux entrer le rire sur la bouche,
 Le front calme et serein. Lycoris, je veux voir
 S'il est vrai que la paix soit toute en mon pouvoir.
 Prends courage, mon cœur : de douces espérances
 Me disent qu'aujourd'hui finiront tes souffrances.

XIX

L'art des transports de l'âme est un faible interprète ;
 L'art ne fait que des vers ; le cœur seul est poète.
 Sous sa fécondité le génie opprimé
 Ne peut garder l'ouvrage en sa tête formé.
 Malgré lui, dans lui-même, un vers sûr et fidèle
 Se teint de sa pensée et s'échappe avec elle.
 Son cœur dicte ; il écrit. A ce maître divin
 Il ne fait qu'obéir et que prêter sa main.
 S'il est aimé, content, si rien ne le tourmente,
 Si la folâtre joie et la jeunesse ardente
 Étalent sur son teint l'éclat de leurs couleurs,
 Ses vers frais et vermeils, pétris d'ambre et de fleurs,
 Brillants de la santé qui luit sur son visage,
 Trouvent doux d'être au monde et que vieillir est sage.
 Si, pauvre et généreux, son cœur vient de souffrir
 Aux cris d'un indigent qu'il n'a pu secourir ;
 Si la beauté qu'il aime, inconstante et légère,

L'oublie en écoutant une amour étrangère ;
De sables douloureux si ses flancs sont brûlés,
Ses tristes vers en deuil, d'un long crêpe voilés,
Ne voyant que des maux sur la terre où nous sommes,
Jugent qu'un prompt trépas est le seul bien des hommes.
Toujours vrai, son discours souvent se contredit.
Comme il veut, il s'exprime ; il blâme, il applaudit.
Vainement la pensée est rapide et volage :
Quand elle est prête à fuir, il l'arrête au passage.
Ainsi, dans ses écrits partout se traduisant,
Il fixe le passé pour lui toujours présent,
Et sait, de se connaître ayant la sage envie,
Refeuilleter sans cesse et son âme et sa vie.

XX

Reste, reste avec nous, ô père des bons vins !
Dieu propice, ô Bacchus ! toi, dont les flots divins
Versent le doux oubli de ces maux qu'on adore ;
Toi, devant qui l'amour s'enfuit et s'évapore,
Comme de ce cristal aux mobiles éclairs
Tes esprits odorants s'exhalent dans les airs.

Eh bien ! mes pas ont-ils refusé de vous suivre ?
Nous venons, disiez-vous, te conseiller de vivre.
Au lieu d'aller gémir, mendier des dédains,
Suis-nous, si tu le peux. La joie à nos festins
T'appelle. Viens, les fleurs ont couronné la table ;
Viens, viens y consoler ton âme inconsolable.

Vous voyez, mes amis, si de ce noble soin
Mon cœur tranquille et libre avait aucun besoin.

Camille dans mon cœur ne trouve plus des armes,
Et je l'entends nommer sans trouble, sans alarmes ;
Ma pensée est loin d'elle, et je n'en parle plus ;
Je crois la voir muette et le regard confus,
Pleurante. Sa beauté présomptueuse et vaine
Lui disait qu'un captif, une fois dans sa chaîne,
Ne pouvait songer... Mais, que nous font ses ennuis ?
Jeune homme, apporte-nous d'autres fleurs et des fruits.
Qu'est-ce, amis ? nos éclats, nos jeux se ralentissent ?
Que des verres plus grands dans nos mains se remplissent !
Pourquoi vois-je languir ces vins abandonnés,
Sous le liège tenace encore emprisonnés ?
Voyons si ce premier, fils de l'Andalousie,
Vaudra ceux dont Madère a formé l'ambroisie,
Ou ceux dont la Garonne enrichit ses coteaux,
Ou la vigne foulée aux pressoirs de Citeaux.
Non, rien n'est plus heureux que le mortel tranquille
Qui, cher à ses amis, à l'amour indocile,
Parmi les entretiens, les jeux et les banquets,
Laisse couler la vie et n'y pense jamais.
Ah ! qu'un front et qu'une âme à la tristesse en proie
Feignent malaisément et le rire et la joie !
Je ne sais, mais partout je l'entends, je la voi ;
Son fantôme attrayant est partout devant moi ;
Son nom, sa voix absente errent dans mon oreille.
Peut-être aux feux du vin que l'amour se réveille :
Sous les bosquets de Chypre, à Vénus consacrés,
Bacchus mûrit l'azur de ses pampres dorés.
J'ai peur que, pour tromper ma haine et ma vengeance,
Tous ces Dieux malfaisants ne soient d'intelligence.
Du moins il m'en souvient, quand autrefois auprès
De cette ingrate aimée, en nos festins secrets,
Je portais à la hâte à ma bouche ravie

La coupe demi-pleine à ses lèvres saisie,
Ce nectar, de l'amour ministre insidieux,
Bien loin de les éteindre, aiguillonnait mes feux.
Ma main courait saisir, de transports chatouillée,
Sa tête noblement folâtre, échevelée.
Elle riait ; et moi, malgré ses bras jaloux,
J'arrivais à sa bouche, à ses baisers si doux.
J'avais soin de reprendre, utile stratagème !
Les fleurs que sur son sein j'avais mises moi-même ;
Et sur ce sein, mes doigts égarés, palpitants,
Les cherchaient, les suivaient, et les ôtaient longtemps.

Ah ! je l'aimais alors ! Je l'aimerais encore,
Si de tout conquérir la soif qui la dévore
Eût flatté mon orgueil au lieu de l'outrager ;
Si mon amour n'avait qu'un outrage à venger ;
Si vingt crimes nouveaux n'avaient trop su l'éteindre ;
Si je ne l'abhorrais. Ah ! qu'un cœur est à plaindre
De s'être à son amour longtemps accoutumé,
Quand il faut n'aimer plus ce qu'on a tant aimé !
Pourquoi, grands Dieux, pourquoi la fites-vous si belle ?
Mais ne me parlez plus, amis, de l'infidèle :
Que m'importe qu'un autre adore ses attraits ;
Qu'un autre soit le roi de ses festins secrets ;
Que tous deux en riant ils me nomment peut-être ;
De ses cheveux épars qu'un autre soit le maître ;
Qu'un autre ait ses baisers, son cœur ; qu'une autre main
Poursuive lentement des bouquets sur son sein ?
Un autre ! Ah ! je ne puis en souffrir la pensée.
Riez, amis ; nommez ma fureur insensée.
Vous n'aimez pas, et j'aime, et je brûle, et je pars
Me coucher sur sa porte, implorer ses regards ;
Elle entendra mes pleurs, elle verra mes larmes ;

Et dans ses yeux divins, pleins de grâces, de charmes,
Le sourire ou la haine, arbitres de mon sort,
Vont ou me pardonner ou prononcer ma mort.

XXI

O nuit, nuit douloureuse ! ô toi, tardive aurore,
Viens-tu ? vas-tu venir ? es-tu bien loin encore ?
Ah ! tantôt sur un flanc, puis sur l'autre, au hasard
Je me tourne et m'agite, et ne peux nulle part
Trouver que l'insomnie amère, impatiente,
Qu'un malaise inquiet et qu'une fièvre ardente.
Tu dors, belle D'... z... ; et c'est toi, mon amour
Qui retiens ma paupière ouverte jusqu'au jour.
Si tu l'avais voulu, Dieux ! cette nuit cruelle
Aurait pu s'écouler plus rapide et plus belle.
Mon âme comme un songe autour de ton sommeil
Voltige. En me lisant, demain à ton réveil,
Tu verras, comme toi, si mon cœur est paisible.
J'ai soulevé pour toi sur ma couche pénible
Ma tête appesantie. Assis, et plein de toi,
Le nocturne flambeau qui luit auprès de moi
Me voit, en sons plaintifs et mêlés de caresses,
Verser sur le papier mon cœur et mes tendresses.
Tu dors, belle D'... z... Tes doux yeux sont fermés.
Ton haleine de rose aux soupirs embaumés
Entr'ouvre mollement tes deux lèvres vermeilles.
Mais si je me trompais ! Dieux ! ô Dieux ! si tu veilles,
Et si quand loin de toi j'endure le tourment
D'une insomnie amère, aux bras d'un autre amant
Pour toi, de cette nuit qui s'échappe trop vite,

Une douce insomnie embellissait la fuite !

Dieu d'oubli, viens fermer mes yeux. O Dieu de paix,
Sommeil, viens, fallût-il les fermer pour jamais.
Un autre dans ses bras ! ô douloureux outrage !
Un autre ! ô honte ! ô mort ! ô désespoir ! ô rage !
Malheureux insensé ! pourquoi, pourquoi les Dieux
A juger la beauté formèrent-ils mes yeux ?
Pourquoi cette âme faible et si molle aux blessures
De ces regards féconds en douces impostures ?
Une amante moins belle aime mieux, et du moins,
Humble et timide, à plaire elle est pleine de soins ;
Elle est tendre ; elle a peur de pleurer votre absence ;
Fidèle, peu d'amants attaquent sa constance ;
Et son égale humeur, sa facile gaîté,
L'habitude, à son front tiennent lieu de beauté.
Mais celle qui partout fait conquête nouvelle,
Celle qu'on ne voit point sans dire : « O qu'elle est belle ! »
Insulte, en son triomphe, aux soupirs de l'amour,
Souveraine au milieu d'une tremblante cour,
Dans son léger caprice inégale et soudaine,
Tendre et douce aujourd'hui, demain froide et hautaine.
Si quelqu'un se dérobe à ses enchantements,
Qu'est-ce enfin qu'un de moins dans ce peuple d'amants ?
On brigue ses regards, elle s'aime et s'admire,
Et ne connaît d'amour que celui qu'elle inspire.
Et puis pour qui l'adore, inquiétudes, pleurs,
Soupçons et jalousie, et nocturnes terreurs,
Quand il tremble, de loin, qu'un séducteur habile
Vienne et la sollicite et la trouve docile.
Mais que pouvais-je, hélas ! Et dois-je me blâmer ?
O D'... z..., je t'ai vue, il fallait bien t'aimer.
Il fallait bien, D'... z..., que ma muse enflammée

Chantât pour caresser ma belle bien-aimée ;
 Elle pleure à tes pieds, les yeux pleins de langueur :
 Puisse-t-elle à mes feux intéresser ton cœur !

Au retour d'un festin, seule, ô Dieux ! sur ta couche,
 Si cet heureux papier s'approchait de ta bouche !
 Enfermé dans la soie, ô si ta belle main
 Daignait le retrouver, le presser sur ton sein !
 Je le saurai ; l'amour volera me le dire.
 Dans l'âme d'un poète un Dieu même respire ;
 Et ton cœur ne pourra me faire un si grand bien.
 Sans qu'un transport subit avertisse le mien.
 Fais-le naître, ô D'... z..., alors toutes mes peines
 S'adoucissent. Alors dans mes paisibles veines,
 Mon sang coule en flots purs et de lait et de miel,
 Et mon âme se croit habitante du ciel.

XXII

PREMIÈRE VERSION

Les vers imprimés en lettres italiques sont ceux qui, appartenant à la première rédaction d'une façon certaine, ont été conservés dans la seconde. Les vers imprimés en lettres italiques et mis entre crochets sont ceux de la seconde rédaction, qui paraissent avoir appartenu à la première. (B. de F.)

Animé par l'Amour, le vrai Dieu des poètes,
 Du Pinde, en mon printemps, j'ai connu les retraites,
 Aux danses des neuf sœurs entremêlé mes pas,
 Et de leurs jeux charmants su goûter les appas.
 Je veux, tant que mon sang bouillonne dans mes veines,
 Ne chanter que l'amour, ses douceurs et ses peines,

De convives chéris toujours environné,
A la joie avec eux sans cesse abandonné.

.....
.....
Fumant dans le cristal, que Bacchus à longs flots
Partout aille à la ronde éveiller les bons mots.

Reine de mes banquets, que ma déesse y vienne,

Que des fleurs de sa tête elle pare la mienne,

[*Pour enivrer mes sens, que le feu de ses yeux*]

[*S'unisse à la vapeur des vins délicieux.*]

Amis, que ce bonheur [soit notre unique étude

Nous en perdrons si tôt la charmante habitude ¹ !]

.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
Un jour, tel est des Dieux l'arrêt (?) [*inexorable*].

[*Vénus, qui pour les Dieux (?) fit le bonheur durable,*]

[*A nos cheveux blanchis refusera des fleurs,*]

[*Et le printemps pour nous n'aura plus de couleurs.*]

Qu'un sein voluptueux, des lèvres demi-closes

Respirent près de nous leur haleine de roses ;

Que Laïs sans réserve abandonne à nos yeux

De ses charmes secrets les contours gracieux.

[*Quand l'âge aura sur nous mis sa main flétrissante,*]

[*Que pourra la beauté, quoique toute-puissante ?*]

[*Nos cœurs en la voyant ne palpiteront plus.*]

(Il faudra bien qu'armés de la philosophie,

Oubliant le plaisir alors qu'il nous oublie,

La science nous offre un utile secours

1. Texte de la troisième rédaction (Dimoff).

Qui dispute à l'ennui le reste de nos jours.)¹
 [C'est alors, qu'exilé dans mon champêtre asile,]
 [De l'antique sagesse admirateur tranquille,]
 De tout cet univers interrogeant la voix,
 J'irai de la nature étudier les lois :
 Par quelle main sur soi la terre suspendue
 Voit mugir autour d'elle Amphitrite étendue ;
 [Quel Titan foudroyé respire avec effort]
 [Des cavernes d'Etna la ruine et la mort ;]

.

Si d'un axe brûlant le soleil nous éclaire,
 Ou si roi, dans le centre, entouré de lumière,
 A des mondes sans nombre, en leurs cercles roulants,
 Il verse autour de lui ses regards opulents ;
 Comment à son flambeau Diane assujettie
 Brille, de ses bienfaits chaque mois agrandie ;
 Si l'Ourse au sein des flots craint d'aller se plonger ;
 Quel signe sur la mer conduit le passager,
 Quand sa patrie absente et longtemps appelée
 Lui fait tenter l'Euripe et les flots de Malée,
 Et quel, de l'abondance heureux avant-coureur,
 Arme d'un aiguillon la main du laboureur.
 Souvent, dès que le jour chassera les étoiles,
 Aux hôtes des forêts j'irai tendre des toiles ;
 Sur les beaux fruits du Gange et nos borus transplantés,
 Des Dieux de nos jardins appeler les bontés ;
 Lier à ses ormeaux la vigne paresseuse ;
 Voir à quelles moissons quelle terre est heureuse ;

1. Texte de la troisième rédaction (Dimoff).

Aux vergers altérés conduire les ruisseaux,
De chaume et de filets armer les arbrisseaux,
Et soulager leurs troncs des branches inutiles,
Pour leur faire adopter des rameaux plus fertiles.
Mais alors que du haut des célestes déserts
L'astre de la nature embrasera les airs,
Tantôt dans ma maison plus commode que belle,
Tantôt sur le tapis dont se pare Cybèle,
Où des feux du midi le platane vainqueur
Entretient sous son ombre une épaisse fraîcheur,
J'aurai quelques amis, soutiens de ma vieillesse.
Le plaisir, qui n'est plus celui de ma jeunesse,
Est encor cependant le dieu de mes banquets.
L'œillet, la tubéreuse y brillent en bouquets.
L'automne sur ses pas y conduit l'abondance
Et la douce gaîté, mère de l'indulgence ;
Et, tel que dans l'Olympe à la table des Dieux,
De pampres et de fruits et de fleurs radieux,
Donne à tous les objets offerts à son passage
Ce ris pur et serein qui luit sur son visage.

L'idée de ce long fragment m'a été fournie par un beau morceau de Properce, livre III, élégie 3. Mais je ne me suis point asservi à le copier. Je l'ai étendu ; je l'ai souvent abandonné pour y mêler, selon ma coutume, des morceaux de Virgile et d'Horace et d'Ovide, et tout ce qui me tombait sous la main, et souvent aussi pour ne suivre que moi. Voici comme il commence :

*Me juvat in primâ coluisse Heliconâ juventâ,
Musarumque choris implicuisse manus.*

Il me semble qu'il n'est guère possible de traduire autrement ni mieux que je ne l'ai fait ce second vers, qui est charmant. Les anciens regardaient la danse non seulement comme l'art de faire des pas gracieux, mais encore de toutes les attitudes du corps et surtout des

bras. *Si mollia brachia, salta.* — Ovide (*De Artis amandi*, I, 595).

*Me juvat et multo mentem vincere Lyæo,
Et caput in vernâ semper habere rosâ.*

J'ai étendu ce texte pour y faire entrer plusieurs détails qui m'ont paru neufs dans notre poésie. Ce distique-là est bien beau : *mentem vincere Lyæo !*

Reine de mes banquets, que ma déesse y vienne.

Je ne sais si l'arrangement de ce vers serait approuvé. Il me paraît précis, naturel et plein de liberté.

Que des fleurs de sa tête elle pare la mienne.

L'image agréable que présente ce vers est tirée d'un distique de Propertius dans une autre élégie qui est la 3^e du livre 1^{er}. Le voici :

*Et modo solvebam nostrâ de fronte corollas,
Ponebamque tuis, Cinthia, temporibus.*

Amis, que ce bonheur, etc...

Le sens de ce morceau est celui de mille endroits d'Ovide et d'Horace.

Un jour, tel est des Dieux, etc..

Ce vers et ceux qui suivent ne valent peut-être pas tous ensemble les deux vers de Propertius :

*Atque ubi jam venerem gravis interceperit ætas
Sparservit et nigras alba senecta comas.*

Qu'un sein voluptueux, des lèvres demi-closes
Respirent près de nous leur haleine de roses.

Voluptueux n'est pas bon. Il fallait une épithète qui peignît cette palpitation si belle qui soulève de jeunes tétons. *Des lèvres demi-closes* ne vaut guère mieux. Malheureusement c'est presque la seule rime. Le second vers me semble heureux à cause de l'haleine attribuée aux pal-

pitations du sein. Le second hémistiche du premier vers fait passer cela, parce qu'en poésie un mot passe à la faveur d'un autre.

Que Laïs, sans réserve, abandonne à nos yeux
De ses charmes secrets les contours gracieux.

Toi que je ne nomme point, tu verras bien, si jamais tu me lis, que ce sont tes belles... qui m'ont fait faire ces jolis vers. Que n'ai-je osé écrire ton nom au lieu de celui de Laïs ! Je n'aurais pas été obligé de changer le vers. Malheureusement pour moi, trop de personnes auraient reconnu que j'ai dit vrai et que tu as le plus beau... du monde.

*Dopo d'averlo
Fatto natura
Si vago e bello,
Ruppe il modello
Perch'egli fosse
A'l mondo sol.*

De tout cet univers interrogeant la voix,
J'irai de la nature étudier les lois.

Vaut bien, à mon avis, le distique de Properce :

*Tum mihi naturæ libeat perdiscere mores,
Quis deus hanc mundi temperet arte domum.*

Peut-être faut-il lire *qua Deus* ?

Par quelle main sur toi la terre suspendue
Voit mugir autour d'elle Amphitrite étendue.

J'ai imité, autant que j'ai pu, ces vers divins d'Ovide :

..... *nec brachia longo
..... margine terrarum porrexerat Amphitrite.*

Metam., lib. I.

Les quatre vers après les deux suivants sont traduits de ce bel endroit des *Géorgiques*, liv. I (479-480).

*Unde tremor terris : qua vi maria alta tumescant
Objicibus ruptis, rursusque in se ipsa residant.*

Je n'ose pas écrire mes vers après ceux-là. Le premier des miens est mal fait. *Qua vi maria alta tumescant* est désespérant.

Si d'un axe brûlant le soleil nous éclaire.

J'aime mieux *axe* que *char*. Cela est moins trivial. Les Latins le disent partout. *Volat vi fervidus axis*. Virg. I (Georg., III, 107).

Spoliis onerato casaris axe. Propert. (III, El. 3, v. 13).

L'épithète *brûlant* me paraît heureuse en ce qu'elle représente l'effet que doit produire la présence du Dieu du feu, et en même temps la précipitation de son vol.

Si l'Ourse au sein des flots craint d'aller se plonger.

Vers mal fait, d'après celui-ci de Virgile :

Arctos oceani metuentes æquore tingi. (Georg., I, 246.)

Les cinq vers suivants me semblent bons, surtout les deux derniers dont je m'applaudis. Ils sont tous tirés de Virgile :

*Præterea tam sunt Arcturi sidera nobis
Hædorumque dies servandi, et lucidus Anguis,
Quam quibus in patriam ventosa per æquora vectis
Pontus et ostriferi fauces tentantur Abydi.*

(Georg., I, 204...)

Voyez aussi Georg., liv. I, vers 252.

Quels vers ! et comment ose-t-on en faire après ceux-là ! Les miens, si petits et si inférieurs, ont cependant peut-être l'avantage de citer l'*Euripe* et *Malée*, lieux célèbres par des naufrages.

Lier à ses ormeaux la vigne paresseuse.

J'ai voulu prendre aux Latins leur *suis*, qui fait un effet si élégant dans leurs poésies.

Voir à quelles moissons quelle terre est heureuse.

Tournure latine claire et précise. Je ne crois pas qu'on l'eût encore transportée en français. C'est de tout ce morceau le vers que j'aime le mieux.

Où des feux du midi le platane vainqueur
Entretient sous son ombre une épaisse fraîcheur.

Il y a peu d'arbres dont la feuille soit aussi large que celles du platane et du figuier. J'ai traduit dans le second vers ce beau *frigus opacum* de Virgile. Bien ou mal, c'est ce qui reste à savoir.

L'œillet, la tubéreuse, etc., sont des fleurs d'automne. Je crois que les derniers vers ressemblent à quelque chose qui est dans Tibulle. Mais je ne me souviens pas à quel endroit.

J'ai écrit ces 90 vers et ces notes le 23 avril 1782, avant l'Opéra où je vais à l'instant même.

Fumant dans le cristal que Bacchus à longs flots
Partout aille à la ronde éveiller les bons mots.
Reine de mes banquets, que Lycoris y vienne,
Que des fleurs de sa tête elle pare la mienne ;
Pour enivrer mes sens que le feu de ses yeux
S'unisse à la vapeur des vins délicieux.
Amis, que le bonheur soit notre unique étude.
Nous en perdrons si tôt la charmante habitude !
Hâtons-nous. L'heure fuit. Hâtons-nous de saisir
L'instant, le seul instant donné pour le plaisir.
Un jour, tel est du sort l'arrêt inexorable,
Vénus, qui pour les Dieux fit le bonheur durable,
A nos cheveux blanchis refusera des fleurs,
Et le printemps pour nous n'aura plus de couleurs.
Qu'un sein voluptueux, des lèvres demi-closes,
Respirent près de nous leur haleine de roses ;

Que Phryné sans réserve abandonne à nos yeux
De ses charmes secrets les contours gracieux.

Quand l'âge aura sur nous mis sa main flétrissante,
Que pourra la beauté, quoique toute-puissante ?
Vainement exposée à nos regards confus,
Nos cœurs en la voyant ne palpiteront plus.

Il faudra bien qu'armés de la philosophie,
Oubliant le plaisir alors qu'il nous oublie,
La science nous offre un utile secours
Qui dispute à l'ennui le reste de nos jours.
C'est alors qu'exilé dans mon champêtre asile,
De l'antique sagesse admirateur tranquille,
Du mobile univers interrogeant la voix,
J'irai de la nature étudier les lois :
Par quelle main sur soi la terre suspendue
Voit mugir autour d'elle Amphitrite étendue ;
Quel Titan foudroyé respire avec effort
Des cavernes d'Etna la ruine et la mort ;
Quel bras guide les cieux ; à quel ordre enchaînée
Le soleil bienfaisant nous ramène l'année ;
Quel signe aux ports lointains arrête l'étranger :
Quel autre sur la mer conduit le passager.
Quand sa patrie absente et longtemps appelée
Lui fait tenter l'Euripe et les flots de Malée ;
Et quel, de l'abondance heureux avant-coureur,
Arme d'un aiguillon la main du laboureur.
Cependant jouissons ; l'âge nous y convie.
Avant de la quitter, il faut user la vie :
Le moment d'être sage est voisin du tombeau.

Allons, jeune homme, allons, marche ; prends ce flambeau,
Marche, allons. Mène-moi chez ma belle maîtresse.

J'ai pour elle aujourd'hui mille fois plus d'ivresse.
 Je veux que des baisers plus doux, plus dévorants,
 N'aient jamais vers le ciel tourné ses yeux mourants.

XXIII

.
 S'ils n'ont point le bonheur en est-il sur la terre ?
 Quel mortel inhabile à la félicité,
 Regrettera jamais sa triste liberté,
 Si jamais des amants il a connu les chaînes ?
 Leurs plaisirs sont bien doux, et douces sont leurs peines.
 S'ils n'ont point ces trésors que l'on nomme des biens,
 Ils ont les soins touchants, les secrets entretiens
 Des regards, des soupirs la voix tendre et divine,
 Et des mots caressants la mollesse infantine.
 Auprès d'eux tout est beau, tout pour eux s'attendrit.
 Le ciel rit à la terre, et la terre fleurit.
 Aréthuse serpente et plus pure et plus belle ;
 Une douleur plus tendre anime Philomèle.
 Flore embaume les airs : ils n'ont que de beaux cieux.
 Aux plus arides bords Tempé rit à leurs yeux.
 A leurs yeux tout est pur comme leur âme est pure.
 Leur asile est plus beau que toute la nature.
 La grotte, favorable à leurs embrassements,
 D'âge en âge est un temple honoré des amants.
 O rives du Pénée ! antres, vallons, prairies,
 Lieux qu'Amour a peuplés d'antiques rêveries ;
 Vous, bosquets d'Anio ; vous, ombrages fleuris,
 Dont l'épaisseur fut chère aux nymphes du Liris ;
 Toi surtout, ô Vaucluse ! ô retraite charmante !
 Oh ! que j'aïlle y languir aux bras de mon amante,

De baisers, de rameaux, de guirlandes lié,
 Oubliant tout le monde et du monde oublié !
 Ah ! que ceux qui, plaignant l'amoureuse souffrance,
 N'ont connu qu'une oisive et morne indifférence,
 En bonheur, en plaisir pensent m'avoir vaincu :
 Ils n'ont fait qu'exister, l'amant seul a vécu.

XXIV

Souffre un moment encor ; tout n'est que changement.
 L'axe tourne, mon cœur ; souffre encore un moment.
 La vie est-elle toute aux ennuis condamnée ?
 L'hiver ne glace point tous les mois de l'année.
 L'Eurus retient souvent ses bonds impétueux ;
 Le fleuve, emprisonné dans des rocs tortueux,
 Lutte, s'échappe, et va, par des pentes fleuries,
 S'étendre mollement sur l'herbe des prairies.
 C'est ainsi que, d'écueils et de vagues pressé,
 Pour mieux goûter le calme il faut avoir passé,
 Des pénibles détroits d'une vie orageuse,
 Dans une vie enfin plus douce et plus heureuse.
 La Fortune arrivant à pas inattendus
 Frappe, et jette en vos mains mille dons imprévus :
 On le dit. Sur mon seuil jamais cette volage
 N'a mis le pied. Mais quoi ! son opulent passage,
 Moi qui l'attends plongé dans un profond sommeil,
 Viendra, sans que j'y pense, enrichir mon réveil.

Toi qu'aidé de l'amant plus sûr que les étoiles,
 Le nocher sur la mer poursuit à pleines voiles,
 Qui sais de ton palais, d'esclaves abondant,
 De diamant, d'azur, d'émeraudes ardent,

Aux gouffres du Potose, aux antres de Golconde,
Tenir les rênes d'or qui gouvernent le monde,
Brillante déité ! tes riches favoris
Te fatiguent sans cesse et de vœux et de cris :
Peu satisfait le pauvre. O belle souveraine !
Peu ; seulement assez pour que, libre de chaîne,
Sur les bords où, malgré ses rides, ses revers,
Belle encor l'Italie attire l'univers,
Je puisse au sein des arts vivre et mourir tranquille !
C'est là que mes désirs m'ont promis un asile ;
C'est là qu'un plus beau ciel peut-être dans mes flancs
Éteindra les douleurs et les sables brûlants.
Là j'irai t'oublier, rire de ton absence ;
Là, dans un air plus pur respirer, en silence
Et nonchalant du terme où finiront mes jours,
La santé, le repos, les arts et les amours.

XXV

Non, je ne l'aime plus ; un autre la possède.
On s'accoutume au mal que l'on voit sans remède.
De ses caprices vains je ne veux plus souffrir :
Mon élégie en pleurs ne sait plus l'attendrir.
Allez, Muses, partez. Votre art m'est inutile ;
Que me font vos lauriers ? vous laissez fuir Camille.
Près d'elle je voulais vous avoir pour soutien.
Allez, Muses, partez, si vous n'y pouvez rien.

Voilà donc comme on aime ! On vous tient, vous caresse
Sur les lèvres toujours on a quelque promesse :
Et puis... Ah ! laissez-moi, souvenirs ennemis,
Projets, attente, espoir, qu'elle m'avait permis.

— Nous irons au hameau. Loin, bien loin de la ville
 Ignorés et contents, un silence tranquille
 Ne montrera qu'au ciel notre asile écarté.
 Là son âme viendra m'aimer en liberté.
 Fuyant d'un luxe vain l'entrave impérieuse,
 Sans suite, sans témoins, seule et mystérieuse,
 Jamais d'un œil mortel un regard indiscret
 N'osera la connaître et savoir son secret.
 Seul je vivrai pour elle, et mon âme empressée
 Épiera ses désirs, ses besoins, sa pensée.
 C'est moi qui ferai tout ; moi qui de ses cheveux
 Sur sa tête le soir assemblerai les nœuds.
 Par moi de ses atours à loisir dépouillée,
 Chaque jour par mes mains la plume amoncelée
 La recevra charmante ; et mon heureux amour
 Détruira chaque nuit cet ouvrage du jour.
 Sa table par mes mains sera prête et choisie ;
 L'eau pure, de ma main, lui sera l'ambrosie.
 Seul, c'est moi qui serai partout, à tout moment,
 Son esclave fidèle et son fidèle amant. —
 Tels étaient mes projets qu'insensés et volages
 Le vent a dissipés parmi de vains nuages !

Ah ! quand d'un long espoir on flatta ses désirs,
 On n'y renonce point sans peine et sans soupirs.
 Que de fois je t'ai dit : « Garde d'être inconstante ;
 Le monde entier déteste une parjure amante.
 Fais-moi plutôt gémir sous des glaives sanglants,
 Avec le feu plutôt déchire-moi les flancs. »
 O honte ! A deux genoux j'exprimais ces alarmes ;
 J'allais couvrant tes pieds de baisers et de larmes
 Tu me priais alors de cesser de pleurer :
 En foule tes serments venaient me rassurer.

Mes craintes t'offensaient ; tu n'étais pas de celles
Qui font jeu de courir à des flammes nouvelles :
Mille sceptres offerts pour ébranler ta foi,
Eût-ce été rien au prix du bonheur d'être à moi ?
Avec de tels discours, ah ! tu m'aurais fait croire
Aux clartés du soleil dans la nuit la plus noire.
Tu pleurais même ; et moi, lent à me défier,
J'allais avec le lin dans tes yeux essuyer
Ces larmes lentement et malgré toi séchées ;
Et je baisais ce lin qui les avait touchées.
Bien plus, pauvre insensé ! j'en rougis. Mille fois
Ta louange a monté ma lyre avec ma voix.
Je voudrais que Vulcain, et l'onde où tout s'oublie,
Eût consumé ces vers témoins de ma folie.
La même lyre encor pourrait bien me venger,
Perfide ! Mais, non, non, il faut n'y plus songer.
Quoi ! toujours un soupir vers elle me ramène !
Allons. Haïssons-la, puisqu'elle veut ma haine.
Oui, je la hais. Je jure... Eh ! serments superflus !
N'ai-je pas dit assez que je ne l'aimais plus ?

XXVI

Et c'est Glycère, amis, chez qui la table est prête ?
Et la belle Sarame est aussi de la fête ?
Et Rose, qui jamais ne lasse les désirs,
Et dont la danse molle aiguillonne aux plaisirs ?
Et sa sœur aux accents de la voix la plus rare
Mêlera, dites-vous, les sons de la guitare ?
Et nous aurons Julie, au rire étincelant,
Au sein plus que l'albâtre et solide et brillant ?
Certe, en pareille fête autrefois je l'ai vue,

Ses longs cheveux épars, courante, demi-nue :
 En ses bruyantes nuits Cithéron n'a jamais
 Vu Ménade plus belle errer dans ses forêts.
 J'y consens. Avec vous je suis prêt à m'y rendre.
 Allons. Mais si Camille, ô Dieux ! vient à l'apprendre ?
 Quel orage suivra ce banquet tant vanté,
 S'il faut qu'à son oreille un mot en soit porté !
 Oh ! vous ne savez pas jusqu'où va son empire.
 Si j'ai loué des yeux, une bouche, un sourire ;
 Ou si, près d'une belle assis en un repas,
 Nos lèvres en riant ont murmuré tout bas,
 Elle a tout vu. Bientôt, cris, reproches, injure.
 Un mot, un geste, un rien, tout était un parjure.
 • Chacun pour cette belle avait vu mes égards.
 Je lui parlais des yeux, je cherchais ses regards. »
 Et, puis des pleurs ! des pleurs... que Memnon sur sa cendre
 A sa mère immortelle en a moins fait répandre.
 Que dis-je ? sa vengeance ose en venir aux coups.
 Elle me frappe. Et moi, je feins, dans mon courroux,
 De la frapper aussi, mais d'une main légère ;
 Et je baise sa main impuissante et colère :
 Car ses bras ne sont forts qu'aux amoureux exploits.
 La fureur ne peut même aigrir sa douce voix.
 Ah ! je l'aime bien mieux injuste qu'indolente.
 Sa colère me plaît et décèle une amante.
 Si j'ai peur de la perdre, elle tremble à son tour ;
 Et la crainte inquiète est fille de l'amour.
 L'assurance tranquille est d'un cœur insensible...
 Loin ! à mes ennemis une amante paisible ;
 Moi, je hais le repos. Quel que soit mon effroi
 De voir de si beaux yeux irrités contre moi,
 Je me plais à nourrir de communes alarmes.
 Je veux pleurer moi-même, ou voir couler ses larmes ;

Accuser un outrage, ou calmer un soupçon ;
Et toujours pardonner ou demander pardon.

Mais quels éclats, amis ? C'est la voix de Julie :
Entrons. O quelle nuit ! joie, ivresse, folie !
Que de seins envahis et mollement pressés !
Malgré de vains efforts que d'appas caressés !
Que de charmes divins forcés dans leur retraite !
Il faut que de la Seine, au cri de notre fête,
Le flot résonne au loin, de nos jeux égayé,
Et qu'en son lit voisin le marchand éveillé,
Écoutant nos plaisirs d'une oreille jalouse,
Redouble ses baisers à sa trop jeune épouse.

XXVII

A. M***

De l'art de Pyrgotèle élève ingénieux,
Dont, à l'aide du tour, le fer industriel
Aux veines des cailloux du Gange ou de Syrie
Sait confier les traits de la jeune Marie,
Grave sur l'améthyste ou l'onyx étoilé
Ce que d'elle aujourd'hui les Dieux m'ont révélé.

Souvent, lorsqu'aux transports mon âme s'abandonne
L'harmonieux démon descend et m'environne,
Chante ; et ses ailes d'or, agitant mes cheveux,
Rafraîchissent mon front qui bouillonne de feu.
Il m'a dit ta naissance, ô jeune Florentine !
C'est vous, Nymphes d'Arno qui des bras de Lucine
Vintes la recueillir ; et vos rians berceaux

L'endormirent au bruit de l'onde et des roseaux ;
Et Phébus, du Cancer hôte ardent et rapide,
Ne pouvait point la voir, dans cette grotte humide,
Sous des piliers de nacre entourés de jasmin,
Reposer sur un lit de pervenche et de thym.
Abandonnant les fleurs, de sonores abeilles
Vinrent en bourdonnant sur ses lèvres vermeilles,
S'asseoir et déposer ce miel doux et flatteur
Qui coule avec sa voix et pénètre le cœur.
Reine aux yeux éclatants, la belle Poésie
Lui sourit et trempa sa bouche d'ambrosie,
Arma ses faibles mains des fertiles pinceaux
Qui font vivre la toile en magiques tableaux ;
Et mit dans ses regards ce feu, cette âme pure
Qui sait voir la beauté, fille de la nature.
Une lyre aux sept voix lui faisait écouter
Les sons que Pausilippe est fier de répéter.
Et les douces Vertus et les Grâces décentes,
Les bras entrelacés, autour d'elle dansantes,
Veillaient sur son sommeil ; et surent la cacher
A Vénus, à l'Amour, qui brûlaient d'approcher ;
Et puis au lieu de lait, pour nourrir son enfance,
Mêlèrent la candeur, la gaîté, l'indulgence,
La bienveillance amie au sourire ingénu,
Et le talent modeste à lui seul inconnu ;
Et la sainte fierté que nul revers n'opprime,
La paix, la conscience ignorante du crime,
La simplicité chaste aux regards caressants,
Près de qui les pervers deviendraient innocents.

Artiste, pour l'honneur de ton durable ouvrage,
Graves-y tous ces dons brillants sur son visage.
Grave, si tu le peux, son âme et ses discours,

Sa voix, lien puissant d'où dépendent nos jours,
Les jours de ses amis, troupe heureuse et fidèle,
Qui vivent tous pour elle, et qui mourraient pour elle.
De la seule beauté le flambeau passager
Allume dans les sens un feu prompt et léger ;
Mais les douces Vertus et les Grâces décentes
N'inspirent aux cœurs purs que des flammes constantes.

XXVIII

De Pange, ami chéri, jeune homme heureux et sage,
Parle ; de ce matin dis-moi quel est l'ouvrage.
Du vertueux bonheur montres-tu les chemins
A ce frère naissant, dont j'ai vu que tes mains
Aiment à cultiver la charmante espérance ?
Ou bien vas-tu cherchant dans l'ombre et le silence,
Seul, quel encens le Gange aux flots religieux
Vit les premiers humains brûler aux pieds des Dieux ?
Ou comment dans sa route, avec force tracée,
Descartes n'a point su contenir sa pensée ?
Consumant ma jeunesse en un loisir plus vain,
Seul, animé du feu que nous nommons divin,
Qui pour moi chaque jour ne luit qu'avec l'aurore,
Je rêve assis au bord de cette onde sonore
Qu'au penchant d'Hélicon, pour arroser ses bois,
Le quadrupède ailé fit jaillir autrefois.
A nos festins d'hier un souvenir fidèle
Reporte mes souhaits, me flatte, me rappelle
Tes pensers, tes discours, et quelquefois les miens ;
L'amicale douceur de tes chers entretiens,
Ton honnête candeur, ta modeste science,
De ton cœur presque enfant la mûre expérience.

Poursuis : dans ce bel âge où, faibles nourrissons,
 Nous répétons à peine un maître et ses leçons,
 Il est beau dans les soins d'un solitaire asile,
 (Même dans tes amours, doux, aimable, tranquille),
 De savoir loin des yeux, sans faste, sans fierté,
 Sage pour toi, content, chercher la vérité.
 Va, poursuis ta carrière, et sois toujours le même ;
 Sois heureux, et surtout aime un ami qui t'aime.
 Ris de son cœur débile aux désirs condamné,
 De l'étude aux amours sans cesse promené,
 Qui, toujours approuvant ce dont il fuit l'usage,
 Aimera la sagesse, et ne sera point sage.

XXIX

A LE BRUN

Mânes de Callimaque, ombre de Philétas,
 Dans vos saintes forêts daignez guider mes pas.
 J'ose, nouveau pontife, aux antres du Permesse,
 Mêler des chants français dans les chœurs de la Grèce.
 Dites en quel vallon vos écrits médités
 Soumirent à vos vœux les plus rares beautés.
 Qu'aisément à ce prix un jeune cœur s'embrase !
 Je n'ai point pour la gloire inquiété Pégase.
 L'obscurité tranquille est plus chère à mes yeux
 Que de ses favoris l'éclat laborieux.
 Peut-être, n'écoutant qu'une jeune manie,
 J'eusse aux rayons d'Homère allumé mon génie ;
 Et d'un essor nouveau jusqu'à lui m'élevant,
 Volé de bouche en bouche heureux et triomphant.
 Mais la tendre Élégie et sa grâce touchante

M'ont séduit : l'Élégie à la voix gémissante,
Au ris mêlé de pleurs, aux longs cheveux épars ;
Belle, levant au ciel ses humides regards,
Sur un axe brillant c'est moi qui la promène
Parmi tous ces palais dont s'enrichit la Seine ;
Le peuple des Amours y marche auprès de nous ;
La lyre est dans leurs mains. Cortège aimable et doux,
Qu'aux fêtes de la Grèce enleva l'Italie !
Et ma fière Camille est la sœur de Délie.
L'Élégie, ô Le Brun ! renaît dans nos chansons
Et les Muses pour elle ont amolli nos sons.
Avant que leur projet, qui fut bientôt le nôtre,
Pour devenir amis nous offrît l'un à l'autre.
Elle avait ton amour comme elle avait le mien ;
Elle allait de ta lyre implorer le soutien.
Pour montrer dans Paris sa langueur séduisante,
Elle implorait aussi ma lyre complaisante.
Femme, et pleine d'attraits, et fille de Vénus,
Elle avait deux amants l'un à l'autre inconnus.
J'ai vu qu'à ses faveurs ta part est la plus belle ;
Et pourtant je me plais à lui rester fidèle,
A voir mon vers au rire, aux pleurs abandonné,
De rose ou de cyprès par elle couronné.
Par la lyre attendris, les rochers du Riphée
Se pressaient, nous dit-on, sur les traces d'Orphée.
Des murs fils de la lyre ont gardé les Thébains ;
Arion à la lyre a dû de longs destins.
Je lui dois des plaisirs : j'ai vu plus d'une belle,
A mes accents émue, accuser l'infidèle
Qui me faisait pleurer et dont j'étais trahi ;
Et souhaiter l'amour de qui le sent ainsi.
Mais, Dieux ! que de plaisir quand, muette, immobile,
Mes chants font soupirer ma naïve Camille :

Quand mon vers, tour à tour humble, doux, outrageant,
 Éveille sur sa bouche un sourire indulgent ;
 Quand ma voix altérée enflammant son visage,
 Son baiser vole et vient l'arrêter au passage !
 Oh ! je ne quitte plus ces bosquets enchanteurs
 Où rêva mon Tibulle aux soupirs séducteurs ;
 Où le feuillage encor dit Corinne charmante ;
 Où Cythie est écrite en l'écorce odorante ;
 Où les sentiers français ne me conduisaient pas ;
 Où mes pas de Le Brun ont rencontré les pas.

Ainsi, que mes écrits, enfants de ma jeunesse,
 Soient un code d'amour, de plaisir, de tendresse ;
 Que partout de Vénus ils dispersent les traits ;
 Que ma voix, que mon âme y vivent à jamais ;
 Qu'une jeune beauté, sur la plume et la soie,
 Attendant le mortel qui fait toute sa joie,
 S'amuse à mes chansons, y médite à loisir
 Les baisers dont bientôt elle veut l'accueillir
 Qu'à bien aimer tous deux mes chansons les excitent ;
 Qu'ils s'adressent mes vers, qu'ensemble ils les récitent ;
 Lassés de leurs plaisirs, qu'aux feux de mes pinceaux
 Ils s'animent encore à des plaisirs nouveaux ;
 Qu'au matin sur sa couche, à me lire empressée,
 Lise du cloître austère éloigne sa pensée ;
 Chaque bruit qu'elle entend, que sa tremblante main
 Me glisse dans ses draps et tout près de son sein ;
 Qu'un jeune homme, agité d'une flamme inconnue,
 S'écrie aux doux tableaux de ma muse ingénue :
 « Ce poète amoureux, qui me connaît si bien,
 Quand il a peint son cœur, avait lu dans le mien. »

XXX

De Pange, le mortel dont l'âme est innocente,
Dont la vie est paisible et de crimes exempte,
N'a pas besoin du fer qui veille autour des rois,
Des flèches dont le Scythe a rempli son carquois
Ni du plomb que l'airain vomit avec la flamme.
Incapable de nuire, il ne voit dans son âme
Nulle raison de crainte, et loin de s'alarmer,
Confiant, il se livre aux délices d'aimer.
O de Pange ! ami sage, est bien fou qui s'ennuie,
Si les destins deux fois nous permettaient la vie,
L'une pour les travaux et les soins vigilants.
L'autre pour les amours, les plaisirs nonchalants,
On irait d'une vie âpre et laborieuse
Vers l'autre vie au moins pure et voluptueuse.
Mais si nous ne vivons, ne mourons qu'une fois,
Eh ! pourquoi, malheureux, sous de bizarres lois,
Tourmenter cette vie et la perdre sans cesse,
Haletants vers le gain, les honneurs, la richesse ;
Oubliant que le sort, immuable en son cours,
Nous fit des jours mortels, et combien peu de jours ?
Sans les dons de Vénus, quelle serait la vie ?
Dès l'instant où Vénus me doit être ravie,
Que je meure. Sans elle ici-bas rien n'est doux.
• • • • •
• • • • •
Humains, nous ressemblons aux feuilles d'un ombrage
Dont au faite des cieux le soleil remonté
Rafraîchit dans nos bois les chaleurs de l'été.
Mais l'hiver, accourant d'un vol sombre et rapide,
Nous sèche, nous flétrit, et son souffle homicide

Secoue et fait voler, dispersés dans les vents,
Tout ces feuillages morts qui font place aux vivants.
La Parque, sur nos pas, fait courir devant elle
Midi, le soir, la nuit, et la nuit éternelle ;
Et par grâce, à nos yeux qu'attend le long sommeil,
Laisse voir au matin un regard du soleil.
Quand cette heure s'enfuit de nos regrets suivie,
La mort est désirable, et vaut mieux que la vie.
O jeunesse rapide ! ô songe d'un moment !
Puis l'infirmes vieillesse, arrivant tristement,
Presse d'un malheureux la tête chancelante,
Courbe sur un bâton sa démarche tremblante,
Lui couvre d'un nuage et les yeux et l'esprit,
Et de soucis cuisants l'enveloppe et l'aigrit :
C'est son bien dissipé, c'est son fils, c'est sa femme,
Ou les douleurs du corps, si pesantes à l'âme ;
Ou mille autres ennuis. Car, hélas ! nul mortel
Ne vit exempt de maux sous la voûte du ciel.
Oh ! quel présent funeste eut l'époux de l'Aurore,
De vieillir chaque jour, et de vieillir encore,
Sans espoir d'échapper à l'immortalité !
Jeune, son front plaisait. Mais quoi ! toute beauté
Se flétrit sous les doigts de l'aride vieillesse.
Sur le front du vieillard habite la tristesse ;
Il se tourmente, il pleure, il veut que vous pleuriez ;
Ses yeux par un beau jour ne sont plus égayés.
L'ombre épaisse et touffue, et les prés et Zéphyre
Ne lui disent plus rien, ne le font plus sourire.
La troupe des enfants, en l'écoutant venir,
Le fuit comme ennemi de leur jeune plaisir ;
Et s'il aime, en tous lieux sa faiblesse exposée
Sert aux jeunes beautés de fable et de risée.

XXXI

A LE BRUN

Qu'un autre soit jaloux d'illustrer sa mémoire ;
Moi, j'ai besoin d'aimer ; qu'ai-je besoin de gloire,
S'il faut, pour obtenir ses regards complaisants,
A l'ennui de l'étude immoler mes beaux ans ;
S'il faut, toujours errant, sans lien, sans maîtresse,
Étouffer dans mon cœur la voix de la jeunesse,
Et sur un lit oisif, consumé de langueur,
D'une nuit solitaire accuser la longueur ?
Aux sommets où Phébus a choisi sa retraite,
Enfant, je n'allai point me réveiller poète ;
Mon cœur, loin du Permesse, a connu dans un jour
Les feux de Calliope et les feux de l'amour.
L'amour seul dans mon âme a créé le génie ;
L'amour est seul arbitre et seul dieu de ma vie ;
En faveur de l'amour quelquefois Apollon
Jusqu'à moi volera de son double vallon.
Mais que tous deux alors ils donnent à ma bouche
Cette voix qui séduit, qui pénètre, qui touche ;
Cette voix qui dispose à ne refuser rien,
Cette voix des amants le plus tendre lien.
Puisse un coup d'œil flatteur, provoquant mon hommage,
A ma langue incertaine inspirer du courage !
Sans dédain, sans courroux, puissé-je être écouté !
Puisse un vers caressant séduire la beauté !
Et si je puis encore, amoureux de sa chaîne,
Célébrer mon bonheur ou soupirer ma peine ;
Si je puis par mes sons touchants et gracieux

Aller grossir un jour ce peuple harmonieux
 De cygnes dont Vénus embellit ses rivages
 Et se plaît d'égayer les eaux de ses bocages,
 Sans regret, sans envie, aux vastes champs de l'air
 Mes yeux verront planer l'oiseau de Jupiter.

Sans doute, heureux celui qu'une palme certaine
 Attend victorieux dans l'une ou l'autre arène ;
 Qui, tour à tour convive et de Gnide et des cieus,
 Des bras d'une maîtresse enlevé chez les Dieux,
 Ivre de volupté, s'enivre encor de gloire,
 Et qui, cher à Vénus et cher à la victoire,
 Ceint des lauriers du Pinde et des fleurs de Paphos,
 Soupire l'élégie et chante les héros.
 Mais qui sut à ce point, sous un astre propice,
 Vaincre du ciel jaloux l'inflexible avarice ?
 Qui put voir en naissant, par un accord nouveau,
 Tous les Dieux à la fois sourire à son berceau ?
 Un seul a pu franchir cette double carrière :
 C'est lui qui va bientôt, loin des yeux du vulgaire,
 Inscire sa mémoire aux fastes d'Hélicon,
 Digne de la nature et digne de Buffon.
 Fortunée Agrigente, et toi, reine orgueilleuse,
 Rome, à tous les combats toujours victorieuse,
 Du poids de vos grands noms nous ne gémirons plus.
 Par l'ombre d'Empédocle étions-nous donc vaincus ?
 Lucrèce aurait pu seul, aux flambeaux d'Épicure,
 Dans ses temples secrets surprendre la nature ?
 La nature aujourd'hui de ses propres crayons
 Vient d'armer une main qu'éclairent ses rayons.
 C'est toi qu'elle a choisi ; toi, par qui l'Hippocrène
 Mêle encore son onde à l'onde de la Seine ;
 Toi, par qui la Tamise et le Tibre en courroux

Lui porteront encor des hommages jaloux ;
Toi, qui la vis couler plus lente et plus facile,
Quand ta bouche animait la flûte de Sicile ;
Toi, quand l'amour trahi te fit verser des pleurs,
Qui l'entendis gémir et pleurer tes douleurs,
Malherbe tressaillit au delà du Ténare,
A te voir agiter les rênes de Pindare ;
Aux accents de Tyrtée enflammant nos guerriers,
Ta voix fit dans nos camps renaître les lauriers.
Les tyrans ont pâli, quand ta main courroucée
Écrasa leur Thémis sous les foudres d'Alcée.
D'autres tyrans encor, les méchants et les sots,
Ont fui devant Horace armé de tes bons mots ;
Et maintenant, assis dans le centre du monde,
Le front environné d'une clarté profonde,
Tu perces les remparts que t'opposent les cieux,
Et l'univers entier tourne devant tes yeux.
Les fleuves et les mers, les vents et le tonnerre,
Tout ce qui peuple l'air, et Téthys, et la terre,
A ta voix accourus, s'offrant de toutes parts,
Rend compte de soi-même, et s'ouvre à tes regards,
De l'erreur vainement les antiques prestiges
Voudraient de la nature étouffer les vestiges ;
Ta main les suit partout, et sur le diamant
Ils vivront, de ta gloire éternel monument.
Mais toi-même, Le Brun, que l'amour d'Uranie
Guide à tous les sentiers d'où la mort est bannie ;
Qui, roi sur l'Hélicon, de tous les conquérants
Réunis dans sa main les sceptres différents ;
Toi-même, quel succès, dis-moi, quelle victoire
Chatouille mieux ton cœur du plaisir de la gloire ?
Est-ce lorsque Buffon et sa savante cour
Admirent tes regards qui fixent l'œil du jour ?

Qu'aux rayons dont l'éclat ceint ta tête brillante,
 Ils suivent dans les airs ta route étincelante,
 Animent de leurs cris ton vol audacieux,
 Et d'un œil étonné te perdent dans les cieux ?
 Ou lorsque, de l'amour interprète fidèle,
 Ta naïve Érato fait sourire une belle ;
 Que son âme se peint dans ses regards touchants,
 Et vole sur sa bouche au-devant de tes chants ;
 Qu'elle interrompt ta voix, et d'une voix timide
 S'informe de Fanny, d'Églé, d'Adelaïde ;
 Et, vantant les honneurs qui suivent tes chansons,
 Leur envie un amant qui fait vivre leurs noms ?

XXXII

Hier, en te quittant, enivré de tes charmes,
 Belle D'... Z..., vers moi, tenant en main des armes,
 Une troupe d'enfants courut de toutes parts :
 Ils portaient des flambeaux, des chaînes, et des dards.
 Leurs dards m'ont pénétré jusques au fond de l'âme,
 Leurs flambeaux sur mon sein ont secoué la flamme,
 Leurs chaînes m'ont saisi. D'une cruelle voix :
 « Aimeras-tu D'... Z... ? criaient-ils à la fois,
 L'aimeras-tu toujours ? » Troupe auguste et suprême,
 Ah ! vous le savez trop, dieux enfants, si je l'aime.
 Mais qu'avez-vous besoin de chaînes et de traits ?
 Je n'ai point voulu fuir. Pourquoi tous ces apprêts ?
 Sa beauté pouvait tout ; mon âme sans défense
 N'a point contre ses yeux cherché de résistance.
 Oui, je brûle ; ô D'..Z... ! laisse-moi du repos.
 Je brûle ; oh ! de mon cœur éloigne ces flambeaux :
 Ah ! plutôt que souffrir ces douleurs insensées,

Combien j'aimerais mieux sur les Alpes glacées
Etre une pierre aride, ou dans le sein des mers
Un roc battu des vents, battu des flots amers !
O terre ! ô mer ! je brûle. Un poison moins rapide
Sut venger le centaure et consumer Alcide.
Tel que le faon blessé fuit, court, mais dans son flanc
Traîne le plomb mortel qui fait couler son sang ;
Ainsi là, dans mon cœur, errant à l'aventure,
Je porte cette belle, auteur de ma blessure.
Marne, Seine, Apollon n'est plus dans vos forêts,
Je ne le trouve plus dans vos antres secrets.
Ah ! si je vais encor rêver sous vos ombrages,
Ce n'est plus que d'amour. Du sein de vos feuillages,
D'..Z..., fantôme aimé, m'environne, me suit
De bocage en bocage, et m'attire et me fuit.
Si dans mes tristes murs je me cherche un asile,
Hélas ! contre l'amour en est-il un tranquille ?
Si de livres, d'écrits, de sphères, de beaux-arts
Contre elle, contre lui je me fais des remparts ;
A l'aspect de l'amour une terreur subite
Met bientôt les beaux-arts et les Muses en fuite.
Taciturne, mon front appuyé sur ma main,
D'elle seule occupé, mes jours coulent en vain.
Si j'écris, son nom seul est tombé de ma plume ;
Si je prends au hasard quelque docte volume,
Encor ce nom chéri, ce nom délicieux,
Partout, de ligne en ligne, étincelle à mes yeux.
Je lui parle toujours, toujours je l'envisage ;
D'..Z..., toujours D'..Z..., toujours sa belle image
Erre dans mon cerveau, m'assiège, me poursuit,
M'inquiète le jour, me tourmente la nuit.
Adieu donc, vains succès, studieuses chimères,
Et beaux-arts tant aimés, Muses jadis si chères ;

Malgré moi, mes pensers ont un objet plus doux,
 Ils sont tous à D'..Z..., je n'en ai plus pour vous.
 Que ne puis-je à mon tour, ah ! que ne puis-je croire
 Que loin d'elle toujours j'occupe sa mémoire !

XXXIII

O nécessité dure ! ô pesant esclavage !
 O sort ! je dois donc voir, et dans mon plus bel âge,
 Flotter mes jours, tissus de désirs et de pleurs,
 Dans ce flux et reflux d'espoirs et de douleurs !

Souvent, las d'être esclave et de boire la lie
 De ce calice amer que l'on nomme la vie,
 Las du mépris des sots qui suit la pauvreté,
 Je regarde la tombe, asile souhaité ;
 Je souris à la mort volontaire et prochaine ;
 Je me prie, en pleurant, d'oser rompre ma chaîne ;
 Déjà le doux poignard qui percerait mon sein
 Se présente à mes yeux et frémit sous ma main ;
 Et puis mon cœur s'écoute et s'ouvre à la faiblesse :
 Mes parents, mes amis, l'avenir, ma jeunesse,
 Mes écrits imparfaits ; car, à ses propres yeux,
 L'homme sait se cacher d'un voile spécieux.
 A quelque noir destin qu'elle soit asservie,
 D'une étreinte invincible il embrasse la vie,
 Et va chercher bien loin, plutôt que de mourir,
 Quelque prétexte ami de vivre et de souffrir.
 Il a souffert, il souffre : aveugle d'espérance,
 Il se traîne au tombeau de souffrance en souffrance ;
 Et la mort, de nos maux ce remède si doux,
 Lui semble un nouveau mal, le plus cruel de tous.

Je vis. Je souffre encor ; battu de cent naufrages,
Tremblant, j'affronte encor la mer et les orages,
Quand je n'ai qu'à vouloir pour atteindre le port !
Lâche ! aime donc la vie, ou n'attends pas la mort.

XXXIV

Allons, l'heure est venue, allons trouver Camille.
Elle me suit partout. Je dormais, seul, tranquille ;
Un songe me l'amène ; et mon sommeil s'enfuit.
Je la voyais en songe au milieu de la nuit ;
Elle allait me cherchant sur sa couche fidèle,
Et me tendait le bras et m'appelait près d'elle.
Les songes ne sont point capricieux et vains ;
Ils ne vont point tromper les esprits des humains.
De l'Olympe souvent un songe est la réponse.
Dans tous ceux des amants la vérité s'annonce.
Quel air suave et frais ! le beau ciel ! le beau jour !
Les Dieux me le gardaient ; il est fait pour l'amour.

Quel charme de trouver la beauté paresseuse,
De venir visiter sa couche matineuse,
De venir la surprendre au moment que ses yeux
S'efforcent de s'ouvrir à la clarté des cieux ;
Douce dans son éclat, et fraîche et reposée,
Semblable aux autres fleurs, filles de la rosée.
Oh ! quand j'arriverai, si, livrée au repos,
Ses yeux n'ont point encor secoué les pavots,
Oh ! je me glisserai vers la plume indolente,
Doucement, pas à pas, et ma main caressante
Et mes fougueux transports feront à son sommeil
Succéder un subit, mais un charmant réveil ;

Elle reconnaîtra le mortel qui l'adore,
 Et mes baisers longtemps empêcheront encore
 Sur ses yeux, sur sa bouche, empressés de courir,
 Sa bouche de se plaindre et ses yeux de s'ouvrir.

Mais j'entrevois enfin sa porte souhaitée.
 Que de bruit ! que de chars ! quelle foule agitée !
 Tous vont revoir leurs biens, leurs chimères, leur or ;
 Et moi tout mon bonheur, Camille, mon trésor.
 Hier, quand malgré moi je quittai son asile,
 Elle m'a dit : « Pourquoi t'éloigner de Camille ?
 Tu sais bien que je meurs si tu n'es près de moi. »
 Ma Camille, je viens, j'accours, je suis chez toi.
 Le gardien de tes murs, ce vieillard qui m'admire
 M'a vu passer le seuil et s'est mis à sourire.
 Bon ! j'ai su (les amants sont guidés par les Dieux)
 Monter sans nul obstacle et j'ai fui tous les yeux.

Ah ! que vois-je ... ? Pourquoi ma porte accoutumée,
 Cette porte secrète, est-elle donc fermée ?
 Camille, ouvrez, ouvrez, c'est moi. L'on ne vient pas.
 Ciel ! elle n'est point seule ! On murmure tout bas.
 Ah ! c'est la voix de Lise. Elles parlent ensemble.
 On se hâte ; l'on court ; on vient enfin ; je tremble.
 Qu'est-ce donc ? à m'ouvrir pourquoi tous ces délais ?
 Pourquoi ces yeux mourants et ces cheveux défaits ?
 Pourquoi cette terreur dont vous semblez frappée ?
 D'où vient qu'en me voyant Lise s'est échappée ?
 J'ai cru, prêtant l'oreille, ouïr entre vous deux
 Des murmures secrets, des pas tumultueux.
 Pourquoi cette rougeur, cette pâleur subite ?
 Perfide ! un autre amant ?... Ciel ! elle a pris la fuite.
Ah ! Dieux ! je suis trahi. Mais je prétends savoir...

Lise, Lise, ouvrez-moi, parlez ! mais fol espoir !
La digne confidente auprès de sa maîtresse
Lui travaille à loisir quelque subtile adresse,
Quelque discours profond et de raisons pourvu,
Par qui ce que j'ai vu, je ne l'aurai point vu.
Dieux ! comme elle approchait (sexe ingrat, faux, perfide !)
S'asseyant, effrontée à la fois et timide,
Voulant hâter l'effort de ses pas languissants,
Voulant m'ouvrir des bras fatigués, impuissants,
Abattue, et sa voix altérée, incertaine,
Ses yeux anéantis ne s'ouvrant plus qu'à peine,
Ses cheveux en désordre et rejustés en vain,
Et son haleine encore agitée, et son sein...
Des caresses de feu sur son sein imprimées,
Et de baisers récents ses lèvres enflammées,
J'ai tout vu. Tout m'a dit une coupable nuit.
Sans même oser répondre, interdite, elle fuit,
Sans même oser tenter le hasard d'un mensonge.
Et moi, comme abusé des promesses d'un songe,
Je venais, j'accourais, sûr d'être souhaité,
Plein d'amour et de joie et de tranquillité !

XXXV

LA LAMPE

O nuit ! j'avais juré d'aimer cette infidèle ;
Sa bouche me jurait une amour éternelle,
Et c'est toi qu'attestait notre commun serment.
Mais aujourd'hui l'ingrate a pris un autre amant,
Lui promet de l'aimer, le lui dit, le lui jure,
Et c'est encore toi qu'atteste le parjure !
Et toi, lampe nocturne, astre cher à l'amour,

Sur le marbre posée, ô toi ! qui, jusqu'au jour,
 De ta prison de verre éclairais nos tendresses,
 Tu fus le seul témoin de ses douces caresses.
 Mais, hélas ! avec toi son amour incertain
 Allait se consumant, et s'éteignit enfin ;
 Avec toi les serments de cette bouche aimée
 S'envolèrent bientôt en légère fumée.
 C'est moi près de son lit, qui fis veiller tes feux
 Pour garder mes amours, pour éclairer nos jeux ;
 Et tu ne t'éteins pas à l'aspect de son crime !
 Et tu sers aux plaisirs d'un rival qui m'opprime !
 Tu peux, fausse comme elle et comme elle sans foi,
 Etre encor pour autrui ce que tu fus pour moi,
 Et montrer à des yeux, que tu guides sur elle,
 Combien elle est perfide et combien elle est belle !

— Poète malheureux, de quoi m'accuses-tu ?
 Pour te la conserver j'ai fait ce que j'ai pu.
 Mes yeux dans ses forfaits même ont su la poursuivre,
 Tant que ses soins jaloux me permirent de vivre.
 Hier, elle semblait en efforts languissants
 Avoir peine à traîner ses pas et ses accents.
 Le jour venait de fuir, je commençais à luire ;
 Sa couche la reçut, et je l'ouïs te dire
 Que de son corps souffrant les débiles langueurs
 D'un sommeil long et chaste imploraient les douceurs.
 Tu l'embrasses, tu pars, tu la vois endormie.
 A peine tu sortais, que cette porte amie
 S'ouvre : un front jeune et blond se présente, et je vois
 Un amant aperçu pour la première fois.
 Elle alors d'une voix tremblante et favorable
 Lui disait : « Non, partez ; non, je suis trop coupable... »
 Elle parlait ainsi, mais lui tendait les bras.

Le jeune homme près d'elle arrivait pas à pas.
Alors, je vis s'unir ces deux bouches perfides
En des baisers liés par leurs langues humides ;
J'en entendais le bruit. Le traître, d'une main,
Pressait avidement les globes de son sein ;
L'autre... les plis du lin qui cachait ses ravages
M'empêchaient de la suivre et de voir tes outrages.
Même elle eut beau combattre, en un instant je vis,
Loin jetés à l'écart et voiles et tapis,
Tout jusqu'au lin flottant, sa défense dernière,
Aux regards, aux fureurs la livrant tout entière,
Étaler de ses flancs l'albâtre ardent et pur,
Lis, ébène, corail, roses, veines d'azur,
Telle enfin qu'autrefois tu me l'avais montrée,
De sa nudité seule embellie et parée,
Quand vos nuits s'envolaient, quand le mol oreiller
La vit sous tes baisers dormir et s'éveiller,
Et quand tes cris joyeux vantaient ma complaisance,
Et qu'elle en souriant maudissait ma présence.
En vain au Dieu d'amour, que je crus ton appui,
Je demandai la voix qu'il me donne aujourd'hui.
Je voulais reprocher tes pleurs à l'infidèle ;
Je l'aurais appelée ingrate, criminelle.
Du moins, pour réveiller dans leur profane sein
Le remords, la terreur, je m'agitai soudain,
Et je fis à grand bruit de la mèche brûlante
Jaillir en mille éclairs la flamme pétillante.
Elle pâlit, trembla, tourna sur moi les yeux,
Et, d'une voix mourante, elle dit : « Ah ! grands Dieux !
Faut-il, quand tes désirs font taire mes murmures,
Voir encor ce témoin qui compte mes parjures ? »
Elle s'élança ; et lui, la serrant dans ses bras,
La retenait, disant : « Non, non, ne l'éteins pas. »

Elle lutte et s'échappe, et ma clarté rebelle
Sous sa lèvre entr'ouverte en vain plie et chancelle ;
Elle me suit, redouble, et son souffle envieux
Me ravit la lumière et me ferme les yeux.
Je cessai de brûler : suis mon exemple, cesse.
On aime un autre amant, aime une autre maîtresse :
Souffle sur ton amour, ami, si tu me croi,
Ainsi que pour m'éteindre elle a soufflé sur moi.

XXXVI

Je suis né pour l'amour, j'ai connu ses travaux ;
Mais, certes, sans mesure il m'accable de maux :
A porter ce revers mon âme est impuissante.
Eh quoi ! beauté divine, incomparable amante,
Je vous perds ! Quoi, par vous nos liens sont rompus !
Vous le voulez ; adieu, vous ne me verrez plus :
Du besoin de tromper ma fuite vous délivre.
Je vais loin de vos yeux pleurer au lieu de vivre.
Mais vous fûtes toujours l'arbitre de mon sort ;
Déjà vous prévoyez, vous annoncez ma mort.
Oui, sans mourir, hélas ! on ne perd point vos charmes.
Ah ! que n'êtes-vous là pour voir couler mes larmes !
Pour connaître mon cœur, vos fers, vos cruautés,
Tout l'amour qui m'embrase et que vous méritez !
Pourtant, que faut-il faire ? on dit (dois-je le croire ?)
Qu'aisément de vos traits on bannit la mémoire ;
Que jusqu'ici vos bras inconstants et légers
Ont reçu mille amants comme moi passagers ;
Que l'ennui de vous perdre, où mon âme succombe,
N'a d'aucun malheureux accéléré la tombe.
Comme eux j'ai pu vous plaire, et comme eux vous laisser ;

De vous, comme eux encor, je pourrai me passer.
Mais quoi ! je vous jurai d'éternelles tendresses !
Et quand vous m'avez fait, vous, les mêmes promesses,
N'était-ce rien qu'un piège ? Il n'a point réussi.
J'ai fait comme vous-même ; ah ! l'on vous trompe aussi ,
Vous, dans l'art de tromper maîtresse sans émule.
Vous avez donc pensé, perfide trop crédule,
Qu'un amant, par vous-même instruit au changement,
N'oserait, comme vous, abuser d'un serment ?
En moi c'était vengeance ; à vous ce fut un crime.
A tort un agresseur dispute à sa victime
Des armes dont son bras s'est servi le premier ;
Le fer a droit d'ouvrir le flanc du meurtrier.
Trahir qui nous trahit est juste autant qu'utile,
Et l'inventeur cruel du taureau de Sicile,
Lui-même à l'essayer justement condamné,
A fait mugir l'airain qu'il avait façonné.

Maintenant, poursuivez : il suffit qu'on vous voie,
Vos filets aisément feront une autre proie ;
Je m'en fie à votre art moins qu'à votre beauté.
Toutefois, songez-y, fuyez la vanité.
Vous me devez un peu cette beauté nouvelle ;
Vos attraits sont à moi : c'est moi qui vous fis belle.
Soit orgueil, indulgence, ou captieux détour,
Soit que mon cœur, gagné par vos semblants d'amour,
D'un peu d'aveuglement n'ait point su se défendre
(Car mon cœur est si bon et ma muse est si tendre !),
Je vins à vos genoux, en soupirs caressants,
D'un vers adulateur vous prodiguer l'encens ;
De vos regards éteints la tristesse chagrine
Fut bientôt dans mes vers une langueur divine.
Ce corps fluet, débile et presque inanimé,

En un corps tout nouveau dans mes vers transformé,
 S'élançait léger, souple ; ils vous portaient la vie ;
 Des nymphes, dans mes vers, vous excitiez l'envie.
 Que de fois sur vos traits, par ma muse polis,
 Ils ont mêlé la rose au pur éclat des lis !
 Tandis qu'au doux réveil de l'aurore fleurie
 Vos traits n'offraient aux yeux qu'une pâleur flétrie,
 Et le soir, embellis de tout l'art du matin,
 N'avaient de rose, hélas ! qu'un peu trop de carmin.
 Ces folles visions des flammes dévorées
 Ont péri, grâce aux Dieux, pour jamais ignorées.
 Sur la foi de mes vers mes amis transportés
 Cherchaient partout vos pas, vos attraits si vantés,
 Vous voyaient ; et soudain, dans leur surprise extrême,
 Se demandaient tout bas si c'était bien vous-même ;
 Et, de mes yeux séduits plaignant la trahison,
 M'indiquaient l'ellébore ami de la raison.

« Quoi ! c'est là cet objet d'un si pompeux hommage !
 Dieux ! quels flots de vapeurs inondent son visage !
 Ses yeux si doux sont morts ; elle croit qu'elle vit ;
 Esculape doit seul approcher de son lit. »
 Et puis tout ce qu'en vous je leur montrais de grâce
 N'était rien à leurs yeux que fard et que grimace.
 Je devais avoir honte : ils ne concevaient pas
 Quel charme si puissant m'attirait dans vos bras.
 Dans vos bras ! qu'ai-je dit ? Oh non ! Vénus avare
 Ne m'a point fait un don qui fut toujours si rare.
 Si je l'ai cru longtemps, après votre serment
 Je vous crois, et jamais une belle ne ment ;
 Jamais de vos bontés la confidente amie
 Ne vint m'ouvrir la nuit une porte endormie,
 Et jusqu'au lit de pourpre, en cent détours obscurs,

Guider ma main errante à pas muets et sûrs.
Je l'ai cru ; pardonnez ; mais ce sera, je pense,
Oui, c'est qu'à mon sommeil plein de votre présence,
Un songe officieux, enfant de mes désirs,
M'apporte votre image et de vagues plaisirs.
Cette faute à vos yeux doit s'excuser peut-être ;
Même on cite un ingrat qui vous la fit commettre.
Adieu, suivez le cours de vos nobles travaux.
Cherchez, aimez, trompez mille imprudents rivaux ;
Je ne leur dirai point que vous êtes perfide,
Que le plaisir de nuire est le seul qui vous guide,
Que vous êtes plus tendre, alors qu'un noir dessein,
Pour troubler leur repos, veille dans votre sein ;
Mais ils sauront bientôt, honteux de leur faiblesse,
Quitter avec opprobre une indigne maîtresse ;
Vous pleurerez, et moi, j'apprendrai vos douleurs
Sans même les entendre ou rire de vos pleurs.

XXXVII

AUX DEUX FRÈRES TRUDAINE

LOUIS TRUDAINE DE MONTIGNY ET MICHEL
TRUDAINE DE LA SABLIERE

Amis, couple chéri, cœurs formés pour le mien,
Je suis libre. Camille à mes yeux n'est plus rien.
L'éclat de ses yeux noirs n'éblouit plus ma vue ;
Mais cette liberté sera bientôt perdue.
Je me connais. Toujours je suis libre et je sers ;
Etre libre pour moi n'est que changer de fers.
Autant que l'univers a de beautés brillantes,

Autant il a d'objets de mes flammes errantes.
 Mes amis, sais-je voir d'un œil indifférent
 Ou l'or des blonds cheveux sur l'albâtre courant,
 Ou d'un flanc délicat l'élégante noblesse,
 Ou d'un luxe poli la savante richesse ?
 Sais-je persuader à mes rêves flatteurs
 Que les yeux les plus doux peuvent être menteurs ?
 Qu'une bouche où la rose, où le baiser respire,
 Peut cacher un serpent à l'ombre d'un sourire ?
 Que sous les beaux contours d'un sein délicieux
 Peut habiter un cœur faux, parjure, odieux ?
 Peu fait à soupçonner le mal qu'on dissimule,
 Dupe de mes regards, à mes désirs crédule,
 Elles trouvent mon cœur toujours prêt à s'ouvrir.
 Toujours trahi, toujours je me laisse trahir.
 Je leur crois des vertus, dès que je les vois belles.
 Sourd à tous vos conseils, ô mes amis fidèles !
 Relevé d'une chute, une chute m'attend ;
 De Charybde à Scylla toujours vague et flottant,
 Et toujours loin du bord jouet de quelque orage,
 Je ne sais que périr de naufrage en naufrage.

Ah ! je voudrais n'avoir jamais reçu le jour
 Dans ces vaines cités que tourmente l'amour,
 Où les jeunes beautés, par une longue étude,
 Font un art des serments et de l'ingratitude.
 Heureux loin de ces lieux éclatants et trompeurs,
 Eh ! qu'il eût mieux valu naître un de ces pasteurs
 Ignorés dans le sein de leurs Alpes fertiles,
 Que nos yeux ont connus fortunés et tranquilles !
 Oh ! que ne suis-je enfant de ce lac enchanté
 Où trois pâtres héros ont à la liberté
 Rendu tous leurs neveux et l'Helvétie entière !

Faible, dormant encor sur le sein de ma mère,
Oh ! que n'ai-je entendu ces bondissantes eaux,
Ces fleuves, ces torrents, qui, de leurs froids berceaux,
Viennent du bel Hasly nourrir les doux ombrages !
Hasly ! frais Élysée ! honneur des pâturages !
Lieu qu'avec tant d'amour la nature a formé,
Où l'Aar roule un or pur en son onde semé.
Là je verrais, assis dans ma grotte profonde,
La génisse traînant sa mamelle féconde,
Prodiguant à ses fils ce trésor indulgent,
A pas lents agiter sa cloche au son d'argent,
Promener près des eaux sa tête nonchalante,
Ou de son large flanc presser l'herbe odorante.
Le soir, lorsque plus loin s'étend l'ombre des monts,
Ma conque, rappelant mes troupeaux vagabonds,
Leur chanterait cet air si doux à ces campagnes ;
Cet air que d'Appenzel répètent les montagnes.
Si septembre, cédant au long mois qui le suit,
Marquait de froids zéphyr l'approche de la nuit,
Dans ses flancs colorés une luisante argile
Garderait sous mon toit un feu lent et tranquille,
Ou, brûlant sur la cendre à la fuite du jour,
Un mélèze odorant attendrait mon retour.
Une rustique épouse et soigneuse et zélée,
Blanche (car sous l'ombrage au sein de la vallée
Les fureurs du soleil n'osent les outrager),
M'offrirait le doux miel, les fruits de mon verger,
Le lait enfant des sels de ma prairie humide,
Tantôt breuvage pur et tantôt mets solide
En un globe fondant sous ses mains épaissi,
En disque savoureux à la longue durci ;
Et cependant sa voix simple et douce et légère
Me chanterait les airs que lui chantait sa mère.

Hélas ! aux lieux amers où je suis enchaîné
 Ce repos à mes jours ne fut point destiné.
 J'irai : je veux jamais ne revoir ce rivage.
 Je veux, accompagné de ma muse sauvage,
 Revoir le Rhin tomber en des gouffres profonds,
 Et le Rhône grondant sous d'immenses glaçons,
 Et d'Arve aux flots impurs la nymphe injurieuse.
 Je vole, je parcours la cime harmonieuse
 Où souvent de leurs cieus les anges descendus,
 En des nuages d'or mollement suspendus,
 Emplissent l'air des sons de leur voix éthérée.
 O lac, fils des torrents ! ô Thun, onde sacrée !
 Salut, monts chevelus, verts et sombres remparts
 Qui contenez ses flots pressés de toutes parts !
 Salut, de la nature admirables caprices,
 Où les bois, les cités pendent en précipices !
 Je veux, je veux courir sur vos sommets touffus ;
 Je veux, jouet errant de vos sentiers confus,
 Foulant de vos rochers la mousse insidieuse,
 Suivre de mes chevreaux la trace hasardeuse ;
 Et toi, grotte escarpée et voisine des cieus,
 Qui d'un ami des saints fus l'asile pieux,
 Voûte obscure où s'étend et chemine en silence
 L'eau qui de roc en roc bientôt fuit et s'élance,
 Ah ! sous tes murs, sans doute, un cœur trop agité
 Retrouvera la joie et la tranquillité !

XXXVIII

D'Ovide, livre II.

Oh ! puisse le ciseau qui doit trancher mes jours
 Sur le sein d'une belle en arrêter le cours !

Qu'au milieu des langueurs, au milieu des délices,
Commençant de Vénus à goûter les prémices,
Mon âme, sans effort, sans douleurs, sans combats,
Se dégage et s'envole, et ne le sente pas !
Que chacun sur ma tombe, où la pierre luisante
Offrira de ma fin l'image séduisante,
L'œil humide de pleurs, dise avec un soupir :
« Ainsi puissé-je vivre, et puissé-je mourir ! »

XXXIX

Eh bien ! je le voulais. J'aurais bien dû me croire.
Tant de fois à ses torts je cédaï la victoire !
Je devais une fois du moins, pour la punir,
Tranquillement l'attendre et la laisser venir.
Non. Oubliant quels cris, quelle aigre impatience
Hier sut me contraindre à la fuite, au silence,
Ce matin, de mon cœur trop facile bonté !
Je veux la ramener sans blesser sa fierté :
J'y vole ; contre moi je lui cherche une excuse :
Je viens lui pardonner ; et c'est moi qu'elle accuse.
C'est moi qui suis injuste, ingrat, capricieux :
Je prends sur sa faiblesse un empire odieux.
Et sanglots et fureurs, injures menaçantes,
Et larmes, à couler toujours obéissantes ;
Et pour la paix il faut, loin d'avoir eu raison,
Confus et repentant, demander mon pardon.
O Camille, Camille !...

XL

Tout mortel se soulage à parler de ses maux.
 Le suc que d'Amérique enfantent les roseaux
 Tempère au moins un peu les breuvages d'absinthe.
 Ainsi le fiel d'amour s'adoucit par la plainte,
 Soit que le jeune amant raconte son ennui
 A quelque ami jadis agité comme lui,
 Soit que, seul dans les bois, ses éloquentes peines
 Ne s'adressent qu'aux vents, aux rochers, aux fontaines.

XLI

Quand à la porte ingrate exhalant ses douleurs
 Tibulle lui prodigue et l'injure et les pleurs,
 La grâce, les talents, ni l'amour le plus tendre,
 D'un douloureux affront ne peuvent le défendre.
 Encore si vos yeux daignaient, pour nous trahir,
 Chercher dans vos amants celui qu'on peut choisir,
 Qu'une belle ose aimer sans honte et sans scrupule,
 Et qu'on ose soi-même avouer pour émule !
 Mais, Dieux ! combien de fois notre orgueil ulcéré
 A rougi du rival qui nous fut préféré !
 Oui, Thersite souvent peut faire une inconstante.
 Souvent l'appât du crime est tout ce qui vous tente,
 Et nous savons à qui de coupables moitiés
 Immolèrent Astolfe et Joconde oubliés.

*Ad imitationem Callimachi quodam modo compositum,
 dum in fragmentum incido ex elegis venustissimum, quod
 est in collectione Bentleyana 67 (note d'André Chénier).*

XLII

Tout homme a ses douleurs. Mais aux yeux de ses frères
Chacun d'un front serein déguise ses misères.
Chacun ne plaint que soi. Chacun dans son ennui
Envie un autre humain qui se plaint comme lui.
Nul des autres mortels ne mesure les peines
Qu'ils savent tous cacher comme il cache les siennes ;
Et chacun, l'œil en pleurs, en son cœur douloureux
Se dit : « Excepté moi, tout le monde est heureux. »
Ils sont tous malheureux. Leur prière importune
Crie et demande au ciel de changer leur fortune.
Ils changent ; et bientôt, versant de nouveaux pleurs,
Ils trouvent qu'ils n'ont fait que changer de malheurs.

XLIII

Le courroux d'un amant n'est point inexorable.
Ah ! si tu la voyais, cette belle coupable,
Rougir et s'accuser, et se justifier,
Sans implorer sa grâce et sans s'humilier,
Pourtant de l'obtenir doucement inquiète,
Et, les cheveux épars, immobile, muette,
Les bras, la gorge nus, en un mol abandon,
Tourner sur toi des yeux qui demandent pardon,
Crois qu'abjurant soudain le reproche farouche,
Tes baisers porteraient son pardon sur sa bouche.

XLIV

Viens près d'elle au matin, quand le dieu du repos
 Verse au mol oreiller de plus légers pavots,
 Voir, sur sa couche encor du soleil ennemie,
 Errer nonchalamment une main endormie ;
 Ses yeux prêts à s'ouvrir, et sur son teint vermeil,
 Se reposer encor les ailes du sommeil.

XLV

Va, sonore habitant de la sombre vallée,
 Vole, invisible écho, voix douce, pure, ailée,
 Qui, tant que de Paris m'éloignent les beaux jours,
 Aimes à répéter mes vers et mes amours.
 Les cieux sont enflammés. Vole, dis à Camille
 Que je l'attends, qu'ici, moi, dans ce bel asile,
 Je l'attends ; qu'un berceau de platanes épais
 La mène en cette grotte, où l'autre jour, au frais,
 Pour nous, s'il lui souvient, l'heure ne fut point lente...
 Va. Sous la grotte, ici, parmi l'herbe odorante,
 Dont l'œil même du jour ne saurait approcher,
 Et qu'égayé, en courant, l'eau, fille du rocher...

.

XLVI

Il n'est donc plus d'espoir, et ma plainte perdue
 A son esprit distrait n'est pas même rendue.

Couchons-nous sur sa porte. Ici, jusques au jour,
Elle entendra les pleurs d'un malheureux amour.
Mais, non... fuyons... Une autre avec plaisir tentée
Prendra soin d'accueillir ma flamme rebutée,
Et de mes longs tourments pour consoler mon cœur...
Mais plutôt renonçons à ce sexe trompeur.
Qui ? moi ? j'aurais voulu sur ce seuil inflexible,
Tenter à mes douleurs un cœur inaccessible ;
J'aurais flatté, gémi, pleuré, prié, pressé...
A me dire coupable elle m'aurait forcé ?...
Que l'amour au plus sage inspire de folie !
Allons ; me voilà libre et pour toute ma vie.
Oui, j'y suis résolu ; je n'aimerai jamais ;
J'en jure... Ma perfide avec tous ses attraits
Ferait pour m'apaiser un effort inutile...
J'admire seulement qu'à ce sexe imbécile
Nous daignons sur nos vœux laisser aucun pouvoir ;
Pour repousser ses traits, on n'a qu'à le vouloir.
Ingrate que j'aimais, je te hais, je t'abhorre...
Mais quel bruit à sa porte... Ah ! dois-je attendre encore ?
J'entends crier les gonds... On ouvre, c'est pour moi !...
Oh ! ma... m'aime et me garde sa foi...
Je l'adore toujours... Ah ! Dieux ! ce n'est pas elle !
Le vent seul a poussé cette porte cruelle.

XLVII

Partons, la voile est prête, et Byzance m'appelle.
Je suis vaincu, je fuis. Au joug d'une cruelle,
Le temps, les longues mers peuvent seuls m'arracher.
Ses traits que malgré moi je vais toujours chercher ;
Son image partout à mes yeux répandue,

Et les lieux qu'elle habite, et ceux où je l'ai vue,
 Son nom qui me poursuit, tout offre à tout moment
 Au feu qui me consume un funeste aliment.

.

 Ma chère liberté, mon unique héritage,
 Trésor qu'on méconnaît tant qu'on en a l'usage,
 Si doux à perdre, hélas ! et sitôt regretté,
 M'attends-tu sur ces bords, ma chère liberté !

XLVIII

Eh ! le pourrai-je au moins ? suis-je assez intrépide ?
 Et toute belle enfin serait-elle perfide ?
 Moi, tendre, même faible, et dans l'âge d'aimer,
 Faut-il n'oser plus voir tout ce qui peut charmer ?
 Quand chacun à l'envi jouit, aime, soupire,
 Faut-il donc de Vénus abjurer seul l'empire ?
 Ne plus dire : Je t'aime ! et dormir tout le jour,
 Sans avoir pour adieux quelques baisers d'amour ?
 Et lorsque les désirs, les songes, ou l'aurore
 Troubleront mon sommeil, me réveiller encore,
 Sans que ma main déserte et seule à s'avancer
 Trouve dans tout mon lit une main à presser !

XLIX

Souvent le malheureux sourit parmi ses pleurs,
 Et voit quelque plaisir naître au sein des douleurs.
 Sous ses hauts monts ainsi l'Allobroge recèle ;
 Sous ses monts, de l'hiver la patrie éternelle.

Et les fleurs du printemps et les biens de l'été.
Sur leurs arides fronts le voyageur porté
S'étonne. Au près des rocs d'âge en âge entassée,
En flots âpres et durs brille une mer glacée.
A peine sur le dos de ces sentiers luisants
Un bois armé de fer soutient ses pas glissants.
Il entend retentir la voix du précipice.
Il se tourne, et partout un amas se hérissé
De sommets ou brûlés ou de glace épaissis,
Fils du vaste mont Blanc, sur leurs têtes assis,
Et qui s'élève autant au-dessus de leurs cimes
Qu'ils s'élèvent eux-même au-dessus des abîmes.
Mais bientôt à leurs pieds qu'il descende : à ses yeux
S'étendent mollement vallons délicieux,
Pâturages et prés, doux enfants des rosées,
Trienz, Cluses, Magland, humides Élysées,
Frais coteaux, où partout sur des flots vagabonds
Pend le mélèze altier, vieil habitant des monts.

L

Je suis en Italie, en Grèce. O terres ! mères des arts,
favorables aux vertus. O beaux-arts ! de ceux qui vous
aiment délicieux tourments ! Seul au milieu d'un cercle
nombreux, tantôt

De vivantes couleurs une toile enflammée

— s'offre tout à coup à mon esprit.

Raphaël, Jules, Corrège, etc... qui ont porté au plus
haut point de perfection cet art divin, mort depuis tels
et tels, etc.,

Que, de ces grands pinceaux émule inattendu,
Le pinceau de David à la France a rendu

.

 ... Ma main veut fixer ces rapides tableaux,
Et frémit et s'élançe et vole à ses pinceaux.
Tantôt, m'éblouissant d'une clarté soudaine,
La sainte poésie et m'échauffe et m'entraîne,
Et ma pensée, ardente à quelque grand dessein,
En vers tumultueux bouillonne dans mon sein.
Ou bien dans mon oreille un fils de Polymnie,
A qui Naples enseigna la sublime harmonie,
A laissé pour longtemps un aiguillon vainqueur,
Et son chant retentit. . . . dans mon cœur.

Alors mon visage s'enflamme, et celui qui me voit se dit que ma raison a besoin d'ellébore. Mais des choses bien plus importantes... je parcours le Forum, le sénat. J'y suis entouré d'ombres sublimes. J'entends la voix des Gracchus, etc... Cincinnatus, Caton, Brutus... Je vois les palais qu'ont habités Germanicus et sa femme... Thra-sées, Soranus, Sénécion, Rustique.

En Grèce, tous les peuples différents, chacun avec son front, son visage, sa physionomie, passent en revue devant mes yeux. Chacun est conduit par ses héros qu'il faut nommer. (Comme l'énumération d'Homère.) Périront ceux qui traitent de préjugé l'admiration pour tous ces modèles antiques, et qui ne veulent point savoir que les grandes vertus, constantes et solides, ne sont qu'aux lieux où vit la liberté. *Hos utinam inter heroas tellus me prima tulisset !* Si j'avais vécu dans ces temps... je n'aurais point fait des Arts d'aimer, des poésies molles, amoureuses. Ma muse courtisane n'aurait point... J'aurais mené la vie d'un jeune Romain. Au barreau, dans le Sénat, j'aurais défendu la liberté, ou je serais mort à Utique d'un coup de poignard. Mais, mes deux amis, mes compagnons, je ne veux point souhaiter un monde meilleur où vous ne

seriez pas ! Plût au ciel que nous y eussions été ensemble. Nous aurions formé un triumvirat plus vertueux que celui... Mais vivons comme ces grands hommes. Que la fortune en agisse avec nous comme il lui plaira : *nous sommes trois contre elle*. Tout cela doit être fait de verve et sur les lieux.

Des belles voluptés la voix enchanteresse
N'aurait point entraîné mon oisive jeunesse.
Je n'aurais point en vers de délices trempés,
Et de l'art des plaisirs mollement occupés,
Plein des douces fureurs d'un délire profane,
Livré nue aux regards ma muse courtisane.
J'aurais, jeune Romain, au sénat, aux combats,
Usé pour la patrie et ma voix et mon bras ;
Et si du grand César l'invincible génie
A Pharsale eût fait craindre enfin la tyrannie,
J'aurais su, finissant comme j'avais vécu,
Sur les bords africains, défait et non vaincu,
Fils de la liberté, parmi ses funérailles,
D'un poignard vertueux déchirer mes entrailles.
Et des pontifes saints les bancs religieux
Verraient même aujourd'hui vingt sophistes pieux
Prouver en longs discours appuyés de maximes
Que toutes mes vertus furent de nobles crimes ;
Que ma mort fut d'un lâche, et que le bras divin
M'a gardé des tourments qui n'auront point de fin.

LI

. . . . Ile charmante, Amphitrite, ta mère,
N'environne point d'île à ses yeux aussi chère.
Paphos, Gnide ont perdu ce renom si vanté.

C'est chez toi que l'amour, la grâce, la beauté,
 La jeunesse ont fixé leurs demeures fidèles.
 Berceau délicieux des plus belles mortelles,
 Tes cieux ont plus d'éclat, ton sol plus de chaleurs,
 Ton soleil est plus pur, plus suaves tes fleurs.
 D'... reçut le jour sur tes heureux rivages.
 Que toujours tes vaisseaux ignorent les naufrages ;
 Que l'ouragan jamais ne soulève tes mers ;
 Que la terre en tremblant, l'orage, les éclairs,
 N'épouvantent jamais la troupe au doux sourire
 Des vierges aux yeux noirs, reines de ton empire !

LII

• • • • •
 • • • • •
 Soit que le doux amour des nymphes du Permesse,
 D'une fureur sacrée enflammant sa jeunesse,
 L'emporte malgré lui dans leurs riches déserts,
 Où l'air est poétique et respire des vers ;
 Soit que d'ardents projets son âme poursuivie
 L'aiguillonne du soin d'éterniser sa vie ;
 Soit qu'il ait seulement, tendre et né pour l'amour,
 Souhaité de la gloire, afin de voir un jour,
 Quand son nom sera grand sur les doctes collines,
 Les yeux qui rendent faible et les bouches divines
 Chercher à le connaître, et, l'entendant nommer,
 Lui parler, lui sourire, et peut-être l'aimer.

LIII

SUR LA MORT D'UN ENFANT

L'innocente victime, au terrestre séjour,
N'a vu que le printemps qui lui donna le jour.
Rien n'est resté de lui qu'un nom, un vain nuage,
Un souvenir, un songe, une invisible image.
Adieu, fragile enfant échappé de nos bras ;
Adieu, dans la maison d'où l'on ne revient pas.
Nous ne te verrons plus, quand de moissons couverte
La campagne d'été rend la ville déserte,
Dans l'enclos paternel nous ne te verrons plus,
De tes pieds, de tes mains, de tes flancs demi-nus,
Presser l'herbe et les fleurs dont les nymphes de Seine
Couronnent tous les ans les coteaux de Lucienne.
L'axe de l'humble char à tes jeux destiné,
Par de fidèles mains avec toi promené,
Ne sillonnera plus les prés et le rivage.
Tes regards, ton murmure, obscur et doux langage,
N'inquiéteront plus nos soins officieux ;
Nous ne recevrons plus avec des cris joyeux
Les efforts impuissants de ta bouche vermeille
A bégayer les sons offerts à ton oreille.
Adieu, dans la demeure où nous nous suivrons tous,
Où ta mère déjà tourne ses yeux jaloux.

O quel dieu malfaisant, sous ses ailes funèbres,
Couvrit cette maison de deuil et de ténèbres ?
O de quelle inquiète et palpitante main

La sœur, mère trois fois, pressa contre son sein
 De ce qui lui restait la précieuse enfance,
 Quand elle vit, trompant sa douce confiance,
 Celle qui sans appui ne marchait point encor,
 De son lit douloureux cher et dernier trésor,
 Son idole et déjà son image vivante,
 De santé, d'avenir, de beauté florissante,
 Pâlir et chanceler, frappée entre ses bras,
 Et son front se pencher dans la nuit du trépas !...
 Tel le bouton naissant

LIV

Allons, douce Élégie, à qui dans mes beaux jours
 J'ai tant fait soupirer d'inquiètes amours,
 Ta voix n'est pas toujours à gémir destinée.
 Près d'un lit maternel viens bénir l'hyménée.
 Descendons sur ces bords dont Pomone et Cérès
 Ont au dieu de la vigne interdit les guérets,
 Où la Seine, superbe au milieu de ses îles,
 De ses blonds Neustriens baigne les monts fertiles,
 Sous leur vaste cité qu'enrichissent ses eaux,
 De l'Océan lointain appelle les vaisseaux.

 Déesse à l'œil timide, au front noble et serein,
 Pudeur, fille du ciel, quel est-il cet humain,
 Libre enfin des fureurs qu'allume un premier âge,
 Qui ne préfère point au honteux esclavage
 Des plaisirs, qu'un remords accompagne en tous lieux,
 Un souris de ta bouche, un regard de tes yeux ?
 Volupté vertueuse et délicate et pure !...

Mais aujourd'hui que ton règne est méconnu... tu rougis sans doute de te voir défendue par des magistrats débauchés qui traînent dans l'ordure une vieillesse flétrie.

Tout flétri de sommeil ou de veilles impures. *Tacite.*

LV

Pour mon élégie nocturne imitée de ce bon Suisse Gessner, il faut ceci vers la fin :

Quelle est cette beauté qui descend de la colline les bras tendus vers moi ?... la peindre... mais non, ce n'est que son fantôme que je vois partout dans la nuit... ensuite je vois venir mes amis... énumération comme dans l'original. C'est pour ce morceau que je fais la pièce... Je les vois donc venir. Et avant de les nommer dans l'énumération, je m'interromps : est-ce encore un fantôme ? — Mais non, l'amitié est solide... c'est l'amour qui n'est que songe et feux follets. Bonne pensée d'élégie. Finir par un petit nombre de vers gais et bachiques.

Le fantôme s'exhale et nage et fuit mes yeux,
Et se mêle à l'air pur qui roule autour des cieux.

LVI

Que sert des tours d'airain tout l'appareil horrible ?
Que sert à Junon cet Argus si terrible,
Ce front, de jalousie armé de toutes parts,
Où veillaient à la fois cent farouches regards ?
Mais quoi que l'on oppose et d'adresse et de force,
Quand nul don, nul appât, nulle mielleuse amorce
Ne pourraient au dragon ravir l'or de ses bois,
Et du triple Cerbère assoupir les abois,
On t'aime ; garde-toi d'abandonner la place.
Il faut oser. L'amour favorise l'audace.

Si l'envie à te nuire aiguise tous ses soins,
 Toi, pour te rendre heureux, tenterais-tu donc moins?
 Il faut savoir contre eux tourner leurs propres armes ;
 Attacher leurs soupçons à de fausses alarmes ;
 Semer toi-même un bruit d'attaque, de danger ;
 Leur montrer sur ta route un flambeau mensonger.
 Et tandis que par toi leur prudence égarée
 Rit, s'applaudit de voir ton attente frustrée,
 Aveugles, auprès d'eux ils laissent échapper
 Tes pas, qu'ils défiaient de les pouvoir tromper.
 Tel, car ainsi que toi c'est l'amour qui les guide,
 Un fleuve, à pas secrets, des campagnes d'Élide,
 Seul, au milieu des mers, se fraye un sentier sûr,
 Parmi les flots salés garde un flot doux et pur,
 Invisible, d'Enna va chercher le rivage ;
 Et l'amère Téthys ignore son passage.

LVII

Lorsqu'un amant, qui pleure en vain près d'une belle,
 La voit à ses rivaux également rebelle,
 Il peut souffrir ; il peut, sans honte et sans éclats,
 Partager des rigueurs qui ne l'outragent pas.
 Mais à d'autres que lui s'il voit qu'elle est unie,
 Son infortune alors lui semble ignominie ;
 Et dans son cœur blessé gémissent en courroux
 L'orgueil, l'amour : tous deux Dieux sombres et jaloux.

LVIII

Au matin.

Pour elle, en ce moment, au sortir de son lit,
 Dans ces coupes dont Sèvre, émule de la Chine,

Façonne et fait briller la pâte blanche et fine,
Les glands dont l'Yémen recueille la moisson
Mêlent aux flots de lait leur amère boisson,
Ou du noir cacao la liqueur onctueuse
Teint sa bouche et ses lis d'une empreinte écumeuse.

LIX

Je revois tous ses traits, son air, son vêtement,
Comme elle était assise, et son geste charmant.
C'est ainsi qu'avec grâce elle tournait la tête,
Ainsi qu'elle parlait, qu'elle restait muette,
Que ses cheveux erraient négligemment épars ;
Et telle était sa voix, et tels ses doux regards.

Ex Ovid., *Fast.*, II.

LX

O ! de nœuds mutuels, Dieux, formez nos liens !
Ou donnez-lui des fers, ou dégagez les miens.
Mais laissez-moi les miens et qu'elle les partage ;
Et qu'ensuite le temps jamais ne nous dégage.
Vois, ma belle..., faut-il prier les Dieux
D'ôter de ma mémoire et ta voix et tes yeux ?
Faut-il désespérer de t'avoir pour amie ?
D'être nommé ton cœur, de t'appeler ma vie !
Faut-il ne t'aimer plus ? Ah ! plutôt aime-moi ;
Et je ne voudrais point pouvoir vivre sans toi.

Tib., l. IV, él. 5 ; l. II, él. 2.

LXI

Fragm. élég.

Non, ces doctes beautés n'ont plus d'attraits pour moi,
 Dont le cœur ne bat plus ni d'amour, ni d'effroi ;
 Qui sont faites à tout ; dont le hardi sourire
 Entend tout, connaît tout, sait tout ce qu'on veut dire ;
 Dont, même en nous trompant, le visage imposteur
 Daigne feindre l'amour et jamais la pudeur.

LXII

Él. commenc. Les premiers vers sont d'une jolie chanson de Shakspeare :

Measure for measure, acte IV, scène 1.

Non, laisse-moi, retiens ces discours caressants,
 Ces sourires trompeurs autant que séduisants,
 Et ces yeux, si divins quand ils font des blessures,
 Ces lèvres, tant de fois, si doucement parjures,
 Et ce baiser si doux, mais souvent inhumain,
 Sceau d'un amour constant, scellé souvent en vain.
 Ce transport aujourd'hui, parle, est-il bien sincère ?
 Je doute, je balance et crains quelque mystère.
 Que veux-tu ? Quel projet ton cœur a-t-il formé ?
 Le mien à ses détours est trop accoutumé.
 Je ne sais : rarement en un excès si tendre
 Tes caresses le jour ont osé se répandre,
 Qu'elles ne m'aient caché sous leurs baisers menteurs
 Quelque piège imprévu qui me coûtait des pleurs.
 O ne me trahis point ! Grâce, ô belle perfide !

Faut-il accabler celui qui ne se défend point ? celui sur qui l'on peut tout... et finir tout cela par lui dire, après un long bavardage amoureux, de venir vous caresser encore, et contredire ainsi le commencement, mais sans affectation.

LXIII

Él. fin.

Vois ta brillante image à vivre destinée,
D'une immortelle fleur dans mes vers couronnée.
L'étranger, dans mes vers contemplant tes attraits,
S'informerait de toi, de ton nom, de tes traits,
Et quelle fut enfin celle qui, dans la France,
Était la Lycoris du Gallus de Byzance.
De la reine d'amour les jeunes favoris
Demanderont aux Dieux une autre Lycoris.
L'amante inquiétée ou la fidèle épouse
Te verra dans mes vers et deviendra jalouse.
Un enfant d'Apollon, par l'amour excité,
Fait aux rides du temps survivre la beauté.

LXIV

Elle a pu me bannir ! Imprudente et sans foi,
Aux bras d'un autre amant elle a fui loin de moi !
Il la quitte aujourd'hui. Comme elle il est volage.
Elle apprend à son tour à gémir d'un outrage ;
Et sans doute en pleurant se ressouvient, hélas !
D'un qui l'aima toujours et ne l'outrageait pas.

LXV

Je dors, mais mon cœur veille, il est toujours à toi.
 Un songe aux ailes d'or te descend près de moi.
 Ton cœur bat sur le mien. Sous ma main chatouilleuse
 Tressaille et s'arrondit ta peau voluptueuse.
 Des transports ennemis de la paix du sommeil
 M'agitent tout à coup en un soudain réveil ;
 Et seul, je trouve alors que ma bouche enflammée
 Crut, baisant l'oreiller, baiser ta bouche aimée ;
 Et que mes bras, en songe allant te caresser,
 Ne pressaient que la plume en croyant te presser.

Et dormant ou veillant, moi je rêve toujours.

Le doux sommeil habite où sourit la fortune.
 Pareil aux faux amis, le malheur l'importune.
 Il vole se poser, loin des cris de douleurs,
 Sur des yeux que jamais n'ont altérés les pleurs.
 Perfide ; mais pourtant chère quoique perfide.

Et ton cœur m'aimera, si ton cœur peut aimer.

. tu verras ses rigueurs
 Se fondre et s'amollir à tes douces langueurs.

LXVI

Ainsi le jeune amant, seul, loin de ses délices,
 S'assied sous un mélèze au bord des précipices,

Et là revoit la lettre où, dans un doux ennui,
Sa belle amante pleure et ne vit que pour lui.
Il savoure à loisir ces lignes qu'il dévore ;
Il les lit, les relit, et les relit encore,
Baise la feuille aimée et la porte à son cœur.
Tout à coup de ses doigts l'aquilon ravisseur
Vient, l'emporte et s'enfuit. Dieux ! il se lève, il crie,
Il voit par le vallon, par l'air, par la prairie,
Fuir avec ce papier, cher soutien de ses jours,
Son âme et tout lui-même et toutes ses amours.
Il tremble de douleur, de crainte, de colère.
Dans ses yeux égarés roule une larme amère.
Il se jette en aveugle, à le suivre empressé,
Court, saute, vole, et l'œil sur lui toujours fixé,
Franchit torrents, buissons, rochers, pendantes cimes,
Et l'atteint, hors d'haleine, à travers les abîmes.

LXVII

. O peuple des oiseaux !
Qui traversez les airs ou nagez sur les eaux,
Vos destins sont heureux. Vous planez sur des ailes.
Vos grâces, vos couleurs plaisent aux yeux des belles.
Souvent de leurs baisers vous goûtez les douceurs
Et la mort elle-même ajoute à vos honneurs ;
C'est alors que D'..z.n. voit vos plumes brillantes
En un faisceau léger sur la gaze ondoyantes
Parer sa belle tête ; et sur ce front charmant
Étendre un doux ombrage et flotter mollement.

O joli serin qui es l'ami de ma belle, qui t'agites sur
son doigt, qui as toujours ton bec dans sa bouche, qu'elle
couvre de baisers, qui te promènes dans ses cheveux et

sur son sein, qui apprends à répéter les caresses qu'elle te dit, ô que j'envie ton sort ! Quand elle te prendra sur son doigt, dis-lui...

LXVIII

Et moi, quand la chaleur, ramenant le repos,
Fait descendre, en été, le calme sur les flots,
J'aime à venir goûter la fraîcheur du rivage,
Et, bien loin des cités, sous un épais feuillage,
Ne pensant à rien, libre et serein comme l'air,
Rêver seul en silence, et regardant la mer.

LXIX

Él. comm.

Triste chose que l'amour !... pour un moment de plaisir, des siècles de supplices... pourtant ces peines ne sont pas sans plaisir... Ah ! quand cesserai-je d'aimer ?... Oh ! que cette jeune fille que je vois tous les jours est belle. Description... Ah ! malheureux ! j'ai beau fuir l'amour comme un esclave fugitif, ou comme un taureau qui a secoué le joug, ou comme un cheval qui s'est enfui de l'étable... Mais il sait me retrouver, et levant sur moi une branche de myrte dont il me menace en criant, il me donne de nouveaux fers, il soumet ma tête à un nouveau joug, il monte sur moi et me gouverne avec un nouveau frein qu'il rit de me voir mordre...

Mandit sub dentibus aurum...

LXX

• • • • •
A l'heure où quelque amant inquiet, agité,
Sur sa couche déserte où son amour s'ennuie,
Qu'habitent les désirs et la triste insomnie,

Non sans plaisir, de loin, écoute les doux sons
 Du clavier barbaresque aux nocturnes chansons ;
 Quand, partout dans Paris, seul, attendant l'aurore,
 Dans ses pipeaux d'airain, charge utile et sonore,
 Un vagabond Orphée incline sous le poids,
 Du vent mélodieux fait résonner la voix...

Il rêve sous les bois ; il les peuple de belles.
 A ses jeunes chansons il sait donner des ailes,
 Pour voler, enflammé d'amour et de désirs,
 Porter à la beauté son âme et ses soupirs.

Ni l'art de Machaon, ni la plante divine,
 Qui ranime le flanc des biches de Gortine,
 Ni les chants de Circé qui font pâlir le jour
 N'ont pouvoir de guérir la blessure d'amour.
 Des bois américains l'écorce bienfaisante
 N'éteint pas les accès de cette fièvre ardente.
 Ils redoublent souvent.

Le guerrier scandinave, effroi du nord barbare,
 N'osa point regarder la belle Konismare¹ ;
 Il osait bien marcher d'un œil calme et serein
 Contre les feux tonnants et les bouches d'airain.

. . . . mes plaisirs veulent un peu de gloire.
 J'aime qu'à votre amour je doive ma victoire.
 Votre bouche dit non ; votre voix et vos yeux
 Disent un mot plus doux, et le disent bien mieux.
 Craignant de vous livrer, craignant de vous défendre,
 Vous ne m'accordez rien et me laissez tout prendre.

1. Charles XII refusa de voir la belle comtesse de Koenigsmark.

La molle résistance, aux timides refus,
Est pour un cœur sensible une faveur de plus.

LXXI

Tune meam potuisti. *Prop.* (L. II, chap. 25, v. 9).

On ne vit que pour soi ; l'amitié n'est qu'un nom.
Je veux que mon ami soit hors de tout soupçon ;
Mais je vais, tout rempli de mon enchanteresse,
Lui conter mes plaisirs, sa beauté, mon ivresse.
De ces récits d'amour l'éloquente chaleur,
En me disant heureux, a fait tout mon malheur.
Peut-être sur ma foi dévorant ma conquête,
Il vole, en m'accusant, assurer ma défaite,
Me bannir de mon règne, et d'un récit d'amour
Devenir, s'il se peut, le héros à son tour ;
Et, fier de me devoir une si belle proie,
Ma colère fera la moitié de sa joie.
Pâris fut ravisseur ; mais les nœuds d'amitié
Au jeune Atride, au moins, ne l'avaient point lié.
Patrocle à Briséis aurait été rebelle ;
Et Pylade ignorait qu'Hermione fût belle.
Tout change. Il est passé ce temps des vrais amis ;
Et le parjure utile est honnête et permis :
Il se rit de ma honte et de sa perfidie.
Moi seul en mes moissons je soufflai l'incendie ;
Moi seul, en lui vantant mon trésor clandestin,
J'ai du voleur nocturne aiguillonné la main.

.....
Souvent de tous les Dieux une Vénus chérie.

Par les décrets jaloux d'un bizarre destin,
A reçu dans son lit quelque absurde Vulcain.

. dans les cieux,
D'ambrosie et de fleurs cette pure fontaine,
Où l'année, une fois, mère idolâtre et vaine,
Pour ses trois autres fils moins prodigue en bienfaits,
Trempe de son printemps et la robe et les traits.

LXXII

.
Je t'indique le fruit qui m'a rendu malade ;
Je te crie en quel lieu, sous la route, est caché
Un abîme, où déjà mes pas ont trébuché.
D'un mutuel amour combien doux est l'empire !
Heureux, et plus heureux que je ne saurais dire,
Deux cœurs qui ne font qu'un, dont la vie et l'amour
N'auront, dans un long temps, qu'un même dernier jour
Mais bien peu, qu'ont séduits de si douces chimères,
Ont fui le repentir et les larmes amères.
O poètes amants ! conseillers dangereux,
Qui vantez la douceur des tourments amoureux,
Votre miel déguisait de funestes breuvages ;
Sur les rochers d'Eubée, entourés de naufrages,
Allumant dans la nuit d'infidèles flambeaux,
Vous avez égaré mes crédules vaisseaux.
Mais que dis-je ? vos vers sont tout trempés de larmes.

Ce n'est pas vous qui m'avez perdu... Si je vous avais
cru... (traduire.) C'est moi-même ; c'est elle et ses yeux...
et sa blancheur... et ses artifices... et ma... et ma...

Ah ! tremble que ton âme à la sienne livrée
 Ne s'en puisse arracher sans être déchirée.
 Même au sein du bonheur, toujours dans ton esprit
 Garde ce qu'autrefois les sages ont écrit :
 Une femme est toujours inconstante et fragile,
 Et qui pense fixer leur caprice mobile,
 Il pense, avec sa main, retenir l'aquilon,
 Ou graver sur les flots un durable sillon.

Mais, quelque soin jaloux et vigilant
 Dont ton amour ait vu sa poursuite éludée,
 Fuis d'employer jamais ces armes de Médée,
 Des herbes de Colchos ces philtres embrasés,
 Sous un sucre menteur ces poisons déguisés,
 Qui, lui soufflant un feu mécanique et rapide,
 Offusquent sa raison d'un nuage perfide,
 Victoire fausse et lâche, indigne et vil détour
 Que l'orgueil désavoue encor plus que l'amour !
 Quelle gloire en effet, quel plaisir, quand on aime,
 De tenir une belle absente d'elle-même,
 Qui, ne voyant plus rien, livre sans le savoir
 Un cœur que tyrannise un aveugle pouvoir ?
 N'est-ce pas avouer que ton mérite habile
 Craignait, pour se montrer, un œil libre et tranquille
 Et que tu n'eus jamais cet aimable poison
 Qui sait si doucement enivrer la raison ?
 Certes, quand une belle en mes bras s'abandonne,
 Je veux qu'elle reçoive un baiser que je donne :
 Que le sien y réponde, et, soumise à ma loi,
 Qu'elle soit elle-même et sente que c'est moi.

Ou ton projet sera la toile fugitive
 De cette Pénélope, assiégée et captive,

Qui, d'Ulysse, en secret, implorant le retour,
Va défaire la nuit son ouvrage du jour.

LXXIII

Seul dans la forêt, le solitaire est à moraliser... ceci et cela... tout à coup il entend un cheval accourir au galop. Il regarde... Il aperçoit un visage charmant. Cheveux flottants, etc... assise sur son cheval et tenant un pommeau de selle avec sa main. Il s'élançe sur la route. Le coursier s'arrête. Le bel ange pâlit et bégaye, dit : — Étranger, hôte de la forêt, pardonne ; ne me fais point de mal. — Il se précipite vers elle ; il embrasse ses genoux. — Moi te faire du mal, bel ange ! ne crains point. Que la sérénité revienne sur ton front enfantin. Seul ici, je t'ai entendue venir. J'ai vu ton beau visage, ta jolie taille... Il s'interrompt. Il embrasse le coursier, il le baise. O heureux coursier, qui portes ce bel ange, aies-en bien soin, sois bien doux, obéis à sa pensée ; garde bien d'avoir un trot dur qui blesserait, qui meurtrirait ses membres délicats. Oh ! que ne suis-je aussi heureux que toi ! que n'est-ce moi qui porte une charge si belle ! Elle sourit alors, pressa son coursier et s'éloigna. Mais il la suivit et fut pour jamais son esclave. Car cette seule vue lui avait imposé un frein pour le guider au gré de la belle errante, et avait mis en de si belles mains les rênes de son cœur.

Jeune vierge à l'œil doux, à la voix douce et tendre,
Tu fuis, tu ne sais pas, tu ne veux point entendre
Que de tes yeux charmants la grâce et la douceur
Ont remis dans ta main les rênes de mon cœur.

LXXIV

MARSEILLE

O beautés de Marseille... vous avez une tournure vive et attrayante... vos cheveux... vos yeux noirs et... ont des

regards bien doux. Heureux qui peut vivre près de vous...
 Marseille est une ville... dans son port tout hérissé d'une
 forêt de mâts, on trouve le Musulman, l'Indien, etc...
 Marseille est tout l'univers... elle a toujours été florissante...
 unissant le commerce aux sciences et à la guerre...
 Pythéas... depuis l'Ibérie jusqu'à la Ligurie, plusieurs
 opulentes cités la reconnaissent pour mère... fille des
 Phocéens, amie de Rome, rivale de Carthage, elle a été
 l'Athènes gauloise... Tel est le destin que lui promit le
 vieux Protée lorsque... les Phocéens sortant de leur pays...
 ils mettent à la voile... Leur serment... Protée s'élève
 sur la mer et leur prédit... (c'est ici qu'il faut mettre ce
 que dessus), ils arrivent. Pendant que le roi de cette côte
 préparait le festin nuptial pour sa fille... Cette belle les
 avait vus arriver ; ... elle avait dit à sa nourrice : O que
 cet étranger est beau !... Il n'a point l'air sauvage de
 nos Gaulois... La douceur et la fierté sont sur son visage...
 Le héros grec est invité au festin... Elle entre, la belle
 barbare. Suivant l'usage on lui donne la coupe... Celui
 à qui elle la présentera sera son époux... Elle tourne...
 et rougissant et baissant les yeux, elle présente au héros
 grec la coupe nuptiale...

Et malgré les fureurs de la horde rivale,
 Le héros... boit la coupe nuptiale.
 Salut, ô ville grecque, honneur du nom français ;
 Toi par qui, dans l'horreur de nos vieilles forêts,
 Du cruel Teutatès le prêtre sanguinaire
 Entendit les doux sons de la langue d'Homère ;
 Qui, disciple à la fois de Minerve et de Mars,
 Fis couler sur nos bords l'opulence et les arts,
 Et, de nos durs aïeux polissant la rudesse,
 Sur des rochers gaulois sus transplanter la Grèce.

LXXV

La Seine en sortant de Paris,

Voit près du Champ de Mars les fils de nos guerriers
Étudier l'art

Et près d'eux vivre sous un dôme

Tous nos braves soldats sous les armes vieillis,
De blessures et d'âge et d'honneurs affaiblis :
Saints temples où repose une mâle vieillesse,
Près des murs d'où s'élançe une mâle jeunesse.

O bois de Vincennes !... bois de Boulogne !... ne tressaillez-vous point d'allégresse, lorsque, sous vos ombrages fleuris, une belle, la tête couverte d'un chapeau de plumes, galope sur un cheval ?

LXXVI

Des monts du Beaujolais aspect délicieux
Quand l'Azergue limpide, enfant de ces beaux lieux,
Descendant sur les prés et la côte vineuse,
Vient grossir de ses eaux la Saône limoneuse.

Peindre Nice... cette ville où les étrangers... les oranges... etc. Finir en imitant légèrement le sonnet de Pétrarque, *umoresi il vecchiarèl*... et dire : J'examine avec soin tous les visages pour voir si je trouverai sur quelqu'un d'eux quelqu'un de vos traits.

LXXVII

NOTES ET FRAGMENTS

J'ai été à ce bal où toutes ces belles Anglaises... je les regardais sans rien dire... je portais envie à ceux à qui elles parlaient et de la main de qui elles acceptaient des oranges, des glaces...

Non, je n'ai plus d'empire où commandent ses pleurs.
A ses moindres désirs, qu'un doux regard m'annonce,
Non, jamais un refus ne sera ma réponse.

Penché sur toi j'attendrai ton réveil,
Sans troubler les douceurs de ton chaste sommeil ;
Je baiserais les fleurs qui forment ta couronne,
Et le lin qui te couvre, et l'air qui t'environne.

Achille au bord de la mer.

Et l'onde résonnante et la roche lointaine
Gémissaient de ses pleurs et soupiraient sa peine.

Ipsæ interque greges, interque armenta Cupido

Natus et indomitas dicitur inter equas.

Illic indocto primum se exercuit arcu.

Hei mihi, quam doctas nunc habet ille manus !

Nec pecudes, velut ante, petit : fixisse puellas

Gestit, et audaces perdomuisse viros.

Tibull., lib. II, Eleg. 1, vers. 67 et sequent.

Il faut traduire ces vers charmants, et imiter toute cette élégie, qui est un des plus beaux poèmes de l'antiquité.

Il est plein d'âme, d'esprit, d'érudition et de philosophie ;
car les érotiques anciens ne sont pas des Dorat. J'en dis
autant de la huitième élégie du livre I^{er}.

Crudeles Divi ! serpens novus exuit annos !

Tibull., lib. I, El. IV, vers. 35.

. Cruelles destinées !
Le serpent rajeuni dépouille ses années.

Quand d'un souffle jaloux la Parque meurtrière
Viendra de mon flambeau dissiper la lumière,
Si tu viens près de moi, sur mon lit de douleurs,
Ta présence pourra répandre des douceurs.
Pour apaiser l'effroi que cet instant réveille,
Que le son de ta voix flatte encor mon oreille ;
Qu'autour de toi mes bras soient encore attachés ;
Que tes yeux sur les miens soient encore penchés ;
Que ta bouche se joigne à ma bouche expirante ;
Que je tienne ta main dans ma main défaillante !

**Nunc et amara dies, et noctis amarior umbra :
Omnia nunc tristi tempora felle madent.**

Tibull., lib. II, El. IV, vers. 11.

Il faut traduire ou imiter ces beaux vers de mon Ti-
bulle :

. Le jour est amer à mon cœur ;
La nuit vient et plus triste et plus amère encore.
Tout meurt autour de moi du fiel qui me dévore.

ou littéralement :

Chaque instant de ma vie est abreuvé d'absinthe.

Le doux éclat du jour est amer à mon cœur.
 La nuit vient et plus triste et plus amère encore.
 Tout meurt autour de moi du fiel qui me dévore.

Ou littéralement, ce qui est dur :

Chaque instant est trempé du fiel qui me dévore.

Et tinctus viola pallor amantum,

Hor.

La pâle violette, emblème de l'amour.

Et la fleur de l'amour, la pâle violette.

La douce violette attirait tous ses vœux ;
 C'est la fleur des amants, elle est pâle comme eux.
 Je vois la violette, en sa douce pâleur,
 De l'amour langoureux affecter la couleur.

Ah ! les serments jurés à la beauté qu'on aime
 Sont le serment du Styx redoutable aux Dieux même.

Un vers brûlant d'amour et de larmes trempé.

Lui soupirer un vers plein d'amour et de larmes.

L'onde changée en pleurs roule des flots amers.

Vos jours brillants et purs ignorent les nuages.

Et la rose pâlit sur ta lèvre tremblante.

Que leurs vaisseaux errants poursuivent la fortune ;
 Qu'à la cour enchaînés, leur grandeur importune
 Assiège tous leurs pas de superbes ennuis ;
 Que de vastes projets inquiètent leurs nuits.

Ex Terent. (Eunuchus, I, 1.)

L'ingrate de mes maux n'a point eu de pitié...
 Je lui dois bien ma rage et mon inimitié.
 Vent jaloux, pour jouer ma crédule espérance,
 Avec sa perfidie es-tu d'intelligence ?

Ex Terent. (Ibid.)

Pourquoi je ne viens plus ? Sans doute, je le croi,
 Cette porte toujours est ouverte pour moi,
 Et jamais vous jouant de ma crédule attente,
 Votre portier ne feint que vous êtes absente.

Ne me parlez jamais de ces figures rouges paysannes...
 ignobles... parlez-moi de ces beautés qui ressemblent
 à des statues antiques ou aux femmes du Guide.

LXXVIII

Elég. frag.

Tu dis qu'on a dit du mal de moi... peu m'importe. Je
 sais trop que ceux dont je suis connu ne croiront pas qui-
 conque m'accusera d'autre chose que de faiblesses que
 l'âge excuse... je pourrais me venger avec l'iambe *tinctoria*
Lycambo sanguine... mais j'aime mieux... que ce dont
 mon nom tire plus de splendeur soit de mes vers l'inno-
 cente candeur... et je ne serais flatté de rien tant que de
 faire dire : ce poète

Sut mépriser l'injure, et, sourd à ses clameurs,
Fut doux en ses écrits et plus doux en ses mœurs.

Et que la vérité

Un jour dise de moi : Cet enfant des neuf Sœurs
Fut doux en ses écrits et plus doux en ses mœurs ;
Jamais de la puissance esclave tributaire,
Il n'a brûlé pour elle un encens mercenaire ;
Et jamais le repos de quelqu'un des humains
Ne fut blessé d'un trait qui partit de ses mains.
J'aurais trouvé sans peine au carquois de l'Iambe,
Son vers âpre et guerrier teint du sang de Lycambe ;

Mais, quoiqu'il soit aussi permis de se défendre qu'il
est injuste d'attaquer...

LXXIX

Comm. (commencement).

L'Élégie est venue me trouver (la peindre). Eh bien !
m'a-t-elle dit, m'as-tu abandonnée ? attends-tu que tu
sois vieux pour faire Ἠλεγγος ? je n'aime point ceux qui
me courtisent trop vieux... Il faut être jeune pour rire,
pour pleurer, se fâcher, s'apaiser, pour aimer, pour vanter
nos charmantes folies.

L'emploi de la vieillesse est plus sage et plus beau ;
Mais on rit qu'une muse, hélas ! près du tombeau,
Ceignant son front glacé de guirlandes fanées,
Sous le rouge et le fard déguisant ses années,
D'une tremblante voix chante encor le printemps.
On rit quand, opprimé sous le fardeau des ans,
Vieux amant, vieux chanteur, un poète ose peindre

Des douceurs qu'il n'a plus et qu'il ne peut que feindre,
 Et d'une voix fardée et d'un vers doucereux
 Nous conte en cheveux blancs ses exploits amoureux.
 Un vieillard n'aime plus. Il n'est, dans sa tendresse,
 Ni pressant, ni timide avec délicatesse ;
 La douce émotion n'agite plus son cœur,
 Et son baiser rebute et n'a point de fraîcheur.
 La troupe aux yeux charmants des trois sœurs ingénues
 Qu'un même nœud retient dansantes, demi-nues,
 Fuit un triste vieillard qui n'a que des regrets,
 Et qui veut à la rose unir ses noirs cyprès.
 Elles aiment à voir deux âmes enfantines
 Se conter tour à tour leurs caresses divines ;
 Deux visages brillants de jeunesse et d'amour
 Se presser l'un sur l'autre à la fuite du jour ;
 Deux jeunes seins se joindre et palpiter ensemble,
 Deux bouches de vingt ans, qu'un même feu rassemble,
 Mêler leur douce haleine et leurs cris langoureux,
 Leurs baisers dévorants, humides, savoureux.

Que tardes-tu donc ? Camille ne t'inspire-t-elle plus rien ? Camille !... Dieux ! Camille !... ô Déesse !... un de ces vieillards que vous ne pouvez souffrir, qui vous inspirent du dégoût, Camille l'a reçu dans son lit !... Ingrate ! pour des présents tu m'as préféré un vieux !... *Sed quascumque dedit vestes, quoscumque smaragdos* (Prop., lib. II, Eleg. XIII), que tous ces présents périclent, à l'aide desquels *Barbarus excussis agit vestigia lum-bis...* d'un lit qui fut à moi...

Dévoré de désirs que l'impuissance irrite.

.
 D'un lit qu'il déshonore inutile fardeau.

Mais moi je prendrai désormais une beauté plus fidèle
 pour objet de mes élégies.

Ah ! qu'ils portent ailleurs ces reproches austères,
 D'une triste raison ces farouches conseils,
 Et ces sourcils hideux, et ces plaintes amères,
 De leur âge chagrin lugubres appareils.
 Lycoris, les amours ont un plus doux langage :
 Jouissons ; être heureux c'est sans doute être sage.
 Vois les soleils mourir au vaste sein des eaux ;
 Téthys donne la vie à des soleils nouveaux,
 Qui mourront dans son sein, et renaîtront encore ;
 Pour nous, un autre sort est écrit chez les Dieux ;
 Nous n'avons qu'un seul jour ; et ce jour précieux
 S'éteint dans une nuit qui n'aura point d'aurore.
 Vivons, ma Lycoris, elle vient à grands pas
 Et dès demain peut-être elle nous environne ;
 Profitons du moment que le destin nous donne,
 Ce moment qui s'envole, et qui ne revient pas.
 Vivons, tout nous le dit ; vivons, l'heure nous presse ;
 Les roses, dont l'amour pare notre jeunesse,
 Seront autant de biens dérobés au trépas.

LXXX

ÉLÉGIE ITALIENNE

ÉLOGE DE LA VIEILLESSE

O délices d'amour ! et toi, molle paresse,
 Vous aurez donc usé mon oisive jeunesse !
 Les belles sont partout. Pour chercher les beaux-arts,
 Des Alpes vainement j'ai franchi les remparts ;
 Rome d'amours en foule assiège mon asile.
 Sage vieillesse, accours. O Déesse tranquille,

De ma jeune saison éteins ces feux brûlants,
Sage vieillesse ! Heureux qui, dès ses premiers ans,
A senti de son sang, dans ses veines stagnantes,
Couler d'un pas égal les ondes languissantes ;
Dont les désirs jamais n'ont troublé la raison ;
Pour qui des yeux n'ont point de suave poison ;
Au sein de qui, jamais, une absente perdue
N'a laissé l'aiguillon d'une trop belle vue ;
Qui, s'il regarde et loue un front si gracieux,
Ne le voit plus, sitôt qu'il n'est plus sous ses yeux !
Doux et cruels tyrans, brillantes héroïnes,
Femmes, de ma mémoire habitantes divines,
Fantômes enchanteurs, cessez de m'égarer.
O mon cœur ! ô mes sens ! laissez-moi respirer.
Laissez-moi, dans la paix de l'ombre solitaire,
Travailler à loisir quelque œuvre noble et fière
Qui, sur l'amas des temps propre à se maintenir,
Me recommande aux yeux des âges à venir.
Mais non ! j'implore en vain un repos favorable ;
Je t'appartiens, amour, amour inexorable ;
Et tu ne permets pas à ton esclave amant
De pouvoir, loin de toi, se distraire un moment !

Eh bien ! allons, conduis-moi aux pieds de... je ne refuse aucun esclavage... Conduis-moi vers elle, puisque c'est elle que tu me rappelles toujours... Allons, suivons les fureurs de l'âge... mais puisse-t-il passer vite... puisse venir la vieillesse !... la vieillesse seule est heureuse (contredire pied à pied l'élégie contre la vieillesse), le vieillard se promène à la campagne, se livre à des goûts innocents, étudie sans que les vaines fureurs d'Apollon le fatiguent... les soins de la propreté, une vie innocente font fleurir la santé sur son visage. S'il devient amoureux d'une jeune belle,

Il a le bien d'aimer sans en avoir les peines †
 Il n'en exige rien, il ne veut que l'aimer.

Elle y consent... tout le monde le sait... elle le permet...

. et n'en fait point mystère,
 Et ne le reçoit point avec un œil sévère,
 N'affecte point de rire en le voyant pleurer,
 Ne met point son étude à le désespérer.
 Non. Il entre, elle accourt. Une aimable indulgence
 Sourit dans ses beaux yeux au vieillard qui s'avance.
 Il l'embrasse. Il n'a point ces suprêmes plaisirs
 Dont son âge paisible ignore les désirs.
 Il est assis près d'elle

Il la voit... elle livre ses bras à ses baisers.

A ses débiles mains laisse presser ses flancs,
 Et le caresse et joue avec ses cheveux blancs.

Les petits garçons et les petites filles qui jouent sautent de joie en l'entendant venir. Il les baise, il se mêle avec eux, il fait la paix, il est l'arbitre de leurs jeux. Quand il y a une belle partie à la promenade, à l'ombre, on l'attend, on lui garde la meilleure place.

Au sein de ses amis il éteint son flambeau,
 Et ceux qui l'ont connu pleurent sur son tombeau.

LXXXI

ÉLÉGIE ITALIENNE

O c'est toi ! Je t'attends, ô ma belle Romaine.
 Chez toi, dans cet asile où le soir nous ramène

Seul je mourais d'attendre et tu ne venais pas.
Mon cœur en palpitant a reconnu tes pas,
Cette molle ottomane.
Ces glaces, tant de fois belles de ta présence,
Ces coussins odorants, d'aromates remplis,
Sous tes membres divins tant de fois amollis,
Ces franges en festons, que tes mains ont touchées,
Ces fleurs dans ces cristaux par toi-même attachées,
L'air du soir si suave à la fin d'un beau jour,
Tout embrasait mon sang : tout mon sang est amour.
Non, plus de feux jamais, non, jamais plus d'ivresses
N'ont chatouillé ce cœur affamé de caresses.
Je veux rassasier cet amour indompté
De la nudité... qui seule est la beauté.
Je veux que sur mon sein et plus qu'à demi nue,
Tu repaisses mes sens d'une si belle vue.
Viens encore opposer à mes brûlants transports
De tes bras envieux la lutte et les efforts,
Ou ton ordre... ou ta douce prière,
Ou du lin ennemi la jalouse barrière.
Mes bras, plus que les tiens agiles et pressants,
Forceront le rempart de tes bras impuissants.
Mes baisers, sur ta bouche ou timide ou colère,
Repousseront ton ordre ou ta douce prière.
Robe, lin, ces gardiens de tes charmes si beaux,
Sous mes fougueuses mains voleront en lambeaux.
A ma victoire alors tout entière livrée,
Il faudra bien céder à te voir adorée,
Lorsque pour se couvrir enfin, tous tes appas
N'auront que mes fureurs et ma bouche et mes bras.

LXXXII

ÉLÉGIE ITALIENNE

Fin.

Allez, mes vers, allez ; je me confie en vous ;
 Allez fléchir son cœur, désarmer son courroux ;
 Suppliez, gémissiez, implorez sa clémence,
 Tant qu'elle vous admette enfin à sa présence.
 Entrez ; à ses genoux prosternez vos douleurs,
 Le deuil peint sur le front, abattus, tout en pleurs,
 Et ne revoyez point mon seuil triste et farouche
 Que vous ne m'apportiez un pardon de sa bouche.

LXXXIII

ÉLÉGIE ITALIENNE

Tel j'étais autrefois et tel je suis encor.
 Quand ma main imprudente a tari mon trésor,
 Ou la nuit, accourant au sortir de la table,
 Si Laure m'a fermé le seuil inexorable,
 Je regagne mon toit... Là, lecteur studieux,
 Content et sans désirs, je rends grâces aux Dieux.
 Je crie : O soins de l'homme, inquiétudes vaines !
 Oh ! que de vide, hélas ! dans les choses humaines !
 Faut-il ainsi poursuivre, au hasard emportés,
 Et l'argent et l'amour, aveugles déités !
 Mais si Plutus revient, de son onde dorée,
 Conduire dans mes mains quelque veine égarée :

A mes gestes, du fond de son appartement,
Si ma blanche voisine a souri mollement,
Adieu les grands discours, et le volume antique,
Et le sage Lycée, et l'auguste Portique ;
Et reviennent en foule et soupirs et billets,
Soins de plaire, parfums, et fêtes et banquets,
Et longs regards d'amour et molles élégies,
Et jusques au matin amoureuses orgies.

LXXXIV

ÉLÉGIE ITALIENNE

O belle (son nom, pas le véritable,... tu crains... tu penses, dis-tu, qu'un poète est méchant... caustique... Détrompe-toi de cette erreur. Non, le jeune poète est doux, innocent... l'enfant des neuf sœurs (peinture romantique) tout entier aux muses et aux belles, il ne songe point à nuire, ni même à se défendre de ceux qui veulent lui nuire.

Il n'aime que l'amour : l'amour et les beaux-arts.

En lisant les poètes antiques, il voit, il poursuit, il tient ces belles héroïnes qui exercèrent

D'Apelle et de Zeuxis les suaves pinceaux.
Raphaël et David, sur leurs toiles savantes,
Offrent à ses désirs vingt maîtresses vivantes.

Quand il voit passer des belles, il les poursuit des yeux, il veut celle-ci, celle-là, il les veut toutes. En vain leurs vêtements... sous la gaze et la soie, il devine les charmes...

D'un flanc voluptueux l'agilité mobile.

Porté sur son imagination aux ailes de feu, il s'élance, il pénètre jusqu'aux plus secrets appas. Souvent sur les ailes de la pensée, il vole, il s'égare... Il va dans l'Orient ; il perce les murs des harems... Il règne... Il appelle une beauté que le Phase a fait naître la plus belle des mortelles.

Elle avance, elle hésite, elle traîne ses pas,
 Grande, blanche. Sa tête, aux attraits délicats,
 Est penchée. Elle rit ; mais à demi troublée,
 D'un léger vêtement couverte et non voilée.
 Le Gange a filé l'or qui de ses noirs cheveux
 Dans un réseau de soie emprisonne les nœuds.
 Golconde, à pleines mains, sur sa riche ceinture
 A jeté le rubis et l'émeraude pure ;
 Cercle étroit et facile où ses flancs sont pressés,
 Dans leur souplesse molle avec grâce élancés.
 Le diamant en feu, lumineuse merveille,
 Presse son doigt de rose et pend à son oreille.
 Son beau sein, éclatant de jeunesse et d'amour,
 Et s'élève et repousse un précieux contour
 De perles dont Ceylan voit son onde si vaine.
 Et de perles encor serpente une autre chaîne
 Sur ses bras nus, divins, dont les yeux sont charmés,
 Qu'avec un soin d'amour la nature a formés.
 Assise auprès de lui, ses yeux, pleins de son âme,
 Nagent dans les langueurs d'une amoureuse flamme,
 Et sa voix sur un luth, voluptueux accents,
 Lui soupire en chanson la langue des Persans.

Voilà comme l'enfant des neuf sœurs, affamé d'amour, se livre à ses rêveries innocentes et va se chercher des amantes lointaines... et s'il rencontre une belle (le nom

du commencement) qui surpasse les beautés que son imagination lui a formées, et que cette belle veuille de lui, il l'aime, il l'aime, il ne voit plus qu'elle.

Et l'amour n'a point mis aux genoux d'une belle
D'esclave plus soumis, ni d'amant plus fidèle.

LXXXV

ÉLÉGIE ITALIENNE

On pourrait imiter l'élegie de Properce : *Quæris cur veniam tibi tardior ?* de cette manière :

Je suis venu tard ; j'ai été arrêté à voir des statues,
des tableaux sur mon chemin... longues descriptions...
et enfin telle femme, telle beauté peinte par tel peintre
t'a rappelée à moi et je suis accouru.

LXXXVI

ÉLÉGIE ITALIENNE

Au sommet de la montagne je découvre à mes pieds
la belle Italie :

Salut, terre où Saturne a trouvé le repos,
Mère de l'abondance et mère des héros !
Salut, Dieux paternels d'une terre sacrée !
O Romulus ! et toi, Vesta, reine adorée !
Toi qui tiens sous ta garde, en tes asiles saints,
Et le Tibre toscan et les palais romains.

LXXXVII

ÉLÉGIE ORIENTALE

Salut, Dieux de l'Euxin, Hellé, Sestos, Abyde,
 Et nymphe du Bosphore, et nymphe Propontide,
 Qui voyez aujourd'hui du barbare Osmanlin
 Le croissant oppresseur toucher à son déclin ;
 Hèbre, Pangée, Hœmus, et Rhodope et Riphée ;
 Salut, Thrace, ma mère, et la mère d'Orphée,
 Galata, que mes yeux désiraient dès longtemps ;
 Car c'est là qu'une Grecque en son jeune printemps,
 Belle, au lit d'un époux nourrisson de la France,
 Me fit naître Français dans le sein de Byzance.

LXXXVIII

ÉLÉGIE ORIENTALE

Trop longtemps le plaisir, égarant mes beaux jours,
 A consacré ma lyre aux profanes amours.
 J'ai trop chanté de vers trop suaves, peut-être,
 Que l'œil de la pudeur n'a point osé connaître.

Mais aujourd'hui que mon âge a commencé de se calmer, que les belles m'inspirent des fureurs plus tranquilles, je puis sans interruption chanter sur un ton plus austère... je vais achevant mon Hermès... surtout les champs de tel et tel pays m'ont vu travailler avec délices à mon poème de Suzanne... O pudeur ! Vierge sainte, c'est pour toi que je fais cet ouvrage... il sera chaste et pur comme toi. Puisse-t-il comme toi charmer et plaire ! Je veux que

ta bouche le répète... Je veux qu'avant d'être épouse,
une belle innocente, le soir, le récite auprès de sa mère
attentive. Ainsi donc, mes vers, dites adieu... vous
n'irez plus... je ne vous verrai plus

En de brûlants tableaux, en de vives paroles,
Offrant le vain amas de mes jeunesses folles,
Alarmer l'innocence et, trop coupable affront !
D'un timide embarras couvrir un chaste front.

LXXXIX

ÉLÉGIE ORIENTALE

Rustan peut en un mois parcourir ses sillons ;
Des coursiers d'Yémen peuplent tous ses vallons.
Il a toute une armée, aux regards formidables,
Qui tient de son palais les portes redoutables.
Les murs de ses jardins au zéphyr enchanté
Semblent enceindre au loin quelque vaste cité.
De cent noirs Africains la sûre jalousie
Lui garde cent beautés, l'élite de l'Asie,
Que des bains odorants les suaves apprêts
Conduisent à son lit éclatantes d'attraits.

Mais il n'a pas la mienne, etc., etc.

Les crins de trois coursiers marchent devant ses pas.

XC

ÉLÉGIE ORIENTALE

LA SOLITUDE

O grottes du mont Harra, vous vîtes l'enfant d'Ismaël méditer longtemps, etc... Voyez Savary, *Vie de Mahomet*, page 19... Mettre cette apostrophe dans un poème sur la solitude, ou bien dans une promenade sur les bords de tel ou tel fleuve oriental où il y aurait un morceau sur les charmes de la solitude, et où je décrirais ce que j'aurais vu en Syrie, en Égypte, si j'avais eu le bonheur d'y aller.

Cet ouvrage pourrait commencer par une invocation à la solitude : O toi qui habites sous les arbres de... qui fais ceci et cela, qui fais qu'un homme est lui-même et que tous les esprits ne sont pas jetés dans le même moule. Solitude, le véritable élément d'un enfant des neuf sœurs. Je pourrai me représenter environné du souvenir de tous mes amis...

La solitude qui erre à pas lents dans tel ou tel bois, sur telle ou telle montagne, dans telle ou telle vallée.

Cela peut commencer ainsi... O mon esprit, viens voir le torrent tomber... échauffons-nous là et chantons. (Mais cela commencera mieux une ode étrangère. Je m'entends bien.)

XCI

NOTES ET FRAGMENTS

POUR LES ÉLÉGIES ORIENTALES

Il faut employer cette fable orientale du rossignol amoureux de la rose, à laquelle les poètes persans font

de si fréquentes allusions. Il faut imaginer quelque chose pour en rendre raison dans le goût des *Métamorphoses* d'Ovide ; mais il ne faudrait point que cela fût commun. Peut-être dans les auteurs traduits du persan par Jones ou autre, je trouverai quelque idée.

As-tu vu cette belle ?... qui a telle et telle grâce ?...
Je suis le rossignol amant de cette rose.

Megnoun et Leilek... Gemil et Shauba qui faisait des vers comme Sapho.

Peindre une belle Orientale avec sa chaussure de perles.

Où sont ces grands tombeaux qui devaient à jamais
D'une épouse fidèle attester les regrets ?
L'herbe couvre Corinthe, Argos, Sparte, Mycènes ;
La faux coupe le chaume aux champs où fut Athènes.
Ilion, de ces Dieux qui bâtirent tes tours,
Contre le fils d'Achille implore le secours.
Et toi qui, subjuguant l'un et l'autre Neptune,
De Rome si longtemps balanças la fortune,
De tes murs aujourd'hui, de tes fameux remparts
On cherche vainement les cadavres épars.
Et vous, fiers monuments des arts et du génie,
Que la main d'une femme éleva sur l'Asie,
Prodigieuse enceinte où l'Euphrate étonné
Vit de ses flots vaincus le cours emprisonné ;
Murs de bitume enduits, dont les vastes racines
Semblaient de l'univers attendre les ruines ;
Jardins audacieux dans les airs soutenus,
Temples, marbres, métaux, qu'êtes-vous devenus ?
Votre nom plus heureux, grâce aux chantres célèbres,
De la nuit envieuse a percé les ténèbres.

XCII

Ah ! ne le croyez pas que par moments j'oublie
Et mon cœur et l'amour, extase, poésie,
Vous surtout, belle et douce à mes rêves secrets,
Vous dont les purs regards font les miens indiscrets.
Sans doute, c'est plaisir d'oublier à son aise
La tenace douleur qui déchire et qui pèse,
Les ennuis au fiel noir, l'argent que l'on nous doit,
L'avenir et la mort qui nous montre du doigt,
Tout ce qui se résoud en larmes chez les femmes...
Les petits maux souvent veulent de fortes âmes.
Mais aussi dans la paix voluptueux penseur,
Je suis de ma mémoire absolu possesseur ;
Je lui prête une voix, puissante magicienne,
Comme aux brises du soir, une harpe éolienne,
Et chacun de mes sens résonne à cette voix.
Mon cœur ment à mes yeux, absente je vous vois ;
Alors je me souviens des amis que je pleure,
Des temps qui ne sont plus, d'un espoir qui me leurre,
De la riche nature apparue à mes yeux,
De mes songes d'hier, toujours vains, mais joyeux,
De mes projets en l'air ; que sais-je ? Galathée
De marbre, qui s'anime au feu de Prométhée...
Ce qui me rit un jour, plus tard je m'en souvien,
Trop oublieux du mal et souvenant du bien.

XCIII

FRAGMENT D'UNE POÉSIE ¹

.

 Trop heureux Niemcewicz dont la muse fidèle
 Ouvre à ta renommée une porte nouvelle ;
 A sa langue étrangère enseignant tes vertus,
 Ta présence à l'encens de peuples inconnus,
 Et fait luire tes traits et ton âme et ta grâce
 Jusqu'aux bords nébuleux que la Baltique embrasse.
 Les sept astres du Nord, parmi les chênes verts,
 Le verront, aux pasteurs de fourrures couverts,
 Tel qu'Orphée au milieu de sa troupe farouche,
 Apprendre ce doux nom qui vivra sur sa bouche,
 Ton nom, ton nom si doux, l'honneur de sa chanson.
 Pour entendre sa voix, et redire ton nom,
 De l'âpre Niemen les Naïades sacrées,
 Brisant les durs remparts de glaces azurées,
 Lèveront à l'envi leurs beaux visages blancs
 Ceints d'humides roseaux et de glaçons brillants.
 Ton nom réveillera, chanté par les feuillages,
 L'écho de Podolie en ses grottes sauvages.
 Les belles, dont la martre au noir duvet luisant
 Presse le jeune sein, quand sous leur char glissant
 Le froid hiver durcit la Vistule écumante,

1. M. Dimoff est le premier qui ait inséré dans les *Élégies* d'André Chénier ce morceau que G. de Chénier avait donné comme une œuvre de Niemcewicz et dont M. Bédier a prouvé qu'il était bien du poète.

Diront : Cette étrangère est donc bien séduisante !
Prêts à braver le Russe en un combat mortel,
Les Polaques guerriers invoqueront le ciel
Pour qu'une autre Coswai, comme toi noble et pure,
De son écharpe blanche entoure leur armure.

FIN DES ÉLÉGIES

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
ANDRÉ CHÉNIER.....	I
BUCOLIQUES	
I. Invocations à la poésie.....	3
II. Ma Muse.....	4
III. Le Poète.....	8
IV. L'Aveugle	8
V. La Liberté.....	17
VI. Le Malade.....	24
VII. Le Mendiant.....	28
VIII. L'Esclave	39
IX. L'Oarystis	43
X. Néère	50
XI. La jeune Locrienne.....	51
XII. Mnazile et Chloé.....	52
XIII. Clytie	53
XIV. L'Amoureuse	55
XV. Damalis	58
XVI. Mnaïs	60
XVII. Les Colombes.....	61
XVIII. Un bouvier parle.....	62
XIX. Les deux enfants.....	63
XX. Secrets observateurs.....	64
XXI. Les Idylles marines.....	64
1. La jeune Tarentine.....	64
2. Chrysé.....	66
3. Amymone.....	66
4. Dryas	67
XXII. Les Déesses.....	68
1. Diane	68
2. Proserpine	70
3. Vénus	72
4. Minerve	73
5. Cérés	73

XXIII. Bacchus	74
XXIV. Jupiter et Europe	76
XXV. L'enlèvement d'Europe.....	78
XXVI. Pasiphaé	81
XXVII. Ariane	84
XXVIII. Médée	84
XXIX. Hercule	85
XXX. Hylas	86
XXXI. Orphée.....	88
XXXII. Le retour d'Ulysse.....	88
XXXIII. Pannychis	90
XXXIV. Les esclaves d'Amour ont tant versé de pleurs	92
XXXV. Non, non, le Dieu d'Amour n'est point l'effroi des Muses.....	93
XXXVI. Chanson des yeux.....	94
XXXVII. Un jeune homme fou par amour.....	95

ÉPIGRAMMES

1. Erichon	95
2. La Nymphe endormie.....	96
3. Un jeune homme dira.....	96
4. La leçon de flûte.....	97
5. Traduction de Platon.....	97
6. A Chromis.....	98
7. Nymphes et Satyres.....	98
8. Le Bouc et le Satyre.....	98
9. Le Satyre.....	99
10. Dialogue	99
11. Fille du vieux pasteur, qui d'une main agile..	100
12. Nouveau cultivateur, armé d'un aiguillon....	100
13. Ne te souvient-il plus que les bois de Cé- lène	100
14. Soit que son souffle anime un simple chalu- meau	101
15. Virginité chérie, ô compagne innocente.....	101
16. Imitons les anciens.....	102

17. A compter nos brebis je remplace ma mère..	102
18. Traduction de la jolie épigramme d'Événus de Paros	103
19. L'Aube	103
20. L'Étoile	104
21. Sous le roc sombre et frais d'une grotte igno- rée	104
22. Le Naufragé.....	105
23. Ah ! prends un cœur humain, laboureur trop avide	105
24. Ah ! ce n'est point à moi qu'on s'occupe de plaire.....	105
25. A la Seine	106
26. A une Anglaise.....	106
27. Contre l'hirondelle.....	106
28. Bel astre de Vénus, de son front délicat.....	107
29. Le parjure.....	107
30. A F. de Pange.....	108
31. Voilà ce que chantait aux Naïades prochaines.	108

POÉSIES DIVERSES

1. Début d'idylle.....	109
2. Dédicace de « l'Esclave » à Milady Coswai....	109
3. A Marie Coswai.....	111
4. A D'. Z.....	113
5. Les Saisons.....	113
6. Vous, habitants ailés de l'ombre et des bo- cages	115
7. Mysis	123
8. Les Navigateurs.....	124

ÉLÉGIES

I. A Abel (de Malartic de Fondat).....	131
II. Élégie tirée d'une idylle de Bion.....	132
III. O lignes que sa main, que son cœur a tra- cées	133

IV. Ah ! je les reconnais et mon cœur se réveille	135
V. Jeune fille, ton cœur avec nous veut se taire.....	138
VI. Aux frères de Pange (en partant pour l'Italie).....	139
VII. Aux frères de Pange.....	141
VIII. Pourquoi de mes loisirs accuser la langueur	143
IX. Le retour.....	146
X. Au chevalier de Pange.....	148
XI. Ah ! portons dans les bois ma triste inquiétude	151
XII. J'ai suivi les conseils d'une triste sagesse.....	152
XIII. O Muses, accourez ; solitaires divines... ..	154
XIV. Souvent le malheureux songe à quitter la vie.....	156
XV. O jours de mon printemps, jours couronnés de rose.....	159
XVI. Ah ! des pleurs ! des regrets ! lisez, amis. C'est elle.....	161
XVII. Au marquis de Brazais.....	163
XVIII. Mais ne m'a-t-elle pas juré d'être infidèle.....	165
XIX. L'art des transports de l'âme est un faible interprète.....	167
XX. Reste, reste avec nous, ô père des bons vins.....	168
XXI. O nuit, nuit douloureuse ! ô toi, tardive aurore.....	171
XXII. Première version.....	173
XXIII. S'ils n'ont point le bonheur, en est-il sur la terre.....	182
XXIV. Souffre un moment encor ; tout n'est que changement	183
XXV. Non, je ne l'aime plus ; un autre la possède.....	184
XXVI. Et c'est Glycère, amis, chez qui la table est prête.....	186

XXVII. A M***	188
XXVIII. De Pange, ami chéri, jeune homme heureux et sage.....	190
XXIX. A Le Brun.....	191
XXX. De Pange, le mortel dont l'âme est innocente	194
XXXI. A Le Brun.....	196
XXXII. Hier, en te quittant, enivré de tes charmes	199
XXXIII. O nécessité dure ! ô pesant esclavage.	201
XXXIV. Allons, l'heure est venue, allons trouver Camille.....	202
XXXV. La Lampe.....	204
XXXVI. Je suis né pour l'amour, j'ai connu ses travaux.....	207
XXXVII. Aux deux frères Trudaine.....	210
XXXVIII. Oh ! puisse le ciseau qui doit tran- cher mes jours.....	213
XXXIX. Eh bien ! je le voulais. J'aurais bien dû me croire.....	214
XL. Tout mortel se soulage à parler de ses maux.....	215
XLI. Quand à la porte ingrate exhalant ses douleurs.....	215
XLII. Tout homme a ses douleurs. Mais aux yeux de ses frères.....	216
XLIII. Le courroux d'un amant n'est point inexorable	216
XLIV. Viens près d'elle au matin, quand le dieu du repos.....	217
XLV. Va, sonore habitant de la sombre vallée	217
XLVI. Il n'est donc plus d'espoir, et ma plainte perdue.....	217
XLVII. Partons, la voile est prête, et By- zance m'appelle.....	218
XLVIII. Eh ! le pourrai-je au moins ? Suis-je assez intrépide.....	219
XLIX. Souven te malheureux sourit parmi ses pleurs.....	219

L. De vivantes couleurs une toile enflammée	220
LI. ... Ile charmante, Amphitrite, ta mère.	222
LII. Soit que le doux amour des nymphes du Permesse.....	223
LIII. Sur la mort d'un enfant.....	224
LIV. Allons, douce Élégie, à qui dans mes beaux jours.....	225
LV. Le fantôme s'exhale et nage et fuit mes yeux.....	226
LVI. Que sert des tours d'airain tout l'appareil horrible.....	226
LVII. Lorsqu'un amant, qui pleure en vain près d'une belle.....	227
LVIII. Pour elle, en ce moment, au sortir de son lit.....	227
LIX. Je revois tous ses traits, son air, son vêtement	228
LX. O! de nœuds mutuels, Dieux, formez nos liens.....	228
LXI. Non, ces doctes beautés n'ont plus d'attraits pour moi.....	229
LXII. Non, laisse-moi, retiens ces discours caressants	229
LXIII. Vois ta brillante image à vivre destinée	230
LXIV. Elle a pu me bannir! Imprudente et sans foi.....	230
LXV. Je dors, mais mon cœur veille, il est toujours à toi.....	231
LXVI. Ainsi le jeune amant, seul, loin de ses délices.....	231
LXVII. ... O peuple des oiseaux.....	232
LXVIII. Et moi, quand la chaleur ramenant le repos	233
LXIX. Triste chose que l'amour.....	233
LXX. A l'heure où quelque amant inquiet, agité	233
LXXI. On ne vit que pour soi; l'amitié n'est qu'un nom.....	235

LXXII. Je t'indique le fruit qui m'a rendu malade	236
LXXIII. Jeune vierge à l'œil doux, à la voix douce et tendre.....	238
LXXIV. Marseille	238
LXXV. La Seine en sortant de Paris.....	240
LXXVI. Des monts du Beaujolais aspect délicieux	240
LXXVII. Notes et fragments.....	241
LXXVIII. Tu dis qu'on a dit du mal de moi..	244
LXXIX. L'emploi de la vieillesse est plus sage et plus beau.....	245
LXXX. Élégie italienne : Éloge de la vieil- lesse	247
LXXXI. Élégie italienne	249
LXXXII. Élégie italienne	251
LXXXIII. Élégie italienne	251
LXXXIV. Élégie italienne	252
LXXXV. Élégie italienne	254
LXXXVI. Élégie italienne	254
LXXXVII. Élégie orientale	255
LXXXVIII. Élégie orientale	255
LXXXIX. Élégie orientale	256
XC. Élégie orientale : la Solitude.....	257
XCI. Notes et fragments pour les élégies orientales	257
XCII. Ah ! ne le croyez pas que par mo- ments j'oublie.....	259
XCIII. Fragment d'une poésie.....	260

Imp. Dierville, Verneuil (France) 6-32

CLASSIQUES GARNIER

COLLECTION DES MEILLEURS OUVRAGES
FRANÇAIS ET ÉTRANGERS ANCIENS ET MODERNES

VOLUMES IN-16 (18,5×12)

- ABÉLARD et HÉLOÏSE.** — *Lettres complètes.* Traduction nouvelle précédée d'une préface par M. Gréard. 1 vol. 10 fr.
- AGRIPPA D'AUBIGNÉ.** — *Les Tragiques.* Préface et notes de Georges Mongrédien. 1 vol. 15 fr.
- ANDERSEN.** — *Contes.* Traduction Grégoire et L. Moland, illustrations de Yan' Dargent ; 5 vol. brochés à.. 10 fr.
- **Contes danois.**
Contenant : *La Vierge des glaciers.* — *Ib et la petite Christine.* — *Elle se conduit mal.* — *Un crève-cœur.* — *Un couple d'amoureux.* — *Une histoire dans les dunes.* — *Caquets d'enfants.* — *Une feuille du ciel.* — *Ce que le vicieux fait est bien fait.* — *Le Sylphe.* — *La reine des neiges.* — *Le fils du portier.* — *Le jardinier et ses maîtres.*
- **Nouveaux Contes danois.**
Contenant : *Le Camarade de voyage.* — *Sous le saule.* — *Les aventures du chardon.* — *La fille du Roi de la vase.* — *Le schilling d'argent.* — *Le vilain petit canard.* — *La petite sirène.* — *La soupe à la brochette.* — *Le sapin.* — *Le porcher* — *Cinq dans une cosse.* — *L'histoire d'une mère.*
- **Les souliers rouges.** Contenant : *Le Coffre volant.* — *Le papillon.* — *L'Infirmes.* — *Il faut une différence.* — *Les coureurs.* — *La petite fille aux allumettes.* — *Margoton.* — *Le dernier rêve du chêne.* — *Le roi des aunes.* — *La vieille maison.* — *Le Sarrasin.* — *Le grand serpent de mer.* — *Le briquet.* — *L'intrépide soldat de plomb.* — *L'ange.* — *Le vieux ferme l'œil.* — *Le sanglier de bronze.* — *La comète.* — *C'est le rayon de soleil qui parle.*
- **L'Homme de neige.** Contenant : *La pierre philosophale.* — *Le bonheur dans une branche.* — *Le livre muet.* — *L'histoire de l'année.* — *Le jardin du paradis.* — *L'ombre.* — *La vieille cloche d'église.* — *Les galoches du bonheur.* — *La plume et l'encrier.* — *Le lin.* — *Le livre d'images.* — *La vieille lanterne.* — *La tirelire.* — *Les deux coqs.* — *Jean Balourd.* — *Les voisins.* — *Les sauteurs.* — *Ogier le Danois.* — *Les feux follets sont dans la ville.*
- **Histoire de Valdemar Daae.** Contenant : *Petite poucette.* — *Grand Claus et petit Claus.* — *Les cygnes sauvages.* — *Scènes de basse-cour.* — *La pâquerette.* — *Le rossignol.* — *L'enfant du tombeau.* — *Le goulot de la bouteille.* — *Les habits neufs*

de l'Empereur. — Bougie et chandelle. — La plus heureuse. — Le Stercoraire. — Trésor doré. — La petite fille qui marchait sur le pain. — Le crapaud. — Chacun et chaque chose à sa place. — Quelque chose.

ANTHOLOGIE POÉTIQUE FRANÇAISE. Poèmes choisis avec introduction, notices et notes, par Maurice Allem : xvi^e siècle, 2 vol. à 12 fr. ; xvii^e siècle, 2 vol. à 12 fr. ; xviii^e siècle, 1 vol. 12 fr.

ARIOSTE. — Roland Furieux. Traduction nouvelle avec une introduction et des notes par C. Hippeau. 2 vol. à..... 15 fr.

BACHAUMONT. — Mémoires secrets (1762-1771). Mémoires dans lesquels on trouve d'abondants et curieux renseignements sur la société du xviii^e siècle, revus et publiés avec des notes et une préface par P.-L. Jacob, bibliophile. 1 vol..... 15 fr.

BALZAC (H. de). Œuvres. Textes établis, préfacés et annotés par Maurice Allem. Seule édition contenant les préfaces toujours négligées, les passages supprimés, les passages inédits en librairie, les variantes.

- *Eugénie Grandet. 1 vol. 10 fr.
- *Le Père Goriot. 1 vol. 10 fr.
- *César Birotteau. 1 vol. 10 fr.
- *Le Médecin de campagne. 1 vol. 10 fr.
- *Le Lys dans la vallée. 1 vol. 10 fr.
- *La Rabouilleuse. 1 vol. 10 fr.
- *Le Colonel Chabert. 1 vol. 10 fr.
- *La Peau de Chagrin. 1 vol. 10 fr.
- *Le Curé de Tours. — Pierrette. 1 vol. 10 fr.
- *Le Cousin Pons. 1 vol. 10 fr.
- *La Cousine Bette. 1 vol. 10 fr.

BARTHÉLEMY. — Nemésis. Nouvelle édition collationnée avec soin sur les éditions de 1835 et 1838. 1 vol. relié 32 fr.

***BAUDELAIRE. — Les Fleurs du mal.** Edition intégrale revue sur les textes originaux, préface et notes de E. Raynaud, 1 vol. 10 fr.

— **Petits Poèmes en prose,** préface et notes de E. Raynaud. 1 vol. 10 fr.

— **L'Art romantique,** préfacé, annoté et commenté, par Ernest Raynaud. 1 vol. 10 fr.

BEAUMARCHAIS. — *Théâtre suivi de ses poésies diverses et précédé d'observations littéraires par Sainte-Beuve.

Le barbier de Séville. — La folle journée ou le mariage de Figaro. — L'autre Tartuffe ou la mère coupable. — Mélanges, vers et chansons. 1 vol. 10 fr.

***BEECHER STOWE. — La Case de l'oncle Tom ou la vie des nègres en Amérique.** Traduction complète. 1 vol. 10 fr.

***BENJAMIN CONSTANT. — Adolphe.** Anecdote trouvée dans les papiers d'un inconnu. Nouvelle édition suivie de : *La lettre sur Julie. — Des réflexions sur le théâtre allemand, etc...* 1 vol. 10 fr.

- BÉRANGER.** — *Ma Biographie.* Ouvrage posthume suivi d'un appendice. 1 vol. relié..... 32 fr.
- ***BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.** — *Paul et Virginie*, suivi de la *Chaumière indienne.* Edition illustrée. 1 vol. 10 fr.
- BÉROALDE DE VERVILLE.** — *Moyen de parvenir.* Œuvre contenant la raison de tout ce qui a été, est et sera, avec démonstrations certaines et nécessaires selon la rencontre des effets de vertu. 1 vol. 12 fr.
- BIRÉ.** — *Dernières années de Chateaubriand (1830-1848).*
1 volume relié seulement à 32 fr.
- ***BOCCACE.** — *Contes* traduits par A. Sabatier de Castres.
2 vol. à 10 fr.
- ***BOILEAU.** — *Œuvres.* Nouvelle édition avec préface et notes de G. Mongrédien.
Satires. — *Épîtres.* — *L'art poétique.* — *Le lutrin.* — *Odes.* — *Épigrammes et autres poésies.* — *Lettres.* 1 vol. 10 fr.
- BONAVENTURE DES PÉRIERS.** — *Contes ou nouvelles récréations et joyeux devis*, suivis du *Cymbalum Mundi.* Edition précédée d'une notice par P.-L. Jacob. 1 vol. 12 fr.
- BOSSUET.** — *De la Connaissance de Dieu et de soi-même.* Exposition de la doctrine catholique sur les matières de controverse, instructions pastorales sur les promesses de l'Eglise et explication de quelques difficultés sur les prières de la messe à un nouveau catholique. 1 vol. 15 fr.
- ***Élévations à Dieu** sur tous les mystères de la religion chrétienne. Nouvelle édition revue sur les manuscrits originaux et les éditions les plus correctes. 1 vol. 10 fr.
- ***Méditations sur l'Évangile.** Edition revue sur les manuscrits originaux et les éditions précédentes les plus complètes. 2 vol. à 12 fr.
- ***Oraisons funèbres** et panégyriques. Nouvelle édition suivant le texte de l'édition de Versailles, améliorée et enrichie à l'aide de travaux les plus récents. 2 vol. à 12 fr.
- **Sermons** 4 vol. à 15 fr.
- **Sermons choisis.** Edition revue d'après les meilleurs textes et précédée d'une préface par l'abbé Maury. 1 vol. 15 fr.
- **Lectures spirituelles** préparatoires au Carême. 1 vol. relié. 32 fr.
- BOURDALOUE.** — *Sermons choisis* publiés sur les sténographies originales avec un avant-propos et des notes par Louis Dimier. 1 vol. 12 fr.
- ***BRANTOME.** — *Vies des dames galantes.* Nouvelle édition soigneusement revue et corrigée sur les manuscrits avec des remarques historiques et critiques. 1 vol. 10 fr.
- *Vies des dames illustres.* Françaises et étrangères. Nouvelle édition avec une introduction et des notes par Louis Moland. 1 vol. 10 fr.

- ***BRILLAT-SAVARIN.** — *Physiologie du goût* ou méditations de gastronomie transcendante dédié aux gastronomes parisiens, suivi de *La Gastronomie* par Berchoux et de *L'art de dîner en ville* par Colnet. 1 vol. 12 fr.
- BRIZEUX.** — *Cœuvres*. Nouvelle édition, revue, augmentée, corrigée, précédée d'une notice biographique sur l'auteur et suivie de notes par Auguste Dorchain. 4 vol. à 12 fr.
 Tome I^{er} : *Marie. — Telen Arvor. — Furnez. — Breiz.*
 Tome II : *Les Bretons*, relié seulement à 29 fr.
 Tome III : *La fleur d'or. — Histoires poétiques.*
 Tome IV : *Histoires poétiques. — Poésies nouvelles.*
- BUSSY-RABUTIN.** — *Histoire amoureuse des Gaules*, suivie de *La France Galante*, avec préface et notes de G. Mongrédien. 2 vol. à 15 fr.
- BYRON.** — *Cœuvres choisies*. Traduction de A. Pichot. 1 vol. 10 fr.
La fiancée d'Abydos. — Le Corsaire. — Lara. — Le siège de Corinthe. — Parisina. — Le prisonnier de Chillon. — Le pèlerinage de Childe Harold.
- CASANOVA.** — *Mémoires de Casanova de Seingalt*, écrits par lui-même, suivis de fragments des mémoires du prince de Ligne. Nouvelle édition collationnée sur l'édition originale de Leipsick et ornée de gravures sur bois d'après les dessins de Maillart. 8 vol. à 12 fr.
- CENT Nouvelles nouvelles (Les).** Texte revu avec beaucoup de soin sur les meilleures éditions, accompagné de notes explicatives. 1 vol. 12 fr.
- ***CERVANTÈS.** — *L'ingénieur hidalgo Don Quichotte de la Manche*. Traduction de Delaunay. Revue, corrigée et augmentée d'une notice sur la vie de Cervantès par Adrien Grimaux. 2 vol. à 12 fr.
 — *Don Quichotte de la jeunesse* traduit par Florian, édition illustrée de vignettes sur bois. 1 vol. 10 fr.
- CHANSON DE ROLAND.** Texte annoté par Ed. Aubé. 1 vol. 12 fr.
- ***CHATEAUBRIAND.** — *Génie du christianisme et défense du Génie du Christianisme* avec notes et éclaircissements. Nouvelle édition revue avec soin sur les éditions originales. 2 vol. à 10 fr.
 — *Les Martyrs* ou le triomphe de la religion chrétienne, avec introduction, variantes et notes critiques, par Victor Giraud. 1 vol. 10 fr.
 — *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Nouvelle édition revue avec soin sur les éditions originales. 1 vol. 10 fr.
 — **Atala, René, Le dernier Abencerage, Les Natchez*. Nouvelle édition revue avec soin sur les éditions originales. 1 vol. 10 fr.
 — **Le Paradis perdu*. 1 vol. 10 fr.
 — *Mélanges historiques et politiques* suivis de la vie de Rancé. 1 vol. 15 fr.

CHATEAUBRIAND. — *Mémoires d'outre-tombe. Nouvelle édition avec une introduction, des notes et des appendices par Edmond Biré, illustrée de gravures sur acier. 6 vol. à 15 fr.
— Les dernières années de Chateaubriand. 1 vol. relié... 32 fr.

CHÉNIER. — Œuvres poétiques. Nouvelle édition revue sur les meilleures avec préface par André Bellessort. 2 vol. à 10 fr.
Tome I^{er} *Bucoliques.* — *Élégies.*
Tome II : *Épîtres.* — *Théâtre.* — *Poèmes.* — *Poésies diverses.*
— *Satires.* — *Hymnes.* — *Odes.* — *Iambes.* — *Mélanges littéraires.*

COLLIN D'HARLEVILLE. — Théâtre suivi de *Poètes fugitives* avec une introduction de Louis Moland.
L'inconstant. — *L'optimiste ou l'homme toujours content.* — *Les châteaux en Espagne.* — *M. de Crac dans son petit castel.* — *Le vieux célibataire.* 1 vol. relié..... 30 fr.
— Théâtre (Edition Laplace), précédé d'une notice biographique par Edouard Thierry et illustré de 4 gravures coloriées par Geoffroy et Allouard. 1 vol. relié 33 fr.
L'inconstant. — *L'optimiste.* — *Monsieur de Crac dans son petit castel.* — *Les châteaux en Espagne.* — *Le vieux célibataire.*
— *Les mœurs du jour.* — *Malice pour malice.*

***COMMELIN (P.).** — Nouvelle mythologie grecque et romaine. Edition illustrée de nombreuses gravures. 1 vol..... 15 fr.

COMTE (Auguste). — Catéchisme positiviste ou sommaire exposition de la religion universelle. Nouvelle édition avec une introduction et des notes explicatives par P.-F. Pécaut.
1 vol 12 fr.
— Cours de philosophie positive (1^{re} et 2^e leçons). Discours sur l'esprit positif. Edition nouvelle avec une introduction et un commentaire par Ch. Le Verrier. 2 vol. à 10 fr.

CONFUCIUS. — Doctrine ou les quatre livres de philosophie morale et politique de la Chine, traduction du chinois par M. G. Pauthier. 1 vol 15 fr.

***CORNEILLE (P.).** — Théâtre précédé des discours sur le poème dramatique, suivi d'un examen analytique des pièces non comprises dans la présente édition et d'un choix de poésies diverses.
3 vol. à 10 fr.

— Tome I^{er} : *Vie de Corneille par Fontenelle.* — *Discours sur le poème dramatique.* — *Médée.* — *Le Cid.* — *Rodogune.* — *Héraclius.* — *Horace.*

Tome II : *Cinna.* — *Pompée.* — *Polyeucte.* — *Le menteur.* — *La suite du menteur.*

Tome III : *Don Sanche d'Aragon.* — *Nicomède.* — *Sertorius.* — *Othon.* — *Examen analytique.* — *Poésies diverses.*

— Théâtre complet. Edition Laplace, imprimée d'après celle de 1802, ornée de portraits en pied coloriés dessinés par Geoffroy.
3 vol. à 13 fr.

— Tome I^{er} : *Mélite.* — *Clitandre.* — *La veuve.* — *La galerie du palais.* — *La suivante.* — *La place Royale.* — *Médée.* — *L'illusion.* — *Le Cid.* — *Horace.*

- Tome II : *Cinna*. — *Polycucte*. — *La mort de Pompée*. — *Le menteur*. — *La suite du menteur*. — *Théodore*. — *Rodogune*. — *Héraclius*. — *Andromède*. — *Don Sanche d'Aragon*.
- Tome III : *Nicomède*. — *Pertharite*. — *Edipe*. — *La conquête de la Toison d'Or*. — *Sertorius*. — *Sophonisbe*. — *Othon*. — *Agésilas*. — *Attila*. — *Tite et Bérénice*. — *Pulchérie*. — *Suréna*.
- ***Théâtre choisi**, suivi d'un choix de ses *Poésies diverses*. Texte établi sur l'édition de 1682 pour le Théâtre et sur les originales pour les Poèmes, avec les principales variantes, une introduction et des notices par Maurice Rat, ancien élève de l'École Normale Supérieure. 1 vol. 10 fr.
- Le Cid*. — *Horace*. — *Cinna*. — *Polyeucte*. — *Pompée*. — *Le menteur*. — *Rodogune*. — *Nicomède*. — *Surena*. — *L'Illusion comique*. — *Don Sanche*.

COURIER (P.-L.). — **Œuvres**. Edition augmentée de nombreuses lettres nouvelles avec préface et notes de R. Gaschet.

2 vol. à 12 fr.

Tome I^{er} : *Pamphlets politiques*. — *Pamphlets littéraires*. — *Œuvres diverses*.

Tome II : *Les pastorales de Longus ou Daphnis et Chloé*. — *Lettres écrites de France et d'Italie*.

— **La Vie et la Mort tragique de P.-L. Courier**, par R. Gaschet. 1 vol. 12 fr.

— **Paul-Louis Courier et la Restauration**, par R. Gaschet. 1 vol. in-8°, broché 15 fr.

— **Jeunesse de Paul-Louis Courier (La)**, par R. Gaschet. 1 vol. in-8°, broché 15 fr.

CRÉBILLON (J. de). — **Théâtre complet** (Edition Laplace). Nouvelle édition précédée d'une notice par Auguste Vitu et illustrée de 4 dessins en couleurs par Allouard. 1 vol. 13 fr.

Idoménée. — *Atrée et Thyeste*. — *Electre*. — *Rhadamiste et Zénobie*. — *Sémiramis*. — *Catilina*. — *Xerxès*. — *Pyrrhus*. — *Le triumvirat*.

CYRANO DE BERGERAC. — **L'Autre Monde ou Les États et Empires de la Lune et du Soleil**. Nouvelle édition revue sur les éditions originales et enrichie des additions du manuscrit de la Bibliothèque Nationale, avec une notice bio-bibliographique, par Frédéric Lachèvre. 1 vol. 12 fr.

— **Œuvres diverses**. Nouvelle édition revue sur les éditions originales et augmentée, pour la première fois, des additions et variantes importantes du manuscrit 4.557 de la Bibliothèque Nationale, par Frédéric Lachèvre. 1 vol. 12 fr.

Lettres satiriques, amoureuses, etc. — *Les entretiens pointus*. — *Le Pédant joué*, comédie. — *La mort d'Agrippine*, tragédie.

DANCOURT. — **Théâtre choisi**. Nouvelle édition précédée d'une notice par Francisque Sarcey et illustrée de 4 gravures coloriées par Allouard.

Les fonds perdus. — *La désolation des joueuses*. — *Le chevalier à la mode*. — *La folle enchère*. — *La Parisienne*. — *Les bourgeois à la mode*. — *Le tuteur*. — *La maison de campagne*. — *Les trois cousines*. — *Le mari retrouvé*. 1 vol. 13 fr.

- *DANTE ALIGHIERI.** — *La divine comédie*, traduite en français par le chevalier Artaud de Montor. Nouvelle édition revue. 1 vol. 10 fr.
- *DARBOY (Mgr).** — *Les femmes de la Bible*. Principaux fragments d'une histoire du peuple de Dieu. 1 vol. 12 fr.
- DESAUGIERS.** — *Théâtre* précédé d'une introduction et la liste des pièces de Desaugiers par Louis Moland.
M. Vautour. — *Cadet-Roussel esturgeon.* — *Le diner de Madelon.* — *L'Hôtel garni.* — *Je fais mes farces.* — *Monsieur Sans-Gêne.* — *Les petites Danaïdes.* 1 vol. Relié. 32 fr.
- DESBORDES-VALMORE.** — *Poésies choisies* avec une introduction et des notes par Maurice Allem. 1 vol. 10 fr.
- DESCARTES.** — *Œuvres choisies*. Nouvelle édition revue d'après les meilleurs textes, avec un avant-propos et des notes de Louis Dimier. 2 vol. à 10 fr.
 Tome I^{er} : *Discours sur la méthode.* — *Méditations métaphysiques.* — *La Dioptrique.* — *Les Météores.* — *Réponse aux sixièmes objections contre les méditations.*
 Tome II : *Les passions de l'âme.* — *Correspondance avec la princesse Elisabeth.* — *Lettres sur l'amour.*
- *DIDEROT.** — *Œuvres choisies* précédées de sa vie par Mme de Vandeuil et d'une introduction par François Tulou. 2 vol. à 12 fr.
 Tome I^{er} : *Lettre sur les aveugles.* — *Sur les femmes.* — *Entretien d'un philosophe avec la maréchale de ***.* — *Entretien d'un père avec ses enfants.* — *Regrets sur ma vieille robe de chambre.* — *Eloge de Richardson.* — *La religieuse.* — *Les deux amis de Bourbonne.* — *Ceci n'est pas un conte.* — *Sur l'inconséquence du jugement publié de nos actions particulières.* — *Histoire de Mme de la Pommeraye.*
 Tome II : *Le neveu de Rameau.* — *Le père de famille.* — *La pièce et le prologue.* — *Paradoxe sur le comédien.* Salons : *Carle Van Loo, Boucher, Greuze, Louthembourg, La Grenée, Vernet, Michel Van Loo, Robert, Baudouin, Juliart.* — *Sur la peinture.* — *Sur la sculpture.* — *De la manière.* — *Les deux académies.* — *Lettres à Mlle Volland.*
 — *Les Bijoux indiscrets.* Notice et notes par J. Assézat. 1 vol. 10 fr.
- DORCHAIN (Auguste).** — *L'art des vers*. Versification et poésie. Le rythme, de la rime, de la césure, des licences poétiques, etc. 1 vol. 15 fr.
 — *Pierre Corneille.* Nouvelle édition revue et corrigée. 1 vol. 15 fr.
- DU BELLAY (Joachim).** — *Œuvres*. Poésies avec notes de E. Courbet. 2 vol. à 15 fr.
 — *Défense et illustration de la langue française* suivie du projet de l'œuvre intitulée : *De la précellence du langage français*, par Henri Estienne. 1 vol. 18 fr.
- FAIL (Noël du).** — *Propos rustiques*, suivis des Baliverneries, avec introduction, notes, glossaire et une bibliographie, par L.-R. Lefèvre. 1 vol. 12 fr.

- *FÉNELON.** — *Les aventures de Télémaque* suivies des aventures d'Aristonôus. Edition accompagnée de notes philologiques et littéraires et précédée de l'éloge de Fénelon par La Harpe, illustrée de vignettes gravées sur bois. 1 vol. 12 fr.
- *Dialogues sur l'éloquence. Mémoire sur les occupations de l'Académie Française.* — *De l'Éducation des filles.* — *Recueil de fables.* — *Opuscules divers.* — *Dialogues des morts.* Précédés d'observations par le cardinal de Bausset. 1 vol. 15 fr.
- FLAUBERT (Gustave).** — *Œuvres.* Textes établis avec préface, notices, notes et variantes, par Edouard Maynial, professeur au Lycée Henri-IV.
- *Madame Bovary.* 1 vol. 10 fr.
- *Trois Contes.* 1 vol. 10 fr.
- *L'Éducation sentimentale.* 2 vol. à 10 fr.
- *Salammbô.* 1 vol. 10 fr.
- *La Tentation de saint Antoine.* 1 vol. 10 fr.
- FLORIAN.** — *Fables* suivies de son théâtre comprenant :
- Les deux billets.* — *Le bon ménage.* — *Le bon père.* — *La bonne mère.* — *Le bon fils.*..... 10 fr.
- *Le Don Quichotte de la jeunesse* de Miguel de Cervantès Saavedra. 1 vol. 10 fr.
- FOÉ (D. de).** — *Aventures de Robinson Crusoé,* illustrées par Grandville, 1 vol. 10 fr.
- FOURNEL.** — *Curiosités théâtrales anciennes et modernes,* françaises et étrangères. 1 vol. 12 fr.
- FROMENTIN (Eugène).** — *Dominique* avec préface et notes par Emile Henriot. 1 vol. 10 fr.
- GARNIER (Robert).** — *Œuvres complètes,* avec notice et notes, par Lucien Pinvert. 2 vol. à 15 fr.
- Tome I^{er} : Théâtre. *Porcie-Cornélie.* — *Marc-Antoine.* — *Hippolyte.*
- Tome II : Théâtre. *La Troade.* — *Antigone.* — *Les Juives.* — *Bradamante.* — *Poésies diverses.*
- *Les Juives.* Tragédie extraite des Œuvres complètes. 1 vol. 4.50
- GAUTIER (Théophile).** — *Œuvres.* Textes établis, préfacés et annotés par Adolphe Boschot, de l'Institut.
- **Émaux et camées,* suivis de poésies choisies, avec une esquisse bibliographique. 1 vol. 10 fr.
- *Souvenirs romantiques.* Hugo. — Nerval. — Balzac. — *Lamar-tine.* — Heine. — *Madame de Girardin.* — *Les Cénacles* 1830. — *Baudelaire.* 1 vol. in-16 broché 10 fr.
- **Mademoiselle de Maupin.* Texte complet 1 vol. 10 fr.
- **Le Capitaine Fracasse.* 2 vol. à 10 fr.
- **Fortunio.* 1 vol. 10 fr.
- GENTIL-BERNARD.** — *L'Art d'aimer* (petits poèmes érotiques du XVIII^e siècle).
- Bertin : *Les amours.* — Léonard : *Le temple de Gntde.* —

Montesquieu : *Le temple de Gnide*. — Dorat : *Les baisers*. —
Jean Secon : *Les baisers*. — Pezay : *La nouvelle Zélie au
bain*. 1 vol. 10 fr.

GILBERT. — Œuvres précédées d'une notice historique par Charles
Nodier. 1 vol. 10 fr.

***GÛTHER**. — *Faust*. Le second Faust.
Poésies allemandes : *Gœthe, Schiller*. — *Klopstock, Burger,*
poètes divers. 1 vol. 10 fr.

— ***Werther**, suivi de Hermann et Dorothee, traductions de
Sevelinges et de Bitaubé, édition revue par E. Grégoire,
avec une préface de Sainte-Beuve. 1 vol. 10 fr.

GOLDSMITH. — *Le vicair de Wakefield*. Traduction nouvelle
accompagnée du texte anglais, précédée d'une notice sur
Goldsmith. 1 vol. relié 29 fr.

GRÉVIN (Jacques). — *Théâtre et Poésies*. Avec notice et notes
par Lucien Pinvert. 1 vol. 15 fr.
I^{re} partie : *César*. — *La trésorière*. — *Les Esbahts*. — *Pastora-*
les.

II^e partie : *L'Olimpe*. — *La Gélodacrye*.

GRIMM. — Contes traduits de l'allemand par E. Grégoire et
L. Moland, illustrations de Yan' Dargent. 1 vol. 10 fr.

HAMILTON. — *Mémoires du Comte de Gramont*. Nouvelle édi-
tion revue. 1 vol. 12 fr.

HEINE (Henri). — *Le livre des Chants*, traduction nouvelle par
Mansvic, précédée d'une notice biographique par Th. de Wy-
zewa. 1 vol. 12 fr.

***HEPTAMERON (L') des Contes de la reine de Navarre**. Nouvelle
édition revue. 1 vol. 12 fr.

***HOFFMANN**. — *Contes, Récits et Nouvelles tirés des frères de*
Sérapion. 1 vol. 12 fr.
— ***Contes fantastiques**. 1 vol. 12 fr.

JACOB. — *Curiosités théologiques*.

Récits apocryphes relatifs à des personnages de l'Ancten Testa-
ment. — *Légendes*. — *Miracles*. — *Superstitions*. — *Sacre-*
ments. — *Prédicateurs bizarres*. — *Idées singulières chez*
divers peuples anciens et modernes. — *Brahmanes*. — *Boud-*
dhistes. — *Africains*. — *Mahométans*. — *Opinions relatives*
à l'autre monde. — *Diable*. — *Visionnaires*. — *Mormons*. —
Rabbins. — *Liures religieux remarquables par leur étrangeté,*
etc. 1 vol. relié 31 fr.

— *Paris ridicule et burlesque au XVII^e siècle*, par Claude Le
Petit, Berthod, Scarron. 1 vol. 12 fr.

— *Recueil de farces, soties et moralités du xv^e siècle*.
Le nouveau Pathelin. — *Le testament de Pathelin*. — *Moralité*
de l'aveugle et du boiteux. — *La farce de Munyer*. — *La con-*
dammation de Bancquet. 1 vol. Relié. 32 fr.

- ***LA BRUYÈRE.** — Les caractères ou les mœurs de ce siècle, suivis du *Discours à l'Académie* et précédés de la traduction de Théophraste. Préface et notes de Georges Mongrédien. 1 vol. 12 fr.
- ***LACLOS (de).** — *Liaisons dangereuses* ou lettres recueillies dans une société et publiées pour l'instruction de quelques autres. 1 vol. 12 fr.
- ***LACORDAIRE.** — *Sainte Marie-Madeleine.* Nouvelle édition précédée d'une notice sur le Père Lacordaire et suivie de : *Lettres à un jeune homme sur la vie chrétienne.* 1 vol. . 15 fr.
- ***Vie de Saint Dominique.** Nouvelle édition revue et annotée. 1 vol. 15 fr.
- **Conférences de Notre-Dame-de-Paris.** Nouvelle édition, avec notes historiques et critiques de M. l'abbé Chauvin. 5 vol. à 15 fr.
- **Notices et panégyriques.** 1 vol. 15 fr.
- ***LA FAYETTE (Mme de).** — **Romans et Nouvelles.** Nouvelle édition complète avec une notice par I.-S. Auger.
Zaïde. — *La princesse de Clèves.* — *La princesse de Montpensier.*
 — *La comtesse de Tende.* 1 vol. 10 fr.
- LA FONTAINE.** — **Œuvres complètes,** publiées avec préface, introductions, bibliographie et notes par MM. Edmond Pilon et Fernand Dauphin.
- ***Contes et nouvelles.** 1 vol. 12 fr.
- ***Fables.** 2 vol. à 10 fr.
- **Théâtre.** *L'Eunuque.* — *Les Rieurs du Beau-Richard.* — *Clymène.* — *Daphné.* — *Galatée.* — *Ragotin.* — *Le Florentin.* — *La coupe enchantée.* — *Le veau perdu.* — *Astrée.* — *Je vous prends sans verd.* — *Achille.* 1 vol. 12 fr.
- **Poèmes et Poésies diverses.** 1 vol. 12 fr.
- **Les amours de Psyché,** Opuscules et lettres. 1 vol. 12 fr.
- **Fables choisies,** édition illustrée de 150 dessins par Grandville. 1 vol. 10 fr.
- LAMARTINE.** — **Œuvres,** avec introduction et notes par J. des Cognets.
- ***Méditations poétiques.** Premières méditations, Nouvelles méditations. 1 vol. 10 fr.
- ***Harmonies poétiques et religieuses.** 1 vol. 10 fr.
- ***Recueils poétiques.** 1 vol. 10 fr.
- ***Jocelyn.** Episode. Journal trouvé chez un Curé de village. 1 vol. 10 fr.
- ***Graziella-Raphaël.** 1 vol. 10 fr.
- **Cours familier de littérature (Extraits).**
 Tome I^{er} : *Qu'est-ce que la littérature?* — *Qu'est-ce que la poésie?*
 — *Comment je suis devenu poète.* — *De la poésie lyrique.* — *Pétrarque, Racine et Athalie.* — *Voltaire.* — *Jean-Jacques Rousseau.* 1 vol. 12 fr.
- Tome II : *Madame de Staël.* — *Chateaubriand.* — *Madame Récamier et Chateaubriand.* — *Mistral.* — *Lettres à M. de Sainte-Beuve.* 1 vol. 12 fr.

- LAMENNAIS.** — *Paroles d'un croyant. Le livre du peuple. — Une voix de prison. — Mélanges. — Du passé et de l'avenir du peuple. — De l'esclavage moderne.* 1 vol. 10 fr.
- *Affaires de Rome.* Des maux de l'Eglise et de la société et des moyens d'y remédier. 1 vol. 12 fr.
- *Les Évangiles.* Traduction nouvelle avec des notes et des réflexions à la fin de chaque chapitre. 1 vol. relié 30 fr.
- **L'Imitation de Jésus-Christ,* traduction avec des réflexions à la fin de chaque trimestre. 1 vol. 15 fr.
- *LA ROCHEFOUCAULD.** — *Réflexions, sentences et maximes morales,* suivies de : Vauvenargues, œuvres choisies :
Introduction à la connaissance de l'esprit humain, conseils à un jeune homme. — Réflexions critiques sur quelques poètes. — Réflexions et maximes. 1 vol. 12 fr.
- *LE SAGE.** — *Histoire de Gil Blas de Santillane.* Edition précédée des jugements et témoignages sur Le Sage et sur Gil Blas. 2 vol. à 12 fr.
- *Le Diable boiteux.* Nouvelle édition complète. 1 vol. ... 12 fr.
- *Histoire de Guzman d'Alfarache.* Nouvelle édition revue et corrigée. 1 vol. 12 fr.
- LESPINASSE (Mlle de).** — *Lettres.* 1 vol. 10 fr.
- LOUVET DE COUVRAY.** — *Les Amours du Chevalier de Faublas.* 2 vol. à 12 fr.
- MACHIAVEL.** — *Le Prince.* Traduction Guiraudet avec quelques maximes extraites des œuvres de Machiavel, une introduction, des notes et la bibliographie française du *Prince.* 1 vol. 12 fr.
- *MAHOMET.** — *Le Koran* traduit de l'arabe, accompagné de notes, précédé d'un abrégé de la vie de Mahomet, tiré des écrivains orientaux les plus estimés, par M. Savary. 1 vol. 12 fr.
- *MAISTRE (Comte J. de).** — *Les soirées de Saint-Pétersbourg* ou entretien sur le gouvernement temporel de la Providence, suivies d'un traité sur les sacrifices. 2 vol. à 10 fr.
- *MAISTRE (Xavier de).** — *Œuvres complètes.* Nouvelle édition.
Voyage autour de ma chambre. — Expédition nocturne. — Le lépreux de la cité d'Aoste. — Les prisonniers du Caucase. — La jeune Sibérienne. 1 vol. 10 fr.
- MALEBRANCHE.** — *Conversations chrétiennes* dans lesquelles on justifie la vérité de la religion et de la morale de Jésus-Christ. Edition critique avec introduction et notes par L. Bridet. 1 vol. 10 fr.
- MALHERBE.** — *Poésies.* Texte publié pour la première fois d'après les éditions revues et corrigées par Malherbe et disposé dans un ordre nouveau par Philippe Martinon. 1 vol. 15 fr.
- MANOU (Lois de) ou Mânava-Dharma-Sastra** comprenant les institutions religieuses et civiles des Indiens. Traduites du sanscrit et accompagnées de notes explicatives par A. Loiseleur Deslongchamps. 1 vol. 12 fr.

- MANZONI.** — *Les Fiancés.* Histoire milanaise du XVII^e siècle. Traduction nouvelle sur la dernière édition, illustrée, revue et publiée à Milan sous les yeux de l'auteur par le marquis de Montgrand. Illustrations de Staal. 2 vol. à..... 10 fr.
- MARIVAUX.** — Théâtre choisi avec une introduction par Louis Moland. 2 vol. à..... 15 fr.
Tome I^{er} : *La surprise de l'amour.* — *La double inconstance.* — *La seconde surprise de l'amour.* — *Le jeu de l'amour et du hasard.* — *L'école des mères.* — *Le legs.* — *Les fausses confidences.* — *Les sincères.* — *L'épreuve.*
Tome II : *Les serments indiscrets.* — *La dispute.* — *Le préjugé vaincu.* — *Arlequin poli par l'amour.* — *L'heureux stratagème.* — *La méprise.*
- **La Vie de Marianne,** avec des remarques littéraires par M. Duviquet. 1 vol. à..... 12 fr.
- MAROT (Clément).** — Œuvres complètes avec une notice et un glossaire par Abel Grenier. 2 vol. à..... 15 fr.
Tome I^{er} : *Opuscules.* — *Épîtres.* — *Élégies.* — *Ballades.* — *Chants divers.* — *Rondeaux.* — *Chansons.* — *Estrennes.* — *Épithètes.* — *Cimetière.* — *Complaintes.*
Tome II : *Épigrammes.* — *Proverbes énigmatiques.* — *Traductions.* — *Deux colloques d'Erasmus.* — *Oraisons.* — *Psaumes de David.* — *Pièces diverses attribuées à Marot.* — *Préfaces diverses.*
- **Œuvres choisies.** Edition accompagnée d'une étude sur la vie, les œuvres et la langue de ce poète, avec des variantes, des notes philologiques, littéraires et historiques et un glossaire par E. Voizard. 1 vol. relié..... 31 fr.
Épîtres. — *Pièces diverses.* — *Ballades.* — *Rondeaux.* — *Épigrammes.* — *Opuscules.* — *Psaumes.*
- ***MARTEL.** — **Petit recueil des proverbes français.**
Locutions proverbiales. — *Proverbes énonçant un fait.* — *Proverbes formant précepte.* 1 vol..... 10 fr.
- MASSILLON.** — Œuvres choisies. Petit Carême suivi de sermons divers. Nouvelle édition précédée d'observations littéraires par La Harpe et de l'éloge de Massillon par d'Alembert.
1 vol. relié..... 29 fr.
- **Lectures spirituelles pour le Carême.** 1 vol..... 12 fr.
- MAYNARD (François).** — **Poésies complètes.** Recueil de 1640 et choix de divers autres recueils, avec notices et notes, par F. Gohin. 1 vol..... 15 fr.
- ***MÉRIMÉE (Prosper).** — *Carmen.* — *Arsène Guillot.* — *L'Abbé Aubain.* — *Mateo Falcone.* — *Tamango.* — *Le Vase étrusque,* avec une préface et des notes, par Maxime Revon. 1 vol. 10 fr.
- ***Colomba.** — *La Vénus d'Ille.* — *Les Ames du purgatoire* avec des notes de Maxime Revon. 1 vol..... 10 fr.
- **Théâtre de Clara Gazul.** 1 vol..... 10 fr.

- MICHELET.** — Pages littéraires, avec préface et notes de Maurice Allem. 1 vol. 12 fr.
 — Pages historiques. 1 vol. 12 fr.
- MICKIEWICZ (Adam).** — *Pan Tadeusz*. Traduit par Paul Cazin avec une introduction et des notes. Préface de Louis Barthou, de l'Académie française. 1 vol. 12 fr.
- *MILLE et une nuits (Les).** — Contes arabes traduits par Galland. 3 vol. à 12 fr.
- *MILTON.** — *Le Paradis perdu*. Traduit et précédé d'une étude sur Milton par Chateaubriand. 1 vol. 10 fr.
- MIRABEAU.** — *Lettres d'amour* précédées d'une étude sur Mirabeau par Mario Proth. 1 vol. 10 fr.
- *MOLIÈRE.** — *Œuvres complètes*. Nouvelle édition accompagnée de notes tirées de tous les commentateurs avec des remarques nouvelles par Félix Lemaistre, précédée de la vie de Molière par Voltaire. 3 vol. à 10 fr.
 Tome I^{er} : *Vie de Molière.* — *Molière et la comédie par la Harpe.* — *La jalousie du Barbouillé.* — *Le médecin volant.* — *L'étourdi ou les contre-temps.* — *Le dépit amoureux.* — *Les précieuses ridicules.* — *Sganarelle.* — *Don Garcie de Navarre.* — *L'Ecole des maris.* — *Les fâcheux.* — *L'Ecole des femmes.* — *La critique de l'école des femmes.* — *L'impromptu de Versailles.* — *Le mariage forcé.*
 Tome II : *La princesse d'Elide.* — *Don Juan.* — *L'amour médecin.* — *Le misanthrope.* — *Le médecin malgré lui.* — *Mélicerte.* — *Pastorale comique.* — *Le Sicilien.* — *L'Imposteur.* — *Amphitryon.* — *Georges Dandin ou le mari conjondu.* — *L'avare.*
 Tome III : *Monsieur de Pourceaugnac.* — *Les amants magnifiques.* — *Le bourgeois gentilhomme.* — *Psyché.* — *Les fourberies de Scapin.* — *La comtesse d'Escarbagnas.* — *Les femmes savantes.* — *Le malade imaginaire.* — *Poésies diverses.*
 — Même ouvrage illustré de gravures sur acier coloriées. 3 vol. à 13 fr.
- **Théâtre choisi.** Texte intégral établi sur l'édition collective de 1682, avec une introduction générale et une notice sur les circonstances de chaque pièce, par Maurice Rat, ancien élève de l'École Normale supérieure. 1 vol. 10 fr.
Les Précieuses ridicules. — *L'Ecole des Maris.* — *L'Ecole des Femmes.* — *Le Tartuffe.* — *Le Misanthrope.* — *L'Avare.* — *Le Bourgeois gentilhomme.* — *Les Femmes savantes.* — *Le Malade imaginaire.*
- *MONTAIGNE.** — *Essais*. Nouvelle édition avec des notes choisies dans tous les commentateurs et la traduction de toutes les citations que renferme le texte, par M. J.-V. Leclerc. 4 vol. à 10 fr.
- *MONTESQUIEU.** — *De l'Esprit des lois* avec des notes de Voltaire, de Crevier, de Mably, de La Harpe. Nouvelle édition revue sur les meilleurs textes. 2 vol. à 10 fr.
- ***Lettres persanes** suivies de *Arsace et Ismène* et de pensées diverses. 1 vol. 10 fr.

- **De la grandeur des Romains et de leur décadence** avec la dissertation sur la politique des Romains dans la religion, le dialogue de Sylla, d'Eucrate et Lysimaque, l'essai sur le goût et des lettres, suivi des réflexions sur les divers génies du peuple romain dans les différents temps de la République, par Saint-Evremond. 1 vol..... 12 fr.
- MOREAU (Hégésippe).** — Œuvres. *Le Myosotis.* — *Poésies diverses.* — *Contes en prose.* Nouvelle édition précédée d'une notice littéraire par Sainte-Beuve. 1 vol..... 10 fr.
- ***MURGER.** — *Scènes de la Vie de Bohème.* Nouvelle édition revue, corrigée et précédée d'une notice biographique sur l'auteur, par Paul Ginisty. 1 vol. 12 fr.
- **Le pays latin.** — **Les buveurs d'eau.** — **La scène du gouverneur.** Nouvelle édition, revue, corrigée et suivie de notes par Paul Ginisty. 1 vol..... 12 fr.
- **Bonhomme jadis.** — **Les amours d'Olivier.** — **Propos de ville et propos de théâtre.** — **Les nuits d'hiver.** — **Le dernier rendez-vous.** Nouvelle édition, revue, corrigée et suivie de notes par Paul Ginisty. 1 vol..... 12 fr.
- MUSSET.** — Œuvres complètes. Nouvelle édition revue, corrigée et complétée de documents inédits, précédée d'une notice biographique sur l'auteur et suivie de notes par Edmond Biré.
- *Tome I^{er} : *Premières poésies.* — *Contes d'Espagne et d'Italie.* — *Spectacle dans un fauteuil.* — *Poésies diverses.* — *Namouna.* 1 vol..... 10 fr.
- *Tome II : *Poésies nouvelles.* — *Rolla.* — *Les nuits.* — *Poésies nouvelles.* — *Contes en vers.* 1 vol..... 10 fr.
- *Tome III: *Comédies et proverbes I.* — *André del Sarto.* — *Lorenzaccio.* — *Caprices de Marianne.* — *Fantasio.* — *On ne badine pas avec l'amour.* — *La nuit vénitienne.* — *Barberine.* 1 vol..... 10 fr.
- *Tome IV : *Comédies et proverbes II.* — *Le chandelier.* — *Il ne faut jurer de rien.* — *Un caprice.* — *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.* — *Louison.* — *On ne saurait penser à tout.* — *Carmosine.* — *Bettines.* 1 vol..... 10 fr.
- Tome V : *Nouvelles : Emmeline.* — *Les deux maîtresses.* — *Frédéric et Bernerette.* — *Le fils du Titien.* — *Margot.* — *Les Croisilles.* 1 vol..... 10 fr.
- Tome VI : *Contes.* — *Pierre et Camille.* — *Le secret de Javotte.* — *La mouche.* — *Histoire d'un merle blanc.* — *Mimi Pinson.* — *Lettres de Dupuis et Cottonet.* 1 vol..... 10 fr.
- Tome VII : *Confession d'un enfant du siècle.* 1 vol..... 10 fr.
- Tomes VIII et IX : *Mélanges de littérature et critique.* Reliés 1/2 chagrin à 30 fr.
- ***NERVAL (Gérard de).** — Œuvres choisies, avec introduction et notes, par Henri Clouard. *Poésies.* Prose : *Petits châteaux de Bohème.* — *Les Filles du feu.* — *Les Nuits d'octobre.* — *Promenades et souvenirs.* *Les Fêtes de Hollande.* — *A Constantinople.* 1 vol 10 fr.

NINON DE LENCLOS. — *Lettres précédées de mémoires sur sa vie* par A. Bret. 1 vol..... 12 fr.

OVIDE. — *Les amours. L'art d'aimer, le remède d'amour, les cosmétiques.* Traduction de Maugcard et Héguin de Guerle, suivis d'imitations d'Ovide par Régnier et précédés d'une étude sur Ovide et la poésie amoureuse par Jules Janin. 1 vol. 30 fr.

***PASCAL.** — *Pensées sur la religion et quelques autres sujets.* Texte de l'édition Brunschvicg. — Introduction et notes de Ch.-M. des Granges. 1 vol..... 10 fr.

— ***Lettres écrites à un provincial** précédées de l'histoire des lettres provinciales d'après l'édition de 1754 et d'observations littéraires par François de Neufchâteau. 1 vol..... 10 fr.

***PELLICO.** — *Mes prisons suivies des devoirs des hommes,* traduction nouvelle par le comte H. de Messey, revu par le vicomte Alban de Villeneuve. 1 vol 10 fr.

PERRAULT. — *Contes des Fées* suivis des contes de Mme d'Aulnoy et de Mme Leprince de Beaumont, édition illustrée de nombreuses vignettes par G. Staal. 1 vol. 10 fr.

PÉTRARQUE. — *Œuvres amoureuses.* Sonnets, triomphes. Traduites en français avec le texte en regard et précédées d'une notice sur la vie de Pétrarque par P.-L. Ginguené. 1 vol. 12 fr.

PICARD. — *Théâtre choisi.* Nouvelle édition précédée d'une notice par Edouard Fournier et illustrée de quatre dessins en couleur par Gilbert et Allouard.

Les Visitandines. — La petite ville. — Duhautcours. — Monsieur Musard. — Les marionnettes. — Les ricochets. — Les deux Philibert. — La maison en loterie. 1 vol..... 13 fr.

PIRON. — *Œuvres choisies.* Avec une analyse de son théâtre et des notes par Jules Troubat, 1 vol..... 10 fr.

La Métromanie. — Épîtres. — Odes. — Contes. — Poésies diverses. — Chansons. — Epigrammes.

***PRÉVOST (L'Abbé).** — *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut.* Texte de 1753, publié avec les variantes de l'édition de 1731, une introduction et des notes, par Maurice Allem, 1 vol..... 10 fr.

Quinze joyes de mariage (Les) avec une préface, une bibliographie et un glossaire, par Fernand Fleuret. 1 vol. 12 fr.

QUITARD. — *Anthologie de l'amour,* extraite des poètes français depuis le XV^e siècle jusqu'au XIX^e, avec des notices biographiques et littéraires. 1 vol..... 15 fr.

— **Proverbes sur les femmes.** L'amitié, l'amour et le mariage, recueillis et commentés. 1 vol..... 15 fr.

- *RABELAIS (Tout ce qui existe de ses œuvres).** — **Gargantua, Pantagruel.** Texte soigneusement collationné sur les éditions originales, précédé d'une vie de l'auteur d'après les documents les plus récemment découverts et les plus authentiques et suivi d'une biographie de notes et d'un glossaire par Louis Moland. Nouvelle édition précédée d'une notice bibliographique par Henri Clouzot. 2 vol. à..... 10 fr.
Pantagruéline. — Prognostication. — Almanachs. — Schiomatiche. — Lettres. — Opuscules. — Pièces attribuées à Rabelais.
- RACAN.** — **Les Bergeries et autres poésies lyriques.** Avec une préface et des notes par Pierre Camo. 1 vol. in-16 broché 15 fr.
- *RACINE.** — (**Théâtre complet de**), suivi d'un choix de ses épigrammes concernant son théâtre, avec une préface et des notices et des notes par Maurice Rat, ancien élève de l'École Normale supérieure. 1 vol. 10 fr.
La Thébaïde. — Alexandre le Grand. — Andromaque. — Les Plaideurs. — Britannicus. — Bérénice. — Bajazet. — Mithridate. — Iphigénie. — Phèdre. — Esther. — Athalie.
 — Même ouvrage illustré de gravures sur acier coloriées. 1 vol. 13 fr.
- REGNARD.** — **Théâtre,** avec une introduction par Louis Moland. 1 vol. 15 fr.
Le bal. — Le joueur. — Le distrait. — Le retour imprévu. — Les folies amoureuses. — Les ménechmes. — Le légataire universel. — Poésies diverses. — Roman. — La Provençale. — Voyages.
- RÉGNIER (Mathurin).** — **Œuvres complètes,** étude biographique et littéraire par Prosper Poitevin. *Satyres, Epîtres, Élégies, Poésies diverses, Poésies spirituelles.* 1 vol. ... 12 fr.
- RETZ (Cardinal de).** — **Mémoires,** avec préface, notes et table de Georges Mongrédien. 4 vol. à..... 12 fr.
- RICARD.** — **L'Amour, les Femmes et le Mariage.** Historiettes, pensées et réflexions de l'année à travers champs. 1 vol. 15 fr.
- *RONSARD (P. de).** — **Poésies choisies,** introduction biographique et bibliographique par P. de Nolhac. 1 vol. 12 fr.
 — **Œuvres complètes.** Texte de 1578 publié avec compléments, tables et glossaires par Hugues Vaganay. 7 vol. à.. 15 fr.
 — ***Les Amours,** avec préface de P. de Nolhac, de l'Académie française. 2 vol.
 — **Les Odes.** 1 vol. **Les Poèmes.** 1 vol.
 — **Les Élégies, Éclogues et Mascarades.** 1 vol.
 — **Les Hymnes, les Discours et la Franciade.** 1 vol.
 — **Œuvres en prose.** 1 vol.
- ROTROU.** — **Théâtre choisi** (Edition Laplace). Nouvelle édition avec une introduction et des notices par Félix Hémond, illustrée de 4 gravures coloriées, dessinée par Allouard, ouvrage couronné par l'Académie Française. 1 vol. 13 fr.
Les Sosies. — Laure persécutée. — La Sœur. — Saint-Genest. — Don Bernard de Cabrère. — Venceslas. — Cosroès.

- ***ROUSSEAU (J.-J.). — Les Confessions.** Edition intégrale publiée sur le texte autographe conservé à la Bibliothèque de Genève, précédée d'une introduction et suivie de notes et d'un index par Ad. Van Bever, 3 vol. à 10 fr.
- ***Contrat social** ou principes du droit politique, suivi de discours, lettre à d'Alembert sur les spectacles, considérations sur le gouvernement de Pologne et la réforme projetée en avril 1772. Lettre à M. de Beaumont, archevêque de Paris. 1 vol. 12 fr.
- ***Emile** ou de l'éducation. Nouvelle édition revue, contenant la profession de foi du vicaire savoyard. 1 vol. 12 fr.
- ***Julie** ou la *Nouvelle Héloïse*. 2 vol. à 10 fr.
- ***Les Réveries d'un promeneur solitaire.** — *Le devin du village.* — *Lettres écrites de la montagne.* 1 vol. 10 fr.
- **Lettre à d'Alembert** sur les spectacles, texte revu d'après les anciennes éditions avec une introduction et des notes par L. Fontaine. 1 vol. 10 fr.

SAINT-AMANT. — **Œuvres poétiques.** Texte choisi et établi par Léon Vêrane, avec une introduction, des notes et une bibliographie. 1 vol. 15 fr.

- ***SAINT FRANÇOIS DE SALES.** — **Lettres.** Nouveau choix plus étendu et plus varié que les recueils précédents et précédé du portrait du saint évêque de Genève par Mme de Chantal. 2 vol. à 10 fr.
- **Introduction à la Vie dévote.** Préface et notes de Ch. Forot. 1 vol. 10 fr.

SAINT LOUIS DE GRENADE. — **Lectures spirituelles** sur les fêtes de la très Sainte-Vierge. 1 vol. 10 fr.

- SAINTE-BEUVE.** — **Causeries du lundi.** 16 vol. à 12 fr.
- **Portraits littéraires.** 3 vol. à (tome III épuisé) 12 fr.
- **Portraits de femmes.** 1 vol. 12 fr.
- **Volupté,** avec un appendice contenant les témoignages et jugements contemporains. Edition nouvelle contenant les variantes et documents inédits. Introduction et notes par Maurice Allem. 1 vol. 12 fr.
- **Pages choisies de Port-Royal,** avec une introduction et des notes par Maurice Allem. 2 vol. à 12 fr.
- **Les Grands Écrivains français par Sainte-Beuve.** Etudes des Lundis et des Portraits classés selon un ordre nouveau et annotées par Maurice Allem. 23 vol. à 12 fr.

Moyen Age. — 1 volume.

Villehardouin, Joinville, Froissard, Commines, Villon, Charles d'Orléans. — Du point de départ et des origines de la langue et de la littérature françaises. — Le Roman au Moyen Age. — La Poésie au Moyen Age. — Le Théâtre au Moyen Age.

xvi^e Siècle. — 2 volumes.

LES POÈTES : Pierre de Ronsard, Joachim du Bellay, Louise Labé, Du Bartas, Philippe Desportes. 1 vol.

LES PROSATEURS : Marguerite de Navarre, Rabelais, Montluc, Amyot, Montaigne, Charron, La Boétie, Etienne Pasquier, Agrippa d'Aubigné. 1 vol.

xvii^e Siècle. — 5 volumes.

ECRIVAINS ET ORATEURS RELIGIEUX : Saint François de Sales, Bossuet, Fléchier, Bourdaloue, Fénelon, Massillon. 1 vol.

MORALISTES ET PHILOSOPHES : Descartes, Saint Évremond, La Rochefoucauld, Pascal, La Bruyère, Pierre Bayle. 1 vol.

LES POÈTES : Malherbe, Racan, Maynard, Mathurin Régnier, Théophile de Viau, Saint-Amant, Voiture, La Fontaine, Boileau, 1 vol.

LES POÈTES DRAMATIQUES : Corneille, Molière, Racine, Regnard. 1 vol.

MÉMORIALISTES, ÉPISTOLIERS, ROMANCIERS : Le Cardinal de Retz, Madame de Sévigné, Madame de La Fayette, Hamilton, Saint-Simon. 1 vol.

xviii^e Siècle. — 5 volumes.

AUTEURS DRAMATIQUES ET POÈTES : Beaumarchais, Florian, André Chénier. 1 vol.

ROMANCIERS ET MORALISTES : Lesage, Marivaux, L'Abbé Prévost, Vauvenargues, Chamfort, Rivarol. 1 vol.

PHILOSOPHES ET SAVANTS.

Tome I^{er}. — Fontenelle, Montesquieu, Buffon, Diderot.

Tome II. — J.-J. Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre.

Tome III. — Voltaire, sa vie et sa correspondance.

xix^e Siècle. — 10 volumes.

LES ROMANCIERS.

Tome I^{er}. — Xavier de Maistre, Benjamin Constant, Senancour, Stendhal, Balzac.

Tome II. — Mérimée, George Sand, Fromentin, Flaubert, Edmond et Jules de Goncourt.

LES POÈTES.

Tome I^{er}. — Lamartine, Alfred de Vigny.

Tome II. — Victor Hugo, Alfred de Musset, Théophile Gautier.

Tome III. — Marceline Desbordes-Valmore, Sainte-Beuve, Leconte de Lisle, Banville, Baudelaire, Sully-Prud'homme, Etudes diverses.

PHILOSOPHES ET ESSAYISTES.

Tome I^{er}. — Joseph de Maistre, Joubert, De Bonald, Paul-Louis Courier.

Tome II. — La Mennais, Victor Cousin, Jouffroy.

Tome III. — Lacordaire, Montalembert, Louis Veillot, Renan, Taine.

MADAME DE STAEL. 1 vol.

CHATEAUBRIAND. 1 vol.

SAINTE BIBLE traduite en français par Lemaistre de Sacy. édition revue par l'abbé Jaquet. 2 vol. à..... 15 fr.

- SAND (George).** — *La Petite Fadette*. 1 vol..... 10 fr.
 — *La Mare au diable*. 1 vol. 10 fr.
- SATIRES FRANÇAISES**, par Fleuret et Perceau.
 XVI^e siècle. 2 vol. à 15 fr.
 XVII^e siècle. 2 vol. à 15 fr.
- SCARRON.** — *Le Roman comique*. Nouvelle édition revue sur les meilleurs textes. 1 vol. relié 29 fr.
 — *Le virgile travesti* en vers burlesques avec la suite de *Moreau de Brasei*. Nouvelle édition revue, annotée et précédée d'une étude sur le burlesque par Victor Fournel. 1 vol. relié. 29 fr.
 — **Théâtre complet** (Edition Laplace). Nouvelle édition précédée d'une notice biographique par Ed. Fournier et illustrée de 4 gravures coloriées.
Le marquis ridicule. — *L'écolier de Salamanque.* — *L'héritier ridicule.* — *Jodelet duelliste.* — *Jodelet ou le maître Valet.* — *Don Japhet d'Arménie.* — *La fausse apparence.* — *Le prince Corsaire*. 1 vol. relié..... 31 fr.
- SCEVE (Maurice).** — **Poésies complètes.** Introduction, glossaire, bibliographie et notes par B. Guégan. 1 vol..... 15 fr.
- SCHILLER.** — **Œuvres choisies.** Traduction de M. de Barante.
 — *Étude sur la vie de Schiller.* — *Les brigands.* — *La conjuration de Fiesque.* — *Intrigue et amour*. 1 vol. 10 fr.
- *SÉVIGNÉ (Mme de).** — **Lettres choisies** accompagnées de notes explicatives sur les faits et les personnages du temps, précédées d'observations littéraires par Sainte-Beuve. 1 vol. 10 fr.
- SHAKSPEARE.** — **Œuvres complètes.** Traduction de M. Guizot.
 8 vol. à 15 fr.
 Tome I^{er} : *Vie de Shakspeare.* — *Hamlet.* — *La tempête.* — *Coriolan.*
 Tome II : *Jules César.* — *Cléopâtre.* — *Macbeth.* — *Les Méprises.* — *Beaucoup de bruit pour rien.*
 Tome III : *Timon d'Athènes.* — *Le jour des Rois.* — *Les deux gentilshommes de Vérone.* — *Roméo et Juliette.* — *Le songe d'une nuit d'été.* — *Tout est bien qui finit bien.*
 Tome IV : *Mesure pour mesure.* — *Othello.* — *Comme il vous plaira.* — *Le conte d'hiver.* — *Troilus et Cressida.*
 Tome V : *Le roi Lear.* — *Cymbeline.* — *La méchante femme mise à la raison.* — *Poésies d'amour perdues.* — *Périclès.*
 Tome VI : *Le marchand de Venise.* — *Les joyeuses bourgeoises de Windsor.* — *Le roi Jean.* — *La vie et la mort du roi Richard II.* — *Henri IV (1^{re} partie).*
 Tome VII : *Henri IV (2^e partie).* — *Henri V.* — *Henri VI (1^{re}, 2^e, 3^e parties).*
 Tome VIII : *La vie et la mort du roi Richard III.* — *Le roi Henri VIII.* — *Titus Andronicus.* — *Poèmes et Sonnets : Vénus et Adonis.* — *La mort de Lucrèce.* — *La plainte d'une amante.* — *Le pèlerin amoureux.* — *Sonnets.*
- SHELLEY (Percy).** — **Odes, Poèmes et Fragments lyriques choisis.** Traduction et introduction par A. Fontainas. 1 vol... 12 fr.

- SPINOZA.** — Œuvres traduites et annotées par Ch. Appuhn.
 3 vol. à 15 fr.
 Tome I^{er} : *Court traité. — Traité de la Réforme de l'entendement.*
 — *Principes de la philosophie de Descartes. — Pensées métaphysiques.*
 Tome II : *Traité théologico-politique.*
 Tome III : *Traité politique. — Lettres.*
- **Ethique.** Texte et traduction, voir page 29.
- ***STAEL (Mme de).** — *Corinne ou l'Italie.* Nouvelle édition précédée de quelques observations par Mme Necker de Saussure et Sainte-Beuve. 1 vol. à 10 fr.
- ***De l'Allemagne.** 2 vol. à 10 fr.
- ***Delphine.** Edition soigneusement revue, précédée de quelques observations par Sainte-Beuve. 1 vol. à 12 fr.
- ***STENDHAL.** — *Le Rouge et le Noir.* 1 vol. 10 fr.
- ***La Chartreuse de Parme.** Edition complète, revue et corrigée. 2 vol. à 10 fr.
- ***De l'amour.** Nouvelle édition revue avec introduction et notes par Emile Henriot. 1 vol. 10 fr.
- ***L'Abbesse de Castro.** 1 vol. 10 fr.
- SWIFT.** — *Voyages de Gulliver dans les contrées lointaines.* Traduction nouvelle précédée d'une notice par W. Scott ; illustré par Grandville. 1 vol. 10 fr.
- TABARIN.** — Œuvres avec les *Aventures du capitaine Rodomont.* *La farce des bossus* et autres pièces tabariniques. Préface et notes de Georges d'Harmonville. 1 vol. 15 fr.
- TACITE.** — *Les Annales.* Traduction de L. Loiseau. 1 vol. à 12 fr.
- TALLEMENT DES RÉAUX.** — *Les Historiettes,* édition documentaire établie, préfacée et annotée par Georges Mongrédien, 8 vol. à 12 fr.
- THÉÂTRE INÉDIT AU XIX^e siècle (Le).** Recueil de pièces de divers auteurs, par Ed. Fournier.
- Tome I^{er}. — *La Fontaine en ménage. — La tabatière. — Une provinciale. — La double épreuve. — L'amour et l'argent. — Le voyage interrompu. — Le roman de mon oncle. — Les deux jardiniers.* 1 vol. 15 fr.
- Tome II. — *Jeanne d'Arc. — Madame Durand. — Nos aïeux. — Charlemagne. — Echec au roi. — Chez Mylord. — Vendée.* 1 vol. 15 fr.
- THÉOPHILE.** — Œuvres poétiques. Texte choisi et établi par L.-R. Lefèvre avec une introduction, des notes et une bibliographie. 1 vol. 15 fr.
- THIERRY (Augustin).** — *Lettres sur l'histoire de France.* 1 vol. 12 fr.
- ***Récits des temps mérovingiens** précédés de considérations sur l'histoire de France. Nouvelle édition revue. 2 vol. à 12 fr.

- TOPFFER.** — Premiers voyages en zigzag ou excursions d'un pensionnat en vacances dans les cantons suisses et sur le revers italien des Alpes. Illustrations de Calame d'après les dessins de l'auteur. 2 vol. à 10 fr.
- Nouveaux voyages en zigzag précédés d'une notice par Sainte-Beuve et illustrés d'après les dessins originaux de Topffer. 2 vol. à 10 fr.
- Nouvelles genevoises illustrées d'après les dessins de l'auteur. 1 vol. à 10 fr.
- Rosa et Gertrude. Edition précédée de notices sur la vie et les ouvrages de l'auteur par Sainte-Beuve et de la Rive. 1 vol. 10 fr.
- ***TOUCHARD-LAFOSSE.** — Chroniques de l'œil de bœuf des petits appartements de la cour et des salons de Paris sous Louis XIV, la Régence, Louis XV et Louis XVI. Nouvelle édition augmentée du règne de Louis XIII. 8 tomes en 4 volumes à 15 fr.
- TRISTAN L'HERMITE.** — Les Amours et autres poésies choisies, avec une préface et des notes par Pierre Camo. 1 vol. 15 fr.
- VADÉ.** — Œuvres.
La pipe cassée. — *Les bouquets poissards.* — *Lettres de la Grenouillère.* — *Fables.* — *Contes.* — *Lettres.* — *Amphigouris.* — *Chansons.* — *Jérosme et Fanchonnette.* — *Les racoleurs.* — *Le mauvais plaisant.* — *La Canadienne.* 1 vol. 10 fr.
- VAUQUELIN DE LA FRESNAYE.** — L'art poétique où l'on peut remarquer la perfection et le défaut des anciennes et des modernes poésies. Texte conforme à l'édition de 1605 avec notice, commentaire et glossaire par G. Pellissier. 1 vol. 12 fr.
- ***VIGNY (Alfred de).** — Poésies complètes. *Poèmes antiques et modernes.*
 — *Les Destinées.* Poèmes retranchés ou non recueillis par l'auteur. Introduction et notes par A. Dorchain. 1 vol. 10 fr.
- *Servitude et Grandeur militaires.* *Laurette ou le cachet rouge.* — *La Veillée de Vincennes.* — *La canne de jonc.* Remarques et notes par A. Dorchain. 1 vol. 10 fr.
- **Théâtre complet,** remarques et notes, par A. Dorchain. 2 vol. à 10 fr.
 Tome I : *Le More de Venise.* — *Shylock.* — *Roméo et Juliette* (fragments).
 Tome II : *La Maréchale d'Ancre.* — *Quitte pour la peur.* — *Chatterton.*
- **Cinq-Mars ou une conjuration sous Louis XIII,** avec une introduction et des notes, par Maxime Revon. 1 vol. à 10 fr.
- **Stello,** avec une introduction et des notes, par Maxime Revon. 1 vol. 10 fr.
- ***VILLON (François).** — Œuvres complètes publiées avec une étude sur Villon, des notes, la liste des personnages historiques et la bibliographie par Louis Moland. 1 vol. 10 fr.

- *VOLTAIRE.** — **Théâtre.** Nouvelle édition revue d'après les meilleurs textes. 2 vol. à 10 fr.
Tome I : *Œdipe.* — *Brutus.* — *Zaïre.* — *Alzire.* — *Le fanatisme ou Mahomet.* — *Mérope.* — *La mort de César.*
Tome II : *Sémiramis.* — *Oreste.* — *L'orphelin de la Chine.* — *Tancrède.* — *Nanine.* — *Le Comte de Boursoufle.*
- **La Henriade** précédée d'une notice bibliographique sur la *Henriade* et de la préface de Marmontel. *Poème de Fontenoy.* — *Dissertation sur la mort de Henri IV.* 1 vol. 10 fr.
- ***Histoire de Charles XII** Roi de Suède. 1 vol. 10 fr.
- ***Lettres choisies** précédées d'une notice et accompagnées de notes explicatives par L. Moland. 2 vol. à..... 10 fr.
- ***Précis du siècle de Louis XV** et *Histoire du Parlement de Paris.* 2 vol. à 10 fr.
- ***La Pucelle d'Orléans.** Poème divisé en 21 chants et précédé de la préface de dom Apuleius Risorius. Nouvelle édition avec toutes les variantes, les notices et notes des principaux éditeurs et commentaires. 1 vol. 10 fr.
- VOLTAIRE.** — ***Romans** suivis de ses contes en vers. Nouvelle édition revue 1 vol..... 10 fr.
Le monde comme il va. — *Memnon.* — *Histoire des voyages de Scarmentado.* — *Zadig.* — *Micromégas.* — *Candide.* — *Le blanc et le noir.* — *Jeannot et Colin.* — *L'homme aux quarante écus.* — *L'ingénu.* — *La princesse de Babylone.* — *Le taureau blanc.* — *Contes en vers.*
- ***Le siècle de Louis XIV.** Nouvelle édition revue sur les meilleurs textes, préface et notes par René Groos. 2 vol. à..... 10 fr.
- **Le Sottisier** suivi des remarques sur le *Discours sur l'inégalité des conditions* et sur le *Contrat social.* Nouvelle édition avec une notice, des notes et un index. 1 vol. 10 fr.
- **Dictionnaire philosophique,** comprenant les 118 articles parus sous ce titre du vivant de Voltaire avec leurs suppléments parus dans les questions sur *l'Encyclopédie.* Edition avec introduction, variantes et notes par Julien Benda. Texte établi par Raymond Naves, professeur agrégé au Lycée Charlemagne. 2 vol. à 10 fr.
- *VORAGINE (Jacques de).** — **Légende dorée.** Compilation de vies des saints, ouvrage traduit du latin et précédé d'une notice historique et bibliographique par M. G. B. 2 vol. à... 12 fr.
- *WISEMAN.** — **Fabiola** ou l'Eglise des Catacombes. Traduction nouvelle par Mlle Nettement, précédée d'une introduction de Alfred Nettement, vignettes d'après les dessins de Yan' Dargent. 1 vol. 10 fr.
- WYSS.** — **Le Robinson suisse** traduit de l'allemand par Mme Elise Voïart, précédé d'une introduction par Charles Nodier, orné de vignettes d'après les dessins de Ch. Lemercier. 2 vol. à 10 fr.



NOUVELLE SÉRIE DES "CLASSIQUES GARNIER"

Volumes in-16 (18,5 × 12)

RELIURES DE LA COLLECTION

Pleine toile anglaise, titre or tête dorée. En plus par volume 10 fr.

Demi-basane bigarrée, en plus, par volume 19 fr.

AUTEURS GRECS

(Traduction française seule.)

ANTHOLOGIE GRECQUE (L'). — Traduction, notices et notes de Maurice Rat, ancien élève de l'École Normale Supérieure, professeur au Lycée Janson-de-Sailly, agrégé de l'Université. *Epigrammes amoureuses.* — *Epigrammes votives.* — *Epigrammes funéraires.* 1 vol. (sous presse).

ARISTOPHANE. — Théâtre. Traduction, notices et notes de Marc-Jean Alfonsi, professeur au lycée de Casablanca, 2 vol. à 18 fr.
Tome I^{er}. — *Les Acharniens.* — *Les cavaliers.* — *Les nuées.* — *Les guêpes.* — *La paix.*
Tome II. — *Les oiseaux.* — *Lysistrata.* — *Les Thesmophories.* — *Les grenouilles.* — *L'assemblée des femmes.* — *Ploutos.*

BUCOLIQUES GRECS (Les). — Théocrite, Moschos, Bion. Traduction, notices et notes de E. Chambry, agrégé de l'Université. 1 vol. 15 fr.

CALLIMAQUE. — Œuvres, suivies des *Mimes*, d'Héronidas et du chant III des *Argonautiques*, d'Apollonios de Rhodes. Traduction, notices et notes de Joseph Trabucco. 1 vol. ... 15 fr.

DIOGÈNE LAERCE. — Vie, doctrines et sentences des Philosophes illustres. Traduction, notice, introduction et notes de Robert Genaille, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de l'Université, professeur au lycée de Douai. 2 vol. à.. 13.50

EURIPIDE. — Théâtre. Traduction, notices et notes de Henri Berguin, professeur agrégé au lycée de Poitiers et Georges Duclos, professeur agrégé au lycée de Bordeaux. 4 vol. à 13.50
Tome I^{er}. — Les Légendes d'Argos : *Iphigénie à Aulis*, *Electre*, *Oreste*, *Iphigénie en Tauride.*
Tome II. — Les Légendes de Troie : *Rhésos*, *Les Troyennes*, *Hécube*, *Andromaque*, *Hélène*, *Le Cyclope.*

Tome III. — Les Légendes de Thèbes : *Les Bacchantes, Alkestis, Héraclès furieux, Les Phéniciennes.*

Tome IV. — Les Légendes d'Athènes : *Ion, Médée, Hippolyte, Les Héraclides, Les Suppliantes, Fragments.*

HÉRODOTE D'HALICARNASSE. — L'Enquête ou *Les neuf livres de ses enquêtes qui portent les noms des Muses.* Traduction, introduction et notes de Henri Berguin, 2 vol. à..... 18 fr.

HÉSIODE. — Œuvres, suivies des *Poètes élégiaques* et des *Poètes moralistes.* Traduction, introduction, notices et notes de E. Bergougnan, agrégé de l'Université, professeur au lycée Michelet. 1 vol. en préparation.

HOMÈRE. — L'Iliade. Traduction, introduction et notes de Eugène Lasserre, agrégé des Lettres. 1 vol..... 15 fr.

— L'Odyssee. Traduction, introduction index et notes de Médéric Dufour et Jeanne Raison, professeur au lycée Fénelon. 1 vol. 15 fr.

HYMNES HOMÉRIQUES (Les). — Avec une préface et des notes par Louis Dimier. 1 vol..... 13 fr. 50

LUCIEN DE SAMOSATE. — Œuvres complètes. Traduction, notice et notes de Emile Chambry.

Tome I^{er}. — *Dialogues des Dieux.* — *Dialogues martins.* — *Dialogues des Morts,* etc. 1 vol..... 18 fr.

Tome II. — *Le Songe ou le Coq.* — *L'Eunuque.* — *La double accusation,* etc., etc. 1 vol..... 18 fr.

Tome III. — *Anacharsis.* — *Le Parasite.* — *Dialogues des courtisanes,* etc. 1 vol. à..... 18 fr.

MARC-AURÈLE. — *Pensées pour moi-même,* suivies du *Manuel d'Epictète* et du *Tableau de Cébès.* Traduction, prolégomènes et notes de Mario Meunier. 1 vol..... 13.50

PLATON. — Œuvres complètes. Traduction, préfaces et notes de E. Chambry et R. Baccou. 8 vol.

Tome I^{er}. — Traduction E. Chambry. — *Second Alcibiade.* — *Hippias mineur.* — *Premier Alcibiade.* — *Apologie de Socrate.* — *Criton.* — *Euthyphron.* — *Lachès.* — *Charmide.* — *Lysis.* — *Hippias majeur.* — *Ion*..... 18 fr.

Tome II. — Traduction E. Chambry. — *Protagoras.* — *Euthydème.* — *Gorgias.* — *Ménexène.* — *Ménon.* — *Cratyle.*.. 18 fr.

Tome III. — Traduction E. Chambry. — *Phèdre.* — *Banquet.* — *Phédon.* — *Théétète.* — *Parménide* (en préparation).

Tome IV. — Traduction R. Baccou. — *La République*.. 18 fr.

Tome V. — Traduction E. Chambry. — *Sophiste.* — *Politique.* — *Philèbe.* — *Timée.* — *Critias* (en préparation).

Tomes VI et VII. — Traduction R. Baccou. — *Les lois* (en préparation).

Tome VIII. — Traduction E. Chambry. — *Epinomis.* — *Lettres.* — *Dialogues suspects.* — *Dialogues apocryphes* (en préparation).

ROMANS GRECS. — **Les Éthiopiennes** ou **Théagène et Chariclée**, d'Héliodore. Traduction, préface et notes de E. Bergougnan, suivis de **Daphnis et Chloé**, de Longus, traduction d'Amyot, revue, corrigée et complétée par P.-L. Courier. 1 vol... 18 fr.

SAINTE JEAN CHRYSOSTOME. — **Dialogue sur le sacerdoce.** — **Discours sur le mariage.** — **Lettres à une jeune veuve.** Traduction, introduction, préface, avertissement et notes de l'abbé Fernand Martin, professeur à N.-D. de Boulogne. 1 vol..... 16.50

SOPHOCLE. — **Théâtre.** Traduction, introduction et notes de Robert Pignarre, professeur au lycée Janson de Sailly. 1 vol... 18 fr.
Ajax. — *Antigone.* — *Electre.* — *Cœdipe roi.* — *Les Trachiniennes.* — *Philoctète.* — *Cœdipe à Colone.* — *Les Limiers.*

THUCYDIDE. — **Histoire.** Traduction, introduction et notes de Jean Voilquin, agrégé des lettres, professeur au lycée Saint-Louis. 2 vol. à..... 16.50

XÉNOPHON. — **Cyropédie.** — **Hippiarque.** — **Équitation.** — **Hiéron.** — **Agésilas.** — **Revenus.** Traduction, notices et notes de Pierre Chambry, professeur au lycée d'Amiens. 1 vol..... 16.50

— **Anabase.** — **Économique.** — **Banquet.** — **De la chasse.** — **République des Lacédémoniens.** — **République des Athéniens.** Traduction, notices et notes de Pierre Chambry. 1 vol.... 16.50

— **Mémorables.** — **Les Helléniques.** — **Apologie.** Traduction, notices et notes de Pierre Chambry. 1 vol. 16.50

AUTEURS LATINS

(TEXTE LATIN ET TRADUCTION FRANÇAISE EN REGARD)

ANTHOLOGIE DES POÈTES LATINS. — **Des origines au VI^e siècle après Jésus-Christ.** Traduction, introduction, et notices de Maurice Rat. 2 vol. à 28 fr.

APULÉE. — **L'Ane d'or** ou **Les Métamorphoses.** Traduction, introduction et notes de Henri Clouard. 1 vol..... 18 fr.

— **Apologie.** — **Les Florides.** — **Traité philosophiques.** Traduction, introduction et notes de Henri Clouard. 1 vol..... 18 fr.

AULU-GELLE. — **Les Nuits Attiques.** Traduction, introduction et notes de Maurice Mignon, maître de conférences à la Faculté des Lettres d'Aix. 3 vol. à..... 16.50

AUSONE. — **Œuvres.** Traduction, introduction et notes de Max Jasinski, inspecteur d'académie honoraire. 2 vol. à 16.50

BOËCE. — **La Consolation de la Philosophie.** Traduction nouvelle avec une introduction et des notes par A. Bocognano, ancien élève de l'École Normale supérieure, professeur au Lycée de Nîmes. 1 vol. 15 fr.

CATULLE et TIBULLE. — **Œuvres.** Traduction, introduction et notes de Maurice Rat, ancien élève de l'École Normale Supérieure, agrégé de l'Université, professeur au lycée Janson de Sailly. 1 vol. 15 fr.

Traduction couronnée par l'Académie française. Prix triennal Jules Janin 1932.

CÉSAR. — **La Guerre des Gaules,** suivie de la *Vie de César.* Traduction, préface et notes de Maurice Rat. 2 vol. à 15 fr.

— **La Guerre civile,** suivie de *La Guerre d'Alexandrie.* Traduction, introduction et notes de Maurice Rat. 1 vol. 18 fr.

CICÉRON. — **De l'Invention.** Traduction, introduction et notes de Henri Bornecque, professeur de langue et littérature latines à l'Université de Lille. 1 vol. 16.50

— **De l'Orateur.** Traduction, introduction et notes de François Richard, agrégé de grammaire, proviseur honoraire. 1 vol. 18 fr.

— **Discours :** *Pour Sestius; Contre Vatinius; Pour Célius; sur les Provinces consulaires.* Traduction, introduction et notes de Henri Bornecque. 1 vol. 16.50

— **De la République.** — **Des lois.** Traduction, notices et notes de Ch. Appuhn, professeur honoraire au lycée Henri-IV. 1 vol. 18 fr.

— **Tusculanes.** Traduction, notice et notes de Ch. Appuhn. 1 vol. 18 fr.

— **De la Nature des Dieux.** Traduction, notice et notes de Ch. Appuhn. 1 vol. 16.50

CICÉRON. — **De la Vieillesse.** — **De l'Amitié.** — **Des Devoirs.** — Traduction, notices et notes de Ch. Appuhn. 1 vol. ... 16.50

CICÉRON. — **De la Divination.** — **Du Destin.** — **Les Académiques.** Traduction, notices et notes de Ch. Appuhn. 1 vol. 20 fr.

— **Des Vrais Biens et des Vrais Maux.** Traduction, notices et notes de Ch. Appuhn. 1 vol. *en préparation.*

— **Brutus.** — **La perfection oratoire.** Traduction, notices et notes de François-Richard. 1 vol. 16.50

— **Lettres familières.** Traduction, préface et notes de Edouard Bailly, agrégé de l'Université, proviseur du lycée Buffon. 3 vol. à 18 fr.

— **Lettres à Atticus.** Traduction, préface et notes de Edouard Bailly. 3 vol. *en préparation.*

Rhétorique à Hérénnius. *Ouvrage longtemps attribué à Cicéron.* Traduction, introduction et notes de Henri Bornecque, 1 vol. 15 fr.

- CLAUDIEN.** — Œuvres complètes. Traduction, notices et notes de Victor Crépin, agrégé de l'Université, professeur honoraire. 2 vol. à 15 fr.
Traduction couronnée par l'Académie française. Prix Langlois 1933.
- CORNELIUS NEPOS.** — Œuvres. Traduction de Camille Vergnio', ancien professeur au lycée Michelet, agrégé de l'Université, avec introduction et notes de Maurice Rat. 1 vol. 15 fr.
- ÉRASME.** — *Eloge de la Folie.* Nouvellement traduit par Pierre de Nolhac, de l'Académie française, suivi de la **Lettre d'Érasme à Dorpius** avec des annotations de Maurice Rat. 1 vol. 15 fr.
- EUTROPE.** — Œuvres. Traduction, avertissement, introduction et notes de Maurice Rat. 1 vol. 12 fr.
- HORACE.** — Œuvres. Traduction, introduction et notes de François Richard. 2 vol. à 15 fr.
Tome I^{er}. — *Odes.* — *Épodes.*
Tome II. — *Satires.* — *Épîtres.* — *Art poétique.*
- IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.** Traduction, introduction et notes de l'abbé Fernand Martin. 1 vol. 20 fr.
- JUSTIN.** — *Abrégé des Histoires Philippiques* de TROGUE-POMPÉE et prologues de TROGUE-POMPÉE. Traduction, introduction et notes de E. Chambry et M^{me} L. Thély-Chambry. 2 vol. à 16.50
- JUVÉNAL et PERSE.** — Œuvres. Traduction, notices et notes de Henri Clouard. 1 vol. 15 fr.
- LUCAIN.** — *La Pharsale.* Traduction, introduction et notes de Jean Bully, bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale. 1 vol. *en préparation.*
- LUCRÈCE.** — *De la Nature.* Traduction, introduction et notes de Henri Clouard. 1 vol. 15 fr.
Traduction couronnée par l'Académie française. Prix Langlois 1933.
- MACROBE.** — *Les Saturnales.* Traduction, introduction et notes de Henri Bornecque. 2 vol. à 18 fr.
- MARTIAL.** — *Les Épigrammes.* Traduction, introduction et notes de Pierre Richard, agrégé des Lettres, professeur de première au lycée de Marseille (Saint-Charles). 2 vol. à 18 fr.
Tome I^{er}. — *Spectacles et Livres I à VII.*
Tome II. — *Livres VIII à XIV et Pièces douteuses.*
- OVIDE.** — *Les Héroïdes.* Traduction, introduction et notes de Emile Ripert, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université d'Aix-en-Provence. 1 vol. 16.50

- **Les Fastes.** Traduction, introduction et notes de Emile Ripert.
1 vol. à 16.50
- **Les Métamorphoses,** par Joseph Chamonard, ancien élève de l'École Normale Supérieure. 2 vol. à 16.50
- **Les Amours.** Traduction, introduction et notes de Emile Ripert.
1 vol. en préparation.
- **Les Tristes. — Les Pontiques. Ibis. — Le Noyer. — Halieutiques.**
Traduction, introduction et notes de Emile Ripert.
1 vol. 18 fr.

PÉTRONE. — **Le Satiricon,** suivi des poésies attribuées à Pétrone et des fragments épars. Traduction, introduction et notes de Maurice Rat. 1 vol. 20 fr.

PHÈDRUS. — **Fables** suivies des *Sentences* de Publius Syrus. Traduction, introduction et notes de P. Constant, agrégé de grammaire, proviseur honoraire. 1 vol. en préparation.

PLAUTE. — **Théâtre.** Texte établi, et, d'après J. Naudet, traduit, avec introduction, notices et notes, par Henri Clouard.

5 vol. à 18 fr.

Tome I^{er}. — *Amphitryon.* — *L'Asinaire.* — *La Marmite.* — *Les deux Bacchis.*

Tome II. — *Les Captifs.* — *Casine.* — *La Cassette.* — *Charançon.* — *Epidique.*

Tome III. — *Les Ménéchmes.* — *Le Marchand.* — *Le Militaire fanfaron.* — *Stichus.*

Tome IV. — *Le Revenant.* — *Le Persan.* — *L'Homme aux trois deniers.* — *Le Rustre.*

Tome V. — *Le Carthaginois.* — *Pseudolus.* — *Le Câble.*

PLINE LE JEUNE. — **Lettres.** Traduction, notice et notes de C. Sicard, agrégé de grammaire, professeur honoraire. 2 vol. à 16.50

PŒTÆ MINORES : *Sabinus, Calpurnius, Grattus Faliscus, Nemesianus, Valerius Cato, Vesivritius Spurinna, Lupercus, Servastus, Arborius, Pentadius, Eucheria, Pervigilium Veneris.* Traduits et commentés avec annotations des précédentes éditions colligées, mises à jour et complétées, par Ernest Raynaud. 1 vol. 16.50

PROPERCE. — **Elégies.** Traduction, introduction et notes de Maurice Rat. 1 vol. 15 fr.

Traduction couronnée par l'Académie française. Prix triennal Jules Janin 1932.

QUINTE-CURCE. — **Histoire d'Alexandre le Grand.** Traduction, notice et notes de V. Crépin. 2 vol. à 16.50

- QUINTILIEN.** — *Institution oratoire.* Traduction, introduction et notes de Henri Bornecque. 4 vol. à 18 fr.
- SAINT AUGUSTIN.** — *Les Confessions.* Traduction, introduction et notes de Joseph Trabucco. 2 vol. à 15 fr.
- SALLUSTE.** — *Conjuration de Catilina.* — *Guerre de Jugurtha.* — *Fragments des Histoires.* Traduction, introduction et notes de François Richard. 1 vol. 16.50
- SÈNÈQUE le Rhéteur.** — *Controverses et Suasoirs.* Traduction, introduction et notes de Henri Bornecque. 2 vol. à 18 fr.
- SÈNÈQUE.** — *Lettres à Lucilius.* Traduction, introduction et notes de François et Pierre Richard. 3 vol. à 15 fr.
- *Traité philosophiques.* Traduction, avertissement, notices et notes de François et Pierre Richard.
- Tome I^{er}. — *Introduction générale.* — *Consolation à Marcia.* — *Consolation à Helvia.* — *Consolation à Polybe.* — *La Colère.* 1 vol. 18 fr.
- Tome II. — *La Providence.* — *Petites pièces de vers.* — *La brièveté de la vie.* — *Fantaisie sur la mort de Claude.* — *La clémence.* — *Le bonheur.* — *La constance du sage.* — *La tranquillité de l'âme.* — *La retraite.* 1 vol. 18 fr.
- Tome III. — *Les bienfaits.* 1 vol. 18 fr.
- Tome IV. — *Les questions naturelles.* 1 vol. 18 fr.
- *Tragédies.* Traduction, introduction, notices et notes de Maurice Mignon. 2 vol. à 16.50
- Tome I. — *Hercule furieux.* — *Les Troyennes.* — *Médée.* — *Hippolyte.* — *Œdipe.*
- Tome II. — *Thyeste.* — *Les Phéniciennes.* — *Agamemnon.* — *Hercule sur l'Œta.* — *Octavie.*
- SPINOZA.** — *Ethique.* Traduction, introduction et notes de Ch. Appuhn. 2 vol. à 16.50
- STACE.** — *Silves.* Traduction, introduction et notes de Henri Clouard. 1 vol. 16.50
- SUÉTONE.** — *Les Douze Césars.* Traduction, préface et notes de Maurice Rat. 2 vol. à 16.50
- Tome I^{er}. — *César.* — *Auguste.* — *Tibère.*
- Tome II. — *Caligula.* — *Claude.* — *Néron.* — *Galba.* — *Othon.* — *Vitellius.* — *Vespasien.* — *Titus.* — *Domitien.*
- TACITE.** — *Annales.* Texte établi, et, d'après Burnouf, traduit, avec avertissement et notes, par Henri Bornecque. 2 vol. à 15 fr.
- *Histoires.* Texte établi, et, d'après Burnouf, traduit, avec avertissement et notes, par Henri Bornecque. 1 vol. 15 fr.

TACITE. — **Dialogue des Orateurs.** — **Agricola.** — **La Germanie.**
Texte établi, et, d'après Burnouf, traduit, avec avertissement,
notices et notes, par André Cordier, agrégé de l'Université,
professeur au lycée Condorcet. 1 vol. 15 fr.

TÉRENCE. — **Comédies.** Traduction, introduction, notices et
notes de E. Chambry. 2 vol. à 16.50

Tome I^{er}. — *L'Andrienne.* — *L'Eunuque.* — *L'Hécyre.*

Tome II. — *L'Héautontimoruméno.* — *Le Phormion.* — *Les
Adelphes.*

TITE-LIVE. — **Histoire romaine.** Traduction, introduction et
notes de Eugène Lasserre. 10 vol. à 20 fr. en préparation..

Tome I^{er} : Livres I, II (*paru*).

Tome II : Livres III, IV, V (*paru*).

Tome III : Livres VI, VII, VIII, IX. (*paru*).

VALÈRE MAXIME. — **Œuvres.** Traduction, introduction et notes
de P. Constant. 2 vol. à 18 fr.

VELLEIUS PATERCULUS. — **Histoire romaine.** **FLORUS.** —
Abrégé de l'Histoire romaine. Traduction, notices et notes de
Pierre Hainsselin et Henri Watelet, professeurs agrégés au lycée
d'Amiens. 1 vol. à 22 fr.

VIRGILE. — **Les Bucoliques et Les Géorgiques.** Traduction,
introduction et notes de Maurice Rat. 1 vol. 15 fr.

— **L'Énéide.** Traduction, introduction et notes de Maurice Rat.
2 vol. à 15 fr.

— **La Fille d'auberge,** suivi des autres poèmes attribués à
Virgile : *Le Cachat.* — *L'Aigrette.* — *Le Moustique.* — *L'Etna.*
Épigrammes. — *Priapées.* — *Imprécations.* — *Élégies pour
Mécène.* — *Inscriptions.* Traduction, avertissement, notices,
notes et index, par Maurice Rat. 1 vol. 16.50
*Traduction couronnée par l'Académie Française. Prix Langlois
1936.*

BIBLIOTHÈQUE LATINE-FRANÇAISE

(ANCIENNE SÉRIE)

TRADUCTION FRANÇAISE ET TEXTE

LATIN EN BAS DE LA PAGE

(Vol. in-16 (18,5 × 12))

Le volume broché 12 fr.

Relié 1/2 basane bigarrée 31 fr.

*(Les ouvrages en plusieurs volumes ne se vendent pas séparément reliés.)***JORNANDÈS.** — De la succession des royaumes et des temps et de l'origine des actes de Goths. Trad. nouvelle par A. Savagner. 1 vol.**OVIDE.** — Les Amours, l'Art d'aimer, les Cosmétiques, Héroïdes. Nouvelle édition revue avec le plus grand soin par Félix Lemaistre et précédée d'une étude sur Ovide par Jules Janin. 1 vol.**PHÈDRE.** — Fables traduites en français par E. Panckoucke. Suivies des *Œuvres d'Avienus, des Distiques moraux de Denys Caton* et des *Sentences de Publius Syrus*. Traduites par Levasseur et J. Chenu, nouvelle édition revue par E. Pessonneaux et précédée d'une étude sur *Phèdre* par M. Charpentier. 1 vol.**SAINT AUGUSTIN.** — Les Confessions. Traduction française d'Arnauld d'Andilly, avec une introduction par M. Charpentier. 2 vol.
— La Cité de Dieu. Traduction nouvelle par L. Moreau couronnée par l'Académie française. 3 vol.**SAINT JÉRÔME.** — Lettres choisies. Traduction et introduction par J.-P. Charpentier. 2 vol.**TITE-LIVE.** — Œuvres complètes avec la traduction française de la collection Panckoucke, par Liez, Dubois, Verger et Corpet. Nouv. édition revue par E. Pessonneaux, Blanchet et M. Charpentier et précédée d'une étude sur Tite-Live par M. Charpentier. 7 v.Tome I^{er}. — Livres 1 à 4.

Tome II. — Livres 5 à 9.

Tome III. — Livres 10, 21 à 24. (Épuisé.)

Tome IV. — Livres 25 à 29. (Épuisé.)

Tome V. — Livres 30 à 35.

Tome VI. — Livres 36 à 40.

Tome VII. — Livres 41 à 45 plus fragment du Livre 91.

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE

(ANCIENNE SÉRIE TRADUCTION SEULE)

Volumes in-16 (18,5×12)

Le volume broché..... 12 fr.
1/2 basane bigarrée..... 31 fr.

ARISTOTE. — La politique. Traduction française de Thurot. Nouvelle édition revue par A. Bastien et précédée d'une introduction par Ed. Laboulaye. 1 vol.

— Poétique et rhétorique. Traduction nouvelle d'après les dernières recensions du texte par Ch. Emile Ruelle. 1 vol.

DÉMOSTHÈNE. — Discours politiques. Traduction nouvelle avec arguments et notes, par C. Poyard. 1 vol.

— Discours judiciaires. Traduction avec arguments et notes, par C. Poyard. 1 vol.

ESCHYLE. — Théâtre. Traduction française de J. de la Porte du Theil avec une introduction de L. Humbert. 1 vol.

Les suppliants. — *Les perses.* — *Prométhée enchaîné.* — *Les sept contre Thèbes.* — *Agamemnon.* — *Les Choéphores.* — *Les Euménides.*

ESOPE. — Fables. Traduction P. Commelin. 1 vol.

PLATON. — Apologie de Socrate. — Criton. — Phédon. — Gorgias. Précédées d'un argument de M. Plissier. Traduction par A. Bastien. 1 vol.

— Ion, Lysis, Protagoras, Phèdre, Le Banquet. Trad^{on} Chambry. 1 v.

PLUTARQUE. — Les vies des hommes illustres traduites en français par Ricard, précédées de la vie de Plutarque. 6 vol.

Tome I^{er} : *Thésée.* — *Romulus.* — *Lycurque.* — *Numa.* — *Solon.* — *Valérius Publicola.* — *Thémistocle.* — *Camille.* — *Périclès.* (épuisé).

Tome II : *Fabius Maximus.* — *Alcibiade.* — *Coriolan.* — *Timoléon.* — *Paul Emile.* — *Pélopidas.* — *Marcellus.* — *Aristide.* — *Caton.*

Tome III : *Philopémen.* — *Flamininus.* — *Pyrrhus.* — *Marius.* — *Lysandre.* — *Sylla.* — *Cimon.* — *Lucullus.*

Tome IV : *Nicias.* — *Crassus.* — *Sertorius.* — *Eumène.* — *Agésilas.* — *Pompée.* — *Alexandre.*

Tome V : *César.* — *Phocion.* — *Caton d'Utique.* — *Démosthène.* — *Cicéron.* — *Agis et Cléomène.* — *Tibérius.*

Tome VI : *Démétrius.* — *Antoine Dion.* — *Brutus.* — *Aratus.* — *Artaxercès.* — *Galba.* — *Othon.* — *Chronologie.*

POÈTES moralistes de la Grèce. Notices et traductions par Guignault, Patin, J. Girard et L. Humbert. 1 vol.

Hésiode. — *Théognis.* — *Callinus.* — *Tyrtée.* — *Mimnerme.* — *Solon.* — *Simonide d'Amorgos.* — *Phocylide.* — *Pythagore.* — *Aristote.*

COLLECTION "SELECTA" DES CLASSIQUES GARNIER

Format in-16 colombier.

*Edition à tirage limité et imprimée sur papier vergé pur fil Lafuma.
Reliure de la collection, demi-chagrin havane avec coins, tête dorée,
en plus par volume 42 fr.*

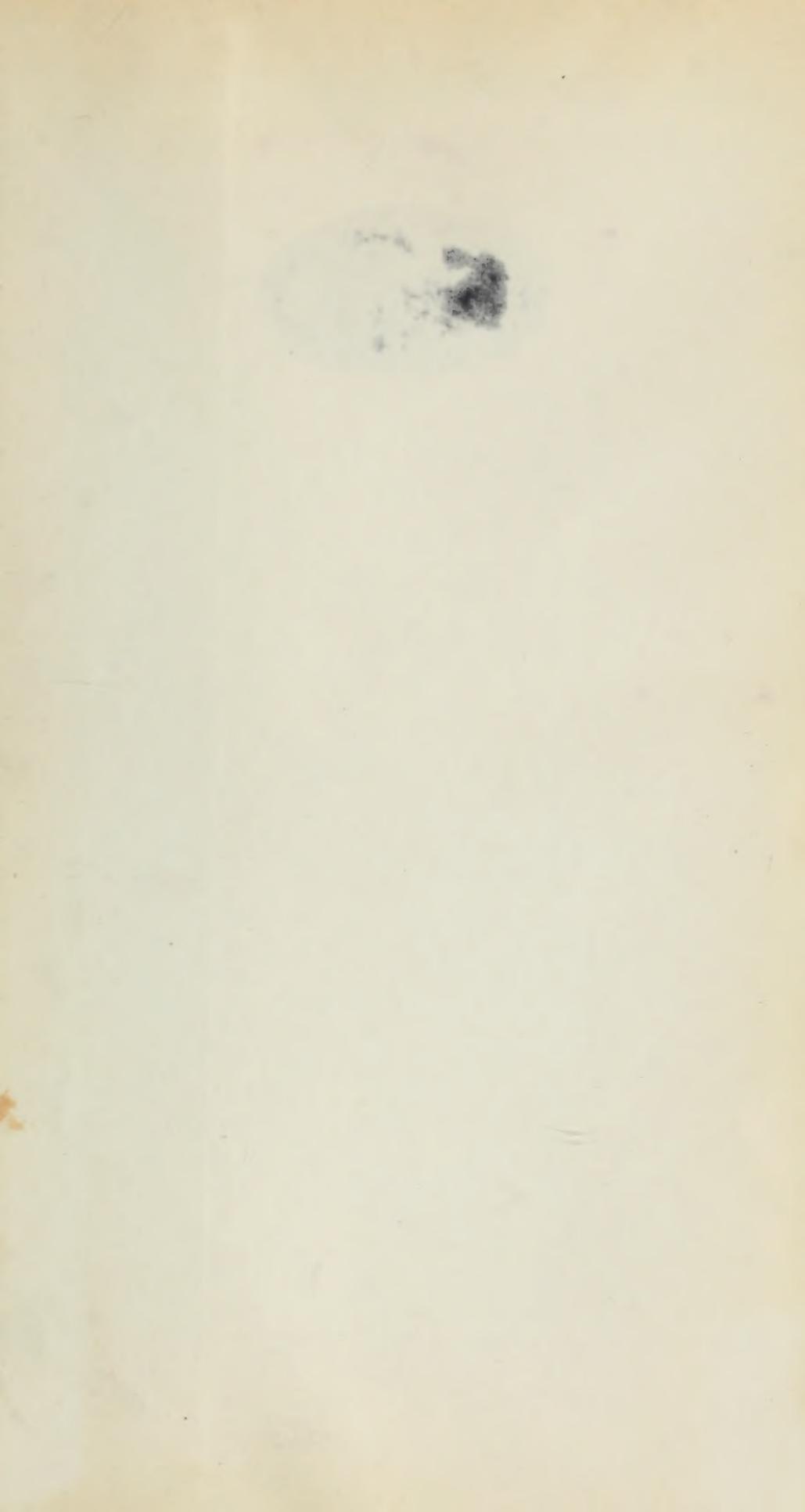
- AGRIPPA D'AUBIGNÉ.** — **Les Tragiques.** Préface et notes de Georges Mongrédien. 1 vol. broché 50 fr.
- BALZAC (H. de).** **Œuvres.** Textes établis, préfacés et annotés, par Maurice Allem.
- Eugénie Grandet. 1 vol. broché..... 35 fr.
 - Le Père Goriot. 1 vol. broché..... 35 fr.
 - César Birotteau. 1 vol. broché 40 fr.
 - Le Médecin de campagne. 1 vol. broché 40 fr.
 - Le Lys dans la vallée. 1 vol. broché 40 fr.
 - La Rabouilleuse. 1 vol. broché 40 fr.
 - Le Colonel Chabert: suivi de **Honorine**, de **L'Interdiction**.
1 vol. broché 40 fr.
 - La Peau de Chagrin. 1 vol. 40 fr.
 - Le Curé de Tours. - **Pierrette**. 1 vol. broché 30 fr.
 - La Cousine Bette. 1 vol. broché 30 fr.
 - Le Cousin Pons. 1 vol. broché..... 30 fr.
- BAUDELAIRE.** — **Petits Poèmes en prose.** Préface et notes de E. Raynaud. 1 vol. broché 30 fr.
- BEAUMARCHAIS.** — **Théâtre.** 1 vol. broché..... 30 fr.
- BOILEAU.** — **Œuvres.** Avec notes de G. Mongrédien.
1 vol. broché..... 35 fr.
- BUSSY-RABUTIN.** — **Histoire amoureuse des Gaules**, suivie de la France galante, avec préface et notes de G. Mongrédien.
2 vol. brochés 80 fr.
- CHANSON DE ROLAND (La).** Texte annoté par Ed. Aubé. 1 vol. broché 30 fr.
- COURIER (Paul-Louis).** — **Œuvres.** Nouvelle édition avec préface et notes, par R. Gaschet. 2 vol., reliés seulement.... 150 fr.
- DU BELLAY.** — **Poésies françaises et latines.** 2 vol. brochés 70 fr.

- FAIL (Noël du).** — **Propos rustiques**, suivis des **Baliverneries**, avec introduction, notes, glossaire et une bibliographie, par L.-R. Lefèvre. 1 vol. broché 30 fr.
- FLAUBERT (Gustave).** — **Œuvres**. Textes établis avec préface, notices, notes et variantes par Edouard Maynial, professeur au Lycée Henri-IV.
- **Madame Bovary**. 1 vol. 30 fr.
 - **Trois Contes**. 1 vol. 25 fr.
 - **L'Education sentimentale**. 2 vol. 50 fr.
 - **Salammbô**. 1 vol. 30 fr.
 - **La Tentation de saint Antoine**. 1 vol. 25 fr.
- FROMENTIN (Eugène).** — **Dominique** avec préface et notes par Emile Henriot. 1 vol. broché 25 fr.
- GARNIER (Robert).** — **Œuvres complètes**. Avec introduction et notes, par Lucien Pinvert. 2 vol. brochés 60 fr.
- GAUTIER (Théophile).** — **Œuvres**. Textes établis, préfacés et annotés, par Adolphe Boschot, de l'Institut.
- **Émaux et camées**, suivis de poésies choisies avec une esquisse biographique. 1 vol. broché..... 40 fr.
 - **Mademoiselle de Maupin**. Texte complet de 1835. 1 vol. broché 40 fr.
 - **Le Capitaine Fracasse**. 2 vol. brochés 80 fr.
 - **Fortunio**. 1 vol. broché 40 fr.
- GRÉVIN (Jacques).** — **Théâtre et œuvres poétiques**. Préface et notes de Lucien Pinvert. 1 vol. broché..... 30 fr.
- HEINE (Henri).** — **Le Livre des chants**. 1 vol. broché.. 30 fr.
- LA FONTAINE.** — **Œuvres**. Préface, introductions, bibliographie et notes de MM. Pilon et Dauphin.
- **Contes et Nouvelles**. 2 vol. reliés..... 150 fr.
 - **Poèmes et poésies diverses**. 1 vol..... 35 fr.
 - **Théâtre**. 1 vol..... 35 fr.
 - **Les Amours de Psyché**. 1 vol. 40 fr.
- LAMARTINE.** — **Œuvres**. Textes établis, préfacés et annotés, par J. des Cognets.
- **Premières Méditations et nouvelles méditations poétiques**. 1 vol. 35 fr.
 - **Harmonies poétiques**. 1 vol. 30 fr.
 - **Recueils poétiques**. 1 vol. 30 fr.
 - **Jocelyn**. 1 vol. 35 fr.
 - **Graziella-Raphaël**. 1 vol..... 35 fr.
 - **Extrait du cours familier de littérature**. 2 vol. 70 fr.

- LE SAGE.** — *Gil Blas*. 2 vol. brochés 70 fr.
- MALHERBE.** — *Poésies*. Texte publié pour la première fois d'après les éditions revues et corrigées par Malherbe et disposé dans un ordre nouveau par Philippe Martinon, 1 vol. broché 40 fr.
- MAROT (Clément).** — *Œuvres*. 2 vol. brochés..... 70 fr.
- MAYNARD (François).** — *Poésies complètes*. Avec notices et notes. par F. Gohin. 1 vol. broché 40 fr.
- MÉRIMÉE (Prosper).** — *Carmen, Arsène Guillot, L'Abbé Aubain, Mateo Falcone, Tamango, Le Vase étrusque*. Avec une préface et des notes, par Maxime Revon. 1 vol. broché..... 40 fr.
- *Colomba, La Vénus d'Ille, Les Ames du purgatoire*. Avec des notes de Maxime Revon. 1 vol. broché..... 40 fr.
- *Théâtre de Clara Gazul*. Avec des notes de Maxime Revon. 1 vol. 40 fr.
- MONTAIGNE.** — *Essais*. 4 vol. brochés..... 140 fr.
- NERVAL (Gérard de).** — *Œuvres choisies, Prose et poésie*, avec introduction et notes, par Henri Clouard. 1 vol. broché 35 fr.
- PRÉVOST (L'Abbé).** — *Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*. Texte de 1753, publié avec les variantes de l'édition de 1731, une introduction et des notes, par Maurice Allem. 1 vol. broché 35 fr.
- RACAN.** — *Les Bergeries et autres poésies lyriques*. Avec une préface et des notes par Pierre Camo. 1 vol. broché 40 fr.
- RONSARD (P. de).** — *Œuvres complètes*. Texte de 1578, publié avec compléments, table et glossaire, par Hugues Vaganay. 7 vol. reliés à 75 fr.
- *Les Amours*, avec préface de P. de Nolhac, de l'Académie française. 2 vol. brochés à..... 35 fr.
- *Les Odes*. 1 vol. relié seulement.
- *Les Poèmes*. 1 vol. relié seulement.
- *Les Élégies, Éclogues et Mascarades*. 1 vol. broché... 35 fr.
- *Les Hymnes, les Discours et la Franciade*. 1 vol. broché. 35 fr.
- *Œuvres en prose*. 1 vol. broché..... 35 fr.
- ROUSSEAU (J.-J.).** — *Les Confessions*. Édition intégrale publié sur le texte autographe conservé à la Bibliothèque de Genève précédée d'une introduction et suivie de notes et d'un index par Ad. Van Bever. 3 vol. brochés..... 120 fr.
- SAINT-AMANT.** — *Œuvres poétiques*. Texte choisi et établi par Léon Vêrane, avec une introduction, des notes et une bibliographie. 1 vol. broché 50 fr.

- SATIRES FRANÇAISES (Les)**, par Fleuret et Perceau. 4 vol. brochés à 20 fr.
 XVI^e siècle. 2 vol., brochés ; XVII^e siècle. 2 vol. brochés.
- SCEVE (Maurice)**. — **Poésies complètes**. Introduction, glossaire, bibliographique et notes, par B. Guégan. 1 vol. broché. . 40 fr.
- SHELLEY (Percy)**. — **Odes, poèmes et fragments lyriques choisis**. 1 vol. broché 30 fr.
- STAEL (M^{me} de)**. — **Corinne**. 1 vol. broché..... 35 fr.
- STENDHAL**. — **De l'Amour**. Avec introduction et notes d'Émile Henriot. 1 vol. broché..... 35 fr.
 — **L'Abbesse de Castro**. 1 vol. broché 35 fr.
 — **La Chartreuse de Parme**. 2 vol. brochés 70 fr.
- THÉOPHILE**. — **Œuvres poétiques**. Texte choisi et établi par Louis-Raymond Lefèvre. 1 vol. broché 40 fr.
- TRISTAN L'HERMITE**. — **Les amours et autres poésies choisies**. Avec une préface et des notes, par Pierre Camo. 1 vol. broché 40 fr.
- VIGNY (Alfred de)**. — **Servitude et grandeur militaires**. Préface et notes de A. Dorchain. 1 vol. broché 30 fr.
 — **Poésies complètes**. Introduction et notes de A. Dorchain. 1 vol. broché 35 fr.
 — **Théâtre complet**. Remarques et notes de A. Dorchain. 2 vol. brochés 80 fr.
 Tome I^{er} : *Le More de Venise*. — *Shylock*. — *Roméo et Juliette* (fragments).
 Tome II : *La Maréchale d'Ancre*. — *Quitte pour la peur*. — *Chatterton*.
- VOLTAIRE**. — **Le Siècle de Louis XIV**. Avec préface et notes de R. Groos. 2 vol. brochés..... 80 fr.





~~NE PAS SORTIR DE LA BIBLIOTHÈQUE~~ SORTIR DE ~~LA BIBLIOTHÈQUE~~
LA BIBLIO.

La Bibliothèque The Library
Université d'Ottawa University of Ottawa
Echéance Date Due



4 hrs

12 FEV. 1976
26 AVR. 1976

1.00
Shop

CH



CE PQ 1965
.A12 V001
COO CHENIER, AND CEUVRES POET
ACC# 1216881

